UNE

FLEUR DU CARMEL

UNE

FLEUR DU CARMEL

LA PREMIÈRE CARMÉLITE CANADIENNE

MARIE - LUCIE - HERMINE FRÉMONT

EN RELIGION

SŒUR THÉRÈSE DE JÉSUS

PAR LE R. P. ANTOINE BRAUN

de la Compagnie de Jésus

MONTRÉAL

COMPAGNIE D'IMPRIMERIE CANADIENNE, 222 RUE NOTRE-DAME

1875

Enrégistré, suivant l'acte du Parlement du Canada en l'année 1875, par le R. P. Braun, au bureau du Ministre d'Agriculture et de Statistique à Ottawa.

LETTRE DE MGR. L'ÉVÊQUE DE MONTRÉAL

AU

R. P. A. BRAUN.

Montréal, 31 mars 1875.

Mon Révérend Père,

J'ai jeté un regard attentif sur la *Fleur du Carmel*, et j'ai pu, en la considérant de près, respirer le parfum délicieux, qni s'en exhale pour embaumer tous les rangs de notre société et particulièrement les jeunes personnes du sexe dévot.

Cette *Fleur* délicate, transplantée de bonne heure de de son sol natal dans le magnifique parterre du Carmel, n'a eu que le temps de s'épanouir, avant de se faner et de tomber dans une terre étrangère. Mais elle a eu pourtant le temps de s'imprégner de l'odeur forte et suave de cette mystérieuse montagne de la terre promise, qui loin de s'évaporer se répand dans tous les siècles de l'Eglise et dans tous les pays de la chrétienté.

Aussi, à peine est-elle tombée dans ce champ béni, qu'il s'en exhale un parfum délicieux, qui traverse les mers et se fait puissamment sentir dans la terre qui l'a vue naître. Cette fleur si vite fanée en apparence renaît déjà, reprend ses vives couleurs et répand son baume

dans notre heureuse patrie, par votre excellent ouvrage qui révèle l'innocence, la piété et toutes les vertus de la jeune Carmélite, que vous faites revivre, en nous faisant connaître le bon esprit qui l'a animée.

En donnant aujourd'hui une attention particulière à ce qui se passe dans notre ville, au sujet de l'établissement d'un monastère de Carmélites, et en lisant les belles pages, que vous avez consacrées à la *Fleur du Carmel*, l'on en conclut facilement que c'est Dieu qui, dans sa bonté, a réglé toutes choses, pour atteindre son but, avec force et suavité. Car en rapprochant les faits qui s'accomplissent, à l'heure qu'il est, parmi nous, on ne peut que s'écrier : *Le doigt de Dieu est ici :*

Pour peu, en effet, qu'on les regarde de l'œil de la foi, l'on est émerveillé de voir nos principaux citoyens se rendre avec empressement aux assemblées convoquées à cette fin, d'entendre les grands du monde proclamer hautement la nécessité de ces Institutions où l'on prie jour et nuit, en menant une vie contemplative, de voir les riches du siècle consacrer de grand cœur une partie de leurs biens à la fondation d'un Carmel, qui nous mettra en rapports intimes avec les Anges et les Bienheureux qui dans le Ciel ne cessent de louer Dieu.

On peut donc justement appliquer à la jeune Carmélite, qui est devenue la *Fleur du Carmel* du Canada, ces touchantes paroles de la sainte Ecriture : le parfum de vos vertus répand dans cet heureux pays l'abondance des biens célestes dont le Seigneur a couronné le Carmel : nous courrons à l'odeur de ces parfums : *In odorem curremus unguentorum tuorum.*

Mais quelque admirable que soit en lui-même le spectacle de la fondation si providentielle d'une maison du Carmel, dans notre ville, la divine bonté nous en ménage un qui sera encore plus ravissant dans les vocations sur-

prenantes que va faire naître parmi nous la fondation de ce Carmel canadien.

Car l'on va voir s'accomplir à la lettre les vœux ardents que formait sur la terre et que sans doute continue à former dans le ciel notre fervente Carmélite, pour que beaucoup de bonnes âmes fussent attirées au Carmel.

Vous avez reproduit fidèlement et bien en détail ces écrits pleins d'onction et qui ne respirent qu'une foi vive, une piété tendre et une dévotion douce, candide et suave. Ils seront, je n'en doute pas, pour les âmes chastes que le Ciel appelle au Carmel, un appât irrésistible.

Elle va, elle-même, leur raconter avec une simplicité digne de sa belle âme, les sacrifices qu'il lui a fallu faire pour se soustraire aux plaisirs et aux vanités du monde, pour marcher d'un pas ferme dans les voies de la pureté et de l'innocence, pour pratiquer, dès sa plus tendre enfance, les devoirs de la justice, de la mortification, et de la piété, pour se dévouer à des soins assidus auprès d'une mère tendrement chérie et pour s'arracher ensuite aux embrassements de cette mère si aimante et si aimée, afin de se donner à Dieu sans réserve, pour renoncer enfin à toutes les douceurs de la famille et de la patrie, pour pouvoir donner son cœur à Dieu plus librement et sans partage.

Oh ! assurément ces jeunes personnes ne pourront que se sentir attendries et émues à la vue de tant de généreux sacrifices et d'un dévouement si héroïque. Comme saint Augustin, elles se diront, dans l'intérieur de leur âme : pourquoi ne pourrions-nous pas faire nous-mêmes ce que cette fidèle fille du Carmel a eu le courage de faire, malgré la délicatesse de son tempérament, les vives sollicitations de ses amies, les attraits séduisants du grand monde ?

Les beaux exemples qu'elles auront sous les yeux les

détermineront puissamment à se diriger vers le Carmel, si la voix du ciel les y appelle, sans écouter celle de la chair et du sang, afin d'y vivre en paix, loin du tumulte et des embarras du siècle. En elle donc s'accompliront ces autres paroles de l'Ecriture : *Trahe me post te..... oleum effusum nomen tuum.*

Mais ces écrits touchants et ces admirables exemples feront également de vives et profondes impressions sur les cœurs des bonnes mères qui y verront l'inestimable bonheur dont jouissent les familles vertueuses qui ont l'honneur d'offrir au Seigneur, dans la personne de leurs enfants, quand elles ont été bien élevées, de vraies filles du Carmel, de puissantes avocates des pauvres pécheurs, des victimes enfin assez pures pour apaiser la colère du ciel. Tels sont les heureux fruits que doit produire votre admirable *Fleur du Carmel.* Tels sont les délicieux parfums qu'elle doit répandre dans tout notre cher Canada.

Je ne puis donc, mon cher et Révérend Père, qu'applaudir à votre zèle et vous louer d'un si beau et si précieux travail. C'est dans ces sentiments de reconnaissance et d'admiration que je me souscris bien sincèrement,

Votre très humble et obéissant serviteur,

† IGNACE,
Évêque de Montréal.

PRÉFACE

Il y a un an, une jeune Canadienne expirait doucement au Carmel de Reims. Quelques semaines plus tard, une *Notice nécrologique* fut, selon l'usage, envoyée par les Carmélites aux différentes maisons de l'Ordre ainsi qu'à la famille affligée. Les bonnes religieuses voulurent bien m'en envoyer aussi un exemplaire.

Tous ceux qui lurent cette courte notice se déclarèrent singulièrement *intéressés* et *édifiés*.

L'idée me vint alors d'enchasser ce *diamant*.

Les bonnes Carmélites consentirent à me communiquer dans ce but tout ce qu'elles purent recueillir du *trésor spirituel* que leur avait laissé leur petite Sœur ainsi qu'un certain nombre de ses lettres. J'en avais d'autres en ma possession, qu'elle m'avait écrites en différents temps. Je n'ai souvent fait que reproduire ces divers écrits, j'y ai ajouté quelques autres documents qui m'ont semblé propres à augmenter l'intérêt de mon humble travail.

Et maintenant, avec confiance en cette parole de l'Esprit-Saint, que " s'il est bon de tenir caché le secret de l'homme, il y a du mérite à publier les œuvres de Dieu," *Sacramentum regis abscondere bonum est : opera*

autem Dei revelare et confiteri honorificum est, Tob. XII. 7)—ne doutant point d'ailleurs que l'œuvre de Dieu apparaisse manifeste en celle dont j'entreprends de dévoiler les modestes et aimables vertus,—j'offre aux familles chrétiennes de notre cher Canada, surtout aux mères qui ont à cœur le bonheur de leurs enfants, et aux jeunes filles qui veulent apprendre à plaire à Dieu, ma *Fleur du Carmel.*

Comme l'humble violette, elle n'a fait que passer ; puisse son doux parfum embaumer quelques cœurs ! Comme le lis délicat, elle n'a vécu que peu de jours ; puisse sa candeur virginale inviter à une pureté sans tache quelques âmes chères à Jésus-Christ !

Je n'ambitionne pas d'autre récompense.

Montréal, en la fête de l'Annonciation 1875.

A LA MÈRE

D'HERMINE-THÉRÈSE DE JÉSUS

MÈRE TENDREMENT AIMÉE
MERVEILLEUSEMENT ÉPROUVÉE
PLUS MERVEILLEUSEMENT BÉNIE

Cet humble opuscule
Tout embaumé des angéliques vertus
Et des saintes pensées
De sa fille chérie

EST RESPECTUEUSEMENT DÉDIÉ.

AUX JEUNES FILLES DU CANADA.

" Souvenez-vous de votre Créateur dans les jours de votre jeunesse." Soyez jalouses de lui consacrer les prémices de votre vie, donnez lui les premières affections de vos cœurs : puisse-t-il aussi en avoir les dernières !

La Providence toute miséricordieuse vient de susciter et de faire passer au milieu de nous une jeune fille, qui, dès l'âge le plus tendre, comprit et goûta ces paroles du Saint-Esprit.

Je voudrais vous la proposer pour modèle, modèle aimable, modèle facile.

Dans sa courte carrière, Hermine se rappela toujours son Créateur.

Prévenue de Dieu, elle ne fut point de celles dont, hélas ! le nombre est si grand aujourd'hui, même au sein de notre société catholique, qui consument les plus beaux jours de leur vie à aimer et à rechercher les plaisirs et les vanités du monde.

Elle comprit dès le commencement et n'oublia jamais que Dieu seul peut contenter nos cœurs.

Dans Hermine enfant, nous voyons se réfléter admirablement la grâce et l'innocence du baptême.

Hermine jeune fille, pouvant se procurer toutes les jouissances qu'offre le monde, donne et garde tout son cœur à Dieu, met son bonheur à connaître et à aimer la vertu. Jésus déjà lui révèle ses beautés, ses amabilités.

Hermine appelée de Dieu, le choisit pour son unique

époux ; elle rejette ce que le monde aime et embrasse, embrasse avec amour ce que le monde rejette ; c'est Thérèse de Jésus, pauvre avec lui, cachant en lui sa jeune vie.

Hermine enfin remplit en peu de jours une longue carrière : du Carmel, Jésus bientôt l'appelle à lui.

Elle possède maintenant, nous en avons la ferme confiance, celui que son cœur aima toujours.

Ce lis du Carmel n'a fait que passer ; le parfum qu'il laisse après lui embaume à jamais notre terre du Canada. Que de jeunes vierges canadiennes viendront après elle, nous l'espérons, choisir la meilleur part, aimer uniquement celui qui a fait la joie d'Hermine sur la terre, et fait maintenant son éternelle béatitude !

---

t
a

e

r-

il
a.
e,
e-
et

UNE FLEUR DU CARMEL.

PREMIÈRE PARTIE.

HERMINE DANS SA FAMILLE.

CHAPITRE I.

LES PRÉMICES D'UNE VIE SAINTE.

"Souvenez-vous de votre Créateur dans les jours de votre jeunesse." (Ecc. 12. 1.)

1851-1869.

1. Naissance et premières années d'Hermine.

Marie-Lucie-Hermine Frémont naquit à Québec, la veille de Noël 1851, de parents vraiment chrétiens.

Son bon et vertueux père, le docteur Frémont, doyen de la Faculté de médecine et professeur à l'Université-Laval, se distinguait par la noblesse et la générosité de ses sentiments, par son dévouement au soin des malades et surtout des pauvres, qui lui étaient confiés. Son esprit de foi bien connu, et surtout son admirable recueillement devant le Saint-Sacrement édifiaient tous ceux qui en étaient témoins. Notre Saint Père le Pape Pie IX, à qui

il avait, en 1860, présenté une adresse des catholiques de Québec, récompensa ses mérites et son dévouement à la cause de la sainte Eglise, en le nommant *Chevalier de l'Ordre pontifical et civil de Saint Grégoire-le-Grand.*

Madame Frémont consacrait sa vie aux soins de sa famille ; elle s'appliquait avant tout à élever chrétiennement ses enfants ; elle aimait et soulageait les pauvres, et remplissait avec la plus grande exactitude tous les devoirs d'une épouse et d'une mère chrétienne.

De si beaux exemples de la part des parents ne pouvaient manquer d'exercer la plus grande influence sur le cœur de leurs enfants.

Hermine, après avoir été formée chez ses parents à la piété chrétienne, fut mise en pension chez les religieuses de Jésus-Marie, au couvent de la Pointe-Lévis. Les bonnes sœurs s'appliquèrent à cultiver l'esprit et le cœur de l'enfant, qui leur avait été confiée. Hermine répondit à leurs soins et conserva, le reste de sa vie, une affection reconnaissante pour ses pieuses maîtresses.

Hermine se prépara avec autant de ferveur que de joie à sa première communion (1862). Ses bonnes maîtresses, par leurs pieux entretiens, avaient déposé dans son jeune cœur le germe de cette piété et de ces vertus, qui, se développant plus tard, l'élevèrent à une si admirable perfection.

Après la mort de son vertueux père, (1862) Hermine cessa d'être pensionnaire au couvent de la Pointe-Lévis. Elle continua ses études chez les Dames Ursulines de Québec, puis compléta dans la maison paternelle l'éducation, qui sied à une jeune fille.

Ayant continuellement sous les yeux les exemples de vertu de sa bonne mère et de sa chère sœur Adine, Hermine se forma sur ces beaux modèles. Déjà elle se distinguait par une tendre charité et un grand amour pour

les pauvres. Jamais elle n'était plus heureuse que lorsqu'elle pouvait leur distribuer quelques aumônes, et elle savait accompagner ses charités de paroles douces et consolantes.

Son plus grand plaisir était de travailler pour les enfants pauvres, et elle s'appliquait, avec une assiduité admirable pour une enfant de son âge, à leur faire des habits, sacrifiant avec joie ses récréations et ses jeux afin de travailler pour ses protégés.

2. *Hermine et le petit mendiant.*

Un jour, Hermine venait d'arriver du couvent des Ursulines, où elle suivait les classes comme demi-pensionnaire. Elle pouvait avoir alors à peu près onze ans. L'enfant, selon sa coutume se mit à répéter sa leçon de musique. En ce moment, on sonne à la porte ; c'était un pauvre petit garçon, qui demandait du bois. On était alors en décembre et le froid était vif. Madame Frémont était absente ; la servante répondit qu'elle ne pouvait en donner.

Hermine, qui, du salon où elle était, avait tout entendu, court à la porte et dit au petit garçon d'entrer et d'attendre sa maman, qui ne tarderait pas à revenir. Se croyant parfaitement seule, elle continua la conversation et demanda à l'enfant s'il n'avait pas faim ou froid. Celui-ci répondit qu'il avait bien faim et bien froid. Aussitôt Hermine le fit approcher du feu, lui donna une chaise et alla en toute hâte demander aux personnes de la maison de vouloir bien donner au pauvre enfant le dîner, qu'on avait eu soin de garder pour le lui servir à son arrivée du couvent. On lui répondit qu'on allait préparer autre chose pour le mendiant et qu'elle devait prendre son repas. Hermine insista. Comme on connaissait la charité de cette chère enfant pour les pauvres, on

lui permit de disposer de son dîner comme elle l'entendrait, à l'exception du dessert, qu'on désirait lui garder. " Mais, dit l'enfant, moi j'en ai bien souvent, tandis que " ce pauvre petit n'en a jamais. Laissez-moi donc le lui " donner ; pour cela, je ferai ce soir un meilleur souper. " Puis, je suis sûre qu'en agissant ainsi, je ferai bien " plaisir à maman." Elle donnait cette raison, afin de cacher sous le manteau de l'humilité l'acte de mortification et de charité, qu'elle voulait faire.

Aussi édifiée que charmée de la vertu de la petite Hermine, sa gouvernante lui accorda sa demande ; l'enfant comblée de joie courut donner tout son dîner au petit garçon, et elle se réjouit de le voir manger avec grand appétit.

Madame Frémont revint le soir, mais Hermine, loin de raconter à sa bonne mère ce qu'elle venait de faire, se garda bien d'en dire un seul mot.

3. *L'eau de Sainte Monique.*

Dès sa plus tendre enfance, elle avait déjà compris la nécessité de se vaincre soi-même.

Quelques années avant sa première communion, Hermine avait entendu lire le trait de la vie de Sainte Monique, qui promettait à une femme emportée et querelleuse qu'elle se corrigerait, si elle avait soin de se remplir la bouche d'eau et de l'y garder tant que durerait l'émotion.

L'enfant résolut de profiter du conseil de la sainte. Elle était portée à de grandes vivacités, et se querellait quelquefois avec ses jeunes frères. Elle avait donc un flacon rempli d'eau sucrée, qu'elle portait toujours sur elle, et lorsqu'elle se sentait émue et prête à faire des reproches, elle remplissait sa bouche d'eau et l'y conservait jusqu'à ce que l'émotion fût calmée.

C'est ainsi qu'elle commençait déjà à travailler à se vaincre, à résister à ses penchants, à combattre les inclinations de la nature.

Plus tard, on verra avec quelle énergie et quel courage elle résistera à tous les mouvements de la nature pour suivre ceux de la grâce.

Cette générosité à se vaincre elle-même dès ses plus tendres années, la prépara à la vie de sacrifice, à laquelle Dieu voulait l'appeler un jour.

Elle préludait dès lors à ces grandes victoires qu'elle devait remporter sur elle-même, sur le monde et ses pompes, et, en cette tendre enfant, Jésus déjà se préparait une épouse.

Elle ne fut pas la seule, dans cette famille bénie, que Dieu voulut posséder sans partage.

4. Vocation d'Adine, sœur d'Hermine.

Adine, sœur d'Hermine, dans un âge bien tendre encore, avait compris, elle aussi, qu'elle ne devait vivre que pour aimer Jésus-Christ, et que l'amour de Jésus était le motif qui devait la déterminer dans toutes ses actions, mais surtout dans le choix d'un état. C'est qu'en effet, Jésus la voulait toute entière et l'appelait à s'unir à lui par les liens d'une alliance éternelle. Vivement frappée de la pensée de Jésus, pauvre, humilié, souffrant, Adine résolut d'entrer dans un ordre religieux, où, avec Jésus, elle pût mener une vie d'abnégation, de pauvreté et de prière : son choix s'arrêta sur le monastère du Précieux Sang.

Ceux qui ont connu cette épouse de Jésus-Christ, si douce et si humble, savent avec quel courage et quelle générosité elle méprisa les promesses que lui faisait le monde, pour s'attacher à Jésus-Christ seul, et consacrer

sa vie à la réparation des outrages faits au Précieux Sang de ce Dieu Sauveur. (1866)

5. *Un ange dans la famille.*

Hermine resta donc seule avec sa mère. Dès lors elle crut devoir redoubler de soins pour lui plaire et remplir auprès d'elle la place qu'avait laissée vacante le départ de sa bonne sœur. Vivement émue et édifiée du parti qu'avait pris Adine, plus que jamais, elle se promit d'être toujours bien fidèle à Dieu. Mais la pensée ne lui vint pas d'imiter sa sœur, et elle ne se sentait aucun attrait pour la vie religieuse.

Des personnes indiscrètes, touchées de sa grande piété, essayèrent bien à cette époque de l'engager à imiter Adine, mais ce fut en vain, et bien qu'elle prît dès lors la résolution de renoncer au mariage, elle n'avait pas la moindre volonté de devenir religieuse ; elle ne songeait qu'à rester dans sa famille afin de s'y dévouer à sa chère mère. Elle lui obéissait avec la plus grande promptitude et l'exactitude la plus parfaite. Elle était toute surprise lorsqu'il arrivait à ses petits frères de se montrer moins obéissants : " Comment, disait-elle, maman n'aime pas que vous fassiez cela, et cependant vous le faites ! "

Son amour pour sa mère croissait tous les jours ; elle n'était satisfaite que dans sa compagnie et ne voulait pas s'en séparer. A la maison, en voyage, en ville, à l'église, partout, elle voulait être avec sa mère ; elle n'aimait à sortir qu'en sa compagnie.

Elle avait aussi l'affection la plus tendre pour madame Panet, sa vénérable aïeule, et une singulière prévenance pour deviner et faire ce qui pouvait lui être agréable. On se rappelle encore avec édification combien elle lui était dévouée pendant sa dernière maladie, avec quelle douce affection elle la servait. Son bonheur semblait être de lui

faire de pieuses lectures, de lui suggérer des oraisons jaculatoires. Les paroles de l'aimable enfant répandaient la plus douce confiance dans le cœur de cette bonne et pieuse dame ; elles inondèrent de consolations ses derniers instants.

Touchée et édifiée des tendres soins que lui prodiguait sa petite fille, étonnée de l'élévation de ses sentiments, de sa confiance en notre Seigneur, de sa douce piété, la mourante ne put s'empêcher de s'écrier, que Dieu avait des desseins de prédilection sur son Hermine, qu'il se la réservait et en demanderait bientôt le sacrifice à sa mère.

Hermine avait aussi un grand amour pour ses frères et se montrait constamment empressée de faire ce qui pouvait leur être agréable et utile. Pendant les vacances, elle renonçait à tous ses goûts pour les animer aux jeux qui pouvaient les récréer. Aucun petit sacrifice ne lui coûtait, pourvu qu'elle pût éloigner d'eux même le plus petit danger de dissipation nuisible.

Elle alla jusqu'à étudier le latin pour aider son plus jeune frère à vaincre les premières difficultés de cette langue. Plus tard, dans sa piété, elle y voyait un autre avantage, celui de pouvoir, quand Dieu aurait rempli son vœu le plus cher, comprendre le saint office, qu'elle se réjouissait de réciter un jour.

6. *Progrès dans la piété.*

Hermine croissait tous les jours en piété ; souvent elle demandait qu'on lui parlât du bon Dieu, et elle écoutait avec le plus grand recueillement, surtout lorsqu'on lui parlait de Jésus, de sa bonté, de son amour pour les âmes. Jamais elle ne se lassait d'entendre parler de ce bien aimé Sauveur.

Sa soumission à la volonté divine était admirable. Un jour, elle demandait à une amie de la famille de prier

pour elle.—" Oui, répondit celle-ci, je prierai pour vous, et " je demanderai au bon Dieu que vous viviez longtemps, " pour être la consolation de votre chère maman."— " Non, reprit Hermine, priez afin que j'obtienne la grâce " de faire toujours la sainte volonté de Dieu."

Bientôt, elle ressentit un grand amour pour notre Seigneur Jésus-Christ, et un vif désir de le recevoir souvent dans la sainte communion. Sa douce figure était comme illuminée d'un rayon de beauté céleste, lorsqu'elle recevait son bien-aimé. Un jour, le prêtre, qui lui donnait la sainte communion et qui ne soupçonnait pas qui elle était, fut tellement frappé de cette expression d'innocence et de piété répandue sur tous ses traits qu'il ne put s'empêcher de dire ensuite : " Aujourd'hui, j'ai donné la sainte communion à un ange."

Cette innocence sans tache, Hermine l'avait mise sous la garde d'une réserve bien rare. Non seulement elle fuyait avec horreur tous ce qui eut pu souiller son âme, mais elle évitait avec soin toute lecture légère et frivole, et faisait ses délices de la vie des saints et d'autres livres de piété.

Dans ses lectures, elle cherchait beaucoup moins à satisfaire une vaine curiosité qu'à s'édifier et à avancer dans le service de Dieu. Son désir constant était de réaliser dans la conduite de sa vie les saintes maximes dont elle avait nourri son âme.

Bientôt, elle fit de grands progrès dans l'intelligence des choses spirituelles et dans la vie intérieure. Elle comprit que notre principale affaire est de régler notre cœur devant Dieu et de travailler à l'acquisition des vertus chrétiennes.

Elle ne songeait cependant pas encore à suivre l'exemple de sa sœur. Elle aimait les religieuses, il est vrai ; elle était heureuse de passer quelque temps avec Adine, au

monastère du Précieux-Sang ; et bien des personnes pensaient qu'elle irait un jour rejoindre cette sœur bien-aimée et vivre avec elle dans cette sainte communauté. Mais pour Hermine, sa vocation lui semblait n'être encore que de demeurer dans le monde pour se dévouer à sa mère et à ses frères. Elle continua donc de rester dans sa famille, consolant et édifiant tous ceux qui vivaient avec elle, par sa douceur, son amabilité, et sa tendre piété. Tous ceux qui la connaissaient et qui avaient des rapports avec elle ne pouvaient s'empêcher de dire : " Quelle aimable et sainte enfant ! "

7. " *O quam pulchra est casta generatio !* "

Nous lisons dans la vie de saint Stanislas Kostka, qu'il ne fallait qu'une parole trop libre pour le faire évanouir, tant était délicate la pudeur de ce saint enfant. Cet accident, raconte le Père Cépari, lui arrivait à table, où il se trouvait quelquefois comme forcé d'entendre de mauvais discours.

La chose était tellement frappante que son père prenait un soin particulier de détourner par adresse ou par prière tous les entretiens qui pouvaient blesser l'honnêteté.

Nous retrouvons cette virginale pudeur dans Hermine, dont saint Stanislas était un des patrons de prédilection. Lui arrivait-il quelquefois de rencontrer dans une lecture ou d'entendre dans une conversation un mot qui blessât tant soit peu cette vertu, la pauvre enfant rougissait aussitôt, et, plusieurs fois, fut sur le point d'en perdre connaissance. Elle ne savait pas encore ce que c'était que la pureté et la virginité, et cependant elle brûlait déjà du désir d'obtenir l'une et l'autre. Un jour, elle écrivit à Monseigneur Faraud, lui envoyant une petite aumône, pour obtenir une grâce bien désirée. Cette grâce n'était autre que celle d'une pureté sans tache.

Quelle noble et douce récompense pour une mère pieuse !

La mère d'Hermine recueillit dans la pureté angélique de sa chère enfant le fruit béni de sa tendre sollicitude, de cette dévotion à la sainte Vierge qu'elle lui avait transmise, et de l'éducation vraiment chrétienne qu'elle lui prodiguait.

8. *Hermine et le monde.*

Elle avait horreur des soirées, des bals, des plaisirs et des divertissements du monde, et souvent elle remerciait le bon Dieu d'être faible et souffrante, parce qu'en cet état elle pouvait plus facilement refuser les invitations qui lui étaient faites, de se trouver dans des réunions qu'elle considérait comme trop mondaines.

Quoiqu'elle se fît un devoir de fuir le monde, Hermine était cependant connue et appréciée. Sa pitié, sa modestie, sa réserve, sa sagesse, n'étaient pas sans doute une des moindres raisons qui la faisaient rechercher par des partis très-avantageux. Mais elle ne voulut jamais consentir à une alliance que plusieurs familles très-estimables désiraient vivement et qu'elles regardaient comme un gage de bonheur.

Si donc Hermine dit adieu au monde, ce ne fut pas parce que le monde ne lui offrait pas ses faveurs et ne lui promettait pas de brillants établissements. Ce fut parce qu'elle préférait à toutes les promesses du monde et à toutes ses faveurs, l'amour du divin époux. Elle avait donné tout son cœur à Jésus, et comme elle l'écrira elle-même, elle ne souffrira jamais les assiduités de ceux qui voudraient gagner son affection.

On voit par là qu'on aurait tort de s'imaginer, comme tant de parents mondains, qu'il est nécessaire de produire les jeunes personnes pour leur procurer l'avantage d'un

établissement brillant. La piété qui a les promesses de la vie future, a aussi celles de la vie présente. La vertu qui se cache n'en est que plus attrayante ; au contraire, la vanité, qui ne cherche qu'à se produire, n'a souvent d'autre résultat que d'exposer à des désenchantements, à des plaisanteries, à des jalousies, à des alliances malheureuses et à des regrets amers. Le vrai mérite, la solide vertu se produisent assez d'eux-mêmes.

Combien de parents chrétiens feraient mieux d'imiter la conduite si sage et si chrétienne de la mère d'Hermine, et combien de jeunes personnes gagneraient, même en vue de ce monde, à imiter la modestie, la sagesse et la réserve de cette pieuse enfant !

Ses sentiments et sa conduite serviront de modèle aux jeunes filles qui vivent comme elle dans leur famille ; elles apprendront qu'on peut vivre dans le monde sans être du monde, et qu'on peut parvenir à une haute perfection tout en continuant de vivre au sein de la famille.

A la vue d'Hermine goûtant dans l'intimité du cercle domestique les plaisirs si doux de la vertu et des saintes affections, remplissant ses devoirs envers la société sans en être l'esclave, combien de jeunes filles sentiront se resserrer les liens de la famille, et s'évanouir insensiblement les attraits trompeurs qui parfois les tentent de chercher loin du foyer des plaisirs dangereux et de vaine joies ne laissant après eux que le vide et le remords.

En voyant la mère d'Hermine si heureuse dans la compagnie de sa fille bien-aimée, et recueillant dans sa douce conversation les fruits de l'éducation chrétienne qu'elle a su lui donner, combien de mères sentiront la nécessité de garder auprès d'elles avec plus de sollicitude des filles non moins aimées qu'Hermine, mais qu'elles se hâtent trop souvent, hélas ! de produire dans le monde,

les exposant à mille dangers, et se privant elles-mêmes de mille joies maternelles.

9. *Documents qui serviront a faire connaître Hermine.*

Ne cherchons pas dans la vie de cette enfant bénie ces actions éclatantes qui frappent les esprits, mais qui, par là-même, sont moins à la portée de notre imitation. Tout en Hermine nous attire doucement et nous semble facile.

Ses sentiments intimes, que nous allons maintenant révéler au lecteur, les pratiques de simple mais solide piété, qu'elle adopte avec si peu d'effort, la droiture et le discernement que respirent ses écrits, nous montrent dans cette innocente jeune fille un modèle aussi aimable que doux à imiter.

Cette chère enfant a laissé de nombreux écrits. Sérieuses réflexions, résolutions, pratiques de piété, elle avait tout consigné dans un cahier qu'elle portait toujours sur elle ; bien souvent elle relisait ses pieux sentiments et se confirmait ainsi dans ses bonnes résolutions.

Après sa mort, les Carmélites de Reims renvoyèrent au Canada les différents objets qui avaient été à son usage ; et c'est ainsi que nous avons pu nous procurer ces notes si précieuses pour faire connaître l'intérieur de cette enfant privilégiée.

De plus, Hermine écrivait souvent des lettres pour demander des conseils de direction, pour faire connaître l'état de son âme, pour témoigner sa reconnaissance.

Par une disposition providentielle, plusieurs de ces lettres ont été conservées et retrouvées après sa mort.

Enfin sa bonne mère a bien voulu nous communiquer quelques-unes des lettres de sa chère enfant, ainsi que son *Journal des voyages* et son *Journal spirituel.* Nous y avons puisé les détails les plus édifiants.

Il nous a été donné de joindre à ces écrits des docu-

ments non moins précieux, lesquels nous ont été communiqués par les Religieuses du Carmel. Émues autant qu'édifiées de sa vertu durant les six mois qu'Hermine vécut avec elles, elles ont bien voulu nous révéler certains détails intimes de la vie religieuse de celle qu'elles appelaient leur *angélique enfant.*

Grâce à tous ces écrits, il nous est facile de révéler au lecteur Hermine en quelque sorte peinte, par elle-même, dans sa vie de famille et dans la sainte communauté du Carmel.

CHAPITRE II.

LES FRUITS D'UNE RETRAITE.

"Je la conduirai dans la solitude et je lui parlerai au cœur." (Osée 2. 14.)

1869-1870

Retraite d'Hermine et heureux fruits qu'elle en retire.

En 1869, Hermine fit avec beaucoup de ferveur, durant huit jours, les exercices spirituels de saint Ignace.

Pendant cette retraite, elle fit ces réflexions salutaires et prit ces résolutions généreuses, qui devaient exercer une si grande influence sur tout le reste de sa vie.

Depuis sa retraite, elle eut soin de tenir un journal qu'elle appelait son *Journal spirituel.* Elle y inscrivait le résultat de ses méditations et ses résolutions. Dans un autre cahier, elle notait les prières et les pieuses pensées qu'elle goûtait avec le plus de dévotion.

Dans ces différents écrits, elle nous fait connaître les principes d'après lesquels elle veut se conduire pendant toute sa vie, et le règlement qu'elle veut suivre.

Le souvenir de la fin dernière est le principe de toute vie chrétienne. Hermine s'en pénètre vivement et la pensée du salut lui sera toujours présente à l'esprit.

Elle considère attentivement la fin des choses créées,

qui lui sont données pour l'aider à parvenir à sa perfection ; elle se détermine à ne jamais en abuser, mais à s'en servir autant qu'elles lui seront utiles pour parvenir à sa fin dernière.

Comme elle ne médite que pour en venir à la pratique, elle règle sagement qu'elle évitera toujours la superfluité dans les dépenses, qu'elle sera obligée de faire pour sa personne.

Elle considère que tout doit l'aider à s'élever vers Dieu. De là, ces pieuses oraisons jaculatoires, qui pendant le temps de sa toilette la tiennent unie à Dieu ; de là, cette facilité à s'élever aux choses spirituelles par la contemplation des choses terrestres.

Les fleurs, qui lui servent de parure, lui rappellent les vertus qu'elle doit pratiquer ; son anneau, son bracelet, sa chaîne d'or lui rappellent la passion du Sauveur et l'union qu'elle doit avoir avec son époux bien-aimé.

De même, les couleurs de ses vêtements lui rappellent l'espérance du ciel, la pureté du cœur, l'amour de Dieu.

Ainsi, dès le commencement de sa vie spirituelle, elle montre d'admirables attraits et une étonnante aptitude pour cette vie contemplative à laquelle Dieu la préparait.

Il faut que l'amour de Jésus ait été bien vif dans son cœur pour qu'elle pût s'occuper avec tant de délices de pensées si sérieuses et si affectueuses envers son divin époux, pendant ce temps de la toilette où l'on s'occupe, comme naturellement, de pensées vaines et frivoles.

Mais ce n'est pas encore tout.

Considérant que les souffrances, les afflictions et la pauvreté sont dans les desseins de Dieu des moyens qui doivent nous aider à parvenir à la perfection, elle les accepte avec amour de la main du Seigneur et les préfère aux joies, à la santé, aux richesses, si elles doivent l'aider à parvenir plus facilement à la perfection. " Que m'im-

" portent les moyens, dit-elle, pourvu que j'atteigne le " but ! "

Mais, surtout elle veut préférer ce qui la rendra plus semblable à Jésus, qui, seul, possèdera son cœur.

Dès ces premières réflexions, on voit combien elle l'aime, et on comprend le choix qu'elle fait de tant de prières, de tant d'oraisons jaculatoires pour entretenir et augmenter en elle ce saint amour.

Aimant si tendrement Jésus, elle détestera nécessairement le péché, et s'humiliera à la vue de ceux qu'elle a eu le malheur de commettre.

De là ce choix de prières et d'oraisons jaculatoires, où sont exprimés ses sentiments d'humilité, son horreur du péché. " Plutôt mourir, mon Dieu, que de vous offenser."

Ce cœur si pur désirait vivement voir Dieu. De là, ces saints désirs de la mort, ce cri de confiance et d'amour : " Chère éternité, quand arriverez-vous ? "... " Courage, " mon âme, le temps passe, l'éternité s'approche, bientôt " nous verrons Dieu ! "

On voit aussi sa dévotion au Sacré-Cœur, son amour pour Marie, sa confiance en Saint Joseph.

Tous ces sentiments n'étaient pas stériles dans son cœur, mais ils y produisaient des fruits. On le voit par le règlement qu'elle se prescrivit et qu'elle observa rigoureusement, menant ainsi au milieu du monde, une vie véritablement contemplative.

Qui ne sera touché en voyant les conventions de son âme avec Dieu ? Comme elle s'applique toujours à lui plaire et à tendre vers la perfection !

On est doucement ému en voyant ces dispositions toutes célestes dans une jeune fille, qui, par sa mise extérieure, ressemblait aux jeunes filles de son âge et de sa condition.

Elle menait cette vie si parfaite avec la plus grande

simplicité, sans aucune prétention, se regardant toujours comme une pauvre pécheresse, qui méritait d'être anéantie à cause de ses péchés.

Comme cette humilité et cet amour réjouissaient Dieu et ses anges !

Enfin, elle trouve dans la lecture de la vie des saints l'explication de la vie nouvelle, que doit mener le chrétien. Elle se hâte de transcrire sur son cahier cette explication, qui répandait tant de lumières dans son cœur.

D'autres jeunes filles transcrivent aussi sur leur *Album* les pensées qui les frappent, qu'elles goûtent et qui révèlent les affections de leur cœur. Hélas ! quel contraste ! Que de pensées futiles ! que de pièces légères ! que de maximes mondaines, indices de cœurs frivoles. Nous demandons à ces jeunes filles de lire attentivement les pensées et de réfléchir sur les affections, que nous allons bientôt tirer de l'*Album* d'Hermine, et nous prions pour que leurs propres pensées deviennent, à cette lecture et à ces réflexions, plus sérieuses et leurs affections plus pures.

Réglant si sagement sa vie, Hermine se croyait destinée à rester dans sa famille, à se dévouer à sa mère et à ses frères.

La pensée qu'elle devait demeurer dans sa famille la porta à choisir pour ses protectrices tant de jeunes saintes, qui s'étaient sanctifiées dans leurs familles : sainte Agnès, sainte Cécile, sainte Agathe et tant d'autres. Elle composa de petites litanies, qu'elle récitait avec une grande dévotion. Elle considérait ces jeunes saintes comme des compagnes chéries. Elle aimait à penser qu'elle vivait dans leur société. Elle ne voulut faire entrer dans ses litanies aucune sainte religieuse ; ses prédilections étaient pour les jeunes martyres, qui avaient vécu jusqu'à la fin dans leurs familles.

I.

JOURNAL DE MES RETRAITES ANNUELLES ET DE MES MÉDITATIONS. (1)

1. Mon principe et ma fin.

Dans toutes mes entreprises et mes actions principales, je me proposerai la fin pour laquelle je suis créée, qui est d'honorer Dieu, de le louer, de l'aimer, de le servir, et par ce moyen d'arriver à ma perfection. Je ne dois me servir des choses créées, qu'autant qu'elles me sont utiles pour m'aider à faire mon salut. Je ne dois abuser de rien. Je me rappellerai cette pensée quand il faudra faire des dépenses pour ma toilette. J'éviterai toujours les superfluités et les parures qui ne serviraient qu'à flatter la vanité. Je me mettrai toujours d'une manière convenable, consultant le goût de maman.

Tout ce qui pourrait entretenir l'orgueil dans mon cœur, serait un grand obstacle à mon salut. Je l'éviterai avec le plus grand soin, avec la grâce du bon Dieu.

Dans toutes les peines et les afflictions de la vie, je ne me chagrinerai pas outre mesure, mais je me rappellerai l'indifférence où je dois être vis-à-vis des choses créées, aimant autant la pauvreté que les richesses, la maladie que la santé, les mépris que les honneurs ; car toutes ces choses ne sont que des moyens pour m'aider à faire mon salut. Et que m'importent ces différents moyens, pourvu que j'arrive à mon but et que je fasse mon salut ?

Je dois même préférer les maladies, les mépris et tout ce qui contrarie la nature à ce qui la flatte, pourvu que

(1) Nous ne donnons qu'une partie des méditations qui se trouvent dans le Journal spirituel d'Hermine.

ces premiers états soient aussi utiles à la gloire de Dieu et au salut de mon âme.

Car dans ces états contraires au désir de la nature, je me rendrai plus semblable à Notre Seigneur Jésus-Christ.

D'ailleurs devrais-je être surprise de me voir méprisée, souffrante, en pensant à mes péchés sans nombre, pour lesquels j'ai mérité d'être anéantie tant de fois !

2. *Le péché.*

Le résultat de ma méditation a été de me donner une grande haine du péché, parce que Jésus-Christ le hait d'une haine infinie, qui égale la grandeur de l'amour qu'il porte à son Père, haine qu'il nous a prouvée par tout ce qu'il a entrepris pour détruire le péché, par ses souffrances et sa mort. Cette haine a passé dans le cœur de tous les saints par une continuation de l'esprit de Jésus. Si nous voulons être aimés de Jésus, il faut que nous détestions ce qu'il déteste ; il faut donc que nous n'ayons rien tant en horreur que le péché.

Je veux éviter tout péché, quelque léger qu'il soit, particulièrement mes impatiences si fréquentes.

3. *Dans les tentations.*

J'aurai soin de recourir tout de suite à Notre Seigneur et au Saint-Esprit dans les tentations, pour demander lumière, force et secours. C'est ainsi que je serai humble, en me défiant de moi-même, en ayant dans le bon Dieu une tendre et ferme confiance, comme un enfant dans la plus tendre des mères.

Un enfant s'abandonne entièrement aux moindres volontés de sa mère : ainsi dois-je être à l'égard de Dieu, résignée en tout, avec amour, à sa très-sainte volonté, acceptant tout, comme venant de sa main, voyant sa très-

sainte volonté dans toutes les contrariétés qui m'arrivent dans la journée.

4. *Jésus Roi.*

Jésus est Roi ; mais son royaume est tout céleste ; ainsi ceux qui veulent être ses sujets ne doivent pas s'attendre à être glorifiés sur la terre, mais dans le ciel avec leur céleste Roi. Sur la terre, les combats, les humiliations ; dans le ciel seulement, la couronne. Courage donc dans les humiliations, les souffrances, etc. Cet orage passera ; bientôt arriveront le calme et le bonheur du ciel.

O Jésus ! mon Roi ! régnez sur mon âme pendant cette vie, afin que dans l'autre je puisse éternellement régner avec vous.

En considérant l'affliction qu'éprouva le sacré cœur de Jésus, quand Jésus étant présenté au peuple juif par Pilate, ces malheureux s'écrièrent : " Qu'on le crucifie ! nous ne voulons pas de ce Roi," pensons qu'alors le cœur de Jésus fut amèrement attristé à la vue de nos ingratitudes, et du peu d'amour que nous avons pour le suivre dans ses souffrances et ses opprobres. Proposons-nous de consoler le cœur de Jésus par notre fidélité, notre résignation dans les peines, et de lui dire souvent que nous ne voulons pas d'autre Roi qne lui.

5. *Il faut souffrir.*

Quatre raisons me feront comprendre la nécessité des souffrances.

1°. Par nos péchés nous avons mérité des peines éternelles. Par les mérites de sa croix, Jésus-Christ nous a obtenu la rémission de la peine éternelle, mais il veut que nous souffrions des peines temporelles ou en cette vie ou en purgatoire à cause de nos péchés.

2°. Nous devons croître dans l'amour de Dieu ; or

nous prouverons à Dieu notre amour, et notre amour pour Dieu s'accroîtra, si nous acceptons pour lui plaire les peines et les souffrances. Notre Seigneur, voulant prouver son amour pour son Père et pour ses frères, a choisi la croix. C'est cette considération qui a fait que les saints ont choisi les souffrances et que sainte Thérèse s'est écriée : " ou souffrir ou mourir."

3°. La principale source des maladies de notre âme, c'est l'amour propre, qui est si universel que personne n'en est exempt, et si opiniâtre que ce n'est que par le temps et des moyens bien rudes qu'on peut venir à bout de le détruire. Avec quelle reconnaissance devons-nous donc recevoir les peines, les humiliations, les souffrances, etc., que le médecin si charitable de nos âmes nous ménage pour nous guérir et nous sauver ! Rappelons-nous que c'est l'amour propre qui a chassé l'Ange du ciel, et Adam du Paradis terrestre.

4°. Enfin, Notre Seigneur a souffert pour nous, nous donnant l'exemple, afin que nous marchions sur ses traces. Il est la sagesse incréée. Cette considération seule doit nous décider à embrasser la voie de la croix, quand même il y en aurait une autre, parsemée de roses ou de douceurs, qui conduirait également au ciel.

6. Larmes de Jésus.

Jésus pleure en voyant l'empressement avec lequel les hommes s'attachent à la vanité et aux biens périssables de ce monde. Il pleure d'amour sur nous. Il jette des soupirs d'amour pendant sa vie en pensant à nous.

Je veux aimer en retour mon doux Sauveur, et le lui prouver en souffrant avec patience les contrariétés, que je considérerai comme des dons de Dieu. Je ne veux plus tant tenir aux choses de la vie et en particulier à la satisfaction de l'appétit. Je veux souffrir avec patience la pri-

vation des aliments agréables au goût, et me ranimer par cette pensée : Jésus qui est la sagesse incarnée a méprisé tous les biens et les plaisirs de ce monde, et a pleuré en voyant avec quelle opiniâtreté nous nous y attachons. Ainsi je consolerai Jésus et essuierai ses larmes.

7. *Sentiments d'amour pour Jésus.*

C'en est fait, je suis toute entière à mon bien-aimé, et mon bien-aimé est tout à moi. Il s'est donné à moi tout entier, il veut être le seul aimé de mon cœur !

Quelle ferveur doit m'animer en pensant aux grâces extraordinaires, dont le Seigneur Jésus m'a prévenue ! Et que me demande-t-il en retour ? De l'amour, mais de l'amour fervent.

Jésus veut que je l'aime comme il m'a aimée.

Et comment m'a-t-il aimée, ce doux Sauveur ?

Il m'a aimée jusqu'à se dévouer lui-même pour mon salut et mourir pour moi.

N'est-il pas bien juste que je me dévoue en retour à ce Dieu si bon et que je lui offre ma vie toute entière ?

Ne soyons donc pas tièdes. Rappelons-nous cette parole du Seigneur : *Parce que vous êtes tiède, je commencerai à vous rejeter de ma bouche.*

Eloignons-nous donc de cet état si désagréable à Dieu. Ne dois-je pas aimer et servir Jésus, au moins comme je voudrais être aimée et servie ?

Je veux donc avoir soin que mes affections soient toutes réglées selon les affections du cœur sacré de mon divin époux. Jamais je ne consentirai à l'attrister.

8. *Vivre de l'esprit de Jésus.*

Vivre de l'esprit de Jésus, c'est l'imiter dans la vie qu'il a menée sur la terre, et pour cela, suivre en toutes choses les mouvements du Saint-Esprit. Pour parvenir à

cette perfection, il faut faire mourir tous les mouvements de la nature et ne faire en toutes choses que ce que faisait Jésus.

9. *Le Ciel.*

Dans le ciel nous jouirons d'une parfaite tranquillité, d'une entière paix ; rien ne nous troublera : plus d'inquiétudes, de chagrins, de contrariétés. Dans le ciel nous verrons Dieu, et la vue de son ineffable beauté nous réjouira tellement qu'elle seule suffira pour nous rendre bienheureux. Mais pour mériter une si grande félicité, il faut se vaincre, il faut se mortifier, il faut se faire une guerre constante. On ne peut jouir en ce monde et jouir dans l'autre.

Je prends donc la résolution de me vaincre, de me renoncer en toutes choses pour mériter de jouir dans le ciel. O saints du ciel ! apprenez-moi à me vaincre.

Le résultat de ma méditation a été d'exciter en moi un grand désir de me vaincre, de combattre, en considérant que les saints ne sont allés au ciel que par cette voie. Oh ! si nous comprenions la gloire éternelle destinée à ceux qui remportent la victoire, nous n'hésiterions pas à nous adonner avec une grande ferveur à combattre les ennemis de notre salut.

10. *Noël.*

Combien grand doit être notre amour pour Jésus, en considérant que c'est aux humiliations et aux souffrances de sa crèche et de sa vie que les saints doivent, et que nous devrons aussi, si nous y allons, le bonheur du ciel. Si nous le croyons fermement, quel doit être notre amour pour Jésus ! quelle doit être notre fidélité à le servir ! Mais Jésus ne nous a pas mérité le ciel au point que nous ne devions nous faire violence pour y aller. Saint Etienne

n'y alla qu'à travers les cailloux de ses persécuteurs ; de même, nous ne pourrons y aller qu'à travers les pierres de l'épreuve.

Les pauvres, les humbles, ceux qui travaillent avec ardeur, voilà ceux que Jésus appelle à sa crèche. L'humilité, la pauvreté, la mortification sont les marques données aux pasteurs pour reconnaître le Messie ; elles sont celles, auxquelles on reconnaît que Jésus règne dans un cœur. Que je suis éloignée d'avoir ces trois vertus !

11. Circoncision.

Travaillons avec ardeur à notre salut. Jésus nous en donne l'exemple en commençant déjà à verser son sang pour nous le procurer. Pourquoi ? Pour nous faire comprendre combien il est important pour nous de travailler avec ardeur à cette affaire unique. Ce doit être là, la disposition où nous devons être pour commencer cette année. Nous devons aussi la commencer dans une sincère et ferme résolution de nous mortifier et de faire une véritable circoncision de nos vices. Jésus n'y étant pas obligé, souffre cependant la circoncision pour nous encourager à la mortification, qui nous est absolument nécessaire.

Jésus, mon aimable Roi ! qui commenciez déjà avec tant d'ardeur à travailler à mon salut, remplissez-moi d'une grande ferveur et d'un véritable esprit de mortification.

12. Epiphanie.

Que Notre Seigneur est bon et magnifique envers ceux qui se donnent à lui sans réserve ! Pour les présents que les Mages lui offrirent, que de dons spirituels le Divin-Enfant ne leur fit-il pas ? Offrons, nous aussi, tout à Notre Seigneur. Mais qu'avons-nous à lui offrir ? Du moins offrons-lui notre cœur, tout imparfait qu'il est.

Ne disons pas que nous n'avons rien à offrir à Notre Seigneur. Le temps est à nous, et il est si précieux, que Dieu réserve une éternité de bonheur aux plus courts instants bien employés. Offrons donc à Notre Seigneur chaque instant de notre vie, faisons en sorte que tous lui soient consacrés. C'est ainsi que nous pourrons nous présenter devant Dieu. Et ce serait manquer de dévotion que de paraître devant Dieu sans lui rien offrir.

QUELQUES RÉFLEXIONS SUR LA PASSION DE JÉSUS-CHRIST.

13. Jésus chez Hérode.

Jésus est regardé comme fou par la cour d'Hérode, et traité comme tel par ce prince, qui le fait revêtir d'une robe blanche en signe de dérision. Admirons le silence de Jésus, qui est la cause volontaire de cette humiliation. Je veux imiter ce silence de Jésus quand on me reprendra, même sans sujet, même quand je devrais passer pour une folle, en ne voulant pas me justifier. Ce n'est pas tout d'admirer Jésus, il faut l'imiter dans l'occasion. O cœur de Jésus rassasié d'opprobres, faites-moi part de votre calice d'humiliations et d'opprobres !

14. Flagellation de Jésus.

Jésus souffre la flagellation avec un amour excessif. Il ne se plaint pas sous les coups redoublés, qui font couler le sang à grands flots de toutes les parties de son corps et le font frémir de douleur. Jésus souffre avec ardeur pour l'amour de moi, pour me sauver, et moi ne le servirai-je toujours qu'avec nonchalance et tiédeur ? Qu'il n'en soit pas ainsi. Je m'attacherai désormais à Jésus-Christ et je n'hésiterai plus à le servir avec une ferveur toute nouvelle.

O mon Jésus ! qui avez souffert avec tant d'ardeur

pour mon salut, faites que je vous serve désormais avec une ferveur toute nouvelle.

Jésus souffre pour m'apprendre à souffrir. Il se plaint de mon inconstance et de mon éloignement pour la pénitence. Je veux consoler Jésus, mon tendre époux, en lui offrant quelques petites mortifications et en m'éloignant du péché.

Mon doux Jésus ! souffrant la flagellation pour m'enseigner à souffrir, faites couler votre sang précieux sur mon misérable cœur et faites en fondre la glace.

15. Jésus couronné d'épines.

C'est par amour pour moi, ô mon bon Jésus ! que vous avez voulu être couronné d'épines. Vous avez voulu prendre sur vous toutes mes misères et mes souffrances. Je puis dire maintenant qu'il n'y a plus de souffrances, depuis que vous, ô mon Jésus ! vous avez pris sur vous, avec votre couronne d'épines, toutes les amertumes qui sont dans les souffrances, pour ne nous en laisser que les douceurs. Je ne refuserai plus de souffrir avec vous, j'accepterai avec amour les épines de votre couronne. Je ne puis aller au ciel sans cela. Les épines de la souffrance produiront la béatitude éternelle. O Jésus ! donnez-moi une de vos épines.

16. " Voilà l'Homme."

La pensée que j'ai le plus goûtée pendant ma méditation est celle de saint Bernard : " Voyez, dit-il, votre époux, qui s'est orné de son diadème au jour joyeux de ses noces. Quel diadème ? Une couronne d'épines. Quel jour de noces ? Quelle joie peut avoir mon divin époux, se voyant ainsi couvert de tant de plaies et si meurtri qu'il n'est pas reconnaissable ? Sachez, âme chrétienne, que Jésus n'a pas hésité à souffrir et à endurer mille

tourments pour devenir votre époux ; et vous, n'aurez-vous pas honte d'être si lâche, de tant flatter votre corps, de craindre tant les souffrances, les confusions, pour devenir semblable à votre divin époux ? "

17. Jésus portant sa croix.

Jésus porte sa croix et l'embrasse avec amour, malgré tout ce qu'il a déjà souffert. Serai-je toujours lâche et misérable ? Ne me réveillerai-je pas enfin de ma tiédeur, en voyant mon aimable maître qui se livre à ses bourreaux et consent à tant souffrir pour mon amour ?

18. Simon aide Jésus à porter sa croix.

Comment me plaindrai-je maintenant dans mes contrariétés et mes peines en voyant Jésus qui porte sa croix jusqu'à ce que les forces lui manquent, et qui ne se plaint pas de la violence qu'on lui fait ? Simon est contraint de porter la croix, Jésus le permettant ainsi afin de me montrer que, quoique la nature s'oppose à la croix, cependant il faut la contraindre et la forcer de toute nécessité à porter la croix que le Seigneur nous envoie, si nous ne voulons pas être rejetés pour toujours, comme le furent les Juifs, qui, n'ayant pas voulu aider Jésus, furent mis de côté et virent le royaume de Dieu passer aux Gentils.

O Jésus ! faites-moi la grâce de porter avec joie ma croix à votre suite.

19. Jésus conduit au Calvaire.

Jésus, conduit au Calvaire, laisse partout de sanglantes traces de son amour. Et moi, quelle trace de mon amour pour Jésus ai-je laissée jusqu'à présent, dans mon voyage vers l'éternité ? Est-ce que je suis détachée de l'amour du monde ? Est-ce que je méprise son estime ?

O Jésus ! donnez-moi de mépriser toujours le monde et de vous témoigner toujours mon amour.

20. Vin mêlé de fiel. Vinaigre.

Jésus, arrivé au Calvaire, goûte le vin mêlé de fiel, et, attaché sur la croix, il est abreuvé de vinaigre, par un effet de son amour extraordinaire pour nous, qui ne lui permet de laisser aucune partie de son corps sans douleur. Et moi qui suis coupable, serai-je toujours ennemie de la pénitence ? Ne me convertirai-je pas enfin ?

21. Le Saint Jour de Pâques.

Considérons un peu la gloire de Notre Seigneur en ce jour, le bonheur dont il jouit, les honneurs qui lui sont rendus par Dieu son Père et par tout le ciel.

Jésus est glorifié et nous promet que nous le serons aussi ; mais pour l'être, il faut passer avec lui dans le creuset des souffrances. En pensant aux souffrances de ce cher époux, et à tout ce qu'il a fait pour nous, donnons-nous tout à lui ; disons-lui : O bon Jésus ! quand est-ce que je vous aimerai jusqu'au mépris de moi-même ? O époux chéri ! plutôt mourir que de vous déplaire par la moindre offense. La vue du bonheur de Jésus, en ce jour de Pâques, doit aussi m'exciter à travailler et à souffrir pour mériter de jouir un jour. Notre Seigneur d'abord meurt dans les souffrances, puis il ressuscite dans la gloire. Les souffrances précèdent, la gloire suit. Dans la vie présente, il faut souffrir ; dans le ciel, nous jouirons de la gloire. Gardons-nous de vouloir jouir avant de souffrir et de renverser ainsi l'ordre de Dieu. L'Evangile ne nous promet que peines et afflictions pour la vie présente ; il répète sans cesse qu'il faut faire pénitence, se dépouiller du vieil homme : voilà les peines. Nous ressusciterons glorieux avec Jésus : voilà la récompense.

22. *Les saintes femmes.*

Le résultat de ma méditation a été de me montrer combien l'amour des saintes femmes a été courageux et généreux, et comment je dois m'efforcer de les imiter.

Elles se rendent au sépulcre et ne se découragent pas à la pensée de la pierre qui le fermait, et des soldats qui le gardaient. Elles sont généreuses. Quoiqu'elles sussent que notre Seigneur avait été embaumé, elles ne laissèrent cependant pas d'acheter encore des aromates pour lui prouver leur amour.

Mon amour pour Jésus a-t-il ces qualités ? Est-il courageux, généreux ? Que de fois le moindre obstacle m'empêche de me vaincre et de prouver à Jésus mon amour ! Combien de fois dans le service de Dieu n'ai-je pas dit : C'est assez ! Je ne veux plus me laisser abattre, je ne veux plus me persuader que j'en ai fait assez pour Notre Seigneur.

23. *Fête du Sacré Cœur de Jésus.*

Aujourd'hui, fête du Sacré Cœur de Jésus, je me suis dévouée toute entière à ce tant aimable cœur, le priant de me faire la grâce de suivre en tout sa très-sainte volonté.

Considérant que ce divin cœur, étant le plus saint, le plus beau, le plus aimant de tous les cœurs, mérite par conséquent tout notre amour, j'ai résolu de l'aimer de toute l'étendue de mon cœur.

Le but de la dévotion au Sacré Cœur étant de rendre amour pour amour à Notre Seigneur et de réparer les outrages qu'il reçoit dans le sacrement de son amour, je l'aimerai et m'offrirai comme victime réparatrice.

Mais pour rendre amour pour amour à Notre Seigneur, il faut l'aimer comme il nous a aimés. Et de quel amour

nous a-t-il aimés ? D'un amour souffrant, crucifiant. Tel doit donc être mon amour pour lui. Je dois l'aimer et le lui prouver en suivant, en toutes choses, son bon plaisir, quelque dur que cela paraisse quelquefois. Si je ne le fais pas, je n'aime pas véritablement Notre Seigneur, je ne suis pas son épouse.

Je veux donc me vaincre, accepter paisiblement les contradictions par amour pour Notre Seigneur.

Je ne paraîtrai devant le Saint Sacrement qu'avec le plus profond respect, toujours dans l'intention d'offrir à Jésus une compensation pour tous les outrages que les impies et les hérétiques lui font souffrir dans ce prodige de son amour.

O doux Cœur de mon Jésus ! aidez-moi à vous aimer ainsi.

24. Fête du Saint Nom de Marie.

Le nom de Marie signifie Souveraine, et la sainte Vierge l'est en effet dans le ciel, sur la terre et dans les enfers.

Dans le ciel, tous les anges et les saints la proclament leur reine et lui obéissent. Jésus, lui-même, veut bien obéir à sa mère dans les grâces qu'elle lui demande pour nous. Quelle confiance dans nos cœurs, quand nous invoquons Marie ! Mais si Marie est souveraine dans le ciel, elle doit aussi régner sur nos cœurs. Comment ferons-nous régner Marie sur nos cœurs ? En nous soumettant à sa volonté, qui est celle de Dieu même. Marie est souveraine jusque dans les enfers, où son nom seul met en fuite les démons. Quelle assurance dans les dangers spirituels que nous courons ! Combien nous devons recourir à son intercession, pour être délivrés du danger de tomber dans le péché !

25. *Fête de la Visitation.*

Qu'est-ce que la sainte Vierge nous enseigne en ce jour ? L'Ecriture sainte nous dit que se levant, elle s'en alla avec grande promptitude chez sa cousine, où elle demeura, la servant et l'assistant jusqu'à ce que saint Jean fut né.

La sainte Vierge en se levant nous enseigne ce que doit faire une âme que Dieu appelle à une plus grande perfection. Elle doit se lever au-dessus d'elle-même, du monde, de ses passions et de la nature. Me suis-je levée ainsi au-dessus de moi-même, du monde, des passions et de la nature ? Hélas ! ne suis-je pas encore loin de renoncer à moi-même, quand la moindre chose m'irrite, la moindre contrariété me taquine ? Marie se leva avec promptitude, c'est-à-dire, avec grande ferveur, sans aucun délai. Le Saint Esprit n'aime pas la paresse dans ses serviteurs. Il ne faut pas de délai, pas de paresse. Mais il faut une grande ferveur et surtout une grande constance.

O ma bonne Mère ! obtenez-moi ces vertus.

26. *Fête de l'Assomption.*

La très-sainte Vierge est élevée dans le ciel au-dessus de tous les esprits célestes, à cause de son humilité qui l'a portée à se placer au-dessous de toutes les créatures.

Si je désire être élevée dans le ciel, il faut que je m'humilie sur la terre. Comment le ferai-je ? En acceptant particulièrement les petites contrariétés ; en soumettant mes opinions à celles des autres, estimant tous les autres meilleurs que moi.

O ma Mère ! faites qu'à votre exemple, je m'estime la plus petite et la dernière des créatures.

27. *Les Trépassés.*

Le résultat de ma méditation a été d'exciter en moi de

la pitié pour les pauvres âmes et de travailler de toutes mes forces à les soulager ; de m'animer à travailler avec plus de courage et de ferveur à ma conversion, à vaincre tous mes mauvais penchants, à m'efforcer, en un mot d'éviter les flammes si terribles du purgatoire, où la moindre peine, suivant le témoignage des saints Pères, surpasse infiniment tout ce qu'on peut endurer de plus horrible en cette vie.

28. Fête de saint Louis de Gonzague.

" Qu'est-ce que cela en comparaison de la vie éternelle ? "

Telle était la maxime de ce grand saint Louis de Gonzague. Telle devrait être aussi la nôtre. Quand je serai invitée à prendre part aux fêtes du monde, à ses plaisirs et à ses vanités, je me demanderai toujours : A quoi cela me servira-t-il pour la vie éternelle ?

Quand je serai inquiétée, souffrante, mortifiée, je me demanderai aussi : A quoi me serviront cette peine, cette souffrance, cette mortification, pour la vie éternelle ? Et en considérant que les peines, les mortifications et les souffrances peuvent me servir à acquérir cette vie bienheureuse, je les accepterai avec patience et amour.

Saint Louis de Gonzague pratiquait les plus rudes austérités dans le monde comme dans la religion ; et quand on le lui reprochait, il répondait que c'était encore trop peu pour la vie éternelle.

C'est par ces mortifications qu'il a réussi à se conserver pur de tout péché. Et comment ai-je donc agi, moi, jusqu'à présent ? Pourrai-je conserver mon cœur pur en accordant toute satisfaction à mes goûts et à mes aises ? Je veux me mortifier. Saint Louis de Gonzague ! priez pour moi.

29. Pénitence de sainte Thérèse.

Sainte Thérèse était innocente, et cependant elle s'abandonnait entièrement à la pénitence pour expier quelques fautes vénielles. Et moi, qui me suis rendue coupable de tant de péchés, je voudrais avoir toutes mes aises et ne rien refuser à mes goûts ! Qu'il n'en soit plus ainsi : je veux me mortifier dans mes goûts, me refuser mes aises, et ne pas accorder à mon appétit tout ce qu'il demande.

30. Obéissance de sainte Thérèse.

Sainte Thérèse pratiquait l'obéissance la plus parfaite dans les exercices les plus pénibles et les plus contrariants à la nature. Et moi, quand me montrerai-je véritable fille de sainte Thérèse en obéissant à mon Père spirituel dans ce qu'il me conseille de pénible à la nature, par exemple, en n'accordant jamais satisfaction entière à mon appétit.

Sainte Thérèse ! priez pour votre enfant et faites lui comprendre l'obéissance et la pratiquer.

31. Amour de sainte Thérèse pour Jésus.

Sainte Thérèse avait un amour plus fort que la mort pour Notre-Seigneur. Cet amour la portait à se vaincre dans les occasions les plus pénibles pour plaire à Jésus. Et moi qui prétends aimer Notre-Seigneur, comment puis-je le penser, quand je n'ai pas le courage de me vaincre, de réprimer mes impatiences, d'arrêter mon appétit sensuel et immortifié ?

O ma bonne Mère ! obtenez-moi d'aimer Notre-Seigneur, et de me vaincre à votre exemple pour lui plaire.

32. Oraison de sainte Thérèse.

Sainte Thérèse était fervente dans son oraison. Elle ne se contentait pas d'affections et de résolutions pendant sa méditation, mais elle les mettait en pratique.

Dans son oraison, elle était toute pénétrée de la présence de Dieu et du sujet de sa méditation. Et moi, comment est-ce que je fais ma méditation ? Quelle froideur ! quelle langueur dans l'exécution de mes résolutions !

Aujourd'hui, j'ai pris la résolution de m'efforcer de mieux faire mon oraison, d'être plus fervente, et de ne pas m'occuper d'autres pensées que de celles de ma méditation ; de mettre en pratique, dès aujourd'hui, ces résolutions que j'ai si souvent prises, de montrer une grande ferveur et d'avoir une parfaite exactitude à m'acquitter de mes exercices de piété.

33. *Prier et agir.*

Je ne dois pas me contenter de demander à la sainte Vierge qu'elle m'obtienne les vertus dont j'ai un si grand besoin, je dois encore travailler avec ardeur à les acquérir et faire de continuels efforts pour vaincre les défauts qui y sont opposés. La sainte Vierge ne m'accordera pas ces grâces, si je me contente seulement de les lui demander, mais elle bénira mes efforts, si je travaille sincèrement à faire tout ce qu'elle demande de moi.

34. "*Brisez les liens des coupables.*"

Je demande à la sainte Vierge d'être délivrée de ces liens terrestres qui me retiennent captive sur la terre, qui m'enchaînent aux créatures, et de me faire la grâce d'être plus céleste dans mes pensées, dans mes affections, dans toute ma conversation.

Je veux renoncer à tout ce qui est terrestre, et la sainte Vierge se montrera une douce mère à mon égard, et m'accordera ce que je désire.

II.

MES RÉSOLUTIONS.

1. Je ferai toutes mes actions avec le plus grand soin pour contenter Jésus, me rappelant le chagrin que j'éprouverais, si je voyais une amie s'occuper avec négligence, avec ennui, de ce qui me regarde.

Je dois imiter Notre-Seigneur Jésus-Christ pour obéir au précepte qui nous en a été fait par le Père céleste : " *C'est mon fils bien-aimé, écoutez-le* ;" et par le Sauveur lui-même : " *Je vous ai donné l'exemple ; afin que vous fassiez comme vous m'avez vu faire.*" Mais je dois l'imiter surtout, parcequ'il est mon époux, mon père, mon bien-aimé choisi entre mille.

L'imitation du Seigneur Jésus doit être universelle, constante, affectueuse. Je dois mettre toute ma joie, ma consolation à retracer dans mon cœur les traits de ses divines vertus, afin qu'il se plaise à jeter sur moi des regards d'amour et de miséricorde.

Plus je serai semblable à Notre-Seigneur, plus je serai aimée du Père céleste ; moins je lui serai semblable, moins j'en serai aimée. Mais si j'avais le malheur de n'avoir aucune ressemblance avec ce divin modèle, il serait impossible qu'il m'aimât, et il me rejetterait loin de lui.

2. Je ne dois jamais me décourager dans la désolation. Mais je dois recourir à Dieu, penser que cet état durera peu de temps et que bientôt il sera suivi de la consolation. Je continuerai toujours mes exercices de piété comme de coutume, et même j'y donnerai plus de temps, s'il est possible, afin de me vaincre et de triompher de toutes les ruses du démon qui voudrait me faire tomber dans le découragement.

Il me vient quelquefois des pensées de tristesse, quand je considère que je ne suis pas aimée, louée, recherchée, comme les jeunes filles qui vivent dans le monde, que je ne prends pas part à leurs divertissements, qu'au contraire on ne pense pas à moi, qu'on me néglige, qu'on me méprise, qu'on rit de moi : Eh bien ! au lieu de m'attrister, je veux me réjouir de me trouver dans cet état vis-a-vis du monde, en pensant que ce fut l'état de la très-sainte Vierge, et que, parcequ'elle était humble, méprisée, inconnue, fuyant le monde, la Très-Sainte Trinité abaissa sur elle un regard de complaisance et la choisit pour la mère du Sauveur. J'attirerai sur moi les regards du Seigneur, si je fuis le monde, si j'aime à en être inconnue ou méprisée. Le bon Dieu aura pitié de moi et me consolera.

3. A. M. D. G. *(Ad majorem Dei gloriam.)*

Je ferai tous les jours une demi-heure d'oraison, au moins, selon la méthode de saint Ignace.

Je ferai tous les jours l'examen particulier à chacun des trois temps déterminés par saint Ignace, ayant soin d'employer au moins dix minutes à l'examen de midi.

Je prierai de temps en temps, au moins une fois la semaine, selon l'une des trois manières enseignées par saint Ignace.

Je ne manquerai jamais, avant chacune de mes prières, de me recueillir pendant l'espace d'un *Pater*, afin d'être toujours respectueuse en la présence du Seigneur.

Je lirai ces résolutions une fois la semaine, en priant le bon Dieu de m'y rendre fidèle.

III.

MES ORAISONS JACULATOIRES.

1. Conformité à la sainte volonté de Dieu.

Mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt !

Volonté de mon Dieu, vous êtes tout mon amour !

Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole !

Que la volonté de Dieu soit faite et non la mienne !

Que la souveraine volonté de Dieu, très-juste et très-aimable, soit accomplie en toutes choses ; qu'elle soit louée et exaltée à jamais !

2. Dans mes peines.

O Dieu infiniment bon, infiniment puissant, qui sans cesse abaissez sur moi vos regards, faites-moi la grâce de me soumettre si parfaitement à votre volonté, parmi les vicissitudes de cette vie que, vous bénissant dans les maux et dans les biens qui m'arrivent, je mérite de trouver en vous le bonheur immuable et éternel.

S'il vous a fallu souffrir la mort, ô Jésus ! pour m'ouvrir la porte du ciel, comment y entrerai-je, si ce n'est par la voie de la croix ?

Si ce calice, ô mon Dieu, ne peut passer sans que je le boive, fortifiez-moi afin que je me résigne à votre divine volonté.

Ne devrais-je pas être bienheureuse, ô mon Dieu, d'avoir à souffrir quelque chose pour l'amour de vous ?

Mon Dieu, je sais qu'il est bon pour moi de souffrir, parce que Jésus mon Sauveur a souffert. J'unis mes souffrances aux souffrances de mon Seigneur Jésus-Christ.

(Dernière prière de ma chère grand'maman.)

3. Dans mes ennuis et mes souffrances.

Prolongez avec les heures, ô mon Jésus ! ma patience et mon amour. Mon Dieu ! faites du bien à ceux qui me font du mal. Donnez toute sorte de jouissances à ces personnes, que je n'aime pas et pour qui j'ai une certaine antipathie.

4. Dans mes tentations.

Mon Dieu ! plutôt mourir que de vous offenser.

Mon Dieu ! fortifiez moi contre les tentations.

O ma Souveraine ! o ma Mère ! souvenez-vous que je vous appartiens, défendez-moi comme votre bien et votre propriété.

O Marie, conçue sans péché ! priez pour nous, qui avons recours à vous.

Mon Dieu ! mettez moi, je vous en conjure, dans la détermination bien sincère et bien arrêtée de ne jamais offenser mon Jésus.

O mon Dieu ! venez à mon aide ; Seigneur ! hâtez-vous de me secourir.

Que votre sainte volonté soit gravée au fond de mon cœur. Voici le moment de salut, le moment de gloire. Hâtez-vous, Seigneur, de me secourir. Glorifiez votre servante, afin que votre servante vous glorifie, en vous renvoyant l'honneur qui vous est dû.

Mon Dieu ! il faut absolument que je sois humble. Mais le puis-je sans votre sainte grâce ? Oh ! accordez-la moi, je vous en conjure, cette grâce d'être humble.

Mon Dieu ! montrez-moi ce que je suis et ce que vous êtes.

IV.

CONVENTIONS DE MON AME AVEC LE BON DIEU.

1. Au temps de mon repos, mon désir sera de m'unir à l'état des bienheureux, qui se reposent sans cesse dans la contemplation de la divine beauté, et l'aiment sans interruption et sans fin. Je désirerai encore prendre part aux louanges, que lui chantent les familles religieuses pendant la nuit, et je les lui offrirai comme si elles partaient de mon cœur et de ma bouche.

2. En m'éveillant le matin, je dirai *Gloria Patri*, et j'aurai l'intention d'offrir pour salut à la Très-Sainte Trinité, tout l'honneur et le respect que lui rendent les saints, à leur entrée dans le ciel, et toute la gloire que toutes les créatures lui rendront à jamais, me réjouissant intimement du beau jour de son éternité.

3. Quand je ferai le signe de la croix, mon désir sera de renouveler ma créance sur tous les mystères de la foi, de mettre en fuite tous les esprits de ténèbres, de renoncer à toutes leurs tentations, et de prendre pour ma défense les armes de Notre-Seigneur Jésus-Christ, crucifié pour me préserver de tout péché.

4. Quand je frapperai ma poitrine, en disant le *Confiteor*, je prétendrai vous offrir, ô mon Dieu ! tout l'océan d'amertume, où votre fils s'abîma dans le jardin des Olives, toutes les douleurs de sa très-sainte mère au pied de la croix, toutes les larmes des saints pénitents, et enfoncer dans mon cœur l'épée de douleur, qui a percé leur âme et qui en a fait mourir quelques-uns, désirant comme eux, être martyre de la pénitence.

5. Quand je me confesserai de mes péchés, je souhaiterai que mon âme se plonge dans le sang de Jésus-Christ, que le prix de ses souffrances et de sa mort me

soit appliqué, que je meure totalement à mes défauts et que l'abîme des miséricordes divines déborde sur eux pour les noyer.

6. Quand j'assisterai à la sainte messe, j'aurai l'intention d'offrir à Dieu le sacrifice de son fils, autant de fois qu'il lui a été offert et qu'il le sera jusqu'à la fin du monde.

7. Quand je m'approcherai de la sainte-table, ma prétention sera, en m'unissant à mon Dieu, d'imiter le plus parfaitement qu'il se peut, l'union de la personne du Verbe avec notre humanité, celle de la très-sainte Vierge avec son fils, lorsqu'elle le conçut dans son sein ; et enfin celle des bienheureux dans le ciel, afin de l'aimer et de l'imiter autant qu'il m'est possible.

8. Quand je ferai ma lecture spirituelle ou que j'entendrai la parole de Dieu, mon désir sera de présenter à mon Dieu la vie de Jésus-Christ, et celle des martyrs avec la mienne, pour soutenir les vérités de la foi, pour éteindre les hérésies et pour étendre la religion et le culte divin par toute la terre.

9. Toutes les fois que je baiserai les plaies du crucifix, je désirerai m'offrir en victime à son amour, prête à lui sacrifier autant de vies, si je les avais, qu'il y aura jamais d'hommes et d'anges dans le ciel et sur la terre.

10. Toutes les fois que je regarderai quelque image de Jésus-Christ et des saints, je prétendrai m'unir au regard dont ils contemplent la divine essence et à l'amour qu'ils lui portent, comme si j'avais leur œil, leur cœur et leur amour. Et de plus, je les prie d'implanter dans mon âme leur portrait, qui me serve à chasser les fantômes des créatures, qui pourraient me porter au péché.

11. Quand je prendrai de l'eau bénite, en entrant dans l'église, mon désir sera d'accompagner la très-sainte

Vierge sur le Calvaire, pour être arrosée du sang qui découle des plaies de Jésus-Christ.

12. Quand je converserai avec le prochain, je désirerai, ô mon Sauveur ! imiter votre sainte conversation et celle de la sainte Vierge et de saint Joseph, afin que je répande partout le baume de votre sainteté et de votre bon exemple.

13. Quand j'irai aux champs et que je prendrai quelque honnête divertissement, je désirerai entrer en esprit dans le paradis et y récréer mon cœur des mêmes délices qu'ont ressenties les saints, qui y ont été ravis durant leur vie.

14. Quand j'entendrai quelque blasphème ou que le nom du péché frappera mon cœur, je désirerai convertir, s'il était possible, en amour de Dieu toute la haine des réprouvés, tous leurs blasphèmes en louanges et tout l'enfer en paradis.

15. Ma vie se passant en respirations et en aspirations, mon désir sera d'attirer en moi, autant de fois que j'aspirerai, la vie des trois personnes divines, afin que je vive entièrement de la vie de mon Dieu, que mon esprit le contemple, comme le Père éternel se contemple lui-même, que ma mémoire lui raconte ses grandeurs comme le Verbe en fait l'expression, et que mon cœur l'aime de l'amour du Saint-Esprit. Et quand je l'aurai attiré, mon désir sera de l'inspirer à mon prochain par mes exemples, mes paroles, mes travaux et par tous les moyens qui seraient en mon pouvoir.

16. O doux Jésus ! ô très-sainte Vierge ! ô glorieux protecteurs de ma vie ! voilà les conventions que je fais pour me lier à vous, souhaitant ardemment, ô mon Dieu ! si toutefois il était possible, que toutes mes pensées, mes paroles et mes affections, que tous les actes de mes sens soit intérieurs ou extérieurs, et tous les mouvements de

mon corps et de mon âme vous rendent autant de louanges et d'honneur, autant d'amour et de joie, autant d'actions de grâces que vous en méritez et que vous en recevez et que vous en rendez à vous-même dans l'éternité. O mon Dieu! vous savez les secrets de mon cœur, il est à vous; je vous le donne avec tous les moments de ma vie, pour gage de mes intentions, que je voudrais pouvoir renouveler autant de fois que je respirerai. Il ne reste plus que l'agrément que vous en ferez. J'espère que votre bonté ne me le refusera pas, puisqu'elles ont été conçues en votre présence, et par le secours de votre grâce. Amen. Amen.

(J'ai écrit cette dernière prière pendant la dernière maladie de grand'maman, 11 juin 1870. Pauvre grand'maman ! disons une petite prière pour le repos de son âme. Morte à 10 heures.)

V

MES PRIÈRES.

1. Prière pour apprendre à prier.

Seigneur apprenez-nous à prier.

Je viens souvent à vous, ô Sauveur de mon âme ! je viens me présenter aux pieds de vos saints autels ; mais hélas ! quand je suis en votre présence, je ne sais souvent que vous dire et de quoi m'entretenir avec vous ; mon cœur, comme une terre sèche et aride ne produit rien devant vous, et semble être sans sentiment et sans vie ; si je commence une prière, mille distractions importunes viennent l'interrompre et transporter loin de vous mon attention. Dieu infiniment saint et infiniment bon ! apprenez-moi donc à prier d'une manière digne de vous ; éclairez mon esprit, afin qu'il puisse méditer vos ineffables grandeurs ; touchez, pénétrez mon cœur, afin

qu'il puisse goûter vos amabilités infinies ; dites à mon âme tout ce qu'elle doit vous dire elle-même. Vous avez les paroles de la vie éternelle, faites les entendre à votre pauvre servante, elle les écoutera avec attention, elle les recevra avec reconnaissance. Ce sera alors que, touchée de ces divines paroles et animée de ces pieux sentiments, je vous prierai d'une manière plus capable de vous honorer, et l'encens de ma prière s'élèvera jusqu'au trône de votre miséricorde pour en obtenir les faveurs. Je vous le demande donc instamment, ô Dieu saint ! Enseignez-moi à prier ; il n'est que vous, qui puissiez m'en apprendre la sublime science ; c'est celle des saints.

2. *Manière très-efficace de louer et d'aimer Dieu.*

O bon Jésus ! Je vous loue, et ce qui manque aux louanges que je vous adresse, daignez le suppléer par vous-même pour moi.

O bon Jésus ! je vous aime, et ce qui manque à mon amour, daignez le suppléer pour moi, et offrir pour moi à Dieu votre Père l'amour de votre cœur !

Gloire vous soit rendue, ô très-douce, ô très-noble, ô glorieuse, ô immuable, ô ineffable Trinité !

3. *Prière pour obtenir la contrition.*

Mon Dieu! me voici humblement prosternée à vos pieds pour vous demander le don précieux de la contrition. Hélas ! Seigneur, si vous ne me la donnez pas, je ne l'aurai jamais. Vous connaissez, Seigneur, la dureté de mon cœur, brisez ce cœur, faites en fondre la glace. Il est vrai, Seigneur, que je me suis rendue indigne de vos faveurs; mais rappelez-vous que vous êtes mon Père et que je suis votre enfant. Convertissez-moi, et je me convertirai. Pardon, mon Dieu ! miséricorde, Seigneur ! don-

nez à ma pauvre âme un cœur contrit et humilié, que vous ne me rebutiez jamais.

4. Prière à la vue de mes péchés.

Seigneur, ne me reprenez pas dans votre fureur et ne me châtiez pas dans votre colère. Mes iniquités se sont élevées par-dessus ma tête et m'ont accablée comme un fardeau pesant. Si vous examinez nos péchés, Seigneur, qui pourra subsister? J'avoue, Seigneur, que ne suis qu'un ulcère, et une source inépuisable de vices. Ayez pitié de moi, mon Sauveur! la pourriture et la corruption s'est mise dans mes plaies, et ma folie m'a réduite à un si pitoyable état, qu'il n'y a plus rien de sain dans ma chair. Seigneur, mon Dieu! ne m'abandonnez pas, ne vous éloignez pas de moi; car je suis préparée à tous les châtiments qu'il vous plaira m'ordonner, et ma douleur sera toujours présente devant mes yeux; je confesserai mon iniquité, et je ne perdrai jamais le souvenir de mes péchés.

5. Prière à Notre-Seigneur Jésus-Christ.

O bon Jésus! vous nous apprenez à dire: "Donnez-nous aujourd'hui notre pain de tous les jours." Pourquoi vous hâtez-vous tant d'être à nous? Pourquoi ne pouvez-vous pas différer jusqu'à demain? Que voyez-vous en nous qui vous enivre de notre amour? Que gagnez-vous avec nous? Et quel profit en retirez-vous, qui vous oblige à ne point tarder? Ah! c'est l'excès de votre amour qui ne peut souffrir de délai. Nous ne voulons donc plus différer. Nous vous demandons aujourd'hui la grâce de vous posséder dès à présent. Venez donc dans notre cœur, pour que notre cœur monte vers vous. Vous brûlez d'amour pour nous, et nous sommes aussi embrasés d'amour pour vous. Que le lien d'un amour

réciproque nous joigne donc à vous et vous à nous par un mouvement impétueux, et que, sans tarder un moment, nous nous embrassions mutuellement, et que mon âme absorbée par la ferveur de l'amour, tombe en défaillance entre vos bras. Mais, mon bon Jésus ! souffrez par votre bonté que je vous fasse une autre demande. Pourquoi avez-vous dit : " Notre pain de tous les jours ? " Voulez-vous être notre continuelle nourriture ? Ne vous suffirait-il pas de demeurer un jour avec nous ? Qu'avons-nous fait pour mériter cette faveur ? Certes, je ne sais ce que je dois dire de votre bienveillance, car mon esprit se perd dans les trésors inépuisables de votre clémence, tant cet abîme est profond ! C'est pourquoi, je ne puis dire autre chose, sinon qu'il vous plaise que nous soyons toujours avec vous, puisque vous voulez être toujours avec nous, et que vous nous unissiez si étroitement à vous par dévotion et par amour, que nous n'ayons ni le pouvoir, ni le désir de nous éloigner de vous.

Je vous prie, mon Seigneur, de me rendre toutes choses amères, afin que mon âme ne trouve aucune douceur qu'en vous seul. Car vous êtes en effet une douceur inestimable, capable d'adoucir toutes les amertumes de la vie. (S. Augustin.)

Mon Sauveur ! accordez-moi cette faveur, avant que je meure, que je reçoive votre sacré corps, et que toutes vos volontés soient parfaitement accomplies en moi. Soyez mon guide, ma fin, ma Pâque, mon passage du temps à l'éternité, faites de mon cœur l'arche du Testament, qui garde la manne et la loi. Avec cela je passerai en assurance des ombres de la mort à la lumière de la gloire.

O mon Dieu ! voyez, je vous en supplie, ma profonde misère ; ayez pitié de moi. Ne me rebutez pas, ne me rejetez pas de devant vous, malgré mes innombrables péchés. Hélas ! Dieu infiniment bon, je vous ai méprisé, outragé, j'ai préféré le péché à votre très-sainte volonté. M'avez-vous pardonné ? ô mon souverain Seigneur ! M'avez-vous pardonné ? Oui, je l'espère. Oui, Dieu de toute bonté vous m'avez rétablie dans votre sainte grâce. Soyez béni de tant de patience à mon égard. Puisque vous m'avez ramenée à vous avec tant d'amour, j'ose espérer que vous ne me refuserez pas la grâce que je vous demande de persévérer dans votre service très-aimable et de m'inspirer des sentiments d'humilité, en me donnant une connaissance parfaite de moi-même, afin, ô mon Dieu ! qu'ayant cette connaissance intime de moi-même et de l'état misérable où est mon âme pécheresse, je me haïsse de plus en plus et admire votre ineffable bonté, qui me soutient avec tant d'amour, malgré mes continuelles ingratitudes.

Que l'eau de votre sacré côté me purifie de tous les péchés de ma vie, ô mon Jésus ! Je me repens grandement de les avoir commis et suis fermement résolue, moyennant votre sainte grâce, de ne jamais vous offenser.

O Marie, conçue sans péché ! Souvenez-vous que vous êtes ma mère ; regardez-moi comme votre enfant ; protégez-moi comme votre enfant. Montrez que vous êtes ma mère, ne laissez pas périr votre enfant.

---

6. *Invocations des mérites de Jésus-Christ.*

Ame de Jésus, sanctifiez-moi ;
Cœur de Jésus, embrasez-moi ;
Corps de Jésus, sauvez-moi ;

Sang de Jésus, enivrez-moi ;
Eau qui sortîtes du côté de Jésus, lavez-moi ;
Passion de Jésus, fortifiez-moi ;
Mon bon Jésus, exaucez-moi ;
Cachez moi dans vos plaies ;
Ne permettez pas que je me sépare jamais de vous ;
Défendez-moi contre l'ennemi, qui veut me perdre ;
A l'heure de ma mort, appelez-moi ;
Et dites-moi d'aller à vous, afin que je vous glorifie avec vos saints dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

(Prière de Saint Ignace.)

---

7. *Offrande de soi-même à Dieu.*

Daignez agréer, Seigneur, le sacrifice que je vous fais de moi-même, de ma liberté toute entière, de ma mémoire, de mon entendement et de ma volonté. Tout ce que j'ai, tout ce que je possède, vous me l'avez donné ; je vous le remets, je l'abandonne à votre providence, pour que vous en disposiez absolument selon votre volonté. Je ne vous demande qu'une seule chose, c'est votre grâce et votre amour, et je suis assez riche, et je ne demande rien davantage.

(Prière de Saint Ignace.)

---

8. *Consécration à la sainte Vierge.*

Sainte Marie ! ma reine et ma souveraine, aujourd'hui et pour tout le temps de ma vie et pour l'heure de ma mort, je me confie à votre bonté de mère, je m'abandonne à votre généreuse protection et je me jette avec confiance dans le sein de votre miséricorde. Je vous recommande mon âme et mon corps, toutes mes espérances et mes consolations, mon indigence et mes misères, ma vie et la fin de ma vie, afin que, par votre très-sainte intercession

et par vos mérites, toutes mes pensées, mes paroles, mes actions soient réglées et dirigées selon votre sainte volonté et celle de votre divin fils. Ainsi soit-il.

(Prière de Saint Louis de Gonzague.)

---

9. *Prière de Sainte Gertrude à Marie.*

Je vous salue, Marie, lis éclatant de blancheur ; vous avez ravi les regards de la très adorable Trinité, qui vit au séjour éternel de la lumière et de la paix... Je vous salue, rose éblouissante d'une céleste douceur, Vierge immaculée, que le roi des cieux a voulu choisir pour mère, et qui l'avez nourri de votre lait virginal... Ah ! faites couler dans notre âme le torrent de la grâce divine. Ainsi soit-il.

Ste. Gertrude, au livre troisième des Insinuations ch. 19, assure que Marie a promis des grâces merveilleuses à ceux qui lui réciteront cette belle prière ; et la Vierge sainte ajoute en terminant cette révélation : " A l'heure de la mort (de celui qui m'aura pieusement récité cette prière,) je viendrai, je lui apparaîtrai dans l'éclat d'une si grande beauté, que son cœur sera merveilleusement consolé et commencera à goûter les délices des cieux."

---

10. *Pour demander l'union avec Notre-Seigneur.*

Verbe incarné, qu'il est bon de s'unir à vous ! Quand est-ce que je mourrai à moi-même, pour ne vivre et n'agir désormais que par votre esprit ? Quand est-ce que vous serez mon support, mon appui, mon unique force ? Quand est-ce que je me dégagerai des créatures, pour adhérer inséparablement à vous, qui êtes le Saint des Saints et la source de toute pureté ? Oh ! accordez-moi cette grâce. C'est pour moi un grand bien de m'attacher à Dieu.

11. Saints désirs de la mort.

O mon Sauveur ! Combien est heureux celui qui contemple à découvert votre visage divin ; car il est assuré de ne vous offenser jamais. Oh ! Seigneur, il faut mourir pour jouir de ce bonheur ; que je meure pour vous voir, que je meure de peur de pécher ! Que si vous voulez que je vive, faites que je vive continuellement en votre divine présence, et que je soupire après vous autant de fois que je respire.

12. Donation de mon cœur à Jésus.

Mon divin Sauveur, recevez s'il vous plaît, la donation irrévocable que je vous fais de moi-même ; soyez le roi de mon cœur, et ne permettez jamais que la chair ou le monde y ait aucune part. Mais tenez-le étroitement dans vos mains ; qu'il soit éternellement à vous. Amen.

Divin Jésus ! Fils de Dieu incarné, qui pour notre salut avez daigné naître dans une étable, vivre dans la pauvreté, les peines et la misère, et mourir dans les douleurs de la croix ; dites, je vous prie, à votre divin Père au moment de ma mort : " Mon Père, pardonnez lui." Dites à votre mère bien aimée : " Voilà votre enfant " ; dites à mon âme : " Viens mon épouse, aujourd'hui tu seras avec moi en paradis."

Mon Dieu ! mon Dieu ! ne m'abandonnez pas à cette dernière heure ! J'ai soif, oui, ô mon Dieu ! mon âme a soif de vous, qui êtes la source des eaux vives ! Ma vie passe comme une ombre ; encore un peu de temps et tout sera consommé ! C'est pourquoi, ô mon adorable Sauveur ! de ce moment je remets mon esprit entre vos mains pour toute l'éternité. Seigneur Jésus ! recevez mon âme.

---

13. Litanies de mes saintes protectrices et de mes compagnes bien aimées qui se sont sanctifiées dans leur famille.

Seigneur, ayez pitié de moi. Jésus-Christ, ayez pitié de moi.

Jésus-Christ, écoutez-moi. Jésus-Christ, exaucez-moi.

Père céleste, qui êtes Dieu, ayez pitié de moi.

Fils, Rédempteur du monde, qui êtes Dieu, ayez pitié de moi.

Esprit Saint, qui êtes Dieu, ayez pitié de moi.

Trinité Sainte, qui êtes un seul Dieu, ayez pitié de moi.

Sainte Marie, priez pour moi.

Sainte Mère de Dieu, priez pour moi.

Sainte Vierge, reine des vierges, priez pour moi.

Sainte Hermine, mon auguste patronne, priez pour moi.

Sainte Cécile, qui avez eu le bonheur de vous conserver pure et sans tache, priez pour moi.

Sainte Adine, qui avez exercé la plus généreuse hospitalité envers les ministres de notre saint Evangile, priez pour moi.

Sainte Catherine, dont l'admirable sagesse confondit cinquante philosophes païens, qui se convertirent au christianisme, obtenez moi la véritable sagesse, priez pour moi.

Sainte Agnès, dont la constance dans un âge bien tendre nous remplit d'admiration, priez pour moi.

Sainte Lucie, qui avez préféré de cruels tourments au malheur de ternir la pureté de votre cœur ; priez pour moi.

Sainte Eugénie, dont la vertu a été couronnée par le martyre, priez pour moi.

Sainte Agathe, qui malgré les tyrans avez confessé Jésus pour votre époux et votre roi, priez pour moi.

Sainte Anastasie,
Sainte Marguerite,
Sainte Bibiane,
Sainte Apolline,
Sainte Thécle,
Sainte Christine,
Sainte Léocadie,
Sainte Philomène,
Sainte Rosalie,
Sainte Candide,
Sainte Emérentienne,
} Priez pour moi.

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde, etc.

14. *Salut aux plaies du Sauveur.*

Gloire vous soit rendue, ô très-suave, ô très-généreuse, ô souveraine, ô excellente, ô radieuse et toujours immuable Trinité, pour ces roses du divin amour, pour les plaies de Jésus-Christ, de Jésus, l'unique ami, l'unique élu de mon cœur !

15. Offrande.

Mon Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant, recevez cette prière, dans ce suprême et ineffable amour, avec lequel vous avez supporté les plaies de votre très-saint corps ; ayez pitié de moi, de tous les pécheurs, de tous les fidèles vivants et morts. Accordez-nous à tous une part dans vos grâces et vos miséricordes, la rémission de nos péchés, et la vie éternelle. Ainsi soit-il.

(J'ai commencé à réciter ce salut aux plaies de mon Sauveur et à faire cette offrande, le 23 de Mars 1872, en Floride, et je veux continuer à les réciter tous les jours pendant trois ans.)

---

16. *Recommandation au Sacré-Cœur de Jésus pour la nuit.*

O doux Cœur de Jésus ! je vous recommande pendant cette nuit mon cœur et mon corps, pour qu'ils reposent doucement en vous ; et puisque, pendant mon sommeil, je ne pourrai louer Dieu, daignez y suppléer vous-même pour moi, et multiplier avec les battements de mon cœur les louanges que vous offrirez pour moi à la Très-Sainte Trinité ; recevez en vous, ô tendre Cœur ! chacune de mes respirations, et veuillez les accepter comme autant d'ardentes étincelles de l'amour avec lequel je veux aimer la Très-Sainte Trinité.

VI.

MON RÈGLEMENT.

Avec la grâce du bon Dieu, je m'efforcerai d'observer le règlement suivant :

1. Tous les jours j'assisterai à la sainte messe et je ferai une demi-heure de méditation.

2. Après le déjeûner, je m'occuperai à la maison, seule ou avec maman, suivant que les circonstances le demanderont.

3. Tous les jours, j'aurai soin de faire, dans le courant de la matinée, une demi-heure de lecture spirituelle dans quelque vie de saint.

4. Un quart d'heure avant le dîner, je ferai mon examen particulier.

5. Dans l'après-dîner, j'aurai toujours soin de faire une visite au Saint-Sacrement et de dire mon chapelet.

6. Dans l'après-dîner, je ferai une nouvelle lecture spirituelle dans Rodriguez, ou dans quelque autre livre de spiritualité, suivant l'avis de mon directeur.

Je ferai aussi tous les jours, soit le matin, soit l'après-

dîner, un quart d'heure de lecture spirituelle dans l'Imitation.

7. Dans la soirée, je ferai une nouvelle méditation d'une demi-heure et je réciterai le petit office de la sainte Vierge.

8. A la prière du soir, je ferai de nouveau mon examen particulier.

9. J'aurai soin de réciter, toujours avant de me coucher, les prières pour lesquelles j'ai une dévotion particulière, et de prier aux différentes intentions que je me suis proposées.

10. Toutes les semaines, je ferai, au moins une fois, le chemin de la croix.

11. Je me confesserai au moins tous les quinze jours et je tâcherai de le faire tous les huit jours. Le nombre de mes communions dépendra des avis de mon confesseur. Mais je m'efforcerai de pouvoir communier souvent.

12. Je tâcherai de ne sortir qu'avec maman, et toujours pour un motif raisonnable : tel que remplir un devoir d'amitié ou de charité, ou bien faire une promenade, que réclame l'état de ma santé.

13. Je recevrai en tout temps avec beaucoup de bonté les visites qu'on me fera ; mais j'aurai toujours soin de bien régler celles que je ferai moi-même.

14. Je tâcherai toujours de bien prendre mes mesures afin que les visites que je ferai, ou cellesque je recevrai, ne me fassent omettre aucun de mes exercices de piété.

15. Certains jours, quand je ne pourrai pas faire ma méditation du soir et réciter l'office de la sainte Vierge, je ferai l'un ou l'autre suivant les dispositions où je me trouverai.

VII.

MA TOILETTE.

1. J'aurai toujours soin d'être habillée d'une manière convenable, quand je suis à la maison, afin de pouvoir me présenter au salon sans être obligée d'aller faire ma toilette, et de manquer ainsi à la charité en faisant attendre trop longtemps ceux qui viennent me faire une visite.

2. J'aurai toujours soin d'éviter dans ma toilette toute vaine recherche et toute négligence. Ma toilette et mes parures doivent toujours être convenables, conformes à mon âge et à ce que demande ma famille. Je ne refuserai pas de suivre les modes, si elles sont modestes, et si elles sont à mon goût et au goût de maman.

3. Je ferai toujours en sorte qu'on ne puisse pas dire que je néglige ma toilette, ni qu'on puisse dire non plus que j'y mets une vaine recherche.

4. J'éviterai toujours avec grand soin de critiquer les toilettes des autres jeunes filles. Les critiqueuses ont de vilains caractères, elles sont ordinairement vaines et jalouses.

5. J'éviterai toujours avec grand soin toute singularité dans mes toilettes, et pour cela, je porterai les parures qui conviennent à une jeune fille, et quand je ne serai plus en deuil, je mettrai des robes de n'importe quelle couleur, suivant les goûts et les conseils de maman.

Pendant que je ferai ma toilette, afin de ne pas m'exposer à des pensées vaines et frivoles, je ferai les oraisons jaculatoires suivantes :

1. En mettant ma robe.

O Jésus, mon aimable époux ! revêtez-moi de la virginité comme d'une robe nuptiale, afin que je mérite d'être

introduite dans la salle du festin, où se célèbrent éternellement les noces de l'Agneau.

2. En mettant ma ceinture.

Ceignez-moi, Jésus, de la pureté comme d'une ceinture et éteignez en moi toute concupiscence, afin que je conserve toujours la chasteté et la virginité.

Unissez mon cœur à votre Sacré-Cœur, ô Jésus ! d'une union intime et attachez-moi à votre bonté par les liens de la charité, qui ne se rompent ni ne se relâchent jamais.

3. En mettant mes chaussures.

Mon Dieu ! accordez-moi la grâce de marcher toujours dans la voie de vos commandements.

O Jésus ! que je marche toujours à votre suite sur la terre, afin qu'un jour, au milieu du chœur des vierges, je mérite d'accompagner l'Agneau partout où il ira.

4. En mettant ma chaîne d'or et ma croix.

Je la baiserai en disant : O Jésus ! mon époux crucifié, que votre amour soit toujours pour moi une chaîne d'or, qui m'unisse inséparablement à vous, que j'aime uniquement et qui avez été crucifié pour moi.

5. En mettant ma montre.

O Jésus ! faites moi comprendre que la vie passe bien vîte, que chaque instant me rapproche de l'éternité, que je ne dois pas chercher, ici-bas, un bonheur qui passe, mais que je suis créée pour le bonheur et les biens éternels, qui ne passent pas.

6. En mettant mon bracelet.

O Jésus ! lié pour moi avec des chaînes de fer, que ce bracelet me rappelle les chaînes, que votre amour vous a

fait porter pour moi ! Que votre indigne épouse soit enchaînée avec vous ! Ne souffrez pas que je sois jamais séparée de vous, afin qu'avec vos saints, je vous loue pendant l'éternité.

7. En mettant mes pendants d'oreilles.

Que votre parole salutaire, ô Jésus ! soit toujours présente à l'oreille de mon cœur ! que j'y sois docile et que j'y corresponde toujours ! Votre parole sera pour moi plus précieuse que les plus beaux bijoux ne le sont pour les mondains.

8. En arrangeant mes cheveux.

O Marie ! obtenez-moi la grâce d'imiter toujours votre modestie et votre simplicité virginale. Priez pour moi, afin que jamais sentiment de vanité n'entre dans mon cœur.

O Jésus ! mon tendre époux ! je méprise le monde et je n'ai d'autre désir que celui de vous plaire et de vous aimer. Gardez mon cœur, afin que je n'aime que vous et que je ne cherche pas à plaire aux créatures.

9. *En arrangeant les fleurs de mon chapeau et en mettant mon chapeau.*

O Jésus ! quand donc mon âme produira-t-elle les fleurs de toutes les vertus, la violette de l'humilité, la rose de la charité ?

O Jésus ! mon tendre époux ! quand donc vous entendrai-je m'adresser cette douce parole : Venez, épouse de Jésus-Christ, recevez la couronne que je vous ai préparée ? Oh ! que je désire être débarrassée de ces parures terrestres, pour ne plus porter que vos parures célestes.

10. En mettant mon voile.

O Jésus ! que ce voile béni me rappelle toujours que je dois mourir au monde et à moi-même, pour ne plus vivre que pour vous seul.

Si le voile est blanc, je dirai : O Jésus ! mon divin époux, donnez-moi la pureté.

S'il est vert, je dirai : O Jésus ! mon divin époux donnez-moi l'espérance.

S'il est bleu, je dirai : O Jésus ! mon divin époux, donnez-moi la virginité.

S'il est rose, je dirai : O Jésus ! mon divin époux, donnez-moi votre amour.

S'il est noir, je dirai : O Jésus ! mon divin époux, donnez-moi de mourir au monde.

S'il est d'une autre couleur, je dirai l'oraison de la couleur dont il se rapproche le plus.

S'il est d'une couleur incertaine, je dirai : O Jésus ! je m'humilie et je vous demande pardon, parce que j'ai souvent été incertaine dans l'amour que je dois avoir pour un époux si bon.

11. En mettant mon anneau.

Je baiserai mon anneau et je dirai : Anneau chéri, signe de mon éternelle alliance mon bien aimé est à moi, et je suis à lui pour toujours.

O Jésus ! que mon cœur soit uni inséparablement au vôtre. Mon nom est gravé dans votre cœur, que votre nom si aimable soit toujours gravé dans le mien.

12. En achevant ma toilette.

O Jésus ! que votre sainte modestie ; ô Marie que votre pureté virginale ; ô saint-Louis de Gonzague ! ô saint Stanislas ! que votre réserve et votre retenue, soient toujours mes ornements et mes parures.

13. En mettant mes gants.

Dans ma dernière maladie, le prêtre me fera une onction sainte sur la main en me disant : *Par cette onction sainte et sa très-douce miséricorde, que Dieu vous pardonne tous les péchés que vous avez commis par le sens du toucher.* O Jésus ! préservez mes mains par votre grâce, afin que jamais elles ne me servent à commettre aucun péché.

14. En mettant d'autres vêtements.

O Marie ! quand donc serai-je uniquement revêtue de Jésus-Christ, et n'aurai-je plus besoin de m'occuper de ce corps destiné à la mort ! O Marie ! ma bonne mère, hâtez le moment tant désiré, où votre enfant sera pour toujours réunie à sa mère, où l'épouse de votre divin Fils sera éternellement unie à son céleste et unique époux.

15. En me déshabillant.

O Jésus ! que de bon cœur je veux renoncer à toutes les parures, à tous les biens de la terre, à tous les contentements du monde, pour mourir à tout ce qui est terrestre, afin de vous suivre en votre vie si pauvre, si humble, si souffrante.

16. Jours de communion.

Les jours de communion, en mettant ma robe, mon chapeau et en m'arrangeant les cheveux, je dirai, après mon oraison jaculatoire, ces paroles de Sainte Agnès :

" O Jésus ! vous êtes mon céleste époux, à qui je veux garder ma foi; c'est à vous que je m'abandonne et que je me dévoue toute entière. En vous aimant je suis chaste; en vous touchant je suis pure; en vous recevant je suis vierge."

VIII.

SAINTE AGNÈS, SES PARURES ET SON AMANT.

Je veux bien souvent relire et méditer les paroles de sainte Agnès au tyran. Je demanderai à cette jeune sainte qu'elle m'obtienne la fermeté de résister à ceux qui voudraient gagner mon affection, comme elle l'a fait elle-même à ceux qui avaient des prétentions sur son cœur. Je veux obtenir les mêmes parures, je veux avoir le même amant que sainte Agnès et toujours je dirai comme cette jeune sainte, mon aimable patronne.

Agnès répondit, en s'adressant au jeune homme qui la demandait en mariage :

" Retire-toi, source du péché, aliment du crime, " pâture de la mort. Retire-toi ; un autre avant toi m'a " prévenue et entourée de son amour. Il m'a offert des " ornements plus beaux que les tiens, et pour gage de sa " foi, il m'a donné cet anneau. Par sa naissance et sa " dignité, il est plus noble que toi. Il a orné de pierres " précieuses mon cou et ma main ; il a mis à mes oreil- " les des joyaux inestimables, et il m'a toute parée de " perles fines et éclatantes. Il a imprimé sa marque sur " mon visage, afin que je n'admette pas d'autre amant " que lui. Il m'a revêtue d'une longue robe tissue d'or, " et m'a ornée d'un riche collier. En même temps, il " m'a montré des trésors incomparables dont il m'a pro- " mis la possession, si je lui demeure fidèle. Pourrais-je " donc, au mépris de mon premier amant, lever seule- " ment les yeux sur un autre, et abandonner celui auquel " j'ai été unie par les liens de la divine charité ? Sa " noblesse est plus haute, sa puissance est plus grande, " son aspect est plus beau, son amour est plus suave ; la " grâce n'a rien de plus ravissant. Déjà, pour moi, il a

" préparé le lit nuptial, et fait retentir à mes oreilles " d'harmonieux, accords ; les vierges ses filles, répètent " pour moi ses doux accents. Déjà j'ai aspiré le lait et " le miel sur ses lèvres ; il m'a reçue dans ses chastes " embrassements. Déjà, par l'aliment céleste, sa chair a " été unie à la mienne et son sang colore mes joues. Sa " mère est Vierge, son Père l'a engendré spirituellement. " Les anges le servent, le soleil et la lune admirent sa " beauté; à l'odeur de ses parfums, les morts ressuscitent ; " au contact de sa chair sacrée, les malades sont guéris ; " ses richesses jamais ne s'épuisent, jamais ses trésors ne " décroissent. C'est là l'époux à qui je garde ma foi ; " c'est à lui que je m'abandonne et me dévoue toute " entière. En l'aimant je suis chaste ; en le touchant, je " suis pure ; en le recevant, je suis vierge. Et cette " union aura aussi ses fruits, mais des fruits qui ne seront " pas enfantés dans la douleur ; une heureuse fécondité " chaque jour multiplie ses joies."

O mon Jésus ! faites que moi et toutes les jeunes filles du Canada, nous ayons la force, le courage, l'énergie et l'amour de Jésus qu'avait sainte Agnès, cette jeune fille qui vivait comme nous dans sa famille, et qui tout en vivant au milieu du monde, était cependant toujours séparée du monde.

IX.

MES AUTRES ORAISONS JACULATOIRES.

1. Elans d'amour de Dieu.

Dieu d'amour ! je veux vous aimer, oui, je veux vous aimer et ne vivre plus que de votre amour.

Mon Seigneur Jésus-Christ ! faites que mon âme soit toute absorbée par la douceur et par l'ardeur de votre amour, afin que je meure pour l'amour de votre amour,

puisque vous avez daigné mourir pour l'amour de mon amour.

Jésus ! mon Dieu ! je vous aime par-dessus toutes choses.

Jésus mon amour ! Jésus mon bonheur !

De votre feu céleste daignez embraser tout mon cœur !

2. *Bénédictions.*

Que Dieu soit béni !

Béni soit son saint nom !

Béni soit Jésus-Christ, véritablement Dieu et véritablement homme !

Béni soit le nom de Jésus !

Béni soit Jésus au Très-Saint Sacrement de l'autel !

Bénie soit la mère de Dieu, la très-sainte Vierge Marie !

Bénie soit sa sainte et immaculée Conception !

Béni soit le nom de Marie Vierge et Mère !

Béni soit Dieu dans ses anges et dans ses saints !

(*Indulgence d'un an chaque fois.* Pie VII.)

3. *Jubilation d'une enfant de Marie au souvenir de l'Immaculée Conception.*

Je vous salue, Vierge glorieuse, étoile plus brillante que le soleil, gracieuse mère de Dieu, plus douce que le rayon de miel : vous êtes cette Vierge d'une beauté divine, devant laquelle tout éclat pâlit ; votre pourpre efface celle des roses, et le lis vous le cède en blancheur. Toutes les vertus s'empressent de vous prêter leurs charmes, ô Vierge ! plus pure que les séraphins, et tous les saints vous rendent leurs hommages, ô Vierge ! assise au haut des cieux. Ainsi soit-il.

4. *Diverses oraisons jaculatoires.*

O Jésus ! amateur des âmes pures, détachez mon cœur de la créature !

O profonde plaie ! ô douleur des douleurs ! ô amour amer de mon divin Sauveur ! pardonnez-moi mes péchés et donnez-moi la vie éternelle ! Mon Dieu et mon Jésus ! attirez mon cœur tout à vous !

Offrez-vous, ô divin Cœur ! pour soulager ces pauvres âmes, qui par leurs infidélités, ont mérité les flammes !

Mon saint ange gardien, allez par tous les lieux du monde, où repose Jésus mon divin Sauveur, dites-lui de ma part, que je veux l'aimer et le servir et toujours et sans retour !

Malgré ma répugnance, ô Jésus ! mon Sauveur ! plantez votre croix sainte au milieu de mon cœur !

Sainte Vierge ! prêtez-moi votre cœur, votre amour et vos ardeurs pour me préparer à recevoir dignement Jésus, mon Sauveur !

O mon Jésus ! que n'ai-je un cœur aimant pour vous aimer ! un cœur ardent pour vous chercher ! un cœur fervent pour vous désirer et un cœur pur pous vous recevoir !

Saint Joseph ! par charité, obtenez-moi votre esprit intérieur et votre humilité !

Saint Joseph ! notre bon et puissant protecteur, assistez-nous de vos faveurs !

Je vous désire un million de fois, Seigneur Jésus ! ah ! quand viendrez-vous chez moi !

5. *Avant de me coucher.*

Je vous offre, ô mon Dieu ! autant d'actes d'humilité, de contrition, d'amour, de désir, de remerciement, de louanges, que mon cœur battra de fois pendant cette nuit, et j'unis ces mêmes sentiments et ces désirs à ceux

de l'âme qui est la plus fervente sur la terre. Daignez, ô mon Dieu ! l'avoir pour agréable.

Mon Dieu ! faites que je vous aime, et qu'à force de vous aimer, je cesse de vous offenser.

Mon ange gardien ! aidez-moi je vous prie à servir saintement Jésus et Marie.

Du haut de votre croix, regardez-nous, Seigneur. D'un seul de vos regards, convertissez nos cœurs.

O chère éternité ! quand arriverez-vous ?

Dieu seul sera notre pourvoyeur, notre nourriture, notre tout.

Courage ! mon âme, le temps passe, l'éternité s'approche ; bientôt nous verrons Dieu.

Je vous remercie un million de fois, Seigneur Jésus, de vous être donné à moi !

Que désiré-je au ciel et sur la terre, sinon vous, ô mon Dieu ? Vous êtes le Dieu de mon cœur et mon unique partage pour jamais.

6. *Charité.*

Mon Dieu ! je vous aime de tout mon cœur. Plutôt mourir que de vous offenser !

O amour de Jésus ! venez en moi, embrasez-moi de vos divines flammes !

O Seigneur ! donnez-moi votre grâce et votre amour, et je suis assez riche.

Divin cœur de Jésus ! donnez-moi pour partage :
De vous aimer toujours et toujours davantage.

Vive Jésus ! Dieu seul ! Mon Dieu et mon tout !

O bonté ! bonté ! bonté infinie ! Amen ! Amen ! Je m'unis aux louanges éternelles des saints !

O charité ! qui êtes mon Dieu, embrasez-moi !

Jésus ! mon Dieu, je vous aime par-dessus toutes choses !

Doux cœur de Jésus ! faites que je vous aime de plus en plus.

Aimé soit partout le Sacré Cœur de Jésus !

7. *Saints désirs de la communion.*

Divin Agneau, combien sont heureux ceux, que vous invitez à votre table ! Mais qui oserait espérer cet honneur ? Vous êtes plus grand que notre cœur, comment y pourriez-vous loger, vous que le ciel et la terre ne peuvent contenir ? Le cœur d'une pécheresse est trop petit pour vous servir de demeure. Une âme souillée de vice est indigne de vous recevoir. Il faut un cœur plus grand, pour un si grand Dieu.

Cependant venez, ô le Dieu de mon cœur ! venez prendre votre repos et remplir tous mes désirs. Je languis dans l'attente de ce bienheureux moment, qui me doit unir inséparablement à vous. Venez, mon bien-aimé, ne différez plus votre venue ! Ou tirez-moi à vous, ou venez vous-même à moi. Venez avant que je meure, venez, si vous voulez que je vive. Dites à mon âme : " Mon temps est proche." Car sans vous je n'ose aller à la mort, et je ne puis plus aimer la vie.

X.

CONDUITE POUR COMMENCER TOUS LES JOURS UNE VIE NOUVELLE.

Il faut, pour commencer tous les jours une vie nouvelle, former, dès le matin pour le reste de la journée, une règle de conduite, qui embrasse tous vos devoirs et toutes les vertus.

Proposez-vous, à l'égard de Dieu, d'être bien fidèle à observer ses commandements et à pratiquer les actes de vertu, dont il vous présentera l'occasion, de vous y porter

avec patience, douceur et amour, de vous soutenir devant lui dans l'humilité du cœur et l'humiliation du corps, de garder votre retraite et d'y vaquer à l'oraison, que vous accompagnerez de saints gémissemenss, prenant garde de laisser entrer dans votre esprit les idées des choses du monde et de vous livrer à la satisfaction des sens, surtout des yeux et de la langue, afin que vous puissiez vous présenter devant Dieu dans une grande pureté de cœur et de corps.

Proposez-vous, à l'égard de vous-même, de combattre courageusement les tentations, d'embrasser les travaux de la pénitence, le jeûne, les veilles, les ouvrages manuels ; de souffrir la faim, la soif, les fatigues, les peines et les persécutions, si le bon Dieu le veut, ne vous contentant pas de savoir ce que vous devez faire, mais le faisant en pratique, afin qu'on puisse dire de vous, comme du serviteur fidèle, que vous avez fait valoir au double le talent que vous avez reçu de votre maître, que les vertus, que vous pratiquerez, ornent votre âme comme d'une robe nuptiale, et que, par votre constance à persévérer dans vos exercices, on vous rende le juste témoignage que vous êtes solidement établi sur la pierre ferme.

Pour vous y encourager, pensez que la mort est proche et qu'elle peut arriver tous les jours. Regardez-vous comme étant déjà enfermée dans le tombeau et par conséquent comme n'étant plus de ce monde, et n'ayant plus rien à prétendre aux choses du siècle, dont l'attache et la sollicitude sont comme des épines, qui, selon la parole de Jésus-Christ, étouffent la bonne semence dans les âmes. Conservez fidèlement en vous l'esprit de mortification, d'humilité et de componction, puisque l'Écriture dit que Dieu fait périr ceux qui se complaisent en eux-mêmes, et entretenez-vous à tout moment dans la crainte

de Dieu, selon l'avis du Prophète qui disait : " Votre crainte, ô Seigneur ! que nous avons conçue dans notre âme, et qui nous a fait pousser de saints gémissements, nous a produit l'esprit de salut."

Exercez-vous dans ces sentiments et dans les autres vertus, et ne vous comparez pas à ceux qui ont fait de grands progrès, comme si vous les égaliez déjà, mais reconnaissez que vous êtes bien au-dessous de tous et plus misérable encore que quelque pécheur que ce soit, puisque l'Apôtre dit : " Que si quelqu'un se croit être quelque chose, tandis qu'en effet il n'est rien, il se trompe lui-même et est dans l'illusion."

Proposez-vous enfin à l'égard du prochain, de ne juger jamais personne et de ne point mépriser ceux qui péchent, mais de vous occuper plutôt à pleurer vos propres fautes sans vous mettre en souci de la conduite des autres. Soyez doux et ne souffrez dans votre cœur aucune émotion de colère, aucun sentiment d'aversion et de haine ; ne rendez jamais le mal, ne vous réjouissez point quand ceux qui vous offensent sont dans l'affliction, et soyez pacifique envers tout le monde, car c'est comme le lien de la perfection. D'ailleurs, ne donnez pas votre confiance à ceux qui tiennent une mauvaise conduite et n'approuvez en aucune façon le mal qu'ils font aux autres. Cependant ne parlez jamais mal de personne, parce que Dieu seul est le juge des hommes et que lui seul connaît le fond des cœurs. Ne haïssez donc personne à cause de ses péchés, puisqu'il est écrit : " Ne jugez point, et vous ne serez point jugés." Si vous êtes obligé de reprendre quelqu'un, prenez garde que vous ne fassiez pire que lui. Si votre frère tombe dans quelque péché, ne vous laissez pas aller pour cela à des sentiments de haine contre lui, mais plutôt tournez-vous du côté de Dieu, et priez-le qu'il lui accorde la grâce de se

convertir et de faire pénitence. Si on vous rapporte une faute que quelqu'un ait faite, répondez : Je ne suis qu'un pécheur, je ne suis pas son juge ; je suis un mort enseveli dans le tombeau de mes misères, et un mort n'a plus rien à voir dans la conduite des autres.

Si vous savez observer cela fidèlement, vous vivrez de l'esprit de la grâce et sous la protection de Jésus-Christ. Ainsi soit-il.

(Tiré de la vie des Pères du désert. Monastère du Précieux-Sang. St. Hyacinthe. Année 1871.)

CHAPITRE III.

LES PROGRES D'UN CŒUR PUR.

"Elle a disposé dans son cœur les degrés qui, doivent l'élever vers Dieu." (Ps. 83. 6.)

1870-1871.

1. Séjour d'Hermine au monastère du Précieux-Sang. Mort de sa sœur Adine.

Nous avons vu Hermine prendre les résolutions les plus sérieuses et les plus saintes pour régler sa vie selon Dieu. Elle n'a en vue que sa perfection et elle saisit les moyens les plus efficaces pour y parvenir.

Comme la bouche parle de l'abondance du cœur, cette enfant bénie exprime, dans les oraisons jaculatoires et dans les prières qu'elle choisit, les sentiments et les affections d'un cœur qui est déjà tout à Dieu.

Dans la convention de son âme avec Dieu, on la voit s'efforcer de réduire en pratique ce qu'elle a résolu ; et en considérant la vie nouvelle du chrétien, elle montre combien ses résolutions de servir et d'aimer Dieu sont simples et sincères.

Nous allons voir les effets que ces sages dispositions produisirent dans son cœur.

Pendant l'hiver de 1870, qu'elle passa au monastère du Précieux-Sang, à St. Hyacinthe, elle s'appliquait à observer rigoureusement ses règlements, elle faisait ses délices des exercices de la vie contemplative. La piété

des religieuses était pour elle un sujet continuel d'édification.

Comme elle aimait tendrement sa sœur Adine (en religion Sœur Saint Louis de Gonzague), elle s'attachait encore plus à cette sainte maison parce qu'elle trouvait à y satisfaire, non-seulement son goût pour la piété, mais encore toute l'affection qu'elle portait à sa sœur bien-aimée.

Toujours persuadée qu'elle était dans l'état où Dieu la voulait, (et elle y était pour le moment, l'heure du sacrifice n'était pas encore venue,) Hermine ne s'occupait qu'à bien remplir tous ses devoirs. Elle se livrait de tout son cœur à la piété, profitait des bonnes paroles, que les religieuses lui adressaient, et goûtait les plus suaves consolations, surtout les jours d'exposition du Saint Sacrement, où elle passait un temps considérable à s'entretenir avec son céleste époux et à goûter combien le Seigneur est bon et aimable.

Ce fut pendant son séjour au monastère du Précieux-Sang, qu'elle perdit sa chère Adine, Sœur Saint Louis de Gonzague. Avant de mourir, Adine avait parlé en particulier à Hermine, lui avait montré l'anneau, gage de son alliance avec Notre-Seigneur, et lui avait recommandé de rester toujours bien fidèle à Jésus et de le choisir pour son unique partage. Hermine, pieusement émue, embrassa tendrement sa bonne sœur, lui promit de faire toujours la volonté de Dieu et lui demanda de prier pour elle dans le ciel.

Elle porta toujours depuis, en pieux souvenir de sa chère Adine, cet anneau qui lui rappelait qu'elle aussi n'appartenait plus qu'à Jésus.

Les paroles de cette sœur chérie l'affermirent dans la résolution de renoncer au mariage et de vivre toujours

avec sa mère ; elle ne pensait pas que sa sœur eût pu lui donner d'autre conseil.

Adine s'endormit doucement dans le Seigneur peu d'instants après ce dernier entretien. Hermine pria beaucoup pour elle et résolut de commencer une vie encore plus pieuse et plus fervente que celle qu'elle avait menée jusqu'alors. Elle s'appliquait à se vaincre et à bien observer son règlement ; elle s'efforçait aussi de bien mettre en pratique la résolution qu'elle avait prise si souvent de se conformer entièrement à la volonté de Dieu dans toutes les peines de la vie.

2. *Nouveaux progrès dans la piété.*

Nous voyons dans les lettres d'Hermine tout le travail de la grâce en elle, sa constante application à y correspondre pendant ces jours, qui étaient véritablement pour elle des jours de bénédiction et de salut.

Dans ces écrits toutes ses pensées sont pour la piété, le progrès dans la vertu, le détachement de la terre, le désir du ciel, l'amour de Notre-Seigneur, de sa très-sainte mère et des saints.

Elle y reconnaît ses imperfections avec une humilité sincère et nullement affectée, parle avec simplicité et candeur de ses progrès, des victoires qu'elle remporte sur elle-même, et attribue tous ses succès à la grâce de Dieu.

Son humilité, sa piété, sa douceur sont empreintes de la plus suave amabilité.

Le principe de tant de perfection, nous le trouvons dans son amour pour Jésus. Elle voulait toujours se vaincre, être douce, humble et charitable, pour plaire à Jésus, son divin époux. Elle entendait sans cesse son bien-aimé lui dire : " Apprenez-moi à être douce et humble de cœur."

On ne peut lire les lettres d'Hermine sans admirer la

maturité de son caractère, sa candeur, son obéissance, son désir sincère de faire des progrès dans la vertu et la perfection chrétienne, sa douce piété, la délicatesse de sa charité, la droiture de son cœur, la rectitude de sa conscience.

On peut suivre dans ses notes les progrès qu'elle fit dans les voies de Dieu, depuis, le temps où, pour plaire à Jésus et se dévouer à sa mère, elle prit la résolution de renoncer au mariage et de rester dans sa famille, à l'exemple de tant de jeunes saintes qui se sont sanctifiées dans la maison paternelle.

En lisant ses écrits, on verra encore que ce n'est pas sans de continuels efforts, sans des luttes incessantes contre elle-même, qu'elle parvint à acquérir cette douceur toujours égale et cette affabilité qui édifiaient tous ceux qui la connaissaient.

On reconnaîtra aussi son attention sur elle-même, et son désir sincère d'être dirigée dans les voies de Dieu par son guide spirituel.

Hermine, elle-même, sans se douter du prix qu'on devait attacher un jour à ce qu'elle écrivait, nous expose d'une manière touchante l'action de la grâce divine sur son âme et sa fidélité à y correspondre. On y voit ses troubles, ses inquiétudes, ses combats, son courage, les moyens si simples et si efficaces qu'elle emploie pour acquérir les vertus, sa fidélité à l'examen particulier, à l'oraison, à l'observation de son règlement.

Ceux qui vivaient avec elle, ont remarqué sa douceur, sa prévenance et les autres vertus qui paraissaient à l'extérieur; mais ce qui restait caché à l'intérieur, et qui charmait les anges, était bien plus admirable. Dieu regardait avec amour le fond de son cœur et disposait tout pour l'accomplissement de ses desseins sur elle.

On la voyait traverser les rues de la ville pour se rendre à l'église ou pour aller remplir quelque devoir

d'amitié ou de charité ; mais on ne soupçonnait pas l'élévation des sentiments, la droiture d'esprit, l'énergie de volonté de cette enfant si délicate et si timide.

Laissons Hermine nous faire connaître elle-même l'état et les dispositions de son âme pendant cet hiver, qu'elle passa au monastère du Précieux-Sang.

---

1. Résolution de se vaincre. Cas de conscience. Maladie de la Sœur Saint Louis de Gonzague.

Monastère du Précieux Sang, 23 Nov. 1870.

Mon Révérend Père,

Votre excellente lettre m'a donné un grand désir d'acquérir cette douceur et cette charité dont vous me parlez si bien. Je ne sais comment vous faites, mon bon Père, mais vous savez si bien me persuader la pratique de la vertu, qu'après avoir lu vos bonnes lettres, je me sens toute portée au bien. N'est-ce pas là une preuve de la bénédiction que le bon Dieu répand sur votre charitable zèle pour moi ?

Vous êtes bien habile, mon Révérend Père, à me trouver des moyens de mortification. Vous m'en proposez un, qui est bien dur : car je sens que les inclinations de la nature sont fort puissantes dans mon cœur et que j'aurai bien du travail à faire pour les détruire. Ces chères inclinations ! comme on l'a aime, comme on trouve dur de ne pas les suivre ! Cependant, je suis bien résolue à les vaincre. Veuillez prier pour que mon courage se soutienne ; vous savez combien je suis inconstante et combien j'oublie vite mes bonnes résolutions ; j'en fais souvent la triste expérience.

Puisque vous avez eu la bonté de me permettre de

vous demander les avis que je désirerais avoir, je vais en profiter, mon Père, pour vous demander encore quelques avis sur la douceur et la charité, que je dois exercer envers tout le monde. Quand une personne vient nous voir et passe des deux heures, et même plus quelquefois, avec nous, est-ce manquer à la charité chrétienne que de continuer à lire et à écrire devant elle, étant du reste bonne pour elle et lui parlant de temps en temps. En agissant autrement, vous comprenez, mon bon Père, que nous passons tout le temps à ne rien faire et quelquefois à nous impatienter contre la visiteuse importune. Cette dernière nous engage à continuer nos occupations en sa présence.

Je m'en rapporterai entièrement à ce que vous voudrez bien me conseiller.

Une autre chose que je voudrais bien savoir concernant la charité, c'est la manière dont il faut agir quand on entend dire des choses peu charitables au sujet du prochain. L'ignorance où je suis de ce qu'il faut faire en ces occasions, fait que je manque aussi à la charité, en écoutant ou en disant même du mal de mon prochain. Je pense que vous avez dû bien des fois me donner des avis là-dessus, mais vous savez, mon Père, que ma mémoire ne retient que difficilement les enseignements spirituels.

Nous sommes très inquiètes sur l'état de ma sœur Saint Louis de Gonzague. Hier, elle a eu une forte toux, qui l'a réduite à une extrême faiblesse, et lui a fait souffrir de grandes douleurs. Nous ne savons que penser de sa maladie. Je crains que le bon Dieu ne veuille nous l'enlever. Ne l'oubliez pas, mon Père, dans vos bonnes prières. Demandez donc au bon Dieu qu'il nous la laisse encore.

Je vais m'appliquer à pratiquer la mortification des

mauvaises inclinations et je pourrai ainsi avoir quelques traits de ressemblance avec ma bien chère grand'maman.

---

2. *Ferveur. Examen particulier.*

Monastère du Précieux Sang, 5 Déc. 1870.

Que vous dirai-je en reconnaissance de votre bonne lettre, qui m'a rendue si heureuse ? Mon cœur déborde de gratitude envers le bon Dieu, qui vous a inspiré de me faire un si grand bien. Il y avait déjà plusieurs jours que j'étais dans l'attente de votre lettre ; aussi quel a été mon bonheur en reconnaissant votre écriture.

Vous me demandez, mon cher Père, comment je goûte votre doctrine sur l'art de pratiquer la douceur et la charité.

Je vous répondrai dans toute la simplicité de mon cœur que je la goûte beaucoup et que je désire sincèrement m'y perfectionner. C'est à quoi je vais m'appliquer pendant ce mois, en préparation à la grande fête de Noël. J'éprouverai des difficultés, je le sens, mais j'ai confiance que le bon Dieu ne me refusera pas sa grâce, que je lui demanderai fréquemment par les oraisons jaculatoires, que vous m'avez apprises, et que je dirai de tout mon cœur. Je me sens pleine de ferveur pour travailler à l'acquisition des vertus dont vous me parlez. Vous ne sauriez croire, mon Père, combien tout ce que vous me dites, me va droit au cœur et me fait prendre des résolutions, auxquelles je n'aurais jamais eu le courage de penser auparavant. Je remercie Notre-Seigneur de ce qu'il vous a donné cette heureuse influence sur mon âme. L'acquisition de la douceur, de la charité, de la droiture et de la pureté de cœur sera le but, que je me proposerai

dans mon examen particulier, et je vous rendrai compte, dans une prochaine lettre, du progrès que j'y aurai fait.

Ce que j'ai à vous dire sur le progrès que j'ai fait dans la douceur et l'empire sur moi-même depuis que je vous ai quitté, ne me satisfait pas comme je le voudrais. Quoique je n'aie pas souvent eu l'occasion de m'impatienter, (tout le monde est si bon,) cependant je dois avouer que plusieurs fois, j'ai oublié l'empire que je devais avoir sur moi-même. Mais je ne crois pas m'être découragée : et me rappelant les recommandations que vous aviez eu la bonté de me faire, j'ai essayé de tirer mon profit spirituel de ces petites fautes, en demandant pardon à Notre-Seigneur et en m'humiliant à la vue de ma fragilité.

J'ai fait, l'autre jour, une découverte qui m'a causé peine et plaisir. Je me suis aperçue qu'en reprenant un enfant de ses petites fautes, je satisfaisais plutôt un certain ressentiment, que je conservais contre lui, qu'un vrai désir du bien de ce cher enfant. Tout en déplorant tant d'imperfection en moi-même, je me suis réjouie en même temps de ce que je l'avais reconnu ; car n'est-ce pas une grâce, que le bon Dieu me fait, de me montrer mes défauts ? Tout le reste va assez bien ; on me laisse une pleine liberté pour faire mes communions. J'en profite, et plusieurs fois dans la semaine, j'ai le bonheur de m'approcher de la sainte table. Si quelque chimère vient me tourmenter, je n'en fais pas de cas, comme vous me l'avez dit, et je me sens plus tranquillisée. J'ose espérer, mon Père, que vous m'accorderez un petit souvenir dans vos prières afin que je puisse profiter de cet heureux hiver, que je vais passer dans la solitude. Que de grâces le bon Dieu ne me fait-il pas ! Que de moyens de perfection ne me donne-t-il pas ! Savez-vous, mon Père, que la pensée de tant de bienfaits reçus m'effraie quel-

quefois, quand je pense quelle perfection je devrais offrir à Notre-Seigneur en retour de tant de grâces ? Comment se fait-il que je sois si peu désireuse de seconder les desseins si pleins d'amour qu'il a sur mon âme ? Mon Père, priez pour moi afin que je ne sois pas trop ingrate.

Je suis en peine de vous dire sur quelle vertu je voudrais que vous m'entreteniez dans votre prochaine bonne lettre. Il me semble que vous pourriez savoir mieux que moi ce qu'il me faut. Cependant, mon Père, comme vous m'avez recommandé de vous le dire, je pense qu'une bonne instruction sur l'humilité me ferait un grand bien, vu que je suis bien pleine d'amour-propre.

---

3. Besoin de direction. Résolution de vivre avec sa mère.

Monastère du Précieux Sang, 21 Déc. 1870.

Me voilà encore en frais de vous écrire ; je le fais en toute confiance, appuyée sur la permission que vous m'avez donnée, ou plutôt la recommandation que vous avez bien voulu me faire de vous écrire, quand je le désirerais. Mais, mon Père, pour que cette correspondance me soit utile, je voudrais bien savoir ce que je dois vous dire au sujet de mon intérieur. Tout mon désir est que vous connaissiez bien mon cœur ; je vous serais donc grandement reconnaissante, si vous vouliez me dire ce que je dois observer dans mes lettres.

La semaine dernière, j'ai manqué plusieurs communions à cause de certaines inquiétudes, et ainsi privée de la grâce et de la force que j'aurais puisées dans la sainte communion, je me suis laissée aller à bien des impatiences et à bien des manques de charité.

Je lis et relis bien souvent votre bonne lettre, et je trouve qu'elle me fait toujours un grand bien : car après

l'avoir lue, je me sens toujours bien disposée à me corriger. Mais ce n'est pas dans un mois qu'on peut acquérir les vertus que vous me recommandez, et je sens que je n'aurai pas trop de toute l'année pour m'en rendre la pratique un peu familière. Jusqu'à présent, je suis bien toujours la même ; je suis bonne tant que le beau temps dure, ma belle humeur s'en va avec le premier vent de contrariété. Mais je ne perds pas confiance. Avec la grâce du bon Dieu, j'espère venir à bout de me corriger.

Je rencontre quelquefois une personne qui me taquine au sujet de ma vocation. Elle ne comprend pas que je puisse vouloir rester fille, vivant dans le monde avec ma chère maman. Elle est tout intriguée de me voir tant aimer le couvent, et cependant ne pas aimer à être religieuse. L'autre jour elle me demandait tout sérieusement si vraiment j'avais l'intention de n'embrasser d'autre état que celui de rester fille, vivant dans le monde avec maman. Comme je lui répondais affirmativement, elle en parut tout étonnée. Je la laissais dire et je riais.

---

4. *Inquiétudes et paix. Pitié filiale et dévotion.*

Monastère du Précieux Sang, 4 Janvier 1871.

Je suis bien rassurée au sujet des peines intérieures que j'éprouvais : il est vrai, il me reste encore souvent une certaine crainte d'avoir péché, qui me fait beaucoup souffrir, surtout au moment de communier ; mais je tâche de calmer mes inquiétudes en disant au bon Dieu que je ne veux rien qui ne soit conforme à sa sainte volonté, et que j'aimerais mieux mourir que de l'offenser.

La sincérité de ces sentiments m'inquiète quelquefois, et je crains de n'avoir pas cette détermination bien arrêtée de tout souffrir plutôt que de commettre le péché.

Malgré toutes ces pensées, je vais communier en priant le bon Dieu d'avoir pitié de moi et de ne pas permettre que je l'offense. Peut-être suis-je téméraire de m'approcher de la sainte table avec ces peines? Mais je vous obéis et j'ai confiance, qu'en cette considération, Notre-Seigneur ne me demandera pas un compte trop rigoureux de mes communions.

Je me suis persuadée depuis longtemps, mon Père, que je suis dans l'état où le bon Dieu me veut et que ma mission est de me dévouer tout entière à ma chère maman. Ce que vous me dites au sujet de mon genre de vie m'y fait trouver une grande douceur et me confirme dans la pensée que je suis dans l'état, où le bon Dieu me veut. Oh ! que je suis contente de voir que je puis plaire à Dieu en me dévouant à ma bonne maman, et satisfaire ainsi les plus chères délices de mon cœur ! Que Dieu est bon de me commander des choses si douces ! Plus j'avance, plus je découvre de bonheur dans mon état, et je voudrais bien ne le jamais changer

Vous me conseillez de regarder comme mes amies tant de jeunes saintes, qui vivant dans leur famille, ont si tendrement aimé Jésus-Christ. Quelles amies m'avez-vous trouvées ? Dans quelle compagnie me mettez-vous ? Ne craignez-vous pas que ces jeunes saintes ne me rejettent de leur congrégation ? Tous mes péchés ne me rendent-ils pas très indigne d'être placée dans leurs rangs ? Néanmoins, je les invoquerai comme mes protectrices et j'ajouterai dans mes litanies les noms de sainte Hermine et de sainte Adine. On n'a jamais trop de ces protectrices célestes. Je vais m'efforcer de me rendre agréable à ces jeunes saintes en pratiquant les vertus, que vous me recommandez.

Jusqu'à présent j'ai travaillé à acquérir la perfection dans mes actions, pensant qu'en les faisant toutes bien,

je ne pourrais manquer de plaire à Dieu. Je n'ai guère fait de progrès, et je pense que c'est mieux de continuer jusqu'à ce que je sois parvenue à avoir une intention droite et pure, telle que le bon Dieu la demande de moi.

Je découvre bien des misères dans mon âme ; mais elles sont si nombreuses que je ne puis voir quelle est celle qu'il faut que j'entreprenne de retrancher la première.

J'ai bien souvent des moments de tristesse, où il me semble que le bon Dieu n'est pas content de moi parce que je m'ennuie, et que je suis souvent portée à murmurer et à mal penser des autres. Ce n'est pas ainsi que je devrais être soumise et résignée à la sainte volonté de Dieu. Apprenez-moi donc à me résigner à tout ce que le bon Dieu veut. Apprenez-moi donc à être charitable envers ceux qui m'ont causé de la peine. Je m'imagine aussi que je cherche trop en tout les satisfactions de mes goûts naturels. Et qu'est-ce que je ne m'imagine pas encore ! Vous me connaissez, mon Père, vous savez de combien de chimères ma pauvre tête est remplie. Je n'entreprendrai pas de vous les raconter, je n'aurais pas assez de papier.

Vous n'avez pas été oublié dans nos prières. Tous les jours nous nous sommes adressées au divin Enfant de Bethléem.

Malgré le peu d'efficacité que peuvent avoir nos pauvres prières, j'ai confiance que la reconnaissance, qui les a dictées, aura touché le cœur de Notre-Seigneur et qu'il aura fait découler en votre âme la douceur de ses consolations.

---

5. *Une bonne sœur.*

Monastère du Précieux Sang, 1 Mars 1871.

Je m'empresse de vous donner des nouvelles de notre chère malade. Elle commence à prendre un peu de mieux ; mais elle est d'une grande faiblesse et peut à peine parler.

Ma sœur Saint Louis de Gonzague n'est pas atteinte de consomption, au dire du médecin qui la soigne maintenant. Elle souffre d'une maladie de l'estomac ; ainsi il y a plus d'espoir qu'elle nous sera conservée, car ces maladies sont rarement mortelles. J'ai grande confiance que toutes les bonnes prières, qui se font pour cette chère sœur, vont nous obtenir le rétablissement de sa santé.

---

6. *Conformité à la volonté de Dieu. Sentiments d'humilité.*

Monastère du Précieux Sang, 5 Mars 1871.

Oh ! que vous m'avez fait aimer et désirer la conformité à la sainte volonté de Dieu dans toutes les peines et les contrariétés de la vie ! Obtenez-nous donc par vos prières cette conformité, qui nous fait bénir Dieu en toutes choses. Comment, en effet, peut-on beaucoup s'attrister quand on sait que les épreuves sont les marques de l'amour que le bon Dieu nous porte ? Je crains beaucoup de n'être pas tout-à-fait sincère quand je vous exprime tous ces beaux sentiments de piété ; je crains qu'ils ne soient qu'au bout de ma plume et non au fond de mon cœur, où je voudrais les voir cependant bien gravés. Ainsi, quand je parais bien bonne, bien bonne dans mes lettres, n'allez pas le croire tout de suite ; car,

hélas ! une triste expérience me prouve tous les jours que je suis bien imparfaite.

Je vous prie de demander à Dieu qu'il me donne la patience pour me supporter moi-même. Je vous assure que je suis bien misérable, tellement que je me fâche contre moi-même, en me voyant si peu maîtresse de mon humeur. Dois-je le dire ? quelquefois je m'ennuie de la pratique de la vertu, j'en trouve l'acquisition trop difficile, surtout celle de la douceur dans toutes les circonstances. Alors je m'attriste des difficultés que je rencontre. Mais peut-être me direz-vous de m'en réjouir, puisque cet ennui que j'éprouve me donne plus d'occasions de me mortifier en pratiquant la plus parfaite douceur.

Vraiment, mon mon Père, vous êtes bien habile dans le choix des mortifications que vous me suggérez ; j'expérimente de jour en jour que celles que vous m'avez recommandées au sujet de mon humeur, sont tout à la fois les plus nécessaires et celles qu'on peut pratiquer en tout temps.

Quoique j'en ai fait bien peu jusqu'à présent, je veux cependant commencer tout de bon.

Quand je vous ai écrit, je me sens toujours un nouveau courage pour travailler à devenir meilleure.

Je continuerai toujours à porter ma chaîne d'or, la regardant toujours comme le plus doux et le plus précieux emblème. Quand je la regarde, je pense que c'est avec une chaîne d'or que je demeurerai toujours unie aux Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie et les anneaux de cette chaîne sont la patience la douceur, la piété, l'humilité, la mortification et la charité. Quelle précieuse chaîne ! Priez pour moi, afin que cet or soit bien pur.

Nous avons trouvé l'abrégé des méditations du Père Dupont par le Père Nicolas Frizon. Cet abrégé est renfermé en quatre volumes. Maman désire beaucoup se

procurer cet ouvrage ; mais elle ne se rappelle pas bien si c'est celui que vous nous avez recommandé de choisir. Quand vous aurez la bonté de nous écrire, voudrez-vous, s'il vous plait, me répondre là-desssus ?

---

7. *Mes derniers entretiens avec ma sœur Saint Louis de Gonzague. Mort de cette sœur bien-aimée*

(Tiré du Journal d'Hermine.)

Ma bien-aimée sœur Saint Louis de Gonzague avait accompli sa vingt-troisième année. Sa santé allait empirant et nous donnait les plus sérieuses inquiétudes. Le jour anniversaire de sa naissance et les jours suivants quand nous allions la voir, elle nous demandait souvent à quel âge était mort saint Louis de Gonzague. Nous faisions semblant de l'ignorer. Elle reprenait bien vite : c'est à vingt-trois ans. Elle voulait nous préparer tout doucement à sa mort, car elle savait bien qu'elle allait mourir à l'âge de son saint patron, comme elle l'avait demandé le jour de sa profession.

L'automne dernier, comme elle raccommodait et mettait en ordre tous ses bas de coton, une sœur lui demanda pourquoi elle faisait cet ouvrage, puisque ces bas ne lui serviraient pas pour l'hiver, et qu'ainsi au printemps, il serait bien temps de les raccommoder. " Oh ! dit-elle, " je les raccommode pour que celle, à qui ils seront don- " nés, les trouve en ordre ; car, ma sœur," ajouta-elle, " je " crois que je ne passerai pas le printemps."

C'est dans cette vue qu'elle avait demandé au bon Dieu la grâce que maman se décidât à venir passer l'hiver au couvent, " afin que," disait-elle, " elle soit moins inquiète, étant près de moi." C'est ce qu'elle avoua plus tard avoir demandé au bon Dieu. Pauvre

petite ! ses désirs, ses prières étaient bien pures, puisque le bon Dieu les exauça. Elle n'aimait pas qu'on la plaignît, qu'on parlât trop d'elle ; si bien qu'il fallait lui faire un long sermon pour la déterminer à dire au médecin tout ce qu'elle souffrait. Elle s'efforçait bien, cette chère sœur, de faire ce qu'on lui avait recommandé ; mais bien souvent, lorsque le médecin venait, elle semblait aller mieux. La maladie perdait ses symptômes alarmants. Adine avait toujours de l'embonpoint, et paraissait si pleine de santé qu'on était tenté de croire qu'il n'y avait rien de sérieux dans sa toux. Souvent, quand nous la voyions, maman lui disait : " Mais, tu vas mieux, chère petite, tu vas devenir bien." Elle ne disait rien. Mais quand elle était avec les sœurs, elle leur disait : " Maman me trouve mieux, et c'est bien bon qu'elle le croie ; mais je ne suis pourtant pas mieux, et je vais mourir."

Elle était toujours bien édifiante cette chère sœur, sa résignation à la sainte volonté de Dieu était si douce.

Dans ses souffrances, elle n'oubliait pas les pécheurs, qui avaient toujours eu, pendant toute sa vie, une si grande part dans ses prières. Oh ! mon Dieu, disait-elle souvent, encore quelques souffrances pour la conversion des pécheurs. Elle ne nous oubliait pas non plus et priait beaucoup pour nous.

Quelques jours avant sa mort, comme maman était malade, j'allai seule la voir et elle parut satisfaite de me voir seule avec elle. Pauvre petite ! elle était si faible, qu'elle s'endormait souvent devant moi. Pendant qu'elle dormait, ses doigts étaient agités, ce qui m'attristait beaucoup, car je savais par une triste expérience, ayant vu mourir grand'maman, que cette agitation nerveuse était un mauvais symptôme. Après quelques instants, s'étant réveillée, elle me regarda affectueusement, et me montrant son anneau, me dit d'une voix attendrie :

" Chère sœur, veux-tu être l'épouse de Celui que les anges servent ? " J'étais encore plus attendrie ; je savais combien elle s'était toujours inquiétée de mon avenir, croyant toujours que j'aurais dû me faire religieuse. Je lui répondis : " Bien ! chère sœur St. Louis de Gonzague, je te promets que je ferai la sainte volonté de Dieu. Oui, je t'assure que je n'ai d'autre désir que celui-là." " C'est bien : la volonté de Dieu, n'est-ce pas, Hermine ? tu feras la volonté de Dieu ? " Et elle dit cela avec un ton pénétré d'amour et de ferveur.

" Oui, oui," repris-je, " ne sois pas inquiète."

Pauvre chère sœur ! quoique je la visse alors bien malade, je ne pouvais cependant penser qu'elle nous serait enlevée si tôt. Je ne pouvais me faire à cette idée qu'elle allait mourir. Et maintenant même, je ne puis croire à la réalité de cet événement. Enfin j'espère qu'elle est au ciel, et que je la reverrai un jour comme je le demande à la sainte Vierge chaque matin et chaque soir, après avoir récité la petite prière de sainte Gertrude. " Je vous salue, lis éclatant de blancheur..." J'espère qu'à l'heure de ma mort, la sainte Vierge ma bonne mère, accompagnée de ma sœur Adine, viendra recevoir mon âme et l'introduira dans le paradis du bon Jésus.

Le cinquième jour de mars, un dimanche, le dernier que ma chère Adine passa sur la terre, on célébrait au monastère du Précieux Sang les Quarante Heures. Cette chère enfant, n'y pouvant assister, s'unissait à ses Sœurs dans son lit de douleur. Pour adorer Jésus tout le temps, elle s'efforçait de se tourner du côté du Saint-Sacrement. Ce même jour, elle dit à la Mère Supérieure : " Chère Mère, je ne sais ce que c'est, si c'est un rêve que j'ai eu, mais il me semble que dans six jours tout sera fait et que j'aurai rendu mes comptes au bon Dieu." " Allons donc, ce n'est rien," reprit cette chère Mère, qui ne voulait pas

qu'elle s'effrayât ; mais elle voyait bien qu'elle déclinait rapidement. Ma bonne petite sœur ne se trompait pas dans ce qu'elle disait, puisque le vendredi suivant tout était fini ; Adine était partie pour le ciel, je l'espère.

Le vendredi, 9 mars 1871, date toute couverte de deuil et de douleur pour nos cœurs, s'éteignit la vie si courte de notre bien-aimée sœur Saint Louis de Gonzague. Oh ! le triste moment ! quand je pense à tout ce qui se passa alors, mon cœur se serre et est navré. Pauvre petite sœur ! Que je lui étais attachée ! Je ne puis me consoler de l'avoir perdue, et avec elle ma seule amie, ma seule consolation. Enfin, j'espère la revoir un jour dans le ciel, où j'ai la douce conviction qu'elle doit être. Je me sens souvent portée à l'invoquer. Oh ! que je serais heureuse, si je savais au juste où elle est, si j'étais sûre qu'elle jouit des délices du paradis.

Peut-être souffre-t-elle encore dans le purgatoire ? Oh ! comme je veux prier, comme je veux supplier le bon Dieu de la délivrer. Ce matin, à la sainte messe, j'ai demandé au bon Dieu de me faire connaître l'état de ma chère sœur. Puisse-t-il m'exaucer !

Quelle douce mort elle fit, cette chère enfant ! Combien j'aime à me la rappeler ! Adine avait déjà reçu l'extrême-onction, lorsque Monseigneur Charles LaRocque, voyant la grande affliction de maman, nous accorda la permission d'entrer dans le monastère et d'aller voir notre bien-aimée malade.

Elle avait toute sa connaissance et nous reconnut parfaitement. Quelle affection vive elle nous témoigna, cette chère petite ! En regardant maman : " Chère mère, dit-elle, que je vous aime ! Que je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour moi ! " Maman fondait en larmes. Adine nous regarda, mon frère et moi, et nous adressa à chacun des paroles affectueuses. Nous la quittâmes au

bout de quelques instants. Hélas ! nous ne savions pas que ce fût pour la dernière fois. En l'embrassant, nous entendîmes une espèce de râle, qui semblait venir de ses poumons, mais nous étions loin de vouloir penser que c'était le râle de l'agonie qui commençait.

Hélas ! on s'abuse toujours sur les personnes qu'on aime. On s'imagine toujours qu'elles ne mourront pas encore. Il semble que nous croyons que notre affection pour elles les mettra à l'abri des souffrances et de la mort.

Nous revînmes bien tristes dans notre chambre. Vers six heures du soir, la Mère Supérieure, accompagnée de quelques autres Sœurs, venait pleurer avec nous ; Adine était morte. Elle était avec Jésus, qu'elle avait reçu le matin dans la sainte communion. J'espère que notre doux Sauveur fut moins un juge qu'un époux bien-aimé pour sa petite épouse, et qu'il aura accompli en sa faveur cette parole : " Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle." Et, combien de fois n'a-t-elle pas mangé la chair et bu le sang du divin amant de nos âmes ! Combien de fois n'a-t-elle pas soupiré après la visite du bien-aimé, surtout pendant sa dernière maladie !

Oui, j'ai la douce confiance que Notre-Seigneur a eu pour agréables les désirs qu'elle avait de mourir, de s'unir à Jésus pour ne plus jamais s'en séparer. Pauvre petite ! Elle prie pour moi afin de m'obtenir de semblables désirs et le bonheur de la revoir un jour dans le ciel. Quelle consolation de penser au ciel, où, pour l'éternité toute entière nous serons réunis, auprès de Jésus, à ceux que nous avons si tendrement aimés sur la terre ! Oh alors ! jamais plus de séparation ! ! ! Adine ! ma sœur bien-aimée, prie pour moi, afin que j'accomplisse toujours la sainte volonté de Dieu.

8. Résignation et conformité à la sainte volonté de Dieu.

Québec, 1er Avril 1871.

Il y a plusieurs jours que je désire vous écrire, mais toujours quelque chose est venu entraver mon dessein. Je ne veux pas retarder plus longtemps à satisfaire mon cœur, quoiqu'en ce temps de la Passion on doive s'abstenir des consolations trop sensibles ; mais j'ai confiance que le bon Dien me pardonnera celle-ci. Tout va bien tristement, on n'entend parler que de chagrins. Nous en avons eu notre part cette année, en laquelle, les personnes les plus chères nous ont été enlevées. Ma sœur bien aimée, mon excellente Adine, avec qui j'étais si heureuse de vivre à St. Hyacinthe. Pauvre chère sœur, elle nous a donc quittés ! Adorons la sainte volonté de Dieu ! Il me semble que le bon Dieu devrait nous envoyer maintenant quelques consolations.

Je ne mets mon espérance que dans le bon Dieu. Que sa sainte volonté soit faite ! De tout ce qui nous est arrivé, il n'est résulté que du bien ; nous ne pouvons douter qu'il n'en soit ainsi pour l'avenir.

Ma chère maman n'est pas très bien. Elle a souffert beaucoup d'une entorse au pied. Vous le voyez, mon bon Père, votre exhortation à la conformité à la volonté de Dieu dans les petites contrariétés ne pouvait venir plus à propos. Cette vertu nous est bien nécessaire dans ces temps d'épreuves.

Je commence à comprendre un peu le bien spirituel, que nous pouvons retirer des peines. Je trouve qu'elles nous détachent de la terre et nous font soupirer après le ciel, où nous nous retrouverons tous. Quel bonheur ce sera d'y revoir mes bons parents et ma chère petite sœur Adine, car j'espère bien qu'elle y est, elle était si bonne et si vertueuse.

Je relis bien souvent les lettres que votre bonté vous a porté à m'écrire. Je ne puis trop vous en remercier. Ces jours derniers, je n'étais pas tout à fait tranquille, mais à présent, j'en remercie le bon Dieu, ça va mieux, et j'espère passer ces belles fêtes de Pâques, qui approchent, avec plus de calme et de paix.

Maman et moi, nous sollicitons un souvenir dans vos bonnes prières. Vous savez, mon Père, que nous en avons toujours un grand besoin. Nous prions toujours les Sacrés-Cœurs de Jésus et de Marie et le bon saint Joseph.

---

9. Consolations.

Québec, 3 Mai 1871.

Il y a déjà quinze jours que j'ai reçu votre excellente lettre et je ne vous en ai pas encore remercié. Pardonnez-moi ce long retard, j'en suis bien fâchée, et j'espère que je ne serai plus désormais si négligente.

Dieu est bien bon, mon Père ; il envoie toujours le secours quand on en a besoin. C'est ce que j'admire quand je reçois vos lettres, qui m'apportent toujours les conseils qu'il me faut. Ainsi, la dernière fois que vous m'écrivîtes, je m'attristais à la vue de ma faiblesse, et vous m'apprenez à ne pas me décourager quand je découvre mes defauts, mais plutôt à remercier le bon Dieu de la lumière qu'il me donne pour que je connaisse mes imperfections. Grâces soient donc rendues à Dieu pour le bien que vous faites à mon âme.

Ne craignez pas que je me fâche trop contre la pauvre Hermine quand je lui découvre des défauts ; je m'en garderai bien, afin de ne pas m'attirer votre mécontentement ; et quoiqu'elle soit bien imparfaite, je tâcherai

d'être douce envers elle ; mais, mon bon Père, n'usez pas de trop d'indulgence envers cette petite imparfaite. Je crains beaucoup que vous ne la gâtiez, si vous êtes trop facile pour elle.

Mon Père, il est bien difficile d'être fidèle à ses bonnes résolutions en vivant au milieu du monde, où tant de choses nous distraient et nous éloignent de Dieu. L'inconstance de mon cœur, qui se porte si facilement à tout ce qui est naturel et terrestre, me fait craindre de ne pas être persévérante et de me livrer à l'amour du monde, qui perd les âmes. Je m'inquiète alors, mais la pensée des saintes protectrices que j'ai au ciel me console, en me faisant espérer qu'elles me secourront et empêcheront que l'amour des créatures se glisse dans mon cœur. Priez aussi pour moi, mon Père, afin que je sois fidèle à Dieu.

Les exercices du mois de Marie se font bien pieusement à la chapelle de la Congrégation. Il y a instruction tous les matins avant la messe. Vous avez une bonne part dans mes prières pendant ce saint temps.

---

10 Les trois degrés d'humilité.

Québec, 23 Mai 1871.

Votre lettre sur l'humilité, mon bien vénéré Père, m'a fait l'effet d'un véritable entretien avec vous. Il me semblait vous entendre m'expliquer les différents degrés d'humilité. Votre lettre, toute mystique qu'elle est, ne m'a cependant pas été incompréhensible. Je vous avais déjà entendu expliquer ces trois degrés d'humilité, et d'ailleurs vous me parlez de ces choses spirituelles dans des termes si clairs et auxquels je suis tellement habituée que je comprends toujours bien tout ce que vous voulez me dire.

Vous avez bien deviné, mon Père, quand vous avez pensé qu'à la fin du premier degré d'humilité, je m'écrierais : "*Mon Dieu ! j'en ai assez du premier degré !*" Je n'ai pas manqué de le dire bien des fois, et encore plus souvent à la fin du second. Mais enfin je me suis décidée à tâcher de m'élever jusqu'à ce second degré, qui m'effraie tant et même jusqu'au troisième avec la grâce du bon Dieu,

Mais, mon Père, je trouve que c'est terriblement difficile et dur à cette pauvre nature. On dit bien : Mon Dieu ! je veux souffrir tout ce que vous voulez que je souffre ; mais quand on en vient à la pratique, ce n'est plus la même chose. On se lamente, on essaie d'éviter les moindres contrariétés. J'en fais souvent l'expérience, mais je ne m'effraie pas de voir ces oppositions dans mon cœur. Vous m'avez appris à connaître que ce sont les inclinations de dame la Nature qu'il faut faire mourir, en recherchant ce qui leur est le plus opposé.

Je ne vous promets pas encore, mon bon Père, de courir après les humiliations et tout ce qui contrarie cette pauvre chère humanité ; mais ce que je vous promets, c'est de m'efforcer d'accepter paisiblement celles qui me viendront, comme m'étant envoyées par le bon Dieu. Que je serais heureuse si je pouvais parvenir à être calme au milieu de toutes les contrariétés !

Il me semble, mon Père, que, quand on est parvenu au second degré d'humilité, il ne doit plus y avoir de de chagrin à craindre. Car comme on ne veut que ce que le bon Dieu veut, il arrive qu'on n'est ni surpris ni fâché de ce qui peut arriver de plus pénible. C'est ce que vous me dites dans une de vos lettres, et ce que je commence à comprendre. Aussi vais-je m'efforcer, avec l'aide de Dieu, d'acquérir cette conformité à sa sainte volonté. La croix d'or que je porte, me sera d'une grande utilité,

en m'apprenant à être résignée, comme mon Sauveur le fut sur la croix. Je veux toujours porter ma croix et ma chaîne.

Vous avez sans doute appris qu'il se prêche une retraite pour les dames à l'église de la Congrégation. Le Révérend Père N. la dirige avec un zèle et une charité admirables, ce qui nous fait espérer qu'elle produira de nombreux fruits. Cette retraite ne se donne que pour les dames mariées ou veuves, de sorte que j'en suis exclue à mon grand regret. Ma chère maman était aussi un peu contrariée de faire cette retraite sans moi, car vous savez que nous ne nous quittons jamais. Elle s'est cependant décidée à la faire, et est maintenant bien contente de sa décision ; mais je m'ennuie un peu étant toujours seule. J'espère que j'aurai plus tard le privilége de faire, moi aussi, une retraite : maman me le promet pour me consoler. Priez, mon Père, pour que ces promesses se réalisent.

---

11. Entretien sur différents sujets.

Québec, 18 Juin 1871.

Aujourd'hui étant le jour du repos, j'en profite pour me reposer bien agréablement en venant causer un peu avec vous. Je me suis bien ennuyée depuis mon départ.

Les séparations me sont toujours aussi pénibles, ce qui me fait voir que je suis encore bien éloignée de la perfection, puisque je ne puis supporter qu'en murmurant les peines que le bon Dieu m'envoie.

Hier a eu lieu le service anniversaire pour le repos de l'âme de ma chère grand'maman. Je me suis beaucoup reprochée de ne vous avoir pas écrit avant pour vous l'annoncer, car vous auriez uni vos prières aux nôtres en ce

jour pour ma chère grand'maman. Qui sait si elle ne souffre pas dans le purgatoire ?

Ma pauvre maman a bien des peines. Je vous prie, mon Père, de demander au bon Dieu qu'il lui envoie quelques consolations, afin qu'elle soit rassurée et qu'elle s'approche ainsi avec plus de confiance de notre bon maître.

Vous m'avez recommandé de vous dire si je suis rassurée maintenant au sujet de ce qui me troublait lors de mon départ de Montréal. Mon bon Père, vous m'avez tout-à-fait calmée. Je remercie le bon Dieu, qui vous a inspiré de venir me parler ; car j'étais alors bien triste par la crainte d'avoir écouté un orgueil secret en vous adressant cette question sur l'état de mon âme.

L'explication que vous m'avez donnée m'aide beaucoup à comprendre la lettre, que vous m'écriviez au mois de décembre dernier. Je ne manque pas de répéter souvent l'oraison jaculatoire : " *O Jésus, mon divin époux, bénissez moi !* " et j'y trouve beaucoup de consolations.

Je demande à Notre-Seigneur de me faire bien comprendre et apprécier la grâce qu'il m'a faite, et surtout je lui demande la conservation de cette grâce.

Vous m'avez dit une parole, pendant que j'étais à Montréal, que je n'ai pas bien comprise et qui m'embarrasse. Vous m'avez dit qu'avant tout on doit régler ses affections, et faire par conséquent son examen sur ce sujet. Je me demande maintenant quelles sont ces affections ? Comment dois-je les régler ? Comment faire mon examen sur ce sujet ? Comme je connais votre bonté et la complaisance avec laquelle vous voulez bien répondre à ce que je vous demande, je prends la liberté de vous prier de m'expliquer un peu ce que c'est que régler ses affections, comment je dois faire mon examen sur ce sujet afin que je puisse le faire comme vous me l'avez conseillé.

J'attends avec un vif plaisir l'automne prochain, cet automne qui me procurera une si belle retraite. J'espère que le bon Dieu fera en sorte que mes désirs se réalisent.

---

12. La pensée du ciel.—Projet d'un voyage en Floride.

Québec, 30 Juin 1871.

J'ai lu avec une grande joie votre excellente lettre du 21 juin, dans laquelle vous me dites que vous avez prié pour moi le jour de la fête de saint Louis de Gonzague, et que vous m'avez mise sous la protection de ce saint, ainsi que sous celle de saint Stanislas. Assurément je devrais être remplie de confiance pour l'avenir, ayant au ciel de si glorieux protecteurs. Et ma chère grand'-maman et ma bien-aimée sœur Adine ne sont-elles pas aussi mes protectrices ? Depuis que vous m'assurez si fortement qu'elles sont au ciel, j'ai cette confiance qu'elles me protégent et je me sens portée à les invoquer. C'est une chose bien consolante que de considérer la mort sainte de tous mes chers parents. Quand je pense à ces précieuses morts, j'espère que, nous aussi, nous ferons une bonne mort, puisque nous avons au ciel tant de chers parents, qui, j'en ai la confiance, ne nous oublient pas auprès du bon Dieu.

Vous me dites, mon vénéré Père, que vous aimez à penser souvent au ciel. Moi aussi, j'y pense souvent, mais c'est surtout quand il me vient des tristesses et des ennuis que ma pensée s'y transporte plus vivement, ce qui me fait croire que les peines sont utiles pour nous élever au-dessus de cette pauvre terre. Mais, mon Père, quand donc parviendrons-nous à ce beau ciel ? Il y a tant de choses à faire pour le gagner ! quand je regarde la belle image de la très-sainte Vierge que vous m'avez don-

née, je prie cette bonne mère, qu'elle nous obtienne de belles places dans le paradis.

Maman prend de tous côtés des informations pour le prochain voyage en Floride. Nous nous effrayons quelquefois à la pensée des dangers d'un si lointain voyage ; mais il faut espérer que le bon Dieu et ses saints anges seront avec nous. Si nous profitons de ce voyage, nous devrons y acquérir un grand abandon à la divine Providence, car nous aurons souvent à produire des actes de cette vertu quand nous aurons des inquiétudes et des frayeurs.

Je ne manquerai pas de réciter tous les jours à saint Louis de Gonzague et à mes autres saints patrons, les prières que vous m'avez données. Vous avez une part toujours grande dans mes prières : j'aime bien à faire des actes de conformité à la sainte volonté de Dieu.

---

13. Séjour à la campagne.

Cap Santé, 10 Août 1871.

Nous sommes au cap Santé depuis bientôt quatre semaines. La campagne est magnifique et excite l'admiration de tous les étrangers. Mes frères s'y amusent beaucoup. Ils vont pêcher dans la rivière Jacques Cartier. J'espère qu'il ne leur arrivera pas d'accident sur cette rivière si dangereuse. Maman le craint quelquefois, mais il faut se confier aux bons anges, qui nous accompagnent partout. Nous nous plairions beaucoup dans cette campagne, si nous étions plus près de l'église ; malheureusement nous en sommes éloignés de trois quarts de lieue, et puis monsieur le Curé étant souvent malade, nous n'avons pas le Saint-Sacrifice chaque jour et nous ne communions que rarement.

Voilà bien des contrariétés, mais j'espère qu'elles nous seront profitables en nous faisant plus apprécier le bonheur de la sainte communion.

Il nous tarde bien d'être en ville. En attendant, je m'exerce autant que je puis à être bien bonne et bien aimable pour mes frères.

L'époque où nous sommes est pour nous un bien triste anniversaire. Mais que la sainte volonté de Dieu se fasse en toutes choses ; il ne faut désirer que cela.

Nous partirons d'ici dans quinze jours.

Vous m'avez fait une question dans votre dernière lettre, à laquelle je n'ai pas encore répondu. Vous me demandiez si l'explication, que vous m'aviez donnée sur l'examen des affections, m'avait éclairée. Très-bien, mon bon Père, et je vous en remercie beaucoup.

Ma chère maman est bien mieux qu'elle n'était. La campagne lui est très-salutaire, ce que je vois avec bien de la joie.

14. Pensée du ciel dans les contrariétés.

Croyez, mon Père, que ce n'est pas une petite contrariété pour nous que de renoncer à ce voyage à Montréal, qui nous souriait tant. Mais à quoi devons-nous nous attendre dans cette pauvre vie, sinon à des sacrifices continuels, qui nous font désirer de voir arriver bien vîte cette bienheureuse éternité, où nous serons à jamais réunis auprès de Notre-Seigneur ?

CHAPITRE IV.

L'ATTENTE DE L'APPEL DIVIN.

"Seigneur, que voulez-vous que je fasse?" (Act. 9. 6.)

1871-1872.

1. Voyage en Floride.

La faiblesse de la santé d'Hermine demandait des précautions particulières. Les médecins trouvaient que le climat du Canada, pendant l'hiver, était trop rigoureux pour une poitrine aussi délicate que la sienne ; ils conseillèrent à la mère d'aller avec sa fille passer l'hiver en Floride. Cette proposition paraissait inacceptable à l'une et à l'autre. Elles étaient accoutumées à mener ensemble une vie retirée à la maison. Comment se déterminer à un voyage si long, à aller dans un pays où elles ne connaissaient personne, à se mettre en pension chez des étrangers, et cela pendant toute une saison? Mais l'amour de la mère pour son enfant et l'obéissance de l'enfant à sa mère mirent un terme aux indécisions. Elles se résolurent donc à faire le voyage de Floride, pour aller chercher la santé sous un ciel plus doux.

2. Action de la grâce sur le cœur d'Hermine.

Dieu, dont la bonté dispose de tout pour la perfection de ses élus et dont la sagesse choisit toujours les moyens efficaces pour arriver à sa fin, se servit de ce voyage pour accomplir ses desseins de miséricorde et de sanctification

sur son enfant, pour lui faire connaître sa volonté et l'affermir dans les plus saintes résolutions.

Ce voyage, loin d'être une occasion de dissipation et de relâchement pour Hermine, lui servit à se détacher de plus en plus du monde, à s'unir plus étroitement à Dieu et à connaître enfin que le bon Dieu avait sur elles d'autres desseins que ceux qu'elle s'était imaginé jusqu'à ce jour.

Ce fut pendant ce voyage qu'elle sentit surtout de l'attrait pour la vie contemplative et elle écrivait : " Si le bon Dieu me faisait la grâce de me donner la vocation religieuse, je choisirais de préférence une communauté contemplative." Hermine était arrivée à l'âge, où le monde se présente avec les attraits les plus séduisants au cœur d'une jeune fille. Elle avait déjà été recherchée par des partis avantageux ; on lui avait laissé entrevoir un heureux avenir dans le monde.

Plusieurs lui avaient répété qu'une jeune fille de son âge et de sa condition ne devait pas mener une vie si retirée, que c'était là se singulariser d'une manière ridicule ; qu'elle ferait bien de sortir et de ne pas tant fuir ces compagnies, où ne se rencontraient que des personnes vertueuses et où les plaisirs étaient innocents.

Hermine ne laissait pas que d'être sensible à tout ce qu'elle entendait. Elle pensait qu'il ne serait pas impossible qu'elle fît mieux en sortant un peu plus et en acceptant quelques invitations pour ne pas se singulariser ; néanmoins elle protestait toujours à Notre-Seigneur qu'elle lui serait bien fidèle.

Voilà ce qui se passait dans son âme, lorsqu'elle partit pour la Floride. Ceux qui connaissaient son innocence et la sensibilité de son cœur étaient loin de désapprouver ce voyage ; car c'était le seul moyen de soustraire cette

enfant aux rapports plus fréquents et plus intimes qu'elle était exposée à avoir avec des personnes mondaines.

On sait qu'au Canada la saison de l'hiver est pleine de dangers pour les jeunes filles, même les plus vertueuses. Les circonstances où elles se trouvent, les rapports de parenté, de convenance et d'amitié leur font regarder comme un devoir d'accepter les nombreuses invitations qui leur sont faites, et elles ne se refusent pas d'assister aux brillantes soirées, aux bals et autres divertissements, où leur goût pour le monde se développe, où leur pitié s'affaiblit, et où les sentiments les plus purs de leur cœur s'énervent, se ternissent, et finissent souvent par céder aux charmes et aux attraits que présentent les sociétés mondaines.

Hermine, se rendant en Floride, échappait à tous ces dangers.

Elle se proposait, dès qu'elle serait arrivée au terme de son voyage, d'observer plus exactement que jamais son règlement, de ne jamais manquer aucune de ses prières, aucune de ses pieuses lectures, aucune de ses méditations.

3. *Ses angoisses.*

Dans ses réflexions, elle pensait souvent à sa faiblesse, à la facilité avec laquelle son cœur s'attachait à ceux qui lui témoignaient de l'affection ; elle reconnaissait aussi qu'il y avait au fond de sa nature un secret penchant pour le monde, et qu'elle ne serait pas insensible aux attraits et aux avantages qu'il offrait.

Elle comprit le danger qu'il y avait pour elle à rester dans sa famille, car ses bonnes résolutions pourraient s'affaiblir, et elle finirait par écouter les insinuations du du monde. Quelquefois, elle regardait les autres jeunes filles, aimées, recherchées et heureuses, tandis qu'elle même serait abandonnée, livrée à l'ennui, et deviendrait

malheureuse. " Que deviendrai-je si je reste dans ma famille ? Que deviendrai-je si maman meurt avant moi ? Que deviendrai-je si mes bonnes résolutions s'affaiblissent ? Serai-je toujours maîtresse de mon cœur ? Que de jeunes filles, qui avaient pris de bonnes résolutions comme moi, qui étaient meilleures que moi, et qui n'ont pas été fidèles ! Ne serai-je pas capable de faire un coup de tête, même à l'âge de quarante ans et de me marier ? Je le regretterais ensuite, mais ce serait trop tard. Mon Dieu ! que de périls qui me menacent dans le monde !

Ce furent ces réflexions, qui la firent penser à la vie religieuse. " Au moins, disait-elle, dans la vie religieuse je serai préservée de tous ces dangers, et je n'aurai plus ces inquiétudes sur mon avenir."

Ensuite elle disait : " Mais pour entrer dans la vie religieuse, il faut y être appelé, il faut une vocation, il faut connaître la volonté de Dieu. Et est-ce bien ma vocation d'être religieuse ?"

" Mon directeur ne m'en a jamais parlé. Il m'a toujours dit de persévérer dans l'état où je suis et que j'aime tant, vivant avec maman et éloignée du monde."

4. *Prières pour connaître la volonté de Dieu.*

Telles étaient les pensées qui occupaient Hermine. Ce fut alors qu'elle résolut, pour la première fois, de prier avec ferveur pour obtenir de Dieu la grâce de connaître sa vocation. On voit dans son cahier que ce fut à Savannah qu'elle prit la résolution de prier tous les jours à cette intention.

Voici la petite note qu'elle écrivit au crayon : *Savannah. Prières quotidiennes. Prières pour connaître ma vocation, tous les jours à la sainte messe.*

Cette pensée de connaître sa vocation l'occupait pendant tout le temps de son séjour en Floride. Elle priait,

elle pleurait, elle communiait, elle ne négligeait rien pour obtenir cette grâce. Elle sentait au fond de son cœur un vif attrait pour la vie religieuse ; mais elle ne sentait nul attrait pour aucune communauté en particulier. Elle parcourait en esprit toutes celles qu'elle connaissait, et toujours elle entendait dans son cœur comme une voix qui lui disait : Cette communauté ne te convient pas. Elle se trouvait donc dans un état de grandes souffrances intérieures et de cruelles perplexités.

Elle disait souvent : *Mon Dieu ! faites-moi connaître votre volonté !*

Il lui semblait que Dieu était sourd à ses prières. Cependant elle était exaucée, et ne devait pas revenir à Québec sans avoir entendu la voix de Dieu au fond de son cœur, sans avoir vu s'évanouir toutes ses inquiétudes, cesser toutes ses perplexités. Elle sera inondée des plus douces et des plus abondantes consolations à la pensée que Dieu l'appelle à la vie religieuse, et a daigné lui faire connaître la communauté, où il veut qu'elle se dévoue à son service : *Oui*, disait-elle après son voyage de Floride, *je serai Carmélite et je mourrai Carmélite.*

Dans les lettres suivantes, Hermine nous fera connaître ce qui se passait dans son cœur pendant son voyage en Floride.

---

1. Départ ponr la Floride. Arrivée à New York.

New York, 23 Nov. 1871.

Quoique je sois convenue de ne vous écrire que de la Floride, je me hasarde à le faire avant de m'y rendre ; je crois que vous ne serez pas fâché d'avoir des nouvelles des voyageuses.

Ces nouvelles ne sont pas bien bonnes : ma chèr

man n'a pas été bien depuis que nous sommes arrivées à New York, et elle souffre encore de douleurs rhumatismales dans la tête.

Vous comprenez facilement, mon bon Père, combien je suis triste de voir ma chère maman ainsi malade. Elle ne l'est pas moins d'être privée d'aller à l'église autant qu'elle le voudrait. Nous ne sortons qu'un peu, quand le soleil est haut. Quant aux sorties du matin, nous n'avons pu les faire que deux fois depuis que nous sommes ici. Oh ! que nous nous ennuyons, mon bien bon Père, d'être ainsi privées de la sainte communion. Cette privation rend notre voyage bien triste. Que ne donnerais-je pas pour retourner au Canada ? Il me semble que, là seulement, nous serons bien de corps et d'âme. Le bon Dieu est éloigné de ceux qui sont aussi dissipés que nous.

Malgré mon horreur des voyages, il me tarde cependant d'être en Floride. Là-bas, au moins, nous aurons le bonheur de suivre notre règlement, de faire nos méditations et nos communions, qui nous aideront à supporter les ennuis de notre hiver, passé loin de tous ceux que nous aimons. Je ne pense pas que nous puissions partir avant la semaine prochaine à cause de maman, qui ne peut voyager avant d'être parfaitement bien. J'espère que vous voudrez bien prier pour nous et que nous ferons un aussi bon voyage que celui de Montréal à New York.

---

2. *Arrivée à Jacksonville.*

Floride, Décembre.

Après avoir voyagé tous les jours depuis mardi, nous sommes arrivées hier matin à Jacksonville, où nous avons presque décidé de passer l'hiver chez les bonnes sœurs de St. Joseph, qui nous ont reçues bien cordialement. Nous

nous sommes rendues sans aucun accident, ne rencontrant partout qu'attentions et bontés, surtout de la part des Américains du sud, qui sont extrêmement polis, quoiqu'un peu curieux. Ils nous effrayaient presque par leurs questions répétées dans le but de savoir de quelle partie de l'Amérique nous venions, car ils voyaient bien que nous étions étrangères. Enfin, personne ne nous a fait de mal, et nous en sommes bien reconnaissantes au bon Dieu et à ses anges, qui nous ont gardées pendant ce long voyage.

Nous avons trouvé nos bons prêtres canadiens. Ces messieurs se plaisent extrêmement ici ; c'est qu'ils trouvent bien à exercer leur charité et le saint ministère, ici où les prêtres sont si rares.

Monsieur Routhier est encore bien faible et malade, mieux cependant qu'il n'était à son arrivée ici, ce qui est une bonne recommandation de l'endroit. En effet, l'air est assez doux, (quoique le soleil ne nous ait pas encore favorisées de ses rayons,) et on le dit très-salubre. Les arbres ont encore toutes leurs feuilles et les fleurs sont en pleine terre.

Vous pouvez juger de mon étonnement à la vue de cette nouveauté, moi qui n'ai jamais vu que la neige et n'ai jamais épouvé que le froid du Canada en ce temps de l'année.

Maman se trouve très-bien ; il n'y a que la vue du mieux que cette chère mère éprouve, qui puisse me réconcilier avec ce pays, car je m'y ennuie beaucoup et ne sais comment je ferai pour passer tout l'hiver qui, il me semble, ne touchera jamais à sa fin. J'aurai grand besoin d'encouragements.

Je suis allée à confesse. On m'a permis de communier trois fois cette semaine, et j'espère qu'on me le permettra pendant tout l'hiver. Maman est toujours

aussi bonne et aussi vertueuse parmi toutes les contrariétés et les ennuis que nous rencontrons. Elle est mon modèle, je devrais suivre son exemple, mais je suis loin de le faire ; je me laisse tant abattre par l'ennui et les moindres contrariétés.

Adieu, mon bon Père, je me recommande à vos bonnes prières. Je pense avec bonheur que vous m'avez promis de prier pour nous au Saint Sacrifice. Je ne vous oublie pas non plus.

Nous avons le bonheur d'entendre la sainte messe tous les jours dans le couvent. C'est M. Légaré qui vient la célébrer. C'est encore une grande grâce que le Seigneur nous fait. Puissions-nous en profiter !

---

3. *Moments d'ennui.*

Jacksonville.

Jusqu'à présent j'ai fait mon possible pour bien observer mon règlement, mais souvent j'ai été empêchée de faire la méditation du soir ou l'examen par des visites qui nous venaient au moment où je commençais ces exercices.

Nous ne sommes pas bien, ni maman ni moi. Ma chère maman souffre de temps à autre et moi je souffre toujours de maux de tête.

Combien nous nous ennuyons quelquefois après notre cher Canada ! Notre ennui est tel qu'il nous prend parfois des envies de retourner tout de suite au pays ; mais ce serait une imprudence de se mettre en voyage dans cette saison, vu que nous n'avons pas avec nous les effets nécessaires pour nous garantir du froid. Nous attendrons encore jusqu'à Pâques et dès les premiers jours d'avril, nous prendrons la route de notre cher Canada.

S'il fait encore trop froid à Montréal ou à Québec, nous irons passer quelques jours à St. Hyacinthe.

---

4. Quelques consolations. Noël.

Jacksonville.

Grande fut ma joie en recevant votre lettre. Vite j'en ai remercié le bon Dieu. Mais que vous dirai-je, mon bon Père, pour vous exprimer ma reconnaissance ? Vraiment, vous avez une bonté qu'on ne saurait expliquer. Cependant, je crois la comprendre, mon bon Père, c'est que vous aimez bien le bon Dieu et c'est pourquoi vous condescendez à donner avec tant de charité ces conseils salutaires à une pauvre âme comme moi. Que Dieu vous en récompense, mon bien cher Père !

Mais je sais bien ce que je pourrai faire pour vous témoigner ma reconnaissance. Ne sera-ce pas de pratiquer ce que vous me recommandez ? Je le ferai, mon bon Père ; cependant, voyez la faiblesse de ma pauvre nature. En lisant vos saintes instructions, j'éprouvais je ne sais quel sentiment de crainte, à la pensée de suivre tout ce qu'elles m'enseignent et je me dis : faut-il faire tout cela ? Mais je vais devenir trop sainte !...

Peut-on jamais devenir trop sainte ? Et faut-il que j'aie une bonne opinion de moi-même, pour croire que je le suis suffisamment ! Mais je ferai tout ce que vous me dites, assurée que j'en retirerai un grand bien et de douces consolations, comme vous me le promettez. Quand je serai trop fatiguée de travailler à ma sanctification, je lirai les paroles de sainte Agnès. Elles m'apprendront comment il faut aimer Notre-Seigneur et mépriser les affections et les vanités de ce monde. Je la prierai pour qu'elle m'obtienne cette grâce et celle de me mettre

au-dessus de l'opinion du monde. Car c'est toujours une triste pensée pour moi, que celle d'être moquée par les personnes mondaines et dédaignée par les autres jeunes filles, qui trouvent que je fais la précieuse et la vieille avant le temps ; mais il faut bien être humiliée pour suivre Notre-Seigneur humilié.

Nous avons célébré la fête de Noël ; le doux Enfant-Jésus est venu apporter la joie et la paix dans tous les cœurs. J'éprouvais un sentiment de tristesse en me voyant si loin de mon cher pays, en ce jour qui y est célébré si solennellement. Ici la religion se pratique bien tristement par une population, dont la plus grande partie est protestante (sur 15,000 habitants il n'y en a que 700 de catholiques,) et dans une église bien pauvrement entretenue.

Mais, ce n'est pas la cérémonie extérieure qui constitue la fête. Ce qui donne la joie aux cœurs chrétiens, n'est-ce pas de recevoir le divin Enfant dans nos âmes ? et il se donne, ici comme chez nous, à ceux qui le désirent. Je l'ai reçu avec bien du bonheur, et j'ai éprouvé de douces consolations à le prier pour tout ce que j'aime. Comment ne pas éprouver cette confiance envers ce divin Enfant, qui s'est fait petit pour attirer nos cœurs ?

Nous habitons vraiment un pays magnifique. Le climat ne laisse rien à désirer. Figurez-vous donc qu'en ce temps de Noël, nous avons des chaleurs du mois de juillet. Ce beau temps nous reconcilie un peu avec le pays. Nous ne nous lassons pas d'admirer cet été perpétuel. Comme je vous le disais, les arbres sont toujours verts ; les oiseaux ne cessent de nous inviter par leurs chants les plus joyeux à bénir le bon Dieu avec eux ; les fleurs nous prodiguent leurs plus rares parfums.

La ville de Jacksonville est assez jolie, située sur la rivière St. Jean ; les rues sont bien larges, bordées de

grands arbres dont les branches se réunissent dans quelques endroits et forment des arches fort gracieuses. Le sol, quoique sablonneux, est très-productif, et si les habitants voulaient se donner la peine de semer, ils pourraient avoir deux récoltes par année. Mais la plupart se ressentent de leur ancienne indolence, lors du temps de l'esclavage, où ils se reposaient tout le jour, faisant travailler leurs nègres. Ils sont aussi bien ruinés par la guerre, qui leur a enlevé leurs esclaves, qui constituaient toute leur fortune.

Nous commençons à nous plaire un peu mieux dans notre exil. Les bonnes sœurs de Saint Joseph, avec lesquelles nous demeurons, savent calmer nos ennuis par leurs bontés si aimables. Depuis cinq ans qu'elles ont laissé leur patrie pour venir se dévouer à l'instruction des enfants, elles font un immense bien dans toute la Floride.

J'ai commencé à faire l'oraison du soir ; mais il m'en coûtera un peu dans les commencements, de m'y mettre tout de bon. En faisant cette oraison, j'ai à peine le temps de réciter l'Office de la sainte Vierge, auquel je tiens beaucoup. Il faudra cependant le mettre de côté à cause de l'oraison, ou bien mettre de côté l'oraison pour pouvoir réciter le Petit-Office.

---

5. *Vie contemplative. Victoire sur les tentations.*

Jacksonville, Floride, 24 Janvier 1872.

J'ai fait mon possible pour observer mon règlement.

Je trouve que les oraisons jaculatoires sont un excellent moyen de tenir toujours le cœur uni à Notre-Seigneur. La première fois que je les disais, elles me donnaient beaucoup de consolation ; maintenant qu'elles me sont plus familières je les dis sans réfléchir au sens si beau qu'elles renferment.

Depuis quelque temps, je me sens toute affectionnée à la vie contemplative, quoique d'abord ce nom me semblât trop sévère, et encore plus ce qu'on m'en disait. Mais, en lisant l'explication que vous avez bien voulu me donner de cette belle occupation, je suis toute changée et remplie d'estime pour la vie contemplative, que ma bien-aimée sœur Adine a tant aimée. Elle doit être heureuse dans le ciel de voir que je veux l'imiter un peu.

J'éprouve des difficultés à faire la revue de ma méditation et à tenir mon journal spirituel. Faudra-t-il y noter le résultat de chaque méditation ?

Une autre difficulté se présente aussi pour le sujet de mon examen particulier. Comment faut-il comprendre que le but de mon examen doit être de surnaturaliser toutes mes actions, de régler tout mon cœur selon l'amour de Jésus ?

Une autre que moi le comprendrait bien, mais je n'ai pas encore l'intelligence de toutes ces choses spirituelles. C'est pourquoi j'ai pensé devoir vous exposer mes embarras et vous demander de me donner une explication à ce sujet.

Je suis bien heureuse de régler ma vie en suivant les exercices de la vie contemplative.

Le genre de vie, que je mène, me plaît beaucoup et je n'en désire point d'autre. Cependant, pour vous parler avec simplicité, je vous avouerai que quelquefois il me semble que je mène une vie trop retirée ; que, sans aller dans les grandes soirées, dans les grandes réunions, je pourrais voir plus de monde ; qu'en ne le faisant pas, je me rends singulière, ce que vous m'avez dit tant de fois d'éviter.

Je crois que ce sont *les mouvements de la nature*, qui n'aime pas d'être moquée par le monde, n'est-ce pas, mon Père ?

Je veux ne chercher et n'aimer que Jésus, quoique quelquefois je craigne qu'on dise de moi, que je ne me suis pas mariée, parce que personne n'a voulu de moi. C'est là encore un mouvement de la nature que j'espère surmonter avec la sainte grâce du Seigneur, qui m'aidera aussi à être bien ferme pour repousser les assiduités de ceux, qui voudraient gagner mon affection. J'aurai besoin, pour agir ainsi, que Notre-Seigneur m'ôte cette timidité excessive, qui me trouble tant, quand je parle à qui que ce soit. Je mets ma confiance en celui à qui je veux me consacrer toute entière. Car ne croyez pas, mon bon Père, par ce que je vous ai dit plus haut, que je veuille renoncer, à cause de cette vanité, à mon état présent. Oh non ! j'y trouve trop de consolations et j'espère bien persévérer. Je me mets sous la protection de la très-sainte Vierge, en récitant tous les jours la petite prière que vous m'avez apprise.

Je crois, mon Père, que j'ai fait depuis quelque temps, des progrès dans la spiritualité. Il me semble que Notre-Seigneur me fait comprendre que, pour l'aimer véritablement, il faut se haïr soi-même et rechercher ce qui contrarie la nature, comme les humiliations, les souffrances. Grâces en soient rendues au bon Dieu, je le comprends mieux que jamais. Mais je n'ai pas encore le courage de désirer, ni de demander ces choses contrariantes pour la nature. Je m'efforce d'accepter patiemment celles qui me viennent (et il m'en vient assez souvent,) espérant parvenir plus tard au troisième degré d'humilité. C'est la grâce que je demande à Notre-Seigneur, et que je vous prie de vouloir bien anssi lui demander pour moi.

Auriez-vous la bonté de me dire le nom de l'auteur qui vient de publier un choix des lettres de saint François de Sales ?

Je vais écrire à M. N. pour lui demander de faire venir

ce volume, ainsi que l'Esprit de Saint François de Sales et les Actes des Martyrs de Ruinart, pour le commencement de mai.

---

6. Fidélité au règlement. Tentations. Premiers désirs de la vie religieuse.

Jacksonville, 22 Mars 1872.

Je n'ai pas été bien depuis plusieurs semaines, ce qui m'a empêché d'écrire et m'a obligé de prendre du repos.

J'ai observé autant que possible mon règlement. Plusieurs fois cependant mes maux de tête m'ont empêché de faire la méditation. Je me suis alors imposée pour pénitence de dire un Ave Maria, les bras en croix.

Je dis mes oraisons jaculatoires en m'habillant. Je suis heureuse de dire que j'y suis plus fidèle. Le fruit que j'en retire est de me tenir plus unie à Notre-Seigneur.

Vous ne me rassurez guère, mon bon Père, en me disant que vous priez pour que je conserve ma timidité, pour qu'elle augmente même. Que vais-je donc devenir ?.....,

Je conviens qu'il y a une timidité louable et qui sied à une jeune fille, mais il y en une autre qui provient d'un vilain amour propre, et dont je voudrais bien me défaire.

Je ne puis pas dire que je sois pleinement satisfaite de mon genre de vie. Il ne me déplaît pas cependant ; mais je ne suis pas tout-à-fait revenue de la crainte de me singulariser.

J'ai eu bien des tentations à ce sujet pendant tout l'hiver ; mon pauvre cœur m'a donné bien du trouble. Il me semblait que c'était impossible de mener une vie si retirée, qu'il fallait de toute nécessité voir plus de monde, et j'avais toutes sortes de raisons qui m'y engageaient.

Par exemple, je me disais que, par mon peu d'habitude d'aller dans le monde, j'en viendrais à craindre extrêmement de me trouver dans quelque société. Ce qui me rendrait si gauche, si embarrassée, que je m'exposerais à manquer à la charité par ma timidité quand la nécessité m'obligerait de voir quelqu'un. Et combien d'autres pensées me sont venues ! Je vois bien que c'étaient des tentations, et je remercie bien le bon Dieu de ne pas m'avoir donné alors l'occasion d'aller dans le monde ; que serais-je devenue ?

Toutes ces tentations m'ont donné un grand désir de me faire religieuse. Il me semble qu'alors je serais si bien pour me sanctifier. Étant éloignée du monde, il me serait moins difficile de surmonter ces tentations et de persévérer dans la résolution de rester toujours consacrée au bon Dieu.

Il serait trop long de vous expliquer les autres motifs qui me portent à désirer la vie religieuse. Plus je réfléchis, plus je trouve difficile de vivre dans le monde et d'être fidèle au bon Dieu. Je serai ferme pour quelque temps : mais, quand ma première ferveur sera passée, quand je serai ennuyée de mon genre de vie, qui sait si je ne ferai pas quelque folie comme tant d'autres ? Pourtant je suis bien décidée à renoncer à être aimée et recherchée des hommes, et à refuser constamment les assiduités de ceux qui voudraient gagner mon affection.

Mon bon Père, je m'affectionne beaucoup, à la vie contemplative. Quoique je murmure quelquefois pour me mettre en prière, cependant je suis bien décidée à y persévérer toujours. Et si le bon Dieu me faisait la grâce de me donner la vocation religieuse, je choisirais de préférence une communauté contemplative.

Je communie maintenant quatre fois la semaine et j'ai grand soin de ne manquer aucune communion. Ma réso-

lution de rester fidèle épouse de Jésus-Christ, tout en vivant dans ma famille, me console beaucoup, et malgré toutes ces tentations, je ne voudrais pas y renoncer.

J'aime bien saint Stanislas ; surtout depuis que je me suis mise sous sa protection, le jour de sa fête. Tous les jours, après avoir récité la petite prière que vous m'avez apprise. " Je vous salue, Marie, lis éclatant de blancheur, etc, " je demande à la sainte Vierge de venir avec saint Stanislas et ma bien aimée sœur Adine, me chercher au jour de ma mort. Quelle consolation, si j'étais exaucée !

L'anniversaire de la mort de notre chère Adine est passé. En pensant à cette chère sœur, à la sainte mort qui a terminé sa vie, je me suis prise à espérer qu'elle est maintenant dans le ciel. Mais que je serais heureuse, si j'étais certaine de son bonheur ! Ferais-je mal de demander au bon Dieu de me faire connaître l'état de cette chère amie ?

Mon vénéré Père, vous me dites dans votre lettre une chose qui m'a bien effrayée. C'est lorsqu'après avoir parlé du bien spirituel que vous croyez que je retirerai de mon voyage en Floride, vous ajoutez qu'il est bon pour moi de voyager, et qu'il faudrait faire encore d'autres voyages. Ah ! mon Père, si vous saviez combien je suis fatiguée des voyages ! combien je redoute d'en entreprendre d'autres. Celui-ci ne m'a fait aucun bien ; même je me trouve plus faible que chez nous ; et pour le spirituel, que j'y ai perdu ! Il n'y a pas moyen, en pays étranger, de mener la vie que nous menons chez nous ; on est si distrait, on fait tant parler de soi ! Et puis l'ennui de se trouver si loin ! Je ne crois pas que j'aie passé deux jours sans verser des larmes d'ennui, et de tristesse. Oh ! je vous en prie, mon Père, ne parlez plus de voyages !

Je prie saint Joseph de tout mon cœur pendant ce mois, de ne pas partir de chez nous l'hiver prochain. On est si heureux au pays, entouré de bons parents, de saintes dévotions qui animent à bien servir le bon Dieu.

Ma chère mère n'est pas très-bien, elle a aussi *le mal du pays*. Dès que nous serons arrivées dans notre beau Canada, que nous aurons revu nos chers garçons et nos autres parents, nous redeviendrons bien.

Maman me charge de vous dire que nous allons peut-être partir le 3 avril. Je crois qu'elle y est à peu près décidée. La chère Hermine n'en est pas fâchée.

---

7. *Bonheur de revenir au Canada.*

Jacksonville, 28 Mars 1872.

Quel beau voyage nous allons faire, mon Père, en nous rendant chez nous ! J'en entretiens la pensée avec grand plaisir. Comme vous le voyez, je suis encore bien imparfaite de désirer ainsi la satisfaction de m'en aller. Nous demeurerons plusieurs jours dans chaque ville, afin de ne pas nous rendre trop tôt dans le Canada. A Columbia, (South Carolina) nous ferons un assez long séjour, peut-être n'en partirons-nous que du 15 au 18 avril.

---

8. *Arrivée à New York.*

New York, 30 Avril 1872.

Permettez-moi de vous écrire quelques lignes à la hâte, pour vous prier de remercier avec nous le bon Dieu de la protection qu'il nous a accordée pendant tout ce long voyage. Vraiment nous avons été protégées d'une manière toute particulière, n'ayant rencontré partout que de la bienveillance, et jamais le moindre accident.

Nous sommes à New-York depuis une semaine. En arrivant, nous allâmes à l'hôtel, mais d'après la bienveillante invitation de madame Fiset, nous nous décidâmes à venir chez elle ; la vie d'hôtel nous est si désagréable.

Ma chère maman est très-bien, le voyage lui a été très-avantageux, et à moi aussi.

Depuis quatre semaines que nous avons laissé Jacksonville, nous avons été presque continuellement en voyage, passant deux jours dans un endroit, puis partant pour un autre. Ma pauvre âme se ressent de cette vie agitée, elle est bien dissipée : il me tarde d'être au Canada, afin de me renouveler un peu dans la ferveur du service du bon Dieu.

A Baltimore, où nous avons passé plus de temps que dans les autres villes, j'ai été bien intéressée et édifiée, en visitant les nombreuses communautés de la ville et particulièrement les Carmélites déchaussées, qui nous reçurent avec beaucoup de charité. Nous leur fîmes bien des questions ; et nous voyant si désireuses d'avoir quelques détails sur leur genre de vie, elles nous firent connaître plusieurs points de leurs règles et constitutions.

Elles observent en tout la règle de sainte Thérèse, et m'ont paru bien ferventes. Leur bonté, leur douceur, leur sainteté nous ont beaucoup édifiées. Tout me disait que j'étais dans une maison de prière et de pénitence, de dévouement pour les pécheurs.

Que je suis contente d'avoir vu les Carmélites ! Je disais à maman que leur monastère si austère était ce que j'avais le plus aimé à Baltimore, et que je ne voudrais pour rien au monde céder le bonheur que j'ai éprouvé dans cette visite.

Je me recommandai bien instamment aux saintes prières de ces bonnes sœurs, j'en ai un si grand besoin dans ce temps.

Nous n'avons pas encore décidé quand nous partirons. Toujours est-il que nous serons certainement à Montréal vers le 10 ami. Quel beau jour que celui où nous verrons nos chers petits garçons !

Priez la sainte Vierge de me protéger ainsi que ma chère maman,

---

CHAPITRE V.

LA FIDÉLITÉ A L'APPEL DE DIEU.

"C'est bien ici le lieu de mon repos. J'y habiterai parce que j'y ai choisi ma demeure," Ps. 131. v. 14.

1872—1873.

1. Vocation au Carmel.

Nous venons de voir qu'en revenant de la Floride au Canada, Madame Frémont, s'était, avec sa fille, arrêtée quelques jours à Baltimore. Durant ce court séjour, elle était allée plusieurs fois, avec Hermine, s'édifier au couvent des Carmélites.

L'ordre parfait et la sainte pauvreté qu'elle admirait dans tout le monastère, le recueillement et la piété des religieuses, le silence si profond qui régnait dans les cloîtres et dans toute la maison, l'aimable charité, la douce joie, les délicates attentions touchèrent profondément Hermine ; mais surtout la conversation si pieuse, si simple, si édifiante, les pensées si élevées et si généreuses des Sœurs, leur grand amour pour Jésus-Christ et leur dévouement pour le salut des âmes, achevèrent de gagner son cœur. Une voix intérieure lui disait que Dieu l'appelait au Carmel, et que le Carmel serait le lieu de son repos et de sa félicité. " Oh ! maman, dit-elle, quel

bonheur d'être dans cette maison ! C'est dans un couvent comme celui-ci que je veux vivre."

Elle était déterminée à devenir Carmélite.

Dans cette courte visite, Hermine, éclairée par la lumière de la grâce, avait tout vu, avait tout compris ; et quand, après plus d'un an, elle entrera au Carmel de Reims, les anciennes religieuses seront surprises et grandement édifiées de voir qu'une postulante d'un jour comprend si parfaitement l'esprit du Carmel, et, comme sans effort, elle se montre si fidèle aux moindres observances de la vie régulière.

Hermine remercia Dieu et goûta un doux bonheur d'être enfin au terme de ses incertitudes.

Mais, ainsi qu'on le lira dans la circulaire sur la sainte mort de la Sœur Thérèse de Jésus, "la pauvre enfant " fut subitement saisie de crainte et tomba dans une " grande tristesse : son directeur ne lui avait jamais par- " lé des Carmélites ; elle craignait qu'il ne désapprouvât " son projet. Elle ne put, dans le premier entretien " qu'elle eut avec lui, se résoudre à le lui faire connaître. " Sa pieuse mère découvrit au Révérend Père ce qui " s'était passé dans le cœur de son enfant ; celle-ci, alors, " se décida à s'ouvrir elle-même. Le Révérend Père pro- " mit une réponse pour le lendemain.

" Le lendemain, en effet, il déclara à la jeune fille que, " depuis longtemps, il la croyait appelée à la vie religieu- " se, mais qu'il n'aurait pas voulu prendre sur lui de fixer " son choix sur telle ou telle communauté. Sa convic- " tion était maintenant que Dieu, sans aucun doute, l'ap- " pelait au Carmel. Cette déclaration dissipa en un ins- " tant toutes les peines intérieures d'Hermine." La joie la plus pure inonda son âme et répandit sur tous ses traits une beauté céleste.

2. *Elle prend le nom d'Hermine de Jésus. Son anneau mystérieux.*

Ce fut à cette époque qu'elle prit le nom d'Hermine de Jésus et contracta avec Notre-Seigneur une alliance plus intime.

Voici à quelle occasion :

Après son retour de la Floride, dans le courant du mois de mai, Hermine, déjà décidée à demander son admission au Carmel, assistait un dimanche à la sainte messe, dans l'église du *Gesù*, de Montréal.

Le prédicateur prêchait ce jour-là sur notre union avec Jésus-Christ par la sainte communion. Après avoir dit que par la communion, Jésus veut bien se donner à nous comme nous nous donnons à lui, que nous sommes à Jésus et que Jésus est à nous, le prédicateur raconta ce trait bien connu de la vie de Sainte Thérèse :

Sainte Thérèse, dit-il, allant un jour par le monastère, rencontra un petit enfant. Etonnée, elle lui demanda comment il avait pu entrer ; et comme il se taisait, la sainte pensant qu'il était parent de quelque religieuse, lui demanda son nom. A cette question : " Dites-moi d'abord le vôtre, répliqua l'enfant, et vous saurez le mien." "Bien, reprit la sainte, je m'appelle Thérèse de Jésus." Alors l'enfant sourit avec amour et une clarté divine brilla autour de lui : " Et moi, dit-il, je suis Jésus de Thérèse," et il disparut.

Cette union de Thérèse et de Jésus, continua le prédicateur, est l'image de celle qui s'établit entre Dieu et nous par la communion.

Cette histoire et cette pensée firent une vive impression sur Hermine ; et comme le prédicateur avait ajouté que nous devons tous pouvoir dire que nous sommes la propriété de Jésus et que Jésus est notre propriété, elle se

dit : "Je puis donc dire aussi que je suis Hermine de Jésus et que Jésus est Jésus d'Hermine ;" et elle prit la résolution de s'appeler à l'avenir Hermine de Jésus. Elle demanda à son directeur si, dorénavant, elle pourrait signer toutes les lettres qu'elle lui écrirait, Hermine de Jésus. Le directeur ne put qu'encourager ce pieux mouvement et jusqu'à ce qu'elle reçût le nom de Thérèse de Jésus, elle signait ses lettres à son directeur, Hermine de Jésus. Sa mère seule était dans sa confidence.

Hermine voulait avoir un témoignage plus sensible de son alliance avec Jésus. Elle pria sa mère de lui acheter un anneau d'or, sur lequel elle ferait graver les lettres initiales de Jésus et d'Hermine, J. H. La bonne mère s'empressa de répondre aux vœux de son enfant. L'anneau tant désiré fut bientôt acheté, et les deux initiales J. H. y furent gravées, bien mystérieuses pour tout autre que les initiés.

Hermine fit bénir son anneau, et se prépara pieusement à contracter sa sainte alliance avec Notre-Seigneur. Elle choisit un jour où il lui était permis de s'approcher de la sainte table, et mit son anneau la première fois après sa communion, comme le recevant de Jésus même, en gage de l'union qu'elle contractait avec son bien-aimé. Désormais, écrivait-elle, je porterai habituellement mon anneau, mais surtout les jours de communion ; et chaque fois que je le mettrai, je le baiserai et répèterai cette oraison jaculatoire : "Anneau chéri ! signe de mon éternelle alliance, mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui pour toujours. O Jésus ! que mon cœur soit inséparablement uni au vôtre. Mon nom est gravé dans votre Cœur, que votre Nom si aimable soit toujours gravé dans le mien."

Hermine était bien déterminée à ne confier son secret à personne. Mais il était bien difficile que cet anneau

ne fût pas remarqué par son frère. Prévoyant qu'il ne manquerait pas de lui demander ce que signifiaient ces deux lettres, elle demanda à son directeur comment s'y prendre pour ne pas se trahir ? Celui-ci lui répondit que son frère ne pourrait qu'être édifié, en apprenant la vérité, et que, si une occasion favorable de s'en ouvrir à lui se présentait, elle n'avait rien de mieux à faire que de lui expliquer tout le mystère.

L'occasion se présenta pendant les vacances, et, voici comment Hermine raconte la confidence qu'elle fit à son frère :

" Je crois qu'une bonne occasion est venue de confier à mon frère le secret de mon anneau. L'autre jour, ce cher enfant, le voyant, me demanda fort instamment de lui en dire la signification.

" Comme je le lui refusais et que je lui disais cependant que je tenais beaucoup à ne pas m'en séparer, il me dit qu'il soupçonnait bien ce que signifiait ce mystère. Il me fit entendre qu'il me croyait fiancée à quelque jeune homme. Je le lui laissai croire, en promettant de tout lui confier dans trois mois.

" Depuis ce temps, il ne cesse de me tourmenter pour avancer le moment de cette confidence, si bien que je n'ai pu m'empêcher de me prêter à son désir et que j'ai fixé le temps de cette ouverture au jour, qui suivra celui de notre retour à Québec, lequel se trouvera être mercredi.."

" Je me suis rappelée que vous m'avez dit de choisir une occasion favorable de lui confier ce secret. D'ici à mercredi, je ferai un petit triduum de prières au Sacré-Cœur, à saint Joseph et à sainte Thérèse, pour obtenir que cette confidence ait un bon résnltat sur le cœur de mon très-cher frère."

Quelque temps après, elle écrivit :

" ..... Il y a à peu près quinze jours que je fis ma

confidence à mon frère. Je pense qu'elle aura eu un bon résultat sur son cœur. En lui confiant mon secret, je réunis bien tout ce que j'avais d'éloquence, pour que mes paroles fissent sur lui une bonne impression. Les raisons, que je lui ai données, ne manqueront pas de lui faire faire de salutaires réflexions. Il a été ému et il m'a dit que je faisais bien de choisir la vie religieuse.

" Il voudrait bien savoir maintenant où je vais me faire religieuse ; il me le demande souvent. Je lui réponds toujours que je le lui dirai, quand il sera décidé où je dois aller, et qu'en attendant, je n'en sais rien ; et, en effet, je ne sais si c'est en France ou au Canada, que j'irai faire mon noviciat. Les Carmélites m'annonceront peut-être qu'elles vont venir."

" Je vous dirai, mon Père, que j'aimerais beaucoup mieux aller faire mon noviciat en France, si telle est la volonté de Notre-Seigneur."

Hermine continua de porter cette anneau chéri, qui lui rappelait l'alliance qu'elle avait contractée avec Notre-Seignenr et qu'elle devait bientôt consommer au Carmel.

3. Ses démarches pour correspondre à la grâce de sa vocation.

En même temps qu'Hermine se déterminait à entrer au Carmel, elle sentait une vif désir de voir un grand nombre de jeunes Canadiennes partager son bonheur. " Que de grâces, disait-elle, leurs prières et leurs mortifications attireront sur le Canada." Elle résolut donc de demander aux Carmélites de venir s'établir au Canada, offrit tout son patrimoine pour cette fondation, espérant de la générosité des âmes pieuses le supplément de ce qui manquerait à son offrande pour assurer la fondation.

Des obstacles s'étant présentés, à Québec, à la réalisa-

tion de ses vœux, elle ne se découragea pas, et trouva à Montréal une facilité et des encouragements qu'elle n'avait pas trouvés dans sa ville natale. Elle se décida donc pour Montréal.

Ayant appris que le monastère des Carmélites de Reims était florissant par la piété, la régularité et la charité des sœurs, elle écrivit à la Révérende Mère Prieure, lui exposa son projet, et demanda à être reçue comme novice dans la nouvelle fondation.

Les Carmélites n'étaient pas alors en mesure d'accepter une fondation au Canada ; le personnel leur manquait.

La Révérende Mère Prieure répondit donc, qu'il ne leur était pas actuellement possible de répondre aux pieux désirs qu'on avait de fonder un monastère de Carmélites au Canada.

Cette réponse attrista, mais ne découragea pas Hermine.

Elle voyait qu'un de ses projets ne pouvait pas se réaliser pour le moment, celui d'établir les Carmélites dans sa chère patrie.

" Mais, dit-elle, si les Carmélites ne peuvent pas venir " au Canada, rien ne m'empêchera d'aller moi-même " en France et de solliciter mon admission."

Elle écrivit en ce sens à la Révérende Mère Prieure, lui exposa l'état de son âme, celui de sa santé, lui dit pour quels motifs elle désirait entrer au Carmel,et sollicita la faveur d'être admise comme postulante dans leur monastère de Reims.

La nouvelle postulante était faible de corps,mais son âme était pleine de force et d'énergie ; ses intentions étaient les plus droites et les plus pures. Elle ne voulait entrer au Carmel qne pour plaire à Jésus, honorer sa sainte Mère et porter sa Croix.

Ses sentiments si pleins de foi, si pieux, si élevés, si généreux,ne laissèrent aux Carmélites aucun doute sur la vocation surnaturelle et divine de la postulante.

4. Comment Hermine reçut le nom de Sœur Thérèse de Jésus.

Dans un entretien, où Hermine ouvrait à son directeur son âme et ses désirs, la jeune fille se montra si pénétrée de l'appel intérieur, que Dieu lui faisait, que son directeur ne put s'empêcher de lui dire : " Allons ! puissiez-vous être un jour Thérèse de Jésus" ! La jeune fille souriant : " Que je serais heureuse" ! dit-elle.

Six mois s'étaient écoulés. Durant ce temps, Hermine avait souvent écrit aux Carmélites de Reims. Dans la dernière de ses lettres, si fervents étaient les désirs exprimés, si résolue la demande d'être admise que la Mère Prieure émue, crut devoir assembler le Chapitre pour se mettre en mesure de donner une réponse définitive.

Toutes les lettres d'Hermine furent relues. Les religieuses pénétrées de ce doux parfum, de ces désirs si célestes, se prononcèrent d'une voix unanime pour l'admission.

" Mais, mes Sœurs, dit la bonne Mère Prieure, quel nom donnerons-nous à cette enfant que Dieu nous envoie ? " En réponse à cette question, bien des noms furent d'abord proposés.

Vint enfin le tour de la Maîtresse des novices : " Ma mère et mes sœurs, dit-elle, Dieu a ses vues sur cette enfant : douce fleur qui va s'éclore dans notre Carmel, elle en sortira un jour pour aller porter au lointain Canada l'esprit de notre sainte mère : n'est-il pas juste qu'elle y porte aussi son nom ? Peut-être Dieu lui donnera-t-il de devenir un jour dans sa patrie la Mère spirituelle d'un grand nombre d'âmes, qu'entraînera son exemple." A ces

paroles, toutes les religieuses, touchées et pleines d'espérance, n'eurent plus qu'une voix pour lui décerner ce nom si cher.

On écrivit au directeur, le chargeant de faire part à Hermine de son admission et du nom qui lui était donné. Le directeur se rappelant la conversation qu'il avait eue avec la jeune fille, pensa qu'elle avait dû solliciter la faveur de porter ce nom. La jeune fille, à son tour, crut devoir quelque reconnaissance au directeur, dont les instances lui avaient sans doute obtenu la faveur tant désirée. Mais non, Dieu avait entendu le secret désir de cette âme innocente, et avait tout fait voulant sans doute l'attacher par un lien plus fort à sa sainte vocation.

Dieu ne frustrera pas non plus, espérons-le, la pieuse pensée qui avait présidé au choix de ce nom béni. Oui, notre Thérèse de Jésus deviendra la Mère spirituelle de bien des âmes inncentes, qui, dans notre Carmel de Montréal, accourront à l'odeur des parfums si doux qu'ont exhalés ses aimables vertus.

5. *Consolations et épreuves.*

Son admission et le nom qu'elle reçut furent pour Hermine une source d'ineffables consolations. " Mon cœur, " disait-elle, surabonde de joie, à la pensée que j'ai eu " le bonheur d'être choisie afin de m'immoler au Carmel " pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Je porte- " rai donc le beau nom de la sainte Mère du Carmel, " Thérèse de Jésus ! Oh ! comme je m'efforcerai de de- " venir une véritable fille de Sainte Thérèse, en aimant " beaucoup Jésus, sa Croix et sa très-sainte Mère."

Hermine voulut commencer dans le monde à mener, autant que possible, la vie de Carmélite. Elle comprenait que les Carmélites étaient choisies afin de s'immoler par la prière et la mortification, en union avec Jésus-Christ,

pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Elle résolut donc de rester toujours intimement unie à Jésus-Christ, d'offrir toutes ses prières, ses actions, ses souffrances, en union avec Jésus-Christ, pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. De là, ce zèle qui éclata en elle, surtout dans les derniers temps, pour répandre à Québec les images du Sacré-Cœur de Jésus, et en propager la dévotion. " Car, disait-elle, c'est par le Sacré-Cœur de Jésus que Dieu sera glorifié et que les âmes seront sauvées."

Elle avait reçu de Reims, le scapulaire du Carmel et elle le portait avec la plus grande dévotion.

On ne soupçonnait pas tout ce qu'il y avait dans son cœur d'amour pour Jésus et pour les âmes ; on ne soupçonnait pas que sous la robe de soie qu'elle portait pour ne pas se singulariser, cette enfant était déjà revêtue des livrées sévères du Carmel, et que tout les soupirs de son cœur étaient pour Jésus, pour sa Croix, pour sa très-sainte Mère.

Hermine éprouvait de bien douces consolations depuis qu'elle était admise au Carmel, et qu'elle avait reçu le nom qu'elle devait porter en religion. Depuis ce temps elle signa du nom de Thérèse de Jésus P. C. I. (postulante Carmélite indigne) toutes les lettres qu'elle écrivit aux personnes qui avaient le connaissance de son secret. Sa joie était bien douce quand elle pouvait signer *Thérèse de Jésus.* Ce nom avait toutes ses préférences.

Jésus-Christ dit à ceux qui veulent venir après lui qu'ils doivent se charger de la croix. Il y a, en effet, des peines bien grandes et des croix bien lourdes pour ceux qui veulent le suivre. Il a soin de ménager des souffrances particulières à tous ceux qu'il appelle à s'attacher à lui plus étroitement. Thérèse de Jésus était appelée à suivre son divin époux dans la voie du sacrifice et à s'immoler avec lui. Elle aura donc part à sa Croix ; elle

passera par des peines intérieures, des inquétudes, des désolations,que comprennent seulement ceux qui les ont éprouvées.

Dieu purifiait de plus en plus cette belle âme ; il la détachait plus parfaitement de la terre ; il la rendait chaque jour plus conforme au divin modèle.

Elle nous parle de ses peines et de ses angoisses, de ses désolations et de ses perplexités. On est tout surpris de voir avec quelle assurance et avec quelle droiture elle sait se diriger dans ces différents états.

Pour comprendre d'où venait à Thérèse de Jésus ce discernement pour se conduire dans les différents états par où elle passait, rappelons-nous qu'elle faisait ses délices de la lecture de Rrodiguez et de la vie de saint Ignace.

Ce qu'elle remarquait le plus dans cette vie, c'était d'abord le zèle du saint pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, ensuite sa conduite pleine de prudence et de sagesse au milieu de ses troubles et de ses perplexités, dans les consolations et dans les désolations. Elle avait beaucoup réfléchi sur les règles du discernement des esprits,qui l'aidaient si puissamment à distinguer en elle les mouvements de la nature et ceux de la grâce, comme on peut le remarquer en plusieurs passages de ses écrits.

La lecture de Rodriguez perfectionnait son jugement dans l'intelligence des choses spirituelles, et la préserva de cette dévotion purement sentimentale, qui égare un si grand nombre d'âmes.

Qu'il est touchant de l'entendre raconter tout ce qui se passe dans son cœur, ses inquiétudes, ses combats, son agonie, quand l'heure du sacrifice approche ! Comme on souffre avec cette chère enfant ! Mais aussi, comme on est édifié en voyant sa fermeté, sa confiance en Dieu, sa patience, son recours à la prière.

Dans les consolations, quand son cœur surabonde de joie, elle reste humble. Dans les désolations, quand, suivant son expression, les eaux de la tribulation l'environnent, elle reste calme, patiente, confiante, priant : elle attend le secours de Dieu.

Dans ces différents états, elle ne fait pas une seule fausse démarche. Elle a présentes à l'esprit les règles de conduite, qu'elle a lues dans la vie de saint Ignace, elle les suivra toujours fidèlement. Grâces à cette sagesse, aucun obstacle ne l'empêchera jamais d'avancer toujours vers le Carmel.

Ce qui étonne encore dans cette enfant, c'est la fermeté, le courage et l'énergie qui se développent en elle, depuis le jour de sa vocation. Ce n'est plus cette jeune fille timide, qui n'aime que la maison paternelle, qui ne peut se faire à l'idée d'être séparée de sa mère. Elle a compris que, pour donner à Jésus des preuves de son amour, il faut accepter tous les sacrifices et se séparer de ce qu'on a de plus cher. Son amour pour sa mère et sa famille, loin de s'affaiblir en elle, se perfectionnera et atteindra le sublime de l'héroïsme chrétien.

Thérèse de Jésus s'élève à des considérations surnaturelles :

" Je puis être plus utile et faire plus de bien à ma " famille au Carmel que si je reste à Québec. A Québec, " je puis rendre quelques services, procurer quelques " consolations à maman et à ma famille, et encore " pour combien de temps ? Au Carmel, je prierai, j'of- " frirai ma vie, je m'immolerai à Dieu pour maman, pour " mes frères et pour tous ceux que j'aime, et ainsi j'atti- " rerai sur eux les bénédictions du ciel. Ce ne seront " plus des consolations terrestres que je leur procurerai ; " mais je veux leur obtenir des grâces surnaturelles et " célestes qui l'emportent sur tout ce qui est terrestre.

" Le bon Dieu bénira maman et mes frères en voyant la " pauvre petite Thérèse de Jésus, qui suppliera pour eux, " qui acceptera toutes les pénitences et s'imposera toutes " les mortifications pour que maman soit toujours heu- " reuse, pour que mes frères évitent toujours le péché " mortel, pour que mes oncles et mes tantes, mes cousins " et mes cousines et tous les membres de ma famille " restent toujours des enfants de Dieu. Ainsi j'aimerai ma " famille d'un amour plus véritable et plus parfait que je " ne l'ai fait jusqu'à présent, et je lui serai beaucoup plus " utile en vivant au Carmel que si je restais à Québec."

Voilà comment l'amour de Jésus avait élevé et perfectionné tous les sentiments de cette douce enfant.

Thérèse de Jésus ne veut plus agir que par amour pour Jésus. Cet amour lui donne de la force, et cette jeune fille, si faible de corps et si délicate, étonne par son courage et son énergie. Pour obéir à la voix de Dieu, elle est déterminée à traverser seule l'océan : " Il le faudra bien," dit-elle, " si je ne trouve personne pour m'accompagner, puisque le bon Dieu me veut au Carmel."

Son cœur est brisé ; elle comprend, elle sent toute la grandeur et l'étendue du sacrifice ; sa détermination est un mystère, qu'elle ne peut s'expliquer. Elle n'a qu'une pensée : " Je veux Jésus, sa Croix, sa très-sainte Mère, et je ne dois reculer devant aucun sacrifice pour trouver ces trésors. Je les trouverai au Carmel ; rien au monde ne m'empêchera de m'y rendre : Dieu le veut ! "

6. Maladie d'Hermine.

Mais Jésus visita son épouse par une nouvelle épreuve. Pendant que notre fervente postulante ne pensait qu'à se disposer à partir pour le Carmel, son céleste époux lui envoya une maladie bien grave, qui la réduisit à une telle faiblesse qu'on pouvait croire que sa dernière heure était

proche. Voici ce que sa bonne mère écrivait à cette époque :

" Hermine est dans un état de maladie et de faiblesse " tel, qu'il lui sera impossible de vous écrire d'ici à " plusieurs semaines. Elle ne prend presque aucune " nourriture et souffre de douleurs de tête et d'estomac. " Si elle toussait, il ne faudrait pas grand temps pour " l'emporter ; mais heureusement qu'elle ne tousse pas " du tout. J'en suis très-inquiète. Je la tiens en grand " repos, je lui abrége ses exercices de piété. J'espère, " quand vous lui écrirez, que vous ne manquerez pas de " lui recommander de modifier son règlement, qu'il lui est " impossible d'observer pendant le temps de sa maladie."

7. *Elle modifie son règlement.*

Hermine fit avec beaucoup de docilité tout ce que sa mère lui recommandait ; elle modifia son règlement pour le temps de la maladie, et voici les résolutions qu'elle prit alors :

" Que la Croix de Jésus soit mon partage et que son amour soit mon trésor !

" Voici pour moi le moment de pratiquer, en union avec Jésus-Christ, l'abandon et la conformité à la très-sainte volonté de Dieu.

" Les peines et les souffrances de la vie présente durent peu de temps et sont bien légères, si nous les comparons à ce bonheur immense que Dieu nous réserve éternellement dans le ciel.

" Je ne me lèverai de mon lit et je ne sortirai de la maison qu'avec une permission expresse de maman, et je lui obéirai avec la plus exacte ponctualité et la plus parfaite abnégation, pensant à mon céleste époux, qui s'est fait obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la Croix.

" Je prierai maman de me faire une courte prière le

matin et le soir, et je m'unirai à elle d'esprit et de cœur. Mon oraison consistera uniquement à répéter souvent, pendant la journée, dans mon cœur : O Jésus ! mon céleste époux, qui avez tant souffert pour moi, accordez moi la grâce de m'unir à vous dans vos souffrances, et de souffrir avec patience et amour. Il est bon pour moi de souffrir avec mon époux bien-aimé.

" Dans mes souffrances de tous les jours, j'aurai quatre intentions : Ma première intention, depuis le matin jusqu'à neuf heures, sera de m'offrir à Dieu, comme un agneau immolé avec Jésus, et je dirai à Jésus : O mon époux bien aimé ! je m'unis à vous, pour offrir à Dieu le Père tout ce que je souffre, pour maman, mes frères et tous mes parents.

" Depuis neuf heures jusqu'à midi, je dirai à Jésus : O Jésus ! mon époux bien aimé, je m'unis àvous pour offrir à Dieu toutes mes souffrances, pour la conversion des pécheurs et le triomphe l'Eglise.

" De midi à trois heures, je dirai à Jésus : O Jésus ! mon époux bien aimé, je m'unis à vous pour offrir à Dieu toutes mes souffrances, afin que vous appeliez au Carmel plusieurs jeunes Canadiennes.

" De trois heures jusqu'à ce que je m'endorme, je dirai à Jésus ; O Jésus ! mon époux bien aimé, je vous offre mes souffrances pour vous remercier de la grâce, que vous m'avez faite en me choisissant pour votre épouse du Carmel, et, comme Carmélite, je vous prie de bénir et de sauver l'Irlande." (1)

Pendant cette maladie, Hermine disait souvent à Jésus : " O Bon Jésus ! vous voyez que je ne refuse pas

---

(1) (Chaque Carmélite de Reims s'offre à Dieu et prie particulièrement pour un pays qui lui est désigné. Hermine, connaissant cette pratique, avait prié ses Sœurs de Reims de lui faire connaître pour quel pays elle devait particulièrement offrir ses œuvres à Dieu. Ses Sœurs lui répondirent que l'Irlande lui était échue en partage.)

de mourir, mais cependant je voudrais bien mourir Carmélite, si c'est toutefois votre sainte volonté."

8. Rétablissement d'Hermine. Sa persévérance. Son entrée au Noviciat.

Jésus écouta la prière de son épouse, qui ne désirait vivre que pour pouvoir s'unir plus intimement à lui, et s'immoler plus parfaitement avec lui. Il voyait qu'elle ne désirait vivre, quelque temps encore, que pour pouvoir posséder plus parfaitement son Cœur, sa Croix, sa très-sainte Mère.

Il l'exauça ; ses forces lui revinrent peu à peu, et quelques jours après, sa bonne mère pouvait écrire les lignes suivantes. " Hermine est mieux, et je l'attribue aux prières que nous avons adressées au doux Cœur de Jésus, et aux promesses, que j'ai faites aux âmes du purgatoire, pour son rétablissement. J'ai aussi promis à Notre-Seigneur une chose, qu'il vous sera agréable d'apprendre : de sacrifier généreusement Hermine aux desseins, qu'il a sur elle. Ces prières et ces promesses ont été largement récompensées, Notre-Seigneur permettant que, dès jeudi dernier, un mieux sensible s'opérât dans l'état d'Hermine. Je vous assure, mon Père, qu'elle été dangereusement malade."

Notre-Seigneur accorda donc à Thérèse de Jésus la santé qui lui était nécessaire pour marcher à de nouveaux sacrifices, et aller consommer son immolation au Carmel.

Cependant, les jours qui s'écoulèrent depuis son rétablissement jusqu'au moment de son arrivée à Reims, ne furent pas exempts de grandes peines intérieures, à cause des obstacles qu'elles rencontrait de tous côtés et des nombreuses tentations, qui tendaient à la jeter dans le découragement. Avec l'aide de Dieu, son courage se

soutint jusqu'à la fin, et bien souvent Dieu envoya à son enfant les plus douces consolations, qui inondaient son cœur et la laissaient dans la paix et dans ce bonheur, que le monde ne connaît pas, mais que connaissent les filles de Sainte Thérèse, qui ont choisi la Croix pour leur partage.

Enfin, après avoir traversé l'océan, au moment d'entrer dans le lieu de son repos, Thérèse de Jésus, le cœur rempli d'une paix et d'une joie célestes, répète encore : " Mon cœur surabonde de joie et de consolation. Le Carmel est pour moi la porte du paradis, le palais où le Roi des Rois veut bien recevoir son indigne épouse."

Il appartient aux Carmélites, sœurs de Thérèse de Jésus, qui ont vécu avec elle, de nous la faire connaître telle qu'elle fut au Carmel de Reims, depuis son entrée jusqu'à sa douce mort.

Son heureux caractère s'épanouissait dans toute son aimable beauté.

Le lis, planté dans un terrain qui lui convient moins, ne saurait croître et s'épanouir ; mais, dès qu'il trouve un sol plus favorable, il grandit, éclot et embaume l'air de ses parfums.

Ainsi fallait-il que notre lis du Carmel fût transporté dans la terre que Dieu lui avait préparée ; il lui fallait le jardin de l'époux, la terre bénie du Carmel : C'est là que cette tendre fleur devait éclore, s'épanouir dans sa sainte beauté et répandre autour d'elle les plus célestes parfums.

9. *Ferveur et bonnes résolutions d'Hermine.*

Nous croyons que c'est ici le lieu d'ajouter quelques notes tirées du cahier de Thérèse de Jésus.

A mesure qu'elle s'affermissait de plus en plus dans sa

vocation, les motifs qui devaient la diriger, la conduite qu'elle devait suivre, s'éclairaient de nouvelles lumières.

A la date de 1872, nous trouvons, parmi ses écrits spirituels, les réflexions et les résolutions qui suivent :

Motifs de ma vocation au Carmel.

" Le seul motif, qui doit me déterminer à devenir Carmélite, c'est l'amour pour Notre-Seigneur et le dévouement pour le salut des âmes. Tout ce à quoi je dois m'attendre, c'est la souffrance. Voilà quelle doit être la vie d'une Carmélite : vie de souffrance et d'immolation. Une Carmélite doit être un agneau, immolé pour l'amour de Notre-Seigneur et le bien des âmes.

" Je veux accepter avec joie les ennuis, les épreuves, dont il plaira au Seigneur de m'accabler. Quelles que soient mes tribulations, elles ne me feront pas changer de résolution. Mais je dirai à Notre-Seigneur : Rien, ô Jésus ! ne m'ébranlera dans la résolution que j'ai de vous être consacrée."

Vie de foi et de charité.

" Vivre d'un esprit de foi et de charité, c'est là toute la vie d'une Carmélite, c'est là tout ce que doit chercher une Carmélite. Vivre d'un esprit de foi, c'est accepter tout, comme venant de la main de Dieu pour notre plus grand bien, les afflictions, les souffrances, les maladies, les différentes peines.

" Dieu ne permettra pas que nous soyons tentés ou éprouvés au-delà de nos forces. C'est pourquoi il ne faut pas nous décourager dans les tentations et les épreuves.

" Comme il nous faut quelque bonne pensée pour nous soutenir pendant ce pèlerinage quelquefois si long et si douloureux de la vie présente, nous devons élever sou-

vent nos yeux et notre cœur vers le ciel, seul objet digne de nos désirs, et nous rappeler, au milieu de nos désolations, ces paroles si consolantes de saint Paul :

" Le moment si court et si léger des afflictions que nous souffrons en cette vie, produit en nous le poids éternel d'une souveraine et incomparable gloire. C'est pourquoi nous ne considérons point les choses visibles, mais les invisibles, parce que les choses visibles sont temporelles et passent avec le temps ; mais les invisibles sont éternelles et ne finissent jamais.

" Vivre d'un esprit de charité, c'est nous sacrifier, nous immoler, nous offrir entièrement pour le salut et la perfection de tous, surtout de ceux qui nous sont le plus chers, afin que Jésus soit glorifié. Cette vie de charité, c'est la vie d'une Carmélite."

Mes mortifications.

" Je me mortifierai dans la nourriture en prenant en petite quantité les aliments qui flattent le plus le goût. Ainsi je m'accoutumerai à me vaincre.

" Je me mortifierai en réprimant la curiosité des yeux. Je m'estimerai bienheureuse, quand, pendant une journée, j'aurai pu prendre sur moi de ne pas regarder avec curiosité les toilettes des dames.

" J'ai appris que dans quelques provinces du midi de la France, les jeunes filles, lorsqu'elles ont des vêtements neufs, les apportent à l'église et les font bénir par le prêtre. Je trouve cette coutume bien édifiante. Pour obtenir la grâce de mortifier l'esprit de mondanité, j'aurai toujours soin de faire bénir mes robes et tout ce qui sert à ma toilette. Cette bénédiction empêchera le démon de faire naître dans mon cœur des sentiments de vanité à l'occasion de mes vêtements et de mes parures. Les bénédictions de l'Eglise portent toujours bonheur.

" Je n'emploierai que le moins de temps possible à ma toilette.

" J'éviterai de me regarder dans le miroir, excepté lorsqu'il y aura une vraie nécessité.

" Je ne me servirai jamais de parfums, pas même de savon parfumé. Le savon ordinaire me suffira.

" Je pratiquerai la pauvreté en évitant d'avoir un grand nombre de robes, de gants, de fichus, etc. J'éviterai aussi d'avoir des ornements superflus dans ma chambre.

" Je me procurerai, en cachette, quelque gilet d'une flanelle grosse et rude, qui puisse bien m'agacer la peau. Ainsi je me préparerai à la vie du Carmel, qui ne sera qu'un long martyre et une mort continuelle.

" Dans le maintien, je m'efforcerai de me tenir bien droite ; j'éviterai de m'appuyer et de chercher mes aises dans ma posture.

" Je veux ainsi, par une mortification continuelle dans les plus petites choses, me préparer à devenir une vraie Carmélite.

" Que Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ, la sainte Vierge et sainte Thérèse, ma bonne mère, me viennent en aide, afin que je puisse observer ces diverses pratiques ! Amen."

Invocations à sainte Thérèse.

" Sainte Thérèse, épouse bien-aimée de Jésus, priez pour nous.

" Afin que nous obtenions le don de la prière, qui est la source de toutes les autres grâces, sainte Thérèse, intercédez pour nous.

" Afin que nous ayons une aversion extrême des moindres fautes, sainte Thérèse, intercédez pour nous.

" Afin que nous soyons un jour tous réunis dans le ciel, sainte Thérèse, intercédez pour nous."

Les lettres d'Hermine vont nous faire connaître ce qui se passait dans son cœur depuis le jour de sa vocation.

---

1. Consolations.

Québec, 27 Mai, 1872.

Comment vous exprimer les sentiments de reconnaissance, dont mon âme est remplie envers Notre-Seigneur, pour la grande grâce, qu'il daigne me faire, de m'appeler, moi, pauvre petite créature, si indigne et si ingrate, au grand bonheur de la vie religieuse ? Puis-je bien croire que c'est la même petite enfant, autrefois si dissipée, si éloignée de penser à la vie religieuse, et qui maintenant tressaille de joie à la seule pensée de l'embrasser ? N'est-ce pas, mon Père, que le Seigneur est admirable dans ses voies, d'avoir changé ainsi mon cœur, de l'avoir tourné vers le seul bien désirable ? Remercions-le, n'est-ce pas, mon Père, de ce qu'il daigne faire de moi une si heureuse créature. Oui, mon Père, depuis que le bon Dieu m'a fait la grâce de la vocation religieuse, mon cœur éprouve une joie toute nouvelle ; je n'ai plus de ces inquiétudes, qui me tourmentaient autrefois au sujet de l'avenir, de ces craintes de ne pas persévérer, qui me rendaient toute triste. Le bon Dieu m'en a délivrée, en me trouvant le moyen de lui assurer à jamais mes affections.

Cependant, au milieu de ces transports de bonheur, pour vous parler avec toute la sincérité et la confiance que je vous dois, je vous avouerai que j'ai quelquefois des moments de tentation. Ce matin, mon cœur battait, et savez-vous pourquoi ? N'allez pas croire, mon bon Père, que le cœur de votre enfant battait de voir enfin bientôt arriver le moment où elle serait toute entière au Seigneur, Hélas ! non. Ce misérable petit cœur, tou-

jours entraîné vers la terre, craignait de se donner trop tôt au bon Dieu. "Pourquoi ne pas encore jouir de la vie avant de t'ensevelir dans le cloître?" répétait ce pauvre cœur tout effrayé. Mais ce sont les mouvements de la nature, dont vous m'avez bien prévenue, et que vous m'avez appris à combattre : ce que je ferai, je l'espère, avec la sainte grâce de Dieu. Ne m'avez-vous pas dit ausssi : " Pas de couronne sans combats." Il faut donc combattre pour obtenir la couronne de Carmélite.

Vous comprenez, mon Père, que malgré tout ce que je viens de vous dire, je suis, au fond, bien contente. Car quoique j'aie ces tentations, je serai bien heureuse quand le moment sera arrivé de sortir de ce misérable monde si rempli d'ennuis.

Enfin, tout pour la plus grande gloire de Dieu ! telle était la devise de saint Ignace, votre Père et Fondateur, et elle était bien encore le but de toutes les actions et démarches de ma mère sainte Thérèse.

---

2. *Tentations et inquiétudes..*

17 Juin. 1872.

Pour les tentations qui me venaient au sujet de ma vocation lorsque j'étais à Montréal, je m'empresse de vous dire que je n'en suis plus autant tourmentée. Cependant, mon pauvre petit cœur soupire quelquefois à la pensée du grand sacrifice, qu'il me faudra faire en me séparant de ma bien-aimée mère pour suivre Notre-Seigneur dans la voie de la sainte Croix ; mais les considérations, que vous me fites lorsque ces pensées m'attristaient à Montréal, m'aident à surmonter ces tentations, et me déterminent à me donner toute entière à ce Dieu Sauveur, qui s'est donné tout entier à nous.

3. *Prière et patience.*

26 Juin 1872.

Notre-Seigneur veut bien que je sois encore tourmentée de perplexités et d'anxiétés : votre lettre ne les a calmées que pour un moment.

Il me vient une infinité d'inquiétudes plus ou moins absurdes, mais toujours bien pénibles, au sujet de ma vocation. Il est un peu difficile de vous exposer tout cela dans une lettre ; et puis ces pensées et ces inquiétudes sont si absurdes, si ridicules, que j'ai honte de les confier même au papier. Je dois dire que je me sers plus souvent du remède, que vous m'avez conseillé dans les moments de peine, et que saint Ignace mettait si bien en pratique : prier et patienter ; et je prie et je patiente jusqu'à ce qu'il plaise à Notre Très-Aimable Seigneur de m'en délivrer. D'ailleurs, je suis plus résignée à souffrir, et même quelquefois, j'en suis contente. Je comprends mieux ce que vous m'avez dit si souvent : Il faut souffrir avec Notre-Seigneur pour jouir avec lui. Pourvu que je lui sois fidèle, c'est tout ce que je demande.

---

4. *Fête du Précieux Sang. Bonheur de penser à sa sainte vocation.*

L'Islet, 7 Juillet 1872.

Que le Sang Très-Précieux de Jésus nous purifie de toutes nos souillures et nous inonde de ses chastes délices !

Oui, mon bien vénéré Père, voilà le désir que je forme en ce jour de la Fête du Précieux-Sang. Que le Sang de Jésus soit le remède à toutes nos plaies, le baume à toutes nos douleurs.

Nous sommes à l'Islet depuis jeudi. Le bazar a eu lieu ces trois jours derniers, et, ce soir, a eu lieu le concert auquel je n'ai pas voulu assister, ne trouvant pas que ce soit la place d'une future Carmélite.

D'ailleurs, j'avais une bonne raison pour m'en disperser, savoir : que mon mal de tête m'empêche de veiller tard. C'est donc pendant que tout le monde s'amuse, que votre enfant prend la plus douce récréation pour son cœur. Elle pense à sa sainte vocation et remercie le bon Dieu du bonheur ineffable d'être appelée au Carmel.

---

5. *Confiance et humilité.*

15 Juillet 1872.

Depuis quelque temps, je me sens bien consolée, et j'appelle avec plus de confiance sainte Thérèse, ma bonne mère ; cependant, mon Père, je suis bien loin d'avoir la ferveur que je voudrais, et tout en étant persuadée de la certitude de ma vocation, je n'éprouve pas de bonheur à cette pensée ; au contraire, j'y suis fort indifférente, hélas ! Je confesse que j'ai mérité d'être privée des sentiments de bonheur, que j'éprouvais d'abord à la pensée de la vie religieuse : car je n'ai pas estimé cette grâce comme je le devais.

---

6. *L'esprit du Carmel.*

21 Juillet 1872.

Que l'amour du divin Cœur de Jésus enflamme à jamais nos cœurs !

Je vous suis infiniment reconnaissante, mon bien vénéré Père, pour tout ce que vous me dites dans votre lettre. Vous me faites bien comprendre ce que doit être une véritable Carmélite ; que c'est au Calvaire qu'elle doit

suivre son divin époux ; que c'est là qu'elle doit être crucifiée avec lui. Puissé-je avoir le courage de mener une vie de pénitence et de sacrifice ! Mais hélas ! mon Père, que je redoute ma nature si faible, si lâche, quand il s'agit de sacrifices ! Il me semble que n'aurai jamais le courage de me mortifier. Ah ! priez donc Notre-Seigneur, mon bon Père, pour qu'il me donne une véritable esprit de Carmélite, qui ne cherche qu'à s'immoler, à se sacrifier pour la gloire de Dieu et le salut du prochain.

---

7. *Nouvelles consolations.*

31 Juillet 1872.

Que le Seigneur soit à jamais béni de sa miséricorde, et qu'il daigne nous accorder à tous la protection du glorieux saint Ignace !

Bénir à jamais la bonté et la miséricorde de Notre Seigneur, tel est le sentiment qu'excitent en moi tant de grâces que je reçois. J'étais une malheureuse pauvre petite créature en proie à la plus profonde des misères, quand Jésus, le Roi de Rois, a bien voulu me retirer de cet abîme de malheur où j'étais plongée, et me choisir pour être au nombre de ses épouses chéries.

N'est-ce pas maintenant que je dois dire : " Je ne m'appartiens plus à moi-même, mais à celui qui m'a rachetée avec tant d'amour ?" Puissé-je lui être à jamais consacrée et continuer de chanter dans le ciel le cantique de la reconnaissance ! C'est alors que nous connaîtrons dans toute son étendue la miséricorde du Seigneur, et que nous comprendrons véritablement quel doit être notre amour pour un Dieu si bon. Sur cette pauvre terre, hélas ! on parle de reconnaissance à Dieu, mais les actions démentent souvent les paroles. Il en est ainsi pour moi, mon Père. Je dis que j'aime le bon Dieu et que je lui suis

reconnaissante, et, quand vient l'occasion de le prouver, je suis lâche, je ne veux plus sacrifier un peu d'humeur et d'amour propre, ou accepter quelque souffrance pour la gloire de Dieu.

Mon cœur est toujours inondé d'ineffables consolations à la pensée de ma vocation : j'éprouve tant de bonheur que, quelquefois, je crains presque de ne me faire religieuse qu'avec l'idée d'être heureuse, et qu'à la première contrariété, je ne me décourage et ne veuille sortir.

C'est pourquoi je prie Notre-Seigneur de me donner bien des épreuves d'ici à mon entrée au Carmel, afin que mon désir, en embrassant la vie religieuse, soit de souffrir et de mourir à moi-même, puisque ce sont là les sentiments que doit avoir une vraie fille de Sainte Thérèse.

Je ne m'étonne plus maintenant de voir les religieuses toujours chercher à engager les jeunes filles à suivre leur exemple ; j'éprouve les mêmes sentiments, mon bon Père ; je voudrais que toutes les personnes que j'aime pussent goûter les délices, qui inondent mon cœur ; et quand je vois des jeunes filles que j'aime, je demande à notre cher Maître d'en faire de bonnes Carmélites. Si toutes mes demandes sont exaucées, nous aurons un grand nombre de religieuses dans notre couvent du Carmel.

A propos des jeunes filles, je vous prie, mon bien vénéré Père, de vouloir bien demander à Notre-Seigneur, de me rendre bien prudente avec elles, afin que, ne manquant pas à leur égard aux règles de la charité, j'agisse cependant de manière à ne pas trop les attirer à la maison et à éviter ainsi de nombreuses visites, qui pourraient me laisser peut-être quelque désir d'aller dans le monde, ce qui serait si contraire à ma vocation.

Dernièrement Notre-Seigneur m'a fait voir combien la vertu de prudence me manque, et combien elle m'est nécessaire pour ne point affaiblir, par de trop fréquents

rapports avec le monde la force de ma vocation. Je me suis trouvée dans une occasion où il m'aurait fallu témoigner moins d'amitié que je n'ai fait. Maman, en mère sage et prudente, m'a montré combien il était dangereux de chercher à attirer les jeunes personnes. J'ai beaucoup regretté ma conduite, et en même temps remercié le bon Dieu de m'avoir donné cette chère maman, qui cherche si sincèrement mon bonheur.

---

8. Zèle pour inspirer aux jeunes filles l'amour de Notre-Seigneur.

17 Aout 1872.

J'ai besoin de bons conseils au sujet des jeunes filles, dont la fréquentation me donne souvent des inquiétudes. Je crains toujours d'être imprudente et de me trop répandre dans le monde, sous le beau prétexte de gagner des épouses à Notre-Seigneur. Car, quoique je ne voie que peu de jeunes filles, de temps à autre, c'est toujours plus de distractions pour moi qui avais l'habitude de mener une vie si retirée et si tranquille. Cependant je n'agis jamais sans implorer le secours du Sacré-Cœur, de Notre-Dame du Sacré-Cœur, de saint Joseph et de sainte Thérèse, et sans consulter ma chère maman. Je n'avance pas à grand'chose, et je crois que le mieux serait de prier et d'abandonner toute société. Ces pauvres jeunes filles sont si peu portées à aimer Notre-Seigneur, l'esprit du monde est bien plus fort dans leur cœur que celui de notre cher Sauveur. Cependant, dernièrement, j'ai pu passer les oraisons jaculatoires pour le temps de la toilette à une jeune personne de mes connaissances. En les copiant, j'ai changé quelques expressions, qui me paraissaient ne pas convenir à une enfant qui ne pense qu'aux bals et aux soirées mondaines.

Peut-être trouverez-vous étrange que j'aie pensé à communiquer ces oraisons à une jeune fille de ce genre. Mais j'ai l'intime confiance qu'elles auront un effet merveilleux sur son cœur. Elles sont remplies de tant d'onction, qu'on ne peut, ce me semble, les dire sans être pénétré des sentiments qui y sont renfermés. Pour moi, plus je dis ces oraisons jaculatoires, plus je sens mon cœur se remplir d'affection pour Notre-Seigneur et se détacher insensiblement de toutes les vanités périssables. Qui sait si elles ne seront pas pour cette personne le principe d'une sainte vocation, comme je prie Notre-Seigneur de le lui inspirer, et à combien d'autres encore..... Mon ambition est grande, mon bien cher Père, je voudrais que toutes les jeunes filles de Québec vinssent s'enfermer dans les murs bénis de mon cher Carmel.

---

9. *Perplexités.*

29 Août 1872.

Que la volonté du Seigneur s'accomplisse toujours en nous !

J'ai grand besoin de vous écrire, mon bon Père, de me retremper dans les heureuses et saintes dispositions, qui m'animaient lors de mon départ de Montréal. Mais, mon Père, à quelles perplexités nouvelles je me trouve réduite ! Je voudrais que vous pussiez voir l'état de mon pauvre cœur : vous en auriez grande pitié. Tout mon courage, toutes mes saintes résolutions de devenir Carmélite, de quitter mon pays, ma famille, tout m'a abandonnée ; et quand je considère l'inconstance de mon cœur, qui chancelle et hésite dès que les contradictions surviennent, je me trouve en proie à de bien pénibles doutes touchant la volonté de Dieu et la sincérité de mes sentiments ; si bien que j'en suis venue à croire que vrai-

ment tout le désir que j'ai eu de devenir Carmélite ne m'a été inspiré que par l'espérance de m'attirer l'estime du monde, et que la persévérance que j'ai fait paraître dans ces désirs, (car bien souvent je m'en suis sentie détournée intérieurement,) n'a été soutenue que par la crainte de passer pour inconstante en renonçant à ces saints désirs. Que ces pensées m'affligent profondément, mon Père ; veuillez prier pour moi : vous voyez quel grand besoin j'ai de la grâce du Seigneur.

Je me jette toute entière avec ma peine dans le Sacré-Cœur de notre aimable Sauveur, en qui seul j'espère trouver la consolation et l'éclaircissement de mes doutes.

Je sais bien que vous allez me dire de prendre courage, que je suis bien appelée au Carmel, que je n'en dois pas douter. Mais je me dis que vos paroles vous seront suggérées par les sentiments que je vous ai toujours exprimés, lesquels, je le crois bien, n'étaient pas sincères. Autrement serais-je toujours dans ces doutes dès que je rencontre des contradictions ? Hésiterais-je un instant à me sacrifier toute entière à Notre-Seigneur ?

Mais, mon Père, voilà assez de lamentations. J'use certainement de trop de liberté en venant vous raconter ainsi toutes mes tristesses, qui, j'en suis sûre, quoiqu'elles me semblent nouvelles, ne sont que la répétition de ce que je vous ai dit dans d'autres lettres. Ne m'accusez pas de trop de liberté, mon Révérend Père ; si je vous ennuie, accusez seulement votre trop grande indulgence, qui me porte à vous ouvrir mon cœur avec tant de confiance.

Mes lettres pour Reims sont parties vendredi dernier.

Au sujet des mortifications que vous m'avez recommandé de pratiquer, je n'ai pas à vous donner de nouvelles bien satisfaisantes. Je suis bien immortifiée, plus que je ne l'aurais cru, car ce genre de mortification me

paraissait si aisé. J'y trouve beaucoup à me vaincre, surtout quand il faut réprimer mon humeur et être douce et aimable avec toutes sortes de personnes, quand il faut retenir une parole, veiller sur les yeux et éviter la curiété, être toujours complaisante et condescendante. Tout cela est bien difficile et demande une mortification continuelle. Mais on ne devient pas saint dans un jour. Je ne veux pas me décourager et j'espère, avec la grâce de Notre-Seigneur, que je ferai mourir cette chère nature.

Je fais ma neuvaine à sainte Thérèse. Je vous prie de vouloir bien prier d'une manière spéciale pour moi, afin que cette grande sainte m'obtienne de Notre-Seigneur, selon sa très sainte volonté, une sincère et solide vocation que rien ne puisse jamais ébranler.

---

10. Epreuves.

4 Sept. 1872.

Quelle a été ma triste surprise en apprenant que nos chères Carmélites de Reims ne peuvent venir au Canada, et en voyant, par la lettre que la Révérende Mère Séraphine écrit, que nous ne pouvons guère espérer pour le moment une fondation du Carmel au Canada ; car elle dit qu'elles n'ont pu trouver dans les Communautés de leur Ordre, auxquelles elles se sont adressées, des sujets propres à cette fondation. Que faire ? Faudrait-il aller en France me faire Carmélite ? Telles sont les pensées qui se sont présentées à mon esprit, à la réception de cette lettre. Oh ! si je savais sûrement que le bon Dieu me veut au Carmel, je n'hésiterais pas un seul instant à partir pour aller en France. Mais comment savoir au juste ce que le bon Dieu demande de moi ? Notre-Seigneur me veut-il Carmélite ? Ces dernières nouvelles m'ont tout-à-fait surprise. J'étais si persuadée de ne pas trouver d'obs-

tacle de la part des Carmélites, que j'ai commencé à douter de la volonté de Dieu. Qui sait, me suis-je dit, si ce désir d'être Carmélite m'est venu par la grâce de Dieu, ou si c'est, moi-même, qui me le suis inspiré ? Et quelle tristesse remplit mon cœur à la pensée que le bon Dieu ne me veut peut-être pas au Carmel ! Je le prie de me faire connaître sa sainte volonté, et de ne pas permettre que je fasse rien qui lui soit contraire. Je ne suis pas fâchée de ces dernières épreuves et je prie bien le Seigneur de m'en envoyer d'autres, afin qu'avec sa sainte grâce et à l'aide de ces épreuves, je puisse connaître sûrement ce qu'il veut de moi, et qu'ensuite rien ne puisse m'ébranler.

La lettre de la Révérende Mère Séraphine me laisse pourtant une grande espérance, car elle m'appelle postulante ; je suis donc admise comme postulante. Que dois-je faire ? Dois-je écrire de nouveau en France, et, comme postulante, prier les sœurs de me recevoir, en leur exprimant la volonté que j'ai d'être Carmélite en France, ou faut-il attendre que je sois plus affermie dans mon désir ? Je me recommande à vos bonnes prières, mon Révérend Père ; vous voyez quel grand besoin j'ai que Notre-Seigneur soutienne mon faible cœur.

---

11. Assurance de sa vocation.

1 Octob. 1872.

Votre dernière et si bonne lettre m'a rassurée contre toutes mes inquiétudes. Après que je vous eus écrit la dernière fois, je pris une de vos lettres dans laquelle vous me préveniez que Notre-Seigneur aurait soin de m'envoyer des épreuves et des contrariétés avant que je pusse exécuter mon dessein, et vous m'avertissiez de ne point me décourager, mais de toujours persévérer dans l'amour

de la Croix, afin de devenir par là une véritable Carmélite.

Je commençais déjà à être rassurée et à me résigner à la volonté de Notre-Seigneur, quand votre dernière lettre est venue tout achever. Oui, je n'en doute plus, Notre-Seigneur me veut au Carmel ! Mais il me tarde extrêmement de voir se réaliser mes désirs. Il est si ennuyeux de vivre dans le monde, que, dans le cœur, on voudrait être enfermée dans le cloître. Et serai-je toujours ferme parmi les autres épreuves que vous m'annoncez ? Hélas ! l'amour du monde se contracte si vite, il y a tant de danger de perdre sa vocation, et quel effroyable malheur serait celui-là ! Avec un cœur faible et inconstant comme le mien, comment peut-on ne pas craindre ? Cependant, mon bon Père, je m'en remets à ce que vous me dites, et j'espère que la miséricorde de Dieu m'accordera la grâce de mourir au Carmel.

Je lis Rodriguez et j'en retire beaucoup d'édification.

---

12. Epreuves. Maladie. Désir de mourir Carmélite.

11 Nov. 1872.

Que la Croix de Jésus soit notre trésor !

Je vous remercie de tout mon cœur, mon bon Père, de la promptitude avec laquelle vous avez bien voulu me répondre. Je voudrais que tout ce que vous me dites fût si bien gravé dans mon cœur qu'il ne s'en effaçât jamais, de sorte que les peines et les souffrances soient incapables de me décourager et que je les accepte toutes comme venant de la main de Notre-Seigneur.

Je crois que voici le temps où ce divin Maître se plaît à sonder mon cœur par diverses épreuves, puisqu'à peine

une épreuve a-t-elle le temps de passer qu'il en survient d'autres, et de bien pénibles.

Je travaille à acquérir la mortification des yeux, mais c'est hélas ! sans beaucoup de succès ; ces malheureux yeux devraient être *cousus*, quand je vais en ville, car ils me tiennent en distractions continuelles. Ma pauvre tête, à cause d'eux, est comme une véritable girouette, qui tourne à tous les vents.

Je suis assez fidèle à l'observation de mon réglement ; quand je manque à quelqu'exercice, ce sont des circonstances imprévues qui en sont cause.

Il faut, mon bon Père, que Notre-Seigneur soit bien miséricordieux pour me supporter avec tant de patience, quand je puis à peine me supporter moi-même. Je me décourage presque de voir le peu d'empire que j'ai sur moi-même, depuis tant d'années pourtant que j'essaie d'en acquérir ; je me laisse aller à de continuelles impatiences et je ne puis souffrir la moindre contrariété, malgré toutes les bonnes résolutions que je prends chaque fois de mieux faire. Et puis, je crains d'avoir longtemps à souffrir dans le purgatoire pour tant d'aises que je m'accorde ; je ne me mortifie en rien. Oh ! priez donc pour moi, mon Père, afin que me convertisse, (j'ai besoin d'une véritable conversion,) et pour que je comprenne et que j'aime la mortification. Hélas ! comment se sauver sans cette vertu ? Je tremble de me voir si terrestre !

Pour ma santé, elle est plus mauvaise que jamais ; je ne sais ce que je vais devenir, si je ne prends pas de mieux. Je suis entre les mains de Notre-Seigneur ; qu'il fasse de moi ce qu'il lui plaît ; cependant je désirerais bien mourir Carmélite, si c'était sa volonté.

—

13. Consolations et humilité.

13 Février 1873.

Que l'amour de Jésus règne toujours en nous !

Depuis que je suis mieux, je m'occupe un peu plus activement de mon petit apostolat, si je puis l'appeler ainsi, parmi les jeunes personnes de ma connaissance. Il m'a été difficile de renouer des rapports d'intimité avec des jeunes filles, que je ne fréquentais plus depuis longtemps, et qui, elles aussi, m'avaient entièrement oubliée. Comme je ne voulais pas trop me hasarder à visiter des jeunes filles dont je ne connaissais pas les dispositions, et qui eussent pu me porter préjudice et affaiblir ma vocation, je me contentais de prier Notre-Seigneur de préparer des postulantes canadiennes ; et, combien je désirais vivement en trouver quelques-unes !

J'ai eu la consolation de recevoir deux lettres de Reims, une de notre Révérende Mère Prieure, l'autre de ma bonne Mère Séraphine, qui ne m'appelle plus, ainsi que notre Révérende Mère, que sa chère fille et sa petite sœur, et cela avec une tendresse et une affection que la sainte charité seule peut leur inspirer. Notre Révérende Mère Prieure m'annonce aussi que j'aurai le bonheur de porter en religion le nom de Sœur Thérèse de Jésus ! Quelle grâce, mon bon Père, quelle précieuse grâce ! Moi, une si pauvre enfant, je m'appellerai donc comme notre sainte Mère, Sœur Thérèse de Jésus ! Oh comme mon nom me rappellera tous les jours que je dois aimer la prière et la mortification, pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, afin d'imiter ma sainte Mère et de devenir une vraie Carmélite, un agneau sacrifié et immolé avec Jésus !

J'ai aussi reçu le paquet que nos bonnes Mères m'ont envoyé. Il m'est arrivé en ordre parfait ; j'y ai trouvé

mon scapulaire et un petit crucifix, le même que je porterai en religion. Mes bonnes Mères l'ont fait indulgencier par Monseigneur l'archevêque de Reims. Maintenant que je porte ces saints objets, et que nos bonnes Mères veulent bien me recevoir dans leur sainte communauté, je suis bien consolée et je me sens plus forte contre les tentations et les épreuves qui assaillent mon cœur.

Ce qui m'inquiète, c'est, comme autrefois, le motif de ma vocation que je crains toujours ne pas m'être inspiré par le seul amour de Notre-Seigneur ; parce que je tremble quelque fois à la pensée de la vie continuellement pénitente et mortifiée qui m'attend au Carmel, et quand je considère mon aversion pour la pénitence. Si l'amour de Notre-Seigneur était bien établi dans mon cœur, ne devrais-je pas être contente et me réjouir, comme ma chère sœur Adine, en pensant aux souffrances de la vie religieuse ? Alors je crains de ne pas persévérer au Carmel parce que mon motif n'est pas surnaturel. Quand je considère mon peu d'instruction et mon inhabileté à toutes sortes de choses, je me dis qu'en me voyant si inutile dans la communauté, il est bien à craindre que je ne me décourage et ne veuille sortir. Et combien d'autres peines, d'autres doutes, n'ai-je pas touchant ma vocation, jusqu'à me figurer que j'étais appelée aux missions de la Palestine, parce qu'il me semblait que j'aurais bien de la répugnance à embrasser une vie semblable, m'imaginant que cette répugnance était une marque de la volonté de Dieu, qui demande de nous que nous travaillions à nous vaincre et que nous ne cherchions que son bon plaisir, et non à suivre nos goûts.

Cependant, mon cher Père, Notre-Seigneur qui ne nous éprouve jamais au-delà de nos forces, veut bien dans sa bonté me ménager quelquefois de bien douces consolations, et me faire trouver dans vos bonnes lettres, que je

relis avec grand bonheur, de quoi me rassurer et me prouver que toutes ces inquiétudes ne sont que des épreuves, qui ne doivent pas me détourner du Carmel. Quand je les ai lues, je me sens de nouveau affermie dans ma vocation.

La vie de saint Ignace, que je continue à lire, me fournit aussi, dans maints endroits, une direction et des lumières très-utiles.

Depuis Noël, je puis recommencer l'observation de mon réglement. Je ne puis faire encore qu'une méditation par jour, car je suis toujours bien faible.

Je continue mon examen dans lequel je me propose, pour but, d'acquérir l'amour de Jésus en toutes mes actions. Depuis si longtemps que je travaille à acquérir cette pure intention, je ne l'ai pas encore. A chaque examen, j'ai à marquer toujours le même nombre de fautes.

Pour la modestie des yeux, j'ai plus de consolations; car il me semble, quoique les progrès soient bien peu sensibles, que je suis cependant un peu plus recueillie dans les rues.

Je continue à faire des offrandes pour les quatre parties de la journée, comme il est marqué dans mon réglement pour le temps de la maladie. Souvent, néanmoins, j'oublie de les faire toutes les quatre.

Priez, je vous en supplie, pour que votre pauvre enfant ne se rende pas indigne des bontés de son divin époux, et qu'elle devienne, avec lui, un agneau immolé pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

14. Renouvellement dans la ferveur.

Priez pour moi afin que le bon Dieu m'accorde la grâce de porter dignement mon nom, et que je devienne une véritable Thérèse de Jésus, une vraie Carmélite, un

Agneau immolé. Mais que je suis éloignée de marcher sur les traces de ma sainte Mère, et que j'ai besoin qu'on prie pour moi, afin que je corresponde fidèlement aux grâces du Seigneur ! Quand je pense à tout ce que Notre-Seigneur a fait pour sa pauvre et indigne épouse, je tremble, en moi-même, de me voir si éloignée de la perfection, que je devrais avoir acquise avec des moyens si abondants. Si vous saviez comme je suis négligente ! Mais je veux m'amender, et je remercie notre très-doux Sauveur de m'avoir fait voir mes négligences et de m'avoir inspiré la résolution de les réparer. Oui, je le veux sincèrement, il me semble. C'était une vraie pitié que de voir la manière dont je m'acquittais du saint exercice de l'oraison, et ce n'était pas étonnant ; au lieu de tenir mon esprit recueilli pendant le temps qui s'écoule depuis la préparation de la méditation, la veille, jusqu'au lendemain, je le laissais voltiger de distraction en distraction ; et vous vous figurez facilement comme elles abondaient au temps de l'oraison. Toute la journée ne manquait pas de se ressentir d'un si fâcheux commencement ; mais maintenant, je veux être *bonne, bonne,* et m'efforcer de répondre à toutes les grâces que m'accorde mon céleste époux.

---

15. Fermeté de volonté et confiance en Dieu. Espoir d'un prochain départ pour Reims.

16 Avril 1873.

Que l'amour de Jésus embrase tout notre cœur !

Puisse cette petite lettre être la dernière que je vous adresse d'ici à mon entrée au Carmel de Reims. Il y aura un immense avantage pour moi à commencer les pratiques de la vie religieuse pendant le mois consacré à

honorer le Sacré-Cœur de notre aimable Sauveur, qui, dans sa très-douce miséricorde, ne manquera pas de bénir les efforts que je ferai dans ce beau mois. Cette considération me fait extrêmement soupirer après le moment du départ. On dit : Ce que femme veut, Dieu le veut ; quoique je ne sois qu'une jeune fille, je le dis au bon Dieu, pour qu'il se laisse toucher et m'accorde l'objet de mes soupirs. J'ai une si douce confiance d'être exaucée, que, malgré toutes les contradictions qui ont contrarié jusqu'à présent mes efforts dans la recherche d'une occasion ; je me prépare, malgré tout, comme si je devais partir dans une quinzaine de jours.

Je prie et fais prier, je cherche et fais chercher des occasions, afin que je puisse me rendre à Reims pour le mois de juin, et ainsi commencer ma vie religieuse pendant le mois consacré au Sacré-Cœur de Jésus, mon divin époux.

Je vous assure, mon Père, qu'il n'y a que la confiance, que j'ai en Notre-Seigneur, qui puisse me déterminer à me mettre en route dans l'état de santé où je suis. Ce sera bien un miracle si je puis avoir le bonheur de ne pas être renvoyée du Carmel. Mais j'ai confiance que que Notre-Seigneur, qui, dans sa très-douce bonté, m'a rendu un peu de santé cet hiver, quand je ne la lui demandais que pour devenir Carmélite, me fera trouver assez de forces pour être reçue parmi les religieuses du Carmel.

Je recommande particulièrement ma chère maman à vos prières. Vous le savez, elle a besoin de courage et de force pour le moment de la séparation.

---

16. Combats intérieurs. Zèle pour les âmes.

25 Avril 1873.

Que le Seigneur soit à jamais béni de ses miséricordes et de ses bontés !

C'est maintenant que le moment de consommer le sacrifice s'approche, que toute la nature s'élève dans mon cœur pour lui livrer un assaut terrible. Que de combats dans ce pauvre cœur ! D'un côté, attirée à Reims par la voix de Dieu et par le désir de connaître mes chères Mères ; d'un autre côté, retenue à Québec par des liens si tendres et si difficiles à rompre ! Mon Père, ce sera un moment terrible que celui de la séparation d'avec une mère chérie, d'avec des frères si tendrement aimés ; c'est, là, la voix de la nature, je le comprends, et c'est ce qu'éprouva notre Mère sainte Thérèse elle-même, lorsqu'au moment de quitter la maison de son père pour entrer dans le monastère, il lui sembla, dit-elle, que ses os se détachaient les uns des autres, et que s'il lui eût fallu rendre l'esprit, elle n'eût point souffert davantage. Comme elle en a triomphé, j'en triompherai aussi, avec la sainte grâce de Dieu. La pensée que vos prières m'accompagnent m'encouragera à me montrer une fidèle épouse de Jésus et me fera comprendre que l'excellence des dons que Notre-Seigneur veut me faire au Carmel, sa Croix, son divin Cœur, sa très-sainte Mère, vaut bien la peine que je surmonte tout ce qu'il y a de plus pénible à la nature, pour mériter de les recevoir.

Je ne pense pas que Notre-Seigneur veuille m'accorder la consolation d'emmener avec moi des postulantes Carmélites ; je ne vois plus ces jeunes filles depuis longtemps : je crois qu'elles me craignent et m'évitent, surtout l'une d'entre elles, que j'ai blamée d'aimer un peu trop les fêtes mondaines. Quant à l'autre, après avoir sondé

ses dispositions, je me suis convaincue qu'elle n'a aucune idée de vie religieuse. C'est une excellente jeune fille, qui n'attend que l'occasion pour se marier. Il y aurait plus d'espoir à fonder sur sa sœur, qui est toute décidée à se faire religieuse. Quoi qu'il en soit, je me tiens tranquille, abandonnant tout entre les mains du bon Dieu et le priant, tous les jours, de me donner des sœurs Carmélites canadiennes. Quand le temps sera venu, j'annoncerai à ces jeunes personnes, mon entrée au Carmel de Reims, en suppliant Notre-Seigneur de leur inspirer le désir de suivre mon exemple.

Je suis toute confuse de voir la tendre affection qu'ont ces bonnes Mères du Carmel pour la pauvre enfant du Canada, d'apprendre que Monseigneur l'archevêque de Reims a daigné lui-même s'informer de moi ; il n'y a vraiment, comme vous le dites, mon bon Père, que Notre-Seigneur qui ait pu leur inspirer une si grande charité.

---

17. L'heure du sacrifice.

17 Mai 1873.

Que la très-sainte Vierge notre bonne Mère nous protège et conduise tout à bonne fin !

Enfin, je puis vous annoncer mon départ. Dans quinze jours, un samedi, sous les auspices de notre céleste Mère, Notre-Dame du Sacré-Cœur, dont on célèbrera en ce jour la douce fête, une pauvre petite Canadienne s'embarquera, à Québec, pour aller s'immoler au Carmel, ne voulant plus autre chose que le Cœur de Jésus, sa Croix et sa très-sainte Mère.

En ce moment, où l'heure du sacrifice approche, avec quelle douce confiance je me jette dans le cœur très miséricordieux de Marie, ma bonne Mère ! Elle me forti-

fiera dans toutes mes peines et dans toutes mes désolations.

Cette divine Mère m'a secourue d'une manière très-miséricordieuse dans toutes mes afflictions, ce qui me donne grande confiance qu'elle ne m'abandonnera pas à l'heure du combat. Mon Père, c'est le moment de dire : " Les eaux de la tribulation m'environnent de toute part, et si vous ne me secourez, Seigneur, j'y périrai." Que de peines ! de tentations ! de troubles dans ce pauvre cœur ! C'est maintenant que le sacrifice est sur le point de se consommer, que j'en comprends toute l'étendue. De loin, seulement en perspective, il me semblait que j'aurais bien du courage, que serais heureuse de m'immoler à Notre-Seigneur ; puis, maintenant que le moment est arrivé, je ne puis comprendre comment j'ai pu me résoudre à quitter ma mère bien-aimée, dont il semblait que je ne dusse jamais me séparer. La pauvre nature est toute tremblante à l'approche de l'heure suprême. Comment ferai-je?.... Comment pourrai-je?.... Grandes craintes, que la confiance en la bonté de Dieu peut seule calmer ; de moi-même je ne puis rien, mais je puis tout en Jésus, qui me fortifie. Oui, mon Père, voilà mon oraison jaculatoire dans ces temps d'angoisses si cruelles.

De toutes parts on me livre bien des combats auxquels vous m'avez préparée. On ne peut comprendre comment j'ai le courage de laisser maman. On me dit : " Vous allez tuer votre maman en vous éloignant d'elle ; vous savez combien vous lui êtes nécessaire et quelle affection elle a pour vous ; et vos frères, comment votre mère fera-t-elle pour les élever ? N'est-ce pas vous, qui, jusqu'à présent, l'avez aidée dans cette œuvre." Enfin, mon Père, il n'y a pas de choses qu'on ne m'ait dites. Vous savez mieux que tout autre, mon très-cher Père, s'il y eut jamais fille plus attachée à sa bien-aimée maman, que la pauvre

petite Thérèse de Jésus, et que si je la quitte, ce n'est que pour obéir à la volonté de Dieu, qui m'appelle à lui, et pour obtenir par une immolation quotidienne les grâces les plus précieuses pour cette mère chérie. On ne comprend pas dans le monde la conduite de Dieu sur les âmes. Pardonnez-moi, mon Père, de m'étendre si longuement sur moi-même, de vous raconter ainsi toutes mes peines, que je vous ai déjà bien souvent fait connaître ; mais, mon Père, il me semble qu'une peine confiée est à moitié soulagée.

---

18. Consolations.

11 Mai 1873.

Après avoir remercié Notre-Seigneur, je viens vous remercier, mon Père, de la très-douce consolation que j'ai reçue par votre bonne lettre.

Je ne saurais vous dire quel bien j'ai retiré de votre lettre. Par elle, le bonheur et la paix sont rentrés dans mon cœur, tellement que je voudrais, si j'en avais le temps, recommencer la lettre que je vous ai écrite hier, pour en retrancher tout ce que je vous ai dit de mes peines, dont il ne me reste plus maintenant que le souvenir. Oui, mon bon Père, mon cœur surabonde de joie et de consolation, et je remercie Notre-Seigneur des peines et des épreuves qu'il m'a envoyées, car elles n'ont servi qu'à affermir ma vocation et à augmenter mon bonheur. J'ai précis de plus en plus la grande grâce de ma vocation, et je vous remercie de ce que vous voulez si bien partager ma joie. Combien ces sacrifices des plus chères affections du cœur font de bien à l'âme ! Jamais, avant ce jour, je n'avais si bien compris le bonheur du parfait qui nous réunira pour ne plus nous séparer, jamais je n'avais compris que pour s'attacher à Jésus par un amour

véritable, il faut se détacher de toutes les créatures, même de celles qu'on aime le plus purement. Je ne puis vous exprimer quel désir je me sens d'aimer le bon Dieu, combien je sens mon cœur se détacher de toutes les choses de la terre. Cette seule disposition est si douce qu'elle suffit pour dédommager le cœur des plus grands sacrifices. Prions ensemble, mon Père, pour que cette sainte disposition, que Notre-Seigneur a mise dans mon âme, soit durable et que je lui sois toujours une épouse fidèle.

Qu'il me tarde de me reposer dans mon Carmel chéri ! Mon Carmel sera pour moi la porte du paradis, le palais où le Roi des Rois veut bien placer son indigne épouse. Encore quelques jours et mon bonheur sera au comble !

---

19. Lettre de Sœur Thérèse de Jésus à la Révérende Mère Prieure du monastère des Carmélites de Reims, pour la remercier de son admission au Carmel.

Québec, 13 Janvier 1873.

Ma très Révérende Mère,

Je vous serai à jamais reconnaissante pour votre bonne et affectueuse lettre par laquelle vous m'annoncez la faveur singulière que vous avez bien voulu me faire en m'admettant au nombre de vos filles. Que Notre-Seigneur a été bon pour moi, ma Révérende Mère ! L'éternité ne sera pas trop longue pour le remercier de tous ses bienfaits, surtout de celui le plus grand, le plus magnifique de tous, de m'avoir choisie pour son épouse du Carmel, et d'avoir ainsi disposé en ma faveur votre cœur, ma bien bonne Mère, et celui de Monseigneur l'archevêque.

Ma joie a été à son comble, vous n'en doutez pas, ma Révérende Mère, en apprenant le nom de religion qui m'a été décerné ; avec quel bonheur je signerai désormais, Sœur Thérèse de Jésus !

Dès le mois de juin dernier, mon directeur en avait comme un pressentiment, et m'assurait déjà qu'il me nommerait un jour de ce même nom ; mais malgré tout ce qu'il disait, et bien que je le désirasse de tout mon cœur, je n'osais point espérer une si grande faveur. Elle sera pour moi un nouvel aiguillon, qui m'encouragera à me corriger de mes défauts et à retracer en moi quelques unes des vertus de ma sainte Mère, afin de me rendre par là un peu moins indigne de porter son nom.

C'est une douce pensée pour moi que celle de la bonté avec laquelle vous voulez bien m'ouvrir, dès maintenant, les portes de votre monastère. Qui sait, ma Révérende Mère, si je ne profiterai pas de cette bonté, et si je n'irai pas vous surprendre quelque beau jour, en arrivant, à Reims, avant l'automne prochain ? S'il se présentait, avant ce temps, quelque bonne occasion pour partir, et que ma santé fût un peu remise, j'aimerais bien ne pas la laisser échapper ; cependant, j'attendrai comme vous le désirez, ma bien chère Mère, l'époque que les circonstances fixeront pour mon départ. Peut-être, d'ici jusqu'alors, découvrirons-nous quelque autre aspirante au Carmel. Ce serait avec grand bonheur que je vous amènerais, non pas seulement une, mais plusieurs postulantes canadiennes ; malheureusement, il y en a bien peu par ici les jeunes personnes de ma connaissance, qui pensent à se faire religieuses, bien moins encore à se faire l'ar[illegible]. Nos projets n'étant pas connus, il est difficile, à la vérité, qu'elles en aient l'idée. Il faudrait donc une grande grâce de Dieu pour qu'il se déclarât quelques vocations ; mais ce que Notre-Seigneur a fait en faveur

de la pauvre petite sœur Thérèse de Jésus, ne le peut-il pas faire pour d'autres, qui le méritent certainement plus ?

Le Révérend Père m'avait promis de vous écrire, il y a quelques mois, et de vous expliquer le long retard que j'ai apporté à répondre à votre bonne lettre. Veuillez bien croire, Ma Révérende Mère, que la maladie seule a pu m'empêcher de remplir, avant ce temps, le devoir, si doux à mon cœur, de vous remercier de la grande faveur que vous me faites.

Veuillez agréer, ma Révérende Mère, l'hommage de mon plus profond respect et de ma plus vive affection, et me croire, dans les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie,

Votre obéissante fille,

SŒUR THÉRÈSE DE JÉSUS,
Postulante Carmélite indigne.

III. Autre lettre de Sœur Thérèse de Jésus à la Révérende Mère Prieure du Carmel de Reims.

Québec, 30 Janvier 1873.

Ma Très Révérende Mère,

J'ai eu le grand bonheur de recevoir il y a quelques jours, vos lignes si précieuses au cœur de votre fille. Je vous remercie mille fois, ma Révérende Mère, de votre bonté, qui vous a inspiré de m'écrire avant que je l'aime [illegible], il paraît bien que vous avez déjà un cœur tout maternel à l'égard de votre nouvelle fille, puisque vous avez si bien connu ce qui pouvait lui causer de la joie ; vous ne pouviez lui en accorder une plus douce que de lui écrire.

L'extrait que vous me rappelez, sur bien bonne Mère, des fondations de notre Mère Ste Thérèse, m'a grande

ment consolée et ne pouvait venir plus à propos ; deux jours encore avant l'arrivée de votre lettre, j'éprouvais bien de la peine, par la crainte que la faiblesse de ma santé serait peut-être un obstacle à ma persévérance chez vous ; et voilà que Notre-Seigneur vous inspire de me rapporter un trait si analogue à ma position, lequel me fait espérer que ce cher époux de nos âmes voudra bien m'accorder, à moi aussi, assez de santé pour devenir Carmélite, quoique je ne mérite pas un si grand honneur.

Le paquet m'est arrivé en ordre parfait. Dimanche dernier a été le jour de ma *prise d'habit* (*en attendant*). J'ai communié et me suis revêtue du petit scapulaire, que je porte depuis ainsi que la croix, avec un grand contentement de me voir maintenant revêtue d'une partie de l'habit du Carmel.

Maman a reçu avec beaucoup de plaisir le petit scapulaire que vous lui envoyez ; je la recommande ainsi que mes frères, bien à vos prières, ma Révérende Mère.

J'ose réclamer un petit souvenir dans vos bonnes prières, ma Révérende Mère, y ayant, ce me semble, un droit égal en qualité de votre fille.

En collectant de votre cœur une bénédiction bien douce, je demeure, dans l'attachement le plus sincère et le plus respectueux, ma très-Révérende et bien aimée Mère,

Votre fille toute dévouée en Notre-Seigneur,

Sœur Thérèse de Jésus,

Postulante Carmélite indigne.

21. Lettre de sœur Thérèse de Jésus à la Mère Séraphine du Divin Cœur de Jésus, maîtresse des novices au Carmel de Reims.

Québec, 15 Janvier 1873.

Ma bien Révérende et bien chère Mère,

Quel bonheur pour moi de pouvoir enfin vous écrire ! il y a longtemps que je me serais accordée cette jouissance si ma santé me l'eût permis.

Votre lettre, ma très-chère Mère, est venue, fort à propos, me consoler dans ma maladie en m'apprenant mon heureuse admission au Carmel. Avec quel bonheur je me dis que je suis Carmélite, non plus seulement de désir, mais que, réellement, je fais partie de cet ordre si aimé de la sainte Vierge ! Ah ! ma Mère, qu'heureux sont ceux qui se donnent à Jésus ! Si les personnes du monde connaissaient les consolations ineffables, dont il plaît à Notre-Seigneur d'inonder le cœur de ceux qui se donnent à lui, il en est peu qui refuseraient de s'abandonner entièrement à son aimable joug.

Je vous prie, ma bien chère Mère, de vouloir bien demander à notre aimable Maître, de ne pas permettre que je me rende indigne de tant de grâces, qu'il m'a faites, mais que je lui prouve ma reconnaissance en m'efforçant de devenir une bonne Carmélite, une fidèle [illegible] des vertus de ma sainte Mère, dont j'ai le bonheur de porter le nom. Vous avez excité en moi, ma bonne Mère, une grande impatience de savoir comment on m'appellerait à Reims ; heureusement que la nouvelle ne s'en est pas fait attendre ; vers la fin de la même semaine, je recevais la lettre de notre Révérende Mère, par laquelle j'apprenais la bonne bonté à mon égard et le nom qu'on m'a donné.

Maman est extrêmement satisfaite, ma Révérende Mère, de ce que vous avez décidé pour l'établissement et la construction de votre monastère au Canada. Elle est bien contente de ne rien presser et d'attendre que les Carmélites viennent, elles-mêmes, faire bâtir le monastère.

J'ai été un peu troublée, je vous l'avouerai, ma bien bonne Mère, en voyant par votre lettre que vous désirez que j'apprenne le dessin et la peinture ; non pas que je ne le veuille pas, mais parce que je crains fort de n'y pas réussir à cause du peu de talent que j'ai pour cet art ; j'ai déjà essayé plusieurs fois de prendre des leçons, mais toujours sans succès ; je me ferai cependant un devoir, autant qu'un plaisir, de prendre des leçons de dessin, et qui sait si le Sacré-Cœur ne m'accordera pas le succès que je désire ?

Je crains fort, ma bien bonne Mère, d'être un membre fort inutile de votre Communauté, à cause de mon inhabileté à toutes sortes de choses. Par suite d'une négligence bien impardonnable, je n'ai pas profité de tous les moyens qui m'ont été donnés de m'instruire. Je me proposais d'employer cet hiver à réparer cette négligence en m'appliquant mieux à l'étude de ce qui pouvait m'être nécessaire en religion. Tous mes plans ont été dérangés par cette longue maladie, qui m'a tenue, et me tient encore forcément oisive, de sorte, ma bien chère Mère, que j'arriverai chez vous dans toute mon ignorance.

Mille remerciements, ma bien bonne Mère, pour la bonté avec laquelle vous avez daigné répondre à toutes mes demandes, et pour l'affection que vous voulez bien me témoigner ; enfin, ce vilain mot de *Mademoiselle* est plus réparé dans votre lettre que pour être définitivement écarté de votre correspondance, et vous ne me donnerez plus désormais que le titre si doux de votre

enfant ; vous ne me traiterez plus que comme une bonne mère traite sa fille, qui l'aime de tout son cœur. (1)

29 Janvier.

J'avais été forcée d'interrompre cette lettre commencée déjà depuis longtemps, et, c'est pendant cet intervalle que la vôtre m'est arrivée. Que je suis touchée, ma bonne et chère Mère, de votre bonté et du tendre intérêt que vous voulez bien me témoigner ; je voudrais que les gens du monde lussent vos affectueuses lettres et celles de notre Révérende et bien-aimée Mère ; ils verraient combien grandement ils se trompent en disant que les personnes religieuses sont froides et indifférentes.

Il n'en est pas ainsi avec vous ni avec toutes nos chères sœurs de Reims, qui me font faire de si affectueuses commissions. Veuillez, je vous prie, les en remercier pour moi, et leur dire que leur petite sœur du Canada les aime aussi de tout son cœur.

Vous me faites rougir de honte et vous me mettez dans la confusion, ma bonne Mère, par la bonne opinion que vous avez de moi, lorsque vous me dites que je dois remplacer par des actes d'une entière obéissance ceux de mortification que mon état m'empêche de pratiquer.

Hélas ! je ne suis pas si pénitente que de penser déjà à me mortifier ; je vois bien que vous ne connaissez pas votre pauvre Canadienne. Je m'en effraie quelquefois et me demande si je deviendrai jamais une véritable Carmélite, toute dévouée aux exercices de la pénitence.

Je vous prie, ma Révérende mère, de vouloir bien demander à Notre-Seigneur de changer mon cœur tout [illegible] en un cœur tout mortifié.

(1) [illegible]

Vous me croyez encore bien malade, ma bien bonne Mère ; je me hâte de vous rassurer. Grâce à la bonté de notre bon Maître, je suis beaucoup mieux, mais je suis encore si faible que je ne puis m'appliquer à quelque travail que ce soit ; c'est ce qui m'a forcée à être si longtemps à vous écrire.

J'aurai grand soin de l'image de notre sainte Mère, que j'aime déjà et que je veux aimer comme vous l'aimez vous-même ; je me dis qu'il faudra que je vous la rapporte bien vite, de peur que vous ne vous ennuyiez trop après elle.

En attendant cet heureux jour, que je prie Notre-Seigneur de hâter, je demeure, ma révérende et bien bonne Mère, dans les sentiments du plus profond et du plus sincère attachement,

Votre toute dévouée enfant,

[illegible] THÉRÈSE DE JÉSUS.
Postulante Carmélite indigne.

---

22. Lettre de cœur Thérèse de Jésus à sa mère. Départ de Québec.

Steamer Scandinavian, en route, 31 Mai 1875.

Ma bien-aimée maman,

Que le divin cœur de Jésus vous consolé et vous fortifie !

Monsieur le docteur L. a été assez bon pour m'avoir dit qu'il pourra vous remettre cette lettre, ce qui [illegible] une grande, une immense consolation, à cause de celle que vous éprouverez en recevant enfin des nouvelles de votre petite voyageuse.

Que vous dites d'Alcard, ma très-chère maman, [illegible] vous exprimer le regret, la peine que nous vous éprouvons

à la pensée de l'oubli impardonnable que j'ai fait en vous quittant, ma bien-aimée maman ; c'est de ne pas vous avoir demandé votre si chère bénédiction, moi, qui y pensais depuis si longtemps et qui y attachais tant de prix ; je ne sais pas comment j'ai pu faire un oubli semblable ; je suppose que c'est Notre Seigneur qui, dans sa sagesse, l'a permis pour nous éviter l'attendrissement qu'aurait provoqué cette action. Je vous prie, ma chère mère, de me dédommager de cette privation, en m'envoyant dans le Sacré-Cœur de Jésus, une de vos plus ferventes bénédictions. Je vous demande pardon, en même temps, ma chère maman, de toutes les peines que je vous ai données pendant le temps que j'ai demeuré avec vous. Que faites-vous à cette heure, ma très-chère maman ? Mon cœur se transporte chez nous, et je vous suis partout. Il est maintenant à peu près deux heures et demie ou trois heures. Je m'imagine que vous êtes un salon avec quelques-uns de nos amis si dévoués, qui viennent vous consoler du départ de votre chère enfant. Pauvre chère maman ! puisse Notre Seigneur vous consoler lui-même et vous faire comprendre que jamais votre enfant ne vous oubliera, et que son amour pour vous ne fera que s'accroître tous les jours. J'ai beaucoup de chagrin de la peine que vous éprouvez, et tout ce que je désire c'est que toutes les consolations qui peuvent m'être réservées dans les desseins miséricordieux du bon Dieu, vous soient passées et changent l'amertume du sacrifice en douceur et en joie.

Mais il faut que je remplisse un peu ma promesse, ma chère maman, en vous racontant l'emploi de chacun des instants qui se sont écoulés depuis que je vous ai dissous. Après votre départ, je me rendis à l'arrière du vaisseau comme tous les passagers. Après m'y être quelque [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

per dans la prière et d'y puiser de nouvelles forces pour moi-même, et sentant aussi le besoin de demander à Notre-Seigneur qu'il répande ses consolations et sa force dans le cœur de celle que j'aime tant, et que vous connaissez bien, je m'enfuis dans ma petite chasabrette, qui me sembla bien douce et bien invitante au recueillement ; j'y priai un peu, j'offris notre sacrifice mutuel en union avec celui de l'Agneau sans cesse immolé, pour nos intentions particulières. Je commençais la prière du voyageur, lorsque mademoiselle S. ma compagne de cabine, entra. Il fallut tout laisser là, avoir un petit *talk*, puis se laver et monter sur le pont. Après lui avoir parlé un peu, je lui fis excuse et me retirai pour continuer mes prières jusque vers l'heure du dîner.

Après le dîner, je suis allée me coucher un peu, mais je n'ai pas dormi ; il me tardait trop de m'entretenir avec vous et de vous écrire.

A cinq heures, je vous accompagne à la chapelle de la Congrégation. Nous prions ensemble, l'une pour l'autre. Où nous demeurons toujours unies dans le Sacré-Cœur de Jésus, n'est-ce pas, chère maman ? Notre Seigneur le veut.

Ma chère maman, dites-moi bien tout ce que vous faites, comment vous vous portez, si vous pleurez quelquefois. Je suis inquiète de vous, je suis ardeuse d'avoir de vos chères nouvelles. Veuillez bien me donner toute sorte de détails très-chers. Mais vous savez comme je [illegible]. N'avez pas peur de m'exprimer cette peine, de me dire que vous pleurez quelquefois. J'aime mieux tout savoir que de supposer, en ne sachant rien que vous êtes toujours dans la peine et que vous ne voulez rien me dire. Avec soin de votre santé, vous savez combien vous êtes nécessaire à mes frères, tant-là pour la gloire de Dieu.

Adieu, frères bien aimés, votre petite sœur vous embrasse et vous aime.

Embrassez pour moi, chère maman, tantes, oncles, cousins, cousines, amies, pour lesquels j'ai offert une prière.

Croyez-moi, dans les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie, dans lesquels toujours nous demeurons unies.

Votre dévouée et toute aimante enfant,

Sr. Thérèse de Jésus

Postulante Carmélite indigne.

Chère Mère, je ne vous cacherai pas que mon cœur a beaucoup souffert après le coup de la séparation. Il me semblait que j'eusse mieux aimé cent fois mourir que de vous causer cette peine. Très-chère mère, je ne vous le cache pas, parce que vous m'avez fait promettre de vous dire ce qui se passerait dans mon cœur, et que vous êtes pour moi, non-seulement une mère selon la nature, mais surtout une mère selon la grâce. Je vais d'ailleurs que cet aveu vous fera prier plus fort pour m'obtenir la grâce de la persévérance et pour affermir votre courage. Que la sainte grâce de Dieu soit en nous ! Quoique je sois une lointaine souffrance pour moi d'être séparée de ma chère maman et que je ressemble au poisson qui est hors de l'eau, cependant je ne voudrais pas rentrer dans la maison [illegible] parce que je veux faire la volonté de Dieu. Jésus-Christ me veut au Carmel, et je veux être son épouse fidèle. Oh ! quel honneur [illegible]

23. Journal de ma traversée de Québec à Liverpool, et de mon voyage de Liverpool à Paris.

Steamer *Scandinavian*, 1er Juin, 1873.

Ma bien chère maman,

Réjouissons-nous dans le Seigneur, qui est si bon et si miséricordieux !

Oui, ma chère mère, c'est là le sentiment de mon cœur, en considérant tout ce que le bon Dieu a fait pour nous.

Lundi, 2 Juin.

Je fus obligée hier de laisser là ma lettre après avoir écrit seulement quelques lignes ; le mal de mer me prenait dans le petit salon. Je montai sur le pont, mais je ne pus y rester longtemps. Le mal de mer me força à descendre, et, étant fatiguée, je me suis mise au lit. Ce matin, il m'en coûtait beaucoup de me lever, tant je craignais le mal de mer ; mais enfin il a bien fallu me lever. La femme de chambre, madame Anderson, m'a aidée à m'habiller, et c'était bien nécessaire, car je n'avais pas le courage d'aller vite. Notre bonne femme de chambre a véritablement des préférences pour moi ; elle ne me laisse manquer de rien. Dans le courant de la journée, je fus entièrement délivrée du mal de mer.

Mardi, 3 Juin.

Je me hâte de vous écrire pendant que je suis bien ; d'un moment à l'autre on peut être pris du mal de mer. J'ai grande confiance de ne pas l'avoir du tout aujourd'hui, ou au moins bien peu, car je me sens très-bien. Ce matin, je me suis éveillée vers six heures. Je me suis transportée auprès de vous, ma bien aimée maman, comme je le fais à toute heure du jour, et de la

nuit quand je me réveille. Il était alors environ cinq heures chez nous. Je me suis imaginée que vous commenciez à vous habiller ou à faire votre méditation. J'ai fait la mienne dans mon lit, en vraie infidèle. En voyage, ma bien aimée maman, on perd bien vite la piété. Après ma méditation, je me suis levée afin d'être prête pour le déjeuner. Il était environ sept heures, et on déjeune à huit heures et demie. Comme vous le voyez, je deviens paresseuse et flâneuse. Je mets aussi longtemps que je puis à m'habiller ; cela fait passer le temps, le temps qui est doublement long sur le vaisseau ; il semble que les minutes soient des demi-heures, et les heures, des journées. Je suis allée à table pour déjeuner, ce qui vous montre combien je me sens bien. Car vous le savez, en mer, si on se sent le moindre mal de cœur, la moindre tendance au mal de mer, on ne va pas à table de crainte que l'odeur des mets et la vue de la nourriture ne vous dégoûtent et ne vous rendent tout de suite malade.

Nous sommes maintenant vis-à-vis du cap Race ; nous entrons dans l'atlantique. Nous allons, comme vous le voyez, bon train, malgré un peu de brume que nous avons eue hier soir vers cinq heures, et qui a duré toute la nuit. On a jeté la sonde plusieurs fois. On a aussi arrêté pendant quelques instants le navire de crainte d'accidents, et on a sifflé à maintes reprises pour avertir les bateaux, qui se trouvaient dans les environs, de se tenir sur leurs gardes. Tous ces divers incidents nous ont intéressés, quelque minimes qu'ils fussent ; mais en mer, le moindre incident devient un évènement et intéresse beaucoup.

Quant à la manière de passer le temps sur le navire, les messieurs jouent à un jeu d'enfants pendant presque toute la journée. Ce jeu ressemble beaucoup à celui

auquel les petits garçons s'amusent dans les rues en jouant aux marbres. Au lieu de marbres, ces messieurs ont de petites boules, qu'ils font rouler et qui doivent atteindre un certain but.

Quant aux dames, elles s'amusent à lire, à parler et à manger, et elles mangent les choses les plus indigestes. Il leur semble toujours qu'elles doivent manger pour éviter de devenir malades. Le mieux c'est de se modérer, de ne prendre qu'une nourriture légère, et de se tenir sur le pont, car l'air est si mauvais dans l'intérieur du vaisseau que cela suffit seul pour rendre malade. Aussi je me suis tenue toute la journée d'hier sur le pont, de temps en temps assise sur le plancher, (car il paraît que dans cette position on est moins exposé au mal de mer). Ce n'est pas bien beau pour une Carmélite de s'asseoir ainsi, mais que voulez-vous, chère maman, en voyage on néglige un peu les convenances.

Pendant que j'étais ainsi assise, hier dans l'avant-midi, une dame vint se mettre auprès de moi et me demanda si je la reconnaissais. J'eus beau rappeler tous mes souvenirs, il me fut impossible de me la remettre. Alors elle dit : N'êtes-vous pas Adèle Frémont ? (Elle voulait dire : Adine.). Et ne vous rappelez-vous pas de M. R. aux Ursulines ? Alors je me suis rappelée de suite, qu'en effet, au couvent je l'avais connue, quand j'apprenais la harpe. Elle était la grande musicienne du couvent et jouait de plusieurs instruments. Je lui dis que je n'étais pas Adine, mais Hermine. Elle me dit qu'en me voyant, elle avait cru revoir une figure connue, et qu'après avoir entendu prononcer mon nom, elle avait voulu s'assurer si j'étais bien Hermine Frémont. Cette bonne dame ne put résister au désir de me parler. Nous causâmes donc longtemps ensemble sur Québec, sur le couvent, sur le but de mon voyage. Pauvre enfant ! elle

est mariée pour la seconde fois, mais je crois qu'elle serait mieux dans un couvent. Elle m'estime si heureuse d'avoir été appelée à la vie religieuse.

Après la mort de son premier mari, qui n'avait vécu qu'un an avec elle, elle pensait à entrer au couvent. Mais ayant de nouveau été demandée en mariage, elle accepta, et la voilà encore une fois mariée depuis un an ou dix-huit mois. Son mari est un excellent homme : Irlandais, bon cœur, plein de ferveur pour notre sainte religion, et qui a bien soin de sa femme. Mais c'est un homme ! Et comment peut-il ressembler à l'époux immortel et divin qu'elle voulait d'abord choisir ?

Cette dame s'est prise d'une vive amitié pour moi, et m'a promis de faire son possible pour venir me voir à Reims.

Ma chère petite mère, je vous embrasse et je vous aime de tout mon cœur. Oh ! qu'il a été pénible à mon cœur de se passer de votre baiser maternel ; je ne comprends pas comment j'ai pu avoir le courage de vous quitter. Ce n'est bien que Notre-Seigneur, seul, qui peut me donner cette force. Mais que ne fait-il pas, ce cher Seigneur, pour une âme qu'il aime et qu'il appelle à lui ? C'est bien admirable, ma chère maman, de considérer les voies du Dieu de miséricorde sur les âmes. Comme il prend un soin particulier de chacune d'elles ! C'est en voyage qu'on voit ce soin. Je vous raconterai, tout à l'heure, une rencontre que j'ai faite d'une petite fille de onze ans, et qui m'a donné grand sujet d'admirer la miséricorde de Notre-Seigneur et sa sollicitude sur chacune de ses créatures.

Maintenant, bien aimée maman, je me sens un peu fatiguée d'écrire ; et comme je veux être extrêmement prudente, pour avoir à vous dire toujours que je suis très bien, je m'en vais vous laisser, en vous embrassant sur

vos deux joues chéries et en baisant votre portrait, qui représente si bien la bien aimée de mon cœur.

Je prie mon saint ange gardien d'aller vous porter toutes mes tendresses et de vous consoler par les plus douces pensées ; car je crains beaucoup que vous ne vous laissiez aller à l'ennui et à la tristesse, en l'absence de votre petite imparfaite. Pourquoi tant aimer une pauvre enfant comme moi ? Je voudrais bien, chère maman, que Notre-Seigneur permît que vous m'oubliassiez un peu, alors je serais tranquille car je ne craindrais plus trop de tristesse pour vous. Embrassez-moi, bien chère maman, comme je vous embrasse et donnez-moi votre très-douce bénédiction. Je prie Notre-Seigneur qu'il me donne toutes vos peines et ne vous envoie que des consolations et de la joie. Je m'en vais faire mes prières sur le pont. Adieu, mère chérie, au revoir.

Mercredi, 4 Juin.

Très chère maman, je reviens vous voir aujourd'hui et avec bonheur. J'attendais depuis le matin ce moment si doux au cœur de votre fille ; car il me semble qu'en vous écrivant, je m'entretiens réellement avec vous.

Nous sommes maintenant en plein océan, ce qui ne m'affecte pas trop, comme vous le voyez, puisque je puis vous écrire ; seulement je vous prie d'excuser mon écriture. Je vous écris étant sur le pont, n'ayant que mon livre pour pupitre, et ballottée sans cesse par la mer. Mais je ne suis pas malade, grâce à Dieu. Toute la nuit nous avons eu un assez beau temps. Le roulis s'est toujours fait sentir assez fortement, de sorte que ce matin en m'éveillant, je me sentais le cœur un peu fade, mais comme je sais très bien me soigner, grâce à vous, ma chère petite mère, j'ai pu éviter tout mal de cœur prononcé. Un bon bouillon m'a fortifiée.

On trouve que je supporte bien la mer. Je voudrais que vous la supportassiez aussi bien, quand vous la traverserez, si vous devez la traverser. Car, ma chère maman, pensez-y beaucoup avant d'entreprendre ce voyage. On s'imagine que c'est bien beau de voyager sur mer, mais on n'est pas plus tôt parti qu'on voudrait être sur terre. Mademoiselle S. disait que, si elle y eût réfléchi, elle ne se fût pas décidée à partir. Un monsieur de Montréal dit la même chose. Il a été malade tout le temps et a une figure de mi-carême. Il faut quelque grandes raisons, comme, par exemple, quand le bon Dieu appelle, pour ne pas regretter le départ.

Je vous ai dit que je vous parlerais d'une petite fille que j'ai rencontrée à bord. Imaginez-vous donc qu'elle est toute seule à bord et qu'elle s'en va à Liverpool, d'où elle est venue seule, il y a un an pour voir sa tante au Canada. Elle n'a que onze ans, mais paraît bien en avoir quatorze ou quinze, tant elle est avancée pour son âge. Elle lie conversation avec tous, sans se montrer du tout intimidée. Dimanche matin, elle a commencé à me parler, et après que je lui eus dit, sur la demande qu'elle m'en fit, que je suis catholique, elle me dit : " Eh bien ! tant que vous êtes bonne, la religion importe peu, vous pouvez être sauvée." Après qu'elle m'eut dit la même chose pour la seconde fois, je crus devoir lui dire que qu'on ne pouvait être sauvée hors de l'Église catholique.

Nous entrâmes de suite en véritable conférence, mais elle est trop jeune pour comprendre la différence de religion. Du reste, elle est innocente comme un ange, craint extrêmement le péché, et aime de tout son cœur Notre-Seigneur et la sainte Vierge.

Je lui ai montrée, des images de la sainte Vierge, lui disant d'en choisir une. Elle les trouvait toutes plus

belles les unes que les autres, de sorte qu'il a fallu lui en donner cinq. Je lui ai donné une médaille que j'avais sur moi. La voyant si bien disposée et si bonne, j'ai cru que je ferais bien de lui apprendre l'*Ave Maria.*

Elle a trouvé cette prière magnifique et m'a promis de la dire chaque matin et chaque soir.

L'autre jour, elle est venue dans ma cabine pendant assez longtemps, et il m'a fallu lui dire de s'en aller, que j'avais mes prières à faire.

Alors elle me dit : Laissez-moi rester avec vous, et dites vos prières tout haut. J'ai dit le chapelet avec elle et je lui en ai donné un. Je ne doute pas qu'elle ne se fasse catholique un jour, si le bon Dieu lui laisse la vie.

Mais maintenant tout avancée qu'elle est, elle ne l'est pas assez pour comprendre la différence de religion.

Pour vous montrer combien elle aime Notre-Seigneur, je lui disais qu'une vierge était l'épouse de Jésus-Christ, et que pour être vierge et épouse de Jésus-Christ, il ne fallait pas se marier. Alors elle s'écria : "Je serai son épouse, car je ne me marierai pas."

Je prie pour elle, afin qu'elle se convertisse, car je crois que le bon Dieu a de grands desseins de miséricorde sur elle, pour l'avoir conservée ainsi pure et innocente au milieu de tant de dangers, qu'elle a courus en voyageant seule.

Jeudi, 5 Juin.

Je suis encore très-bien, ma chère petite mère ; pas le moindre mal de cœur, pas la moindre toux ; une toute petite fois j'ai toussé un tout petit peu. Cela ne vaut pas la peine d'être mentionné, car ce n'était rien. Mais je note tout, afin que vous soyez plus tranquille en sachant tout.

On est tout étonné à bord de me voir si bien suppor-

ter la mer et le froid, car je vous assure qu'il fait froid sur mer. A ce propos, j'ai bien des recommandations à vous faire pour votre prochain voyage, et je remercie le bon Dieu de m'avoir envoyée avant vous pour vous avertir de ce qu'il vous faudra emporter.

Je ne regrette pas, je vous en assure, d'avoir emporté des vêtements bien chauds. Tout ce que je regrette, c'est de ne pas en avoir emporté davantage, comme vous le vouliez. On n'a pas l'idée du froid qu'il fait en mer. Il y a des dames ici qui ont des manteaux de fourrure; toutes ont des manteaux d'hiver. Sans une bonne couverture, qu'un monsieur bien complaisant m'a prêtée, je n'aurais jamais pu demeurer sur le pont, comme je l'ai fait ; et je ne sais pas ce que je serais devenue, car il est impossible de rester dans le vaisseau, excepté quand le temps est mauvais : le mal de mer vous prend aussitôt.

Ainsi donc, chère mère, quand vous viendrez,si vous venez, ayez soin d'emporter beaucoup de vêtements bien chauds, votre manteau de pelleterie, des gilets tricotés, des couvertures, des châles, des crémones, des gants de laine.

Nos garçons feront bien de mettre leurs chemises de flanelle et de gros bas de laine. Ils vont rire de moi, mais quand ils seront à bord, ils diront que je suis bien fine. Les couvertures sont bien nécessaires pour s'envelopper les pieds. Ne portez pas de vêtements trop beaux. Le salin de la mer les gâterait affreusement. On me l'a dit à temps. Samedi soir et dimanche, j'ai mis ma polonaise de côté. Je suis contente d'avoir ma robe de soie noire, les autres n'eussent pas été assez propres ; et il faut toujours être assez bien habillée pour ne pas être différente des autres. Je suis bien contente de n'avoir pas mis mon beau chapeau; celui que j'ai est tout bossu,cornu, tortu, et il sera bien vite impossible.

Adieu, bien chère et bien aimée maman, je vous embrasse, je vous aime et je vous prie de me bénir. Ne vous ennuyez pas trop, ne pleurez pas, mais dites-moi bien toute la vérité, sans rien me cacher, entendez-vous, chère petite mère, que j'aime tant. Que faites-vous à cette heure ? Il est à peu près deux heures et demie là où je me trouve, et midi chez nous, car nous avons déjà une avance de deux heures et demie sur vous. Vous commencez votre dîner et vous dites : Ah ! si Hermine était là, elle dînerait avec nous. Et moi que ne suis-je derrière la porte pour dire : Me voilà. Mais si mon corps n'est pas auprès de vous, mon cœur y est, et mon bon ange aussi qui est chargé de vous dire bien des choses, consolantes de ma part, et surtout de la part de Notre-Seigneur, qui vous a fait l'insigne honneur de vous demander votre fille pour son épouse. Louons-en le Seigneur. Chantez donc quelquefois le *Laudate Dominum omnes gentes*, pour remercier notre bon Jésus de tout ce qu'il a fait pour nous. Unissons-nous à cette intention.

Vendredi, 6 Juin,

Ma très-chère maman, je viens vous voir aujourd'hui plus à bonne heure que de coutume. C'est la pluie qui en est la cause ; aussi ne suis-je pas fâchée de cette pluie, qui me procure le plaisir si doux de vous dire que je vous aime. Quand il fait beau, je demeure presque toute la matinée sur le pont. Mais la matinée n'est pas longue avec moi, car je me lève très-tard. Ce n'est que dans l'après-dîner que je vous écris.

Comment êtes-vous aujourd'hui, ma bien aimée maman ? Je me suis jetée à votre cou en esprit, dès mon réveil, et je puis dire, toute la nuit, car je n'ai pas beaucoup dormi. Qu'il me tarde donc de savoir comment vous vous portez ; j'espère que vous m'aurez écrit aujour-

d'hui et que je recevrai de vos nouvelles peu de jours après mon arrivée à Reims. Je pense que de samedi en huit j'y serai rendue ; je l'espère, quoiqu'on s'attende à n'arriver à Liverpool que mercredi dans la journée. Nous avons eu de la brume et de la pluie, et pendant quelque temps, le vent contraire. Je suis encore bien aujourd'hui, sauf un léger malaise que j'attribue à mon insomnie de la nuit dernière et au défaut de promenade sur le pont, mais cela se passera tantôt.

Je suis enchantée de ma compagne de cabine. Je n'ai jamais vu une personne plus charmante, et je vous assure qu'il faudrait aller loin pour trouver sa semblable. Elle est d'une douceur et d'une amabilité délicieuse, toujours disposée à rendre service. Elle m'a cédé, d'elle-même, le lit du bas, quoique de droit il lui appartint, car elle avait le No. 29 et moi le No. 30. Elle s'efforce toujours de ne pas me gêner et de me rendre service en tout.

Cette pauvre enfant se trouve seule à bord. Elle connaît quelques-uns des passagers, mais comme les Anglais ne sont guère affectueux, ils ne la fatiguent pas. Elle débarquera à Derry, et de là elle se rendra de suite à Dublin, où elle rencontrera sa mère qui est en Europe depuis un an et qui doit y demeurer encore quelques années.

Croiriez-vous, chère maman, que quoiqu'elle ait sa mère à voir, elle n'est pas du tout heureuse et voudrait être restée au Canada ; elle s'ennuie horriblement. Je ne comprends pas ses sentiments. Il me semble que je serais bien contente, bien heureuse, si je pensais vous trouver de l'autre côté de l'océan. Tout le monde ne se ressemble pas.

J'ai fait une autre connaissance à bord, celle d'une dame de Toronto. Quand elle a entendu dire que je m'en allais en France pour me faire religieuse, elle est

venue auprès de moi et m'a parlé longtemps. C'est une Irlandaise, excellente catholique, qui a été éprouvée par beaucoup de peines, par la perte de parents dont le souvenir la fait pleurer sans cesse. Elle a une fille qui lui donne beaucoup d'inquiétudes, car elle est d'une santé très-frêle. Elle s'en va en Irlande pour cette fille chérie, espérant que le voyage lui fera du bien. Je lui ai dit qu'elle devrait aller à Lourdes plonger sa fille dans les eaux miraculeuses.

Il y a à peu près trente ans que cette dame laissait l'Irlande et une mère bien-aimée pour suivre son mari au Canada.

Quand elle m'a dit cela, j'ai été bien encouragée dans ma sainte vocation. Puisqu'elle a laissé sa mère pour suivre un homme mortel, dois-je regretter d'avoir laissé la meilleure des mères pour suivre l'Epoux immortel et divin ?

Lundi, 9 Juin.

Ma bien-aimée mère, je reprends ce soir ma causerie, après une longue interruption de deux jours. Vous allez peut-être croire que c'est la maladie qui a été la cause de mon silence. Rassurez-vous, bien chère maman, jamais de ma vie je n'ai été si bien, pas le moindre mal de mer. Il est vrai que j'ai eu un tout petit mal de tête de quelques heures seulement, ce qui ne vaut pas la peine d'être mentionné.

Ce qui a été la cause de mon silence, ma bien chère mère, c'est simplement parce que je n'ai pas pu trouver un moment pour écrire. Je ne sais comment cela s'est fait, mais j'ai tant causé avec la dame irlandaise et avec ma compagne de cabine, et nous sommes si bonnes amies, qu'à peine nous est-il resté un petit bout de temps pour nos correspondances. Mais si ma plume a été

silencieuse, mon cœur ne l'a pas été, très-chère maman, et il vous a envoyé mille tendresses hier soir. Je me suis transportée au milieu de vous tous, car je suppose bien que les chères tantes, cousines, oncles, se sont réunis, comme de coutume, auprès de vous.

Maintenant, il faut que je vous donne quelques nouvelles de notre voyage. Nous avons vu la terre vers 10 heures du matin. Tout le monde ne se possédait pas de joie, et quoiqu'on ne vît que montagnes et rochers arides, ils furent trouvés assez beaux pour mériter de faire sortir les lunettes d'approche. C'était si extraordinaire après de si longs jours passés entre le ciel et l'eau. La petite Carmélite était bien joyeuse aussi.

Plus nous avancions, plus la vue devenait belle. Dès trois heures de l'après-dîner, nous avons eu tout plein de choses à admirer sur les côtes d'Irlande ; et puis vers 7 heures, nous avons laissé les malles à Movile, ainsi que quelques passagers parmi lesquels s'est trouvée ma charmante compagne de cabine. Cette séparation fit véritablement passer un petit nuage sur mon cœur et sur le sien aussi, je crois, car nous étions véritablement bonnes amies. Que voulez-vous, sur cette terre, pas de jouissance durable ni de plaisir solide. Toujours quelque triste dénouement qui nous fait lever les yeux vers la céleste patrie, où toujours nous serons réunies. Que le bon Dieu est miséricordieux, ma bonne mère, de nous envoyer des peines et de nous détacher par elles, petit à petit, de cette misérable terre !

C'est probablement la dernière fois que je vous écris sur le steamer, ma chère maman, car nous le laisserons demain, vers midi. Je n'en suis pas fâchée, et il me tarde extrêmement d'être au lieu de mon repos. Le voyage distrait tant. Je vous assure que je suis bien dissipée maintenant, et qu'il me faudra bien du temps pour me recueillir.

Il est près de onze heures du soir, et il faut que je vous dise bon soir, bien à mon grand regret, ma bien-aimée maman, car je pourrais, ce me semble, passer toute la nuit auprès de vous.

Mais comme, en ce bas monde, à tout plaisir il y a une fin, j'en mets une à celui-ci pour aller passer un peu de temps avec le bon Jésus, que je prie de vous embraser de son amour.

Quelles actions de grâces ne dois-je pas à ce bon Maître, pour l'heureuse traversée qu'il vient de m'accorder ! Un passager, qui a souvent traversé l'océan, dit qu'il n'en a jamais eu de semblable depuis si longtemps qu'il voyage.

Mardi, 10 Juin.

Deux heures et demie de l'après-midi. Encore sur le vaisseau ! ma très chère maman, et moi qui espérais ne plus y être à cette heure. Mais l'homme propose et Dieu dispose.

Il a fait toute la nuit un vent violent, qui nous était contraire et nous a retardés de telle sorte que nous sommes arrivés trop tard pour pouvoir entrer dans la rivière Mersey à la faveur de la marée.

Nous sommes à l'ancre, en vue de la terre promise, et qui sait jusqu'à quand ? Non pas pour aussi longtemps que les pauvres Israélites dans le désert, mais pour jusqu'à neuf ou dix heures du soir. C'est bien contrariant, nous aurons à passer la nuit à Liverpool, et cela va nous retarder d'un jour. Enfin, que la sainte volonté de Dieu se fasse. Il se pourrait qu'on envoyât un *tender* à notre rencontre ; car comme le remarque la bonne madame Anderson, il n'est pas aisé de garder un si grand nombre de passagers, auxquels il faudra donner le diner et le thé. C'est une grande considération en notre faveur.

C'était chose singulière de voir ce matin les pauvres passagers. Le vent contraire que nous avons eu toute la nuit, a agité horriblement la mer d'Irlande, de sorte que le roulis était tel que tous étaient malades, même ceux qui, jusqu'à présent, avaient le mieux supporté la mer. Et moi, je n'ai pas souffert. Je me suis sentie le cœur un peu fade, mais je suis montée sur le pont et je me suis bien vite remise.

Pendant toute la nuit, on a fait un bruit affreux sur le vaisseau ; ce qui a empêché tout le monde de dormir. Comme on pensait arriver de très-bonne heure à Liverpool, on a cru devoir monter tout le bagage du fond de la cale. Cela s'est fait par le moyen d'une machine dont chaque secousse faisait trembler tout le vaisseau.

Je suis toute prête à partir, car on peut nous avertir d'un moment à l'autre que le *tender* vient nous chercher. Il m'a fallu prendre encore un certain temps pour arranger mes petites affaires, afin de ne rien oublier. Car je n'ai pas ma bien-aimée mère auprès de moi pour m'avertir de mes oublis.

Je vous laisse, chère bien-aimée mère, pour terminer les lettres que j'écris à mes bons frères. Si j'ai le temps après les avoir écrites, je reviendrai vous trouver.

Londres, 12 Juin.

Ma chère petite mère, je voulais vous écrire à bord ; je voulais vous écrire hier de Liverpool, et je ne l'ai pu. En voyage, on fait comme on peut et non comme on veut.

Nous sommes arrivés à Liverpool vers neuf heures trois quarts du soir. Après avoir passé une bonne nuit au North Western Hotel, je partis pour Londres, où je suis arrivée en bonne santé. Je partirai demain pour la France. J'espérais pouvoir me rendre directement à

Reims, sans m'arrêter nulle part ; mais on m'a fait remarquer que ce serait trop fatiguant, et qu'il vaut mieux me reposer un jour à Paris.

Je suis toujours très-bien portante, grâce à Dieu. Mais j'ai l'âme un peu fatiguée, je vous l'avouerai, de tant de tumulte et de tant de bruit. Et puis, il y a si longtemps que je ne me suis pas confessée. Je ne l'ai pas fait depuis que je vous ai quittée.

Je vous laisse, bien chère maman, en vous embrassant de tout mon cœur. Je vous aime, mère chérie, vous le savez bien ; ne vous ennuyez pas trop ; ayez bien soin de votre santé, et aimez toujours votre pauvre enfant toute aimante,

SR. THÉRÈSE DE JÉSUS.
Postulante Carmélite indigne.

---

24. Arrivée à Paris.

Paris, 14 Juin 1873.

Ma bien chère et bien aimée maman,

Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus !

Je me suis réjoui dans ces paroles qui m'ont été dites : Nous irons dans la maison du Seignenr.

Oui, bien chère maman, enfin je puis dire : bientôt, dans quelques heures, je serai au Carmel, je serai à la porte du paradis.

Aujourd'hui nous partirons et ce soir nous serons à Reims. On m'a beaucoup tourmentée pour me faire rester jusqu'à demain. Mais enfin j'ai gagné, et j'en remercie le bon Dieu.

Nous sommes partis hier matin de Londres vers sept heures. Nous avons eu un temps splendide. Le bon

Dieu, dans sa très douce miséricorde, veille, comme vous le voyez, bien paternellement sur son indigne créature. A notre arrivée à Douvres, il pleuvait un peu, mais le temps était calme. A dix heures, nous prîmes le bateau et nous traversâmes la *terrible* Manche sans qu'il me vînt un soupçon de mal de mer. Comme je n'avais pas bien dormi la nuit précédente, j'allai me coucher au salon, et je dormis un bon somme, après lequel je montai sur le pont pour voir les côtes de notre chère France.

La traversée se fit en quatre-vingts minutes.

A Calais, nous fîmes un excellent dîner. On nous servit des fraises magnifiques, dont je mangeai. Ne vous effrayez pas, ma chère maman, de cette petite imprudence. Quand on voyage et qu'on n'a pas le mal de mer, on peut oser parfois s'accorder quelques petites fantaisies.

Nous arrivâmes à Paris vers six heures et demie du soir. Nous allâmes droit à l'Hôtel Bergère, où nous fûmes très bien reçus.

Dans la soirée, l'excellent monsieur B., malgré les instances que je lui ai faites pour ne pas sortir, et croyant me procurer un plaisir bien agréable, m'a fait faire un magnifique tour de voiture dans Paris. Il m'a menée aux Champs Elysées, sur les Boulevards, au Palais Royal, aux Tuileries, dans la rue de Rivoli, à l'Arc de Triomphe, etc., etc. C'était le soir, tout était illuminé et c'était magnifique, bien que trop pour les yeux d'une pauvre petite Canadienne et Carmélite. Aussi, malgré toutes ses beautés, ses richesses, ses magnificences, Paris me déplaît infiniment, et je compte jusqu'aux minutes qu'il me reste encore à y passer. Je ne sais pas encore à quelle heure nous partirons. J'ai bien recommandé à monsieur B. de s'en informer au plus tôt, afin que nous ne manquions pas notre départ, et j'espère qu'il le fera. Malheu-

reusement, j'ai beau lui dire qu'il me tarde de partir ; il s'imagine que j'aime beaucoup à rester à Paris. Il m'a même fait craindre hier, qu'il agirait de manière à ce que nous restions à Paris jusqu'à dimanche. Mais il est trop gentil pour faire cela, je l'espère.

Je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur, ma chère maman, en vous disant que je voudrais bien vous avoir auprès de moi, pour vous parler à mon aise et chercher dans votre cœur bien des consolations et des lumières. Béni soit Notre-Seigneur de tout et en tout ! Puisse-t-il nous réunir un jour autour de son Cœur pour ne plus nous séparer. C'est dans cette espérance et dans ce divin Cœur que je vous laisse.

Votre fille toute aimante,

SŒUR THÉRÈSE DE JÉSUS.
Postulante Carmélite indigne.

---

25. *Arrivée à Reims.*

Reims, 14 Juin.

P. S. Je vous écris, ma très-chère maman, un mot à la hâte avant de me coucher. Je termine à Reims cette lettre que j'ai commencée ce matin à Paris. Nous sommes donc enfin arrivés à Reims. Il était 9 heures et demie du soir. Je passerai cette nuit à l'Hôtel du Lion d'Or. Demain matin, dimanche, j'irai me confesser chez les Pères, et je communierai dans leur chapelle. Enfin, chère maman, encore quelques heures, et je serai avec mes bonnes Mères, quel bonheur ! Qu'il me tarde de voir venir cette heure tant désirée ! Nous sommes logés tout près de la cathédrale. Quoique nous ne l'ayons vue que dans l'obscurité de la nuit, elle a l'air magnifique. La ville aussi est très-belle et bien tranquille.

Adieu, ma chère maman, et je vous embrasse sur votre prie-Dieu, où vous êtes probablement à dire votre chapelet, car il est maintenant six heures à Québec, et onze heures ici.

Je m'en vais faire mes prières en union avec vous, et ensuite je me coucherai. Nous avons tous les jours rendez-vous dans le Sacré-Cœur de Jésus, le divin époux, à neuf heures, à Québec, et à deux heures, ici.

Bien des baisers à mes bien-aimés frères, que j'aime tant. Prions ensemble pour eux. Veuillez me donner bien des nouvelles quand vous m'écrirez. Les moindres détails m'intéresseront immensément.

Chère maman, bénissez votre enfant.

CHAPITRE VI.

LA CHARITÉ VICTORIEUSE.

TRIOMPHE DE L'AMOUR MATERNEL ET DE LA PIÉTÉ FILIALE DANS LE CHOIX D'UN ÉTAT DE VIE.

> " Gardons-nous de n'aimer qu'en
> " paroles et avec les lèvres; aimons
> " par les œuvres et en vérité. (I.
> " Joan. 3. 18.)"

1. Principes.

Il faut être animé des principes chrétiens pour comprendre les choses de Dieu et la conduite surnaturelle de la Providence sur les âmes.

Bien des hommes paraissent sages aux yeux du monde, et ont, en effet, une grande prudence pour conduire les affaires terrestres ; cependant ils sont insensés aux yeux de Dieu. Tout absorbés dans les soins du corps et de la vie présente, ils ne s'occupent ni de leur âme ni de la vie future. Leurs pensées, leurs affections ne sont que pour la terre. Ils ne savent pas s'élever au-dessus des inclinations de la nature ; les mouvements de la grâce leur sont inconnus, et la considération du Ciel, de Jésus, de sa Croix, de l'amour qu'ils doivent à leur bien-aimé Sauveur, n'entre pour rien dans leur conduite.

Bien différente est la conduite du chrétien. Ce qui est sagesse aux yeux du monde, n'est que folie à ses yeux. Il marche le regard fixé vers le ciel. Dieu et sa fin der-

nière, voilà ce qui le détermine et le fait agir ; voilà ce qui émeut et règle ses affections ; voilà ce qu'il recherche, ce qu'il poursuit. Bannissant loin de son cœur, comme inutile, toute pensée, et toute affection qui ne le rapprocheraient point de Dieu et de sa fin dernière, il repousse, avec horreur, tout ce qui l'en éloigne.

" Où est votre trésor, dit l'Esprit-Saint, là est votre cœur," et ainsi que l'a dit un sage, nous vivons beaucoup moins où nous sommes qu'en ce que nous aimons. C'est ce qui a fait dire à saint Augustin : " Aimez-vous les choses de la terre, vous serez tout terrestre ; aimez-vous les choses du ciel, vous serez tout céleste. Mais si vous aimez Dieu, dirai-je que vous êtes des dieux ? Je n'oserais, ne l'eût-il dit lui-même : *Dii estis et filii excelsi omnes.*

Mais c'est surtout en ces moments plus graves de la vie, en ces instants critiques qui vont décider de notre vie présente, peut-être de notre éternité, que cette attitude du cœur, ou élevé vers Dieu ou abaissé vers la terre, imprime à la vie le mouvement, qui semble devoir ou la conduire au salut ou la précipiter à sa perte. Tel est, entre tous, le moment décisif du choix d'un état.

Personne qui n'avoue que de ce moment surtout, que de ce choix dépendent et la vie présente et la vie à venir. N'est-il donc point d'une importance, en quelque sorte sans égale, que l'âme, arrivée à cet instant, et ceux qui la dirigent, s'élevant au-dessus de tout ce qui passe et de toute affection terrestre, n'aient plus en vue que Dieu, fin dernière ; ne s'inspirent que de son amour ; ne veuillent que son bon plaisir ; et ne se déterminent que pour lui plaire ?

Oh ! qu'il serait à désirer que tant de parents, qui se glorifient du titre de chrétiens, sussent, aussi bien que leurs enfants, s'élever à ces hauteurs, quand arrive pour

ces êtres bien aimés le moment de se déterminer dans le choix d'un état !

Que de déboires ils s'épargneraient ! que de malheurs ils éloigneraient, que de fautes, que de crimes peut-être.... !

Oh ! que la sagesse du monde n'est que folie devant Dieu ! Que de calculs prétendus sages, dictés par l'ambition ou la cupidité, n'ont entraîné après eux qu'une longue suite de calamités, de péchés, de vains repentirs !

Un père, une mère, s'ils aiment véritablement leurs enfants, veulent avant tout leur procurer les véritables biens,—les biens de l'âme, par conséquent, avant les biens du corps, les biens de la grâce avant ceux de la nature, les biens éternels, plutôt que ceux qui ne font que passer, le souverain bien par-dessus tout.

Qu'est-ce qu'un brillant établissement, une riche alliance, comparée à une alliance éternelle avec Dieu, établissant l'âme dans tous ses biens ?

Que sont toutes les voluptés d'une vie commode, comparées à la paix intime du cœur et aux joies de la vertu ? " Que sert à l'homme," enfin, " de gagner tout le monde, " s'il vient à perdre son âme ?"

Aux yeux de la foi, est-il rien de comparable à la joie céleste, qui devrait remplir le cœur de parents chrétiens, quand ils voient leurs enfants beaux de la pureté de leur baptême, ornés de piété, mûs par le seul amour de Dieu, rompre les liens qui les attachent à ce monde dangereux, prendre leur essort vers le ciel et choisir Dieu seul pour leur partage ?

Aux yeux de la foi, est-il rien de comparable à la joie toute céleste, qui inonde le cœur de ces enfants bien-aimés, quand, dociles à la voix de Jésus qui les appelle, et quand, renonçant, pour lui seul, aux promesses de ce monde, ils savent se détacher même de leurs bons pa-

rents, non parcequ'ils les aiment moins, mais parcequ'ils l'aiment, par-dessus tout, lui le Dieu qui les appelle.

Et les uns et les autres n'ont-ils pas obtenu ce que leur amour mutuel leur faisait désirer ?

Les parents chrétiens n'ont-ils pas, en laissant à un enfant chéri cette sainte liberté, procuré son plus grand bien, un bonheur incomparable ?

L'enfant chrétien, quittant, pour Dieu seul, des parents tendrement aimés, ne leur a-t-il pas à son tour assuré des richesses éternelles ?

La promesse de Jésus-Christ n'est point seulement faite à qui laisse son père et sa mère, elle est également faite à quiconque, pour son nom, sait se séparer d'un fils, d'une fille bien-aimés.

Un fils, une fille, entrés en religion pour obéir à Dieu, aiment-ils donc moins leurs parents ? Certes, toute affection pure et sainte, l'amour filial entre tous, ne peut que croître avec les accroissements de l'amour divin. Il dépouille, sans doute, ce qu'il a de purement naturel, de sensuel peut-être, mais il n'en devient que plus vrai, que plus profond, que plus fort. Il ne rêve plus, pour ceux qu'il aime, les plaisirs, les richesses, la satisfaction d'une vaine ambition ; mais il brûle de leur procurer, et s'immolerait pour les leur assurer, les joies de la vertu, les richesses de la grâce et la gloire que Dieu donne. Oui, le religieux aime ses parents, comme, au sein de la famille, il ne les avait jamais aimés ; en Dieu, il les embrasse plus étroitement qu'il ne les avait jamais embrassés, et il est pour eux le garant de biens infiniment plus précieux que ceux qu'il eût jamais pu leur procurer.

Reconnaissons-le donc, dans cette conduite des parents et des enfants vraiment chrétiens, la grâce ne détruit pas la nature, mais elle l'élève et la sanctifie ; ce n'est plus seulement un amour naturel qui unit plus que jamais

ces cœurs, c'est un amour surnaturel et divin qui les pénètre et les tient à jamais embrassés.

C'est en Dieu, charité et amour immense, que cet amour et cette union se consomment ; c'est Dieu même que ces parents ont aimé dans leurs enfants, et, en Dieu, ils les retrouvent couronnés de gloire.

C'est Dieu aussi que les enfants ont aimé dans leurs parents, et, en Dieu, ils les retrouvent ; c'est Dieu qu'ils ont voulu glorifier, et, en Dieu, ils les retrouvent enrichis du mérite immense de leur sacrifice et des grâces qu'il a fait descendre sur eux.

Comparerons-nous maintenant à cet amour vrai, parce qu'il a sa source en Dieu, l'amour prétendu des parents mondains,—prétendu, dis-je, parce qu'il ne repose que sur la nature et les sens ?—Mûs par cet amour aveugle, que procureront-ils à ces êtres chéris ? Les plaisirs ? les parures ? les richesses ? ce que le monde aime ? Quelle sera la fin de tout cela ? Que leur préparent-ils le plus souvent, sinon le péché et les suites qu'il entraîne ?..... Et ils disent qu'ils les aiment !

Quand comprendrons-nous donc en quoi consiste un amour véritable et quels sont les véritables biens ? " Enfants des hommes, jusques à quand laisserez-vous s'appesentir vos cœurs ? Jusques à quand aimerez-vous la vanité et vous repaîtrez-vous de chimères ? " *Filii hominum, usquequo gravi corde ? Ut quid diligitis vanitatem, et quæritis mendacium ?*

2. *Les principes appliqués.*

La mère de Thérèse de Jésus aimait son enfant comme la meilleure des mères peut aimer la plus aimable des enfants ; mais elle l'aimait en Dieu, et pour Dieu. Elle avait toujours veillé pour la préserver de tant de dangers auxquels son inexpérience eut été exposée dans le monde,

et n'avait rien négligé pour développer en elle l'amour de Dieu et la résolution de lui être toujours fidèle. Elle l'avait laissée entièrement libre de suivre les attractions de la grâce dans le choix d'un état ; elle respectait tellement cette liberté, qu'elle se fût réproché d'influencer son choix pour quelque état que ce fût ; elle eut craint de contrarier l'action de la grâce, et de ne pas laisser le créateur seul agir avec sa créature. Elle était décidée à seconder toujours l'action de Dieu et de la grâce, et à ne jamais la contrarier.

Thérèse de Jésus, de son côté, connaissait ces pieuses dispositions de sa bonne mère ; elle savait combien celle-ci tenait à ce qu'elle fût entièrement libre et maîtresse de son choix. Aussi l'enfant avait envers sa mère l'abandon le plus entier, lui exposant tout ce qui se passait dans son cœur par rapport à sa vocation. Elle lui faisait connaître tous ses inclinations et toutes ses répugnances. Ces deux âmes s'étaient absolument livrées entre les mains de Dieu, pour suivre sa très-sainte volonté dans le choix d'un état. Elles ne demandaient qu'à connaître son bon plaisir : l'enfant pour le suivre, la mère pour le seconder. Elles étaient déterminées à ne se laisser arrêter par aucune considération humaine, dès qu'elles auraient entendu la voix de Dieu.

Elles étaient dans cette sainte volonté et priaient avec ferveur, lorsque l'enfant commença à manifester de véritables dispositions pour la vie religieuse. Dès lors, sa pieuse mère comprit que le bon Dieu demanderait une séparation. Loin de s'attrister de ce sacrifice, qu'elle entrevoyait déjà, elle fut heureuse de voir dans son enfant la résolution de renoncer au monde et de s'attacher à Dieu seul. Elle n'avait élevé son enfant que pour Dieu, elle la lui offrait généreusement.

Pendant la maladie, qui réduisit Thérèse de Jésus à la

dernière extrémité, sa mère demandait avec ferveur au bon Dieu qu'il lui conservât son enfant, mais elle ne le demandait que pour l'offrir généreusement au Carmel. Voici ce qu'écrivait cette bonne mère : " Hermine est mieux et je l'attribue aux prières que nous avons adressées au doux Cœur de Jésus, et aux promesses que j'ai faites aux âmes du purgatoire pour son rétablissement. J'ai aussi promis à Notre-Seigneur une chose qu'il vous sera agréable d'apprendre : de sacrifier généreusement ma fille aux desseins que Jésus a sur elle. Ces prières et ces promesses ont été largement récompensées : Notre-Seigneur permettant que dès jeudi dernier un mieux sensible s'opérât dans l'état d'Hermine : je vous assure qu'elle a été dangereusement malade."

Thérèse de Jésus, de son côté, priait aussi son divin époux de lui conserver la vie pour quelque temps encore, afin qu'elle pût s'immoler au Carmel, et attirer de plus grandes grâces sur sa mère bien aimée. " Je suis entre les mains de Notre-Seigneur ", disait-elle, " qu'il fasse de moi ce qu'il lui plaît. Cependant je désirerais bien mourir Carmélite, si c'était sa volonté." C'était la plus pure charité qui inspirait à ces deux belles âmes de demander une santé, qu'elles ne désiraient obtenir que pour procurer une plus grande gloire à Dieu.

La mère de Thérèse de Jésus était donc disposée à la séparation, quelque pénible que dût être ce sacrifice, puisque Dieu voulait bénir son enfant au Carmel.

L'enfant comprenait qu'elle témoignerait un amour plus véritable à sa mère, en offrant à Dieu le sacrifice de la séparation, que si elle eût voulu rester avec elle pour jouir de la douceur de sa présence. C'est ainsi que ces deux âmes, si tendrement affectionnées l'une à l'autre, étaient déterminées à accepter et à faire tous les sacrifices que Dieu demanderait, afin de se procurer l'une à l'autre

des bénédictions spirituelles. L'enfant offrait son sacrifice pour que Dieu bénît sa mère, et la mère offrait le sien pour qu'il bénît son enfant.

Lorsque Dieu eut fait connaître sa volonté, et qu'on eut compris la grandeur de cette immolation mutuelle, lorsqu'on vit clairement qu'il fallait se résoudre à habiter dans des pays différents, que ce n'était pas dans la ville natale que l'enfant entrerait en communauté, et qu'on ne pouvait plus se promettre le bonheur de se revoir à volonté, on dit encore une fois : " Oui, mon Dieu, que votre volonté soit faite," et on accepta de grand cœur le sacrifice.

Mais on sentait vivement la douleur que devait occasionner la prochaine séparation, et plus le moment approchait, plus le sacrifice devenait pénible. Le cœur de la plus tendre et de la plus affectueuse des mères ne pouvait plus se faire à la pensée de la séparation; elle voulait s'imaginer que le bon Dieu ne la demandait pas. L'enfant de son côté, dont le cœur éprouvait des déchirements et une agonie terrible, se disait avec la plus vive anxiété : " Dieu me demande-t-il réellement au Carmel ? N'est-ce pas chez moi une affaire d'imagination? " Et mille prétextes spécieux se présentaient à son esprit pour la détourner de ses résolutions.

Dans l'une et dans l'autre, c'étaient des combats et des angoisses. On voulait accomplir toutes les volontés de Dieu, mais Dieu demandait-il réellement ce sacrifice ? Laissons-les dire elles-mêmes ce qui se passait dans leurs cœurs.

Voici comment s'exprimait cette bonne mère :

7 Juillet 1872.

" Tout en remerciant le bon Dieu d'avoir donné une foi si vive à Hermine, je redoute beaucoup son caractère

si décidé, qui est capable de lui faire entreprendre des sacrifices qui coûteraient beaucoup à mon cœur. Elle est si déterminée à se faire Carmélite, qu'elle est capable de se rendre en France, si on ne pouvait pas réussir à faire venir ici des Carmélites. Même elle a l'air de mieux aimer y aller faire son noviciat. J'espère que, si ce n'est pas contraire à la volonté de Dieu, un pareil sacrifice ne me sera pas imposé."

"Quand Hermine est absente pendant une demi journée seulement, je m'ennuie beaucoup après elle; que sera-ce donc, si elle me laisse? Je ne voudrais pourtant pas m'opposer à la volonté de Dieu; mais vous savez combien ma chère Hermine est une charmante enfant, et combien je sentirai vivement son absence. Quel dur sacrifice pour moi, sa mère!"

Mai, 1873.

Vous avez déjà deviné mes inquiétudes au sujet de ma chère Hermine; certainement qu'elle a montré une bonne vocation pour la vie religieuse, et vous savez comme elle est pleine d'énergie. Comme mère, j'ai bien quelques appréhensions, quelques craintes qu'Hermine puisse regretter la démarche qu'elle a faite. Il pourrait y avoir quelques hésitations de sa part sur le nouveau genre de vie qu'elle se propose d'embrasser. Je voudrais donc qu'Hermine examinât de nouveau et à loisir sa vocation, qu'elle fût entièrement libre et ne prît pas légèrement une décision."

4 Juin 1873.

"Quel coup terrible pour moi, de m'être séparée de cette chère enfant, qui faisait toute ma consolation ici-bas! Elle était tout pour moi, et m'était devenue indispensable. Comment m'est-il possible de vivre sans elle?

Ma vie a été déjà si souvent éprouvée par des peines si cruelles qu'il me semble impossible de pouvoir encore supporter cette perte. Je ne l'aurai plus à mes côtés, ma chère enfant, comme je l'avais toujours, me donnant un bon avis ! Quand j'étais malade, quel dévouement ! Je ne pourrai donc plus compter sur elle pour me fermer les yeux ! Je ne puis m'empêcher de pleurer, d'arroser cette lettre de mes larmes. Vous ne pouvez comprendre combien mon sacrifice est grand ! Je pense bien que cette peine abrégera mes jours. J'ai besoin de prières pour ne pas succomber sous le poids de cette grande affliction."

" O mon père, priez pour moi, afin que je me conforme entièrement à la volonté de Dieu, et qu'un jour je puisse être réunie à mes enfants dans le ciel. Je me décourage, je me chagrine beaucoup. Je vous supplie de prier beaucoup pour moi, qui souffre tant. Priez donc, afin que je ne succombe point à cette séparation si douloureuse."

Hermine à son tour exprimait dans les lignes suivantes ce qui se passait dans son cœur :

Québec, 16 Avril 1873.

" C'est maintenant, que le moment de consommer le sacrifice approche, que toute la nature s'élève dans mon cœur pour lui livrer un assaut terrible. Que de combats dans ce pauvre cœur ! D'un côté attirée à Reims par la voix de Dieu, d'un autre côté retenue à Québec par des liens si tendres et si difficiles à rompre ! Mon Père, ce sera un moment terrible, que celui de la séparation davec une mère chérie, d'avec des frères si tendrement aimés ; c'est la voix de la nature, je le comprends, et c'est ce qu'éprouva notre Mère sainte Thérèse elle-même, lorsqu'au moment de quitter la maison de son père pour entrer

dans le monastère, il lui sembla, dit-elle, que ses os se détachaient les uns des autres, et que s'il lui eût fallu rendre l'esprit, elle n'eût point souffert davantage. Comme elle en a triomphé, j'en triompherai aussi avec la sainte grâce de Dieu....."

17 Mai 1873.

" Cette divine Mère m'a secourue d'une manière très-miséricordieuse dans toutes mes afflictions, ce qui me donne grande confiance qu'elle ne m'abandonnera pas à l'heure du combat. Mon Père, c'est l'heure pour votre enfant de dire : " Les eaux de la tribulation m'environnent de toutes parts, et si vous ne me secourez, Seigneur, je périrai." Que de peines, de tentations et de troubles dans ce pauvre cœur !

" C'est maintenant, que le sacrifice est sur le point de se consommer que j'en mesure toute l'étendue... Je ne puis comprendre comment j'ai pu me résoudre à quitter ma mère bien-aimée, dont il semblait que je ne dusse jamais me séparer. La pauvre nature est toute tremblante à l'approche de l'heure suprême.. Comment ferai-je ? Comment pourrai-je ?... De moi-même je ne puis rien, mais je puis tout en Jésus, qui me fortifie. Voilà mon oraison jaculatoire dans ces temps d'angoisses si cruelles. De toutes parts, on me livre des combats.....Vous devinez de combien de glaives ces paroles ont percé mon cœur. Vous savez mieux que tout autre, s'il y eût jamais fille plus attachée à sa bien-aimée maman, que la pauvre petite Thérèse de Jésus, et que si je la quitte, ce n'est que pour obéir à la volonté de Dieu, qui m'appelle à lui, et pour obtenir, par une immolation quotidienne, les grâces les plus précieuses pour cette mère chérie.

" On ne comprend pas dans le monde la conduite de Dieu sur les âmes."

22 Mai 1873.

Dieu versa bientôt l'onction de sa grâce sur les douleurs de cette âme généreuse et quelques jours après, elle écrivait :

" Je remercie Notre-Seigneur des peines et des épreuves qu'il m'a envoyées, car elles n'ont servi qu'à affermir ma vocation et à augmenter mon bonheur..... Combien ce sacrifice des plus chères affections du cœur fait de bien à l'âme ! Jamais avant ce jour, je n'avais si bien compris le bonheur du paradis, qui nous réunira pour ne plus nous séparer ; jamais je n'avais compris que, pour s'attacher à Jésus par un amour véritable, il faut se détacher de toutes les créatures, même de celles qu'on aime le plus purement. Je ne puis vous exprimer, mon Père, quel désir je sens de servir et d'aimer le bon Dieu, combien je sens mon cœur se détacher de toutes les choses de la terre. Cette seule disposition est si douce, qu'elle suffit pour dédommager le cœur des plus grands sacrifices."

Dans uue lettre à sa mère, écrite à bord du *Scandinavian*, Thérèse de Jésus lui disait : " Très-chère maman, j'ai beaucoup de chagrin de la peine que vous éprouvez, et tout ce que je désire, c'est que toutes les consolations qui peuvent m'être réservées dans les desseins miséricordieux du bon Dieu, vous soient passées et changent l'amertume du sacrifice en douceur et en joie."

" Je ne vous cacherai pas que mon cœur a beaucoup souffert après le coup de la séparation. Il me semblait que j'eusse mieux aimé cent fois mourir que de vous causer cette peine.

Très chère-mère, je ne vous le cache pas, parce que vous m'avez fait promettre de vous dire tout ce qui se passait dans mon cœur, et que vous êtes pour moi, non

seulement une mère selon la nature, mais surtout une mère selon la grâce. Je sais d'ailleurs que cet aveu vous fera prier plus fort pour m'obtenir la grâce de la persévérance et pour affermir votre courage. Que la sainte grâce de Dieu soit en nous ! Quoique ce soit une immense souffrance pour moi d'être séparée de ma chère maman, et que je ressemble au poisson qui est hors de l'eau, cependant je ne voudrais pas rentrer dans la maison paternelle, parce que je veux faire la volonté de Dieu. Jésus-Christ me veut au Carmel et je veux être son épouse fidèle.

" Oh ! quel honneur, ma chère mère !"

Tels étaient les sentiments de la mère et de la fille au moment de cette séparation que le bon Dieu leur demandait.

Il n'y avait donc eu que quelques moments de perplexité ; la lumière de la grâce avait bientôt éclairé leurs âmes ; elles avaient compris la volonté de Dieu et accepté toute la grandeur du sacrifice.

" Je ne comprends pas," disait la mère, " comment j'ai pu consentir au départ ;" " et moi," disait l'enfant, je ne comprends pas comment j'ai pu m'y résoudre et l'entreprendre. C'est Notre-Seigneur qui a tout fait."

La mère aimait tendrement son enfant ; elle voulait son véritable bien ; elle comprenait que son véritable bien était de suivre sa vocation, et que c'eût été manquer à l'amour qu'elle lui portait, que de mettre un obstacle à ce bien. Son amour s'éleva au-dessus de tout amour naturel et terrestre, il se surnaturalisa : " En vue de Dieu et du ciel que je souhaite avant tout à mon enfant, je me sépare d'elle et je l'offre à Dieu." Et l'enfant de son côté disait : " Puisque j'aime si fortement ma mère, je dois lui procurer le plus grand des biens. Mon Dieu je vous offre tout pour ma mère, ma liberté,

ma santé et ma vie. Je veux pour moi toutes les souffrances et toutes les désolations : en échange, versez dans le cœur de ma mère les plus douces consolations, conservez-lui la santé et la vie."

Voilà comment cette chère enfant aimait sa mère, et elle ne croyait pas pouvoir lui donner une plus grande marque de son amour, qu'en s'immolant pour elle au Carmel. La plus grande marque d'amour, c'est de donner sa vie pour ceux qu'on aime.

Le sacrifice de la mère et l'immolation de la fille, ne sont-ils pas véritablement le triomphe de l'amour maternel et de la piété filiale ?

L'un est aussi admirable que l'autre.

Aussi les Carmélites, en lisant les lettres qu'elles recevaient de la mère et de la fille, étaient-elles dans l'admiration à la vue de tant de foi et de tant de courage, et elles disaient : Nous ne savons qui doit-être plus admirée, de la fille se donnant à Dieu avec tant de courage et de dévouement, ou de la mère, faisant le sacrifice de son enfant chérie avec une générosité qui est vraiment de l'héroïsme. Aussi, franchement nous aimons beaucoup notre petite Carmélite future ; mais si j'ose le dire, nous aimons autant sa pieuse mère animée d'une foi si magnanime et de sentiments si admirables et si élevés au-dessus de la nature et des sens. Oh ! les deux belles âmes ! et que l'amour de Dieu est puissant, quand il agit sans obstacle dans les cœurs qui se livrent à son empire."

Le bon Dieu regardait avec amour ces deux âmes et leur préparait à chacune sa récompense.

Encore une fois, l'exemple de Thérèse de Jésus nous révèle comment la vocation religieuse ne détruit pas la piété filiale, mais la perfectionne et l'élève aux sentiments surnaturels les plus sublimes. Elle aime sa mère avec la tendresse la plus affectueuse, avec le dévouement le plus

entier ; et, à cette pitié filiale portée jusqu'à l'héroisme, elle sait unir le plus parfait amour pour son céleste époux, la plus exacte fidélité à répondre à son appel. On n'a qu'à lire les lettres qu'elle écrivait, pour voir comment l'amour de Jésus et l'amour de sa mère sont unis dans son cœur et l'occupent continuellement. Elle dit à sa mère tout ce qui peut intéresser l'amour maternel ; elle lui exprime les sentiments les plus affectueux et les plus tendres ; elle donne tous les petits détails qu'elle devine pouvoir lui être agréables, et, en même temps, elle ne soupire qu'après Jésus, elle parle tous les jours de son cher Seigneur, de son Époux bien-aimé, de tout ce que dans son ineffable bonté il fait pour sa pauvre petite épouse. Enfin lorsqu'elle approche du terme de son voyage, dans un doux entretien avec sa bonne mère, elle s'écrie : " Oui, bien chère mère, enfin je puis dire : bientôt, dans quelques heures, je serai au Carmel, je serai à la porte du paradis ! "

Il est étonnant qu'avec une santé si délicate, elle ait pu tant écrire pendant sa traversée, son séjour de quelques heures à Londres, et à Paris ; et nous sommes loin de citer tout ce que Thérèse de Jésus écrivit à sa mère et à ses frères. Ce qui lui donnait cette force, c'est qu'elle aimait vivement, et son voyage n'a été qu'un entretien affectueux avec sa mère et ses frères, dans l'union du cœur de Jésus.

Que de mères chrétiennes, que de jeunes personnes peuvent profiter de l'exemple que leur donnent Thérèse de Jésus et sa mère !

Thérèse apprend aux jeunes filles que l'amour le plus affectueux pour la meilleure des mères peut s'unir très-bien à la fidélité à sa vocation ; que plus on aime ses parents, plus on tient à leur prouver son amour en se dévouant pour eux à tous les sacrifices. Elle leur

apprend que les enfants doivent avant tout procurer à leurs parents ces douces consolations, qui résultent de la possession des véritables biens, des bien spirituels, et que, dans la vie religieuse, elles peuvent plus efficacement leur obtenir ces biens qu'en vivant avec eux dans le monde.

L'exemple de sa mère apprend aux mères chrétiennes que si elles aiment véritablement leurs filles, elle les élèveront pour Dieu et non pour le monde, et que, si Dieu les appelle à la vie religieuse, elles doivent s'empresser de seconder ses desseins loin de s'y opposer quoique le sacrifice demandé soit pénible à la nature. Que l'amour maternel s'élève, qu'il se pénètre de l'amour de Jésus, et il trouvera facile ce qui paraissait impossible. Le véritable amour d'une mère pour sa fille cherche à lui procurer les véritables biens ; et quel bien plus grand que celui d'être délivré des dangers du monde, pour servir Dieu selon son attrait dans la vie religieuse ?

Comment peut-on dire qu'une mère aime sa fille, lorsqu'elle s'obstine à la priver de ce bien si précieux, pour la laisser exposée à tous les dangers qui menacent son âme au milieu du monde ?

Quand il s'agit d'un parti riche dans le monde, une mère verra avec plaisir sa fille se marier, dût-elle partir ensuite pour les Indes orientales. Elle ne la verra peut-être plus ; elle sait que mille accidents la menacent, et qu'au milieu d'un monde pervers, son salut courra mille dangers ; n'importe ! elle est tranquille et contente ; sa vanité de mère mondaine est satisfaite, sa fille est mariée. quel bonheur !

Mais qu'une jeune fille dise à sa mère, qu'elle veut se séparer du monde, renoncer au mariage pour s'attacher à Jésus, entrer dans un monastère, peut-être dans sa ville natale où elle pourra la voir souvent, et y passer le reste

de sa vie au service de Dieu ; " Tu vas me faire mourir ; jamais je n'y consentirai, jamais je ne pourrai me séparer de toi." Ce sont des pleurs et des lamentations interminables. Et cette mère prétend avoir de l'amour pour sa fille !

Et ce qu'il y a de déplorable, c'est qu'à ces sortes de mères il n'est pas possible de faire entendre raison. Elles ne sont que nerfs, sentimentalité et imagination. Elles savent s'obstiner, mais elles sont incapables de comprendre le langage de la raison. La fille sera sacrifiée au défaut de jugement et aux préjugés mondains de sa mère.

Que de jeunes filles sont devenues malheureuses à cause des obstacles mis à la plus sainte vocation !

Elles auraient été heureuses et se seraient sanctifiées dans l'état religieux ; mais une mère déraisonnable s'est opposée à ces saints désirs, et pour lui complaire, elles ont fini par se marier contre leur désir ; elles passent leur vie dans les chagrins, les regrets et les amertumes, elles sont malheureuses ; mais leurs mères sont contentes : n'ont-elles pas réussi à empêcher les pauvres filles d'être religieuses ? Et on osera dire que ces femmes ont de l'amour pour leurs enfants !—Elles les haïssent !

" Mais, ma fille est si jeune ! Je connais son caractère : Elle sortirait du couvent. Et j'aime mieux qu'elle n'y entre pas que de la voir en sortir. Mieux vaut qu'elle reste quelque temps dans le monde, qu'elle y éprouve sa vocation. Ce n'est pas pour l'en détourner ; nous serions trop heureux si c'était sa vocation ; mais il faut qu'elle y réfléchisse et prenne son temps."

C'est là le langage de la nature ; ce n'est pas celui de la grâce.

La nature est toujours prête à trouver de bonnes raisons quand il s'agit de se contenter.

Votre fille est-elle donc trop jeune pour mettre son innocence à l'abri de tout danger, pour se soustraire aux vanités et aux insinuations du monde et se dévouer au service de Dieu ?

On n'est jamais trop jeune pour servir le bon Dieu. On peut pratiquer la perfection à tout âge.

Vous supposez votre fille légère et inconstante ; et la décision qu'elle a prise après de sérieuses réflexions, après avoir consulté un directeur éclairé, démontre le contraire.

Celle qui a sérieusement examiné sa vocation et reçu l'avis d'un sage directeur peut certainement se décider. Quand il s'agit d'une vocation à la perfection, l'autorité du directeur doit tenir le premier rang. Il a grâce d'état pour juger. Ceux qui n'ont que la prudence de la chair et du sang, sont incapables de donner un conseil sage dans les choses spirituelles.

Dans la crainte qu'elle ne persévère pas, vous ne la laissez pas entrer en religion : c'est à dire que vous étouffez sa vocation, dans la crainte qu'elle n'y soit pas fidèle,

Vous voulez, dites vous, éprouver sa vocation, et pour cela vous l'exposez à mille dangers ! Le noviciat n'est-il pas établi pour éprouver la vocation religieuse ? Et sans exposer une jeune fille aux dangers que présente le monde, n'est-il pas destiné à faire connaître si l'appel de Dieu à ce saint état est véritable.

O mères mondaines ! n'êtes-vous point devant Dieu, en agissant ainsi, les plus grandes ennemies de vos enfants ?

Mais que penser de ces parents plus criminels encore, qui, non contents de s'opposer à l'appel divin, précipitent les enfants qu'ils prétendent aimer, dans un abîme de passions et de crimes pour les arracher plus sûrement à Dieu ?

Ce n'est point assez pour eux qu'une fille follement aimée éprouve sa vocation en restant dans le monde, mais pour l'éprouver eux-mêmes plus cruellement, ils la jettent au milieu des pompes, des plaisirs sensuels, des divertissements les plus dangereux.

Hélas ! qu'il leur est facile d'obtenir d'une âme si neuve encore ce qu'ils prétendaient ! Au fond que voulaient-ils? S'ils analysaient leur principe, *pervertir* ; et ils n'ont que trop bien réussi.

Le Seigneur n'habite point dans le tumulte, il ne parle point au milieu de ces assemblées bruyantes ; c'est la passion surexcitée par le plaisir qui parle en ces moments, et l'âme affaiblie ne peut guère tarder à céder. La piété s'en va, la coupe des plaisirs devient bien douce, l'amour des parures, de toutes les vanités, de toutes les pompes mondaines s'empare bien vite du cœur d'une jeune fille, eût-elle été jusqu'alors innocente.

Ces fêtes sont si brillantes ! ces bals si attrayants ! ces drames si émouvants ! ces opéras si charmants !

Bientôt elle n'aimera que trop ces compagnies qu'elle était décidée à éviter toujours ; bientôt elle y courra avec une ardeur folle, qui épouvantera même ses imprévoyants parents. Elle n'aura plus de cœur que pour le monde.

Combien de jeunes filles, autrefois pieuses et portées vers Dieu, qui, pour avoir été produites dans le monde par une mère ambitieuse et légère, sont devenues elles-mêmes tout-à-fait mondaines, et qui, aujourd'hui, par leur funeste exemple, par leur conversation perfide, en détournent beaucoup d'autres de la voie où Dieu les appelait !

" Ah ! quelle folie !" diront-elles à des jeunes filles encore innocentes et pures, " moi aussi, j'étais autrefois comme vous ; moi aussi, j'avais ces idées qu'on nous donne dans les pensionnats des religieuses, et j'étais près d'entrer dans un couvent. Mais je me suis bien vite

débarrassée de ces idées d'enfant, de dévote. Le monde ! c'est là qu'on est heureuse ! qu'on s'amuse ! Couronnons-nous de roses, avant qu'elles ne se flétrissent ; laissons partout des signes de notre joie, c'est là notre part, là ce qu'il nous faut. " *Coronemns nos rosis antequam marcescant..... ubique relinquamus signa lætitiæ..... hæc est pars nostra..... et hæc est sors.* (Sap. c. 2, v. 8,)"

A l'heure de votre mort, que pensez-vous de votre infidélité à la grâce et de ces jours passés dans les plaisirs ? Et qu'est-ce que Dieu en pense dès à présent ?

Dieu vous avait choisie pour marcher dans la voie des saints ; et ne marchez-vous pas dans la voie de la réprobation, puisque Dieu a réprouvé ce monde qui vous possède.

Mais ce n'est pas assez ; vous invitez, vous pressez des âmes pures encore de vous y suivre ! Sœur de Caïn, qu'avez-vous fait de votre sœur ? N'aurez-vous pas à répondre d'une longue série de scandales ? Et Dieu ne vous redemandera-t-il pas un jour ces âmes, rachetées de son sang, que vous lui aurez arrachées ?

Réfléchissez, priez Dieu de vous éclairer, recourez à Marie votre Mère que vous aimiez tant autrefois, arrachez-vous à ces illusions fatales.

Puissiez-vous, en lisant la vie de Thérèse de Jésus au monastère du Carmel, comprendre que les délices pures qui inondent son cœur, et la douce espérance de délices plus grandes encore, lui procurent un bonheur que vous ne soupçonnez même pas ? L'éclat de toutes vos fêtes n'est que ténèbres auprès de la lumière qui illumine son âme ; vos prétendues joies ne sont qu'amertume, comparées à la paix intime dont elle jouit.

Il est temps encore pour vous de revenir à Dieu, de vous attacher à Jésus et de trouver dans son divin Cœur un bonheur qui vous a fui dans le monde.

Et vous, mères, chrétiennes, n'apprendrez-vous pas aussi, en lisant cette vie, en quoi consiste le véritable amour maternel ?

Si jamais Dieu vous fait l'indicible honneur de vouloir sans partage l'enfant qu'il vous a confiée, vous obstinerez-vous encore à le repousser loin d'elle, à la lui arracher ?

N'imiterez-vous pas plutôt l'exemple de la mère de Thérèse de Jésus, en vous sacrifiant comme elle pour triompher avec elle ?

UNE FLEUR DU CARMEL.

SECONDE PARTIE.

SŒUR THÉRÈSE DE JÉSUS AU CARMEL.

CHAPITRE I.

LE CARMEL.

(Tiré des écrits d'une ancienne et vénérable Mère, nommée sœur Jeanne de la Miséricorde, morte en 1735, au Carmel de Nantes.)

1. Esprit du Carmel

Une Carmélite est une âme liée à Jésus-Christ en qualité d'épouse qu'il s'est choisie et toute appropriée, pour l'appliquer à rendre par état hommage à tous ses états passibles, pour être comme substituée à sa vie mortelle. Sa vocation est de perpétuer sur la terre la vie cachée du Verbe incarné, dans ses qualités de victime, d'adorateur et de médiateur. Jésus lui donne une grâce proportionnée à cette sublime vocation, qui perpétue d'une manière admirable la divine Maternité de Marie. Cette auguste Vierge fut honorée au Carmel comme

future mère de Dieu, longtemps avant sa naissance ; c'est pourquoi l'Ordre du Carmel ne reconnaît point d'autre chef que Marie ; c'est son Ordre, parce que la plénitude de la grâce d'une si éminente vocation ne pouvait être donnée à une autre qu'à Marie.

L'Ordre du Mont-Carmel est donc par un choix divin, un Ordre d'âmes choisies, liées au Verbe fait chair, pour vivre en lui de cette vie cachée, pauvre et laborieuse qu'il menait sur la terre, et pour être avec lui victimes de charité pour la gloire de Dieu et le salut des âmes, par la perfection avec laquelle elles remplissent tous les devoirs de cette sublime vocation. Telle a été l'intention de sainte Thérèse, qui nous dit que son dessein dans sa réforme, a été de rétablir la splendeur de l'Ordre du Mont-Carmel, afin qu'en gardant sa règle et les conseils évangéliques avec toute la perfection possible, ses filles soient en état de sauver les âmes et de soutenir l'Église.

Ainsi donc, pour une Carmélite, la perfection n'est plus arbitraire, elle s'y est vouée, elle s'y est engagée ; elle doit y tendre sans relâche. Elle est obligée de soutenir l'Eglise, non par sa prédication, mais par sa perfection, par ses prières dans le silence du désert et dans l'obscurité. Elle sort de sa voie quand elle cesse de tendre au plus parfait.

Pour entrer dans l'esprit de sa vocation, une Carmélite doit être une âme intérieure, une âme d'oraison, très solidement fondée et exercée dans une humilité profonde ; d'un entier détachement, d'une mortification universelle et constante, et d'une obéissance aveugle et sans réserve : quatre vertus qu'on peut appeler les éléments de la vie intérieure. C'est une âme morte et ensevelie au monde, qui est crucifié pour elle et pour qui elle est crucifiée. Une Carmélite doit être morte à ses sens, à ses désirs, à sa nature, à tout amusement ; c'est un cœur à Dieu sans

partage, un esprit toujours appliqué à Jésus-Christ sans division ; c'est une victime de charité, une pénitente publique pour les péchés du monde, un supplément journalier des devoirs dûs au Créateur, et si peu rendus par la créature ; c'est une réparatrice perpétuelle de la gloire de Dieu, une copie vivante de Jésus-Christ crucifié, qui, en lui, par lui et avec lui, devient sur le Carmel une médiatrice de la conversion des pécheurs ; qui s'offre à la miséricorde divine comme pleige et caution pour eux ; c'est un Moïse sur la montagne, tenant ses mains élevées vers le ciel, afin d'obtenir la victoire aux chefs des armées du Seigneur qui combattent dans la plaine ; c'est une âme altérée du salut de ses frères ; c'est un Elie en zèle, un ange en pureté, un Jean-Baptiste en austérité, une Thérèse en amour. Son centre est l'abjection ; son plaisir, la souffrance ; la pauvreté, sa richesse ; le silence, sa force ; l'oraison, son aliment ; et l'amour, sa demeure immuable.

C'est à la perfection de cet amour que doit tendre une Carmélite, destinée qu'elle est à soutenir l'Église et à procurer le salut des âmes. L'amour seul peut en elle égaler et souvent surpasser les travaux des autres.

C'est à elle spécialement que s'adresse cette parole du Sauveur : " Demeurez dans mon amour." L'état permanent de la divinité est de se reproduire, de s'aimer. Voilà l'état de la Carmélite ; contempler l'Homme-Dieu dans ses perfections, ses mystères, ses vertus ; les reproduire en elle par imitation ou conformité, être en quelque sorte transformée en Jésus-Christ par l'amour, de manière qu'il vive en elle, et qu'elle vive en lui par une union perpétuelle : voilà sa vie.

2. *La solitude du Carmel et son esprit d'oraison.*

Une Carmélite est encore une cénobite solitaire ; elle doit joindre aux grands avantages de la vie commune, la

perfection de la vie solitaire, et d'un anachorète dans le désert, vivre seule à Dieu seul dans le silence, la paix et la prière, vivre cachée et inconnue au monde ; ne communiquer avec ses sœurs que dans le temps marqué pour l'union générale, ignorer le monde et tout ce qu'il renferme ; ne quitter la solitude que par obéissance ou par charité ; y tendre comme à son centre, pour s'y abîmer en Dieu, comme un petit poisson vit dans son élément, trouvant dans cet infini océan de perfections et de délices son centre, sa vie, sa demeure, sa nourriture ; persuadée qu'elle n'en peut sortir sans trouver sa perte, comme le poisson hors de l'eau trouve la mort. Et quand le devoir l'oblige à en sortir, elle doit porter partout la solitude, c'est-à-dire, un esprit vuide de tout, mort à tout, qui se prête pour Dieu au nécessaire sans passer à l'inutile et sans quitter Dieu pour se répandre au dehors.

Ainsi, la vie du Carmel est une vie salutaire, où l'âme vuide de tout le terrestre se rend au désert où Jésus-Christ règne seul sans créature ; c'est une solitude dont Dieu même est la vaste retraite, l'aimable, l'unique, la délicieuse et perpétuelle compagnie ; c'est en lui qu'elle se cache, qu'elle se perd dans une continuelle adoration de la suprême essence. Elle doit être un Séraphin sur la terre, qui ne vit que de flammes, qui ne s'occupe que du divin amour, et marcher, comme Elie, en la présence du Seigneur ; méditer jour et nuit dans sa loi, c'est-à-dire dans l'amour que la loi commande ; c'est le précepte que donne la règle du Carmel, et qui est la raison pour laquelle les Pères de la Réforme reçurent les premiers le nom de Religieux contemplatifs. Toutes les œuvres de saint Jean de la Croix se réduisent à ce point : union et transformation divine par amour.... Une Carmélite marchera à grands pas à la perfection de son état, si, fidèle à détourner les regards intérieurs et extérieurs de tout

objet créé, elle nourrit en elle un désir toujours brûlant de plaire à Dieu, un désir véritable que l'amour exerce et soutient sans relâche ; si, tendant partout au plus parfait, saisissant avec soin les petites occasions de chaque jour que lui fournit son état, elle marche toujours simplement et amoureusement sous les yeux de son bien-aimé ; si elle suit partout Jésus-Christ, comme voie, vérité et vie, ne perdant jamais de vue ce divin objet dont elle doit être une image vivante et achevée, autant qne la faiblesse humaine en est capable. Toute son étude doit être de retracer en elle toutes ses vertus pour les présenter à son Père. Penser à Dieu, parler à Dieu, écouter Dieu, agir et souffrir pour Dieu, voilà ce qui doit partager tous ses moments et rendre son oraison continuelle et très-parfaite. Cette vie d'oraison, où son état l'oblige de tendre et que l'amour produit, doit la rendre attentive en toutes rencontres à s'efforcer d'imiter Jésus-Christ pauvre, laborieux, humilié. Faire cela sans cesse, c'est remplir la vocation du Carmel.

3. *But de la vocation au Carmel.*

Sainte Thérèse n'a point voulu laisser de doute sur la fin sublime de toutes les actions quotidiennes de ses filles. C'est une des premières choses qu'elle leur a si nettement marquées dans son *chemin de la perfection* qu'elles n'ont qu'à lire ses termes et observer son précepte. Elle ne les a assemblées que pour mériter par leurs vœux, leurs larmes, leurs jeûnes et leur perfection, d'être le soutien de l'Église, et de travailler à sauver les âmes. " Si vous pensez, mes sœurs, dit cette grande sainte, donner une autre fin à toutes vos bonnes œuvres, vous ne remplissez pas vos obligations, etc." C'est elle-même qui le dit à ses filles, et qui leur recommande de s'oublier elles-mêmes, pour entrer dans ce zèle dont elle brûlait pour le salut

des âmes et la gloire de l'Église.... Une Carmélite doit donc bien se mettre dans l'esprit que telle est la fin sublime de sa vocation. C'est celle que s'est proposée le Fils de Dieu en venant sur la terre. Il ne s'est fait homme que pour former à son Père des adorateurs parfaits, lui rendre et lui faire rendre un culte agréable à sa divine Majesté, laquelle ne peut être louée dignement que par Jésus-Christ, au nom de qui l'Église prie et obtient le salut des âmes. Cette fin sublime n'est point une dévotion arbitraire ; elle est une obligation essentielle du Carmel ; et sa perfection qui doit soutenir l'Église et sauver les âmes, ne doit pas être spéculative, mais pratique. Cette vie étant une extension et une continuation de celle du Verbe incarné, celles qui l'embrassent doivent en toutes leurs actions avoir devant les yeux cette divine fin et la regarder comme le but de leur perfection. Elles doivent, autant qu'il leur est possible, adorer et imiter l'intérieur de Jésus-Christ sur la terre. Il était toujours en adoration de quelque perfection divine, qu'il exprimait aux hommes par la pratique des vertus, réparant par là les vices opposés à cette perfection divine, dont Jésus-Christ méritait aux pécheurs de recevoir l'influence et la plénitude ; par exemple, en pratiquant la douceur, Jésus-Christ rendait hommage à l'ineffable douceur de son Père ; il expiait et réparait ces brutales colères, ces emportements, ces haines, ces vengeances, et tout ce qui est opposé à cette divine douceur dont il méritait aux hommes une céleste influence. Il en est de même de la pratique des autres vertus à l'égard des autres perfections divines. Ce Dieu Sauveur était toujours appliqué aux intérêts de Dieu son Père, toujours en hommage devant lui, et en regard vers les hommes pour leur salut. Voilà ce que par profession une Carmélite est obligée de faire : il n'y a pas une de ses actions ordinaires qui ne soit sanctifiée par

son état, et par laquelle elle ne puisse adorer la sainteté de Dieu avec Jésus-Christ, et rendre hommage à quelqu'une de ses perfections, tantôt à l'une, tantôt à l'autre : c'est en cela qu'elle doit apporter une grande fidélité à l'attrait de la grâce. Dans l'observation exacte du silence, par exemple, elle doit se rappeler qu'il est destiné de Dieu à exprimer à ses yeux celui de Jésus-Christ, et à expier tant de blasphèmes, de jurements, de propos horribles vomis par les pécheurs. Par les satisfactions de la nature et des sens dont elle se prive, elle doit, en les unissant à celles de son Sauveur, les destiner à obtenir de Dieu ses bénédictions sur la terre. Enfin, quelque vertu qu'elle pratique, elle doit en adorer le principe en Dieu même, l'offrir dans la vue de satisfaire pour les crimes opposés par lesquels les pécheurs l'offensent ; et d'attirer, en s'unissant à Jésus-Christ, qui agit par elle et en elle, la grâce de leur conversion et l'influence du bien qu'elle pratique. Voilà comment une Carmélite exerce et continue les états du Verbe incarné.

4. *Perfection que demande la vocation au Carmel.*

Mais pour arriver à cette fin, elle doit être un portrait vivant de Jésus-Christ. Ce divin Sauveur disait ordinairement : *Qui me voit, voit mon Père... Mon Père et moi nous ne sommes qu'un.* Une Carmélite, par sa sublime vocation, est appelée à une union si intime et à une ressemblance si parfaite avec Jésus-Christ qu'elle doit être en état de dire : Qui me voit, voit Jésus-Christ vivant en moi, voit sa pauvreté, sa douceur, son humilité, son silence, son zèle, son amour. Sa vie doit exprimer aux yeux de Dieu et des hommes celle du Verbe passible ; c'est sa mortification, sa retraite, sa vie laborieuse qu'elle doit retracer. Plus elle aura de ressemblance avec ce divin original, plus elle possèdera la perfection de son état,

dont le but est l'union et la transformation divine par amour.

Elle doit donc se faire une sainte habitude de demander dans toutes ses actions extérieures et intérieures : Jésus-Christ agirait-il ainsi ? Parlerait-il ainsi ? Aurait-il cette pensée ? Souffrirait-il en lui cette vue ? Se permettrait-il cette démarche ? et ainsi du reste. Par là, elle s'accoutumera à former en elle cet admirable portrait. Plus elle travaillera à exprimer ces états, ou au moins quelque traits de chacun, plus enfin elle ressemblera à Jésus-Christ, plus elle aura lieu de se réjouir ; et lorsqu'elle verra qu'il n'y a aucune de ses actions, où elle n'ait essayé d'imiter, au moins grossièrement et de loin, ce divin exemplaire, qu'elle se console. Si sa faiblesse ne fait pas tout d'un coup de ce riche tableau une copie fidèle, que l'on y voie du moins dessinés quelques traits de ressemblance ; la fidélité et la persévérance feront qu'à force de coups de pinceau, elle parviendra à l'achever. Qu'elle ne croie pas du reste, que ce soit pour elle prendre un vol trop haut, c'est simplement un devoir de son état ; voler plus bas, ou plutôt ramper sur la terre, c'est se rabaisser.

Oh ! si une Carmélite connaissait bien la sublimité de sa vocation, le rang éminent qu'elle lui donne, et la sainteté où elle l'élève ! Elle se garderait bien de ramper dans une vie imparfaite et relâchée, elle travaillerait à devenir ce portrait vivant, où le Père céleste, prenant ses complaisances, la trouverait digne de lui arracher la foudre des mains, d'arrêter les flots de sa juste colère, et d'attirer sur la terre l'effusion de ses immenses miséricordes et de ses bénédictions.

C'est donc une vérité dont elle ne peut douter, qu'elle est appelée à une sainteté éminente, et qu'elle a reçu des grâces proportionnées à cette vocation; que

cette sainteté consiste en une continuelle et fidèle imitation de la vie pauvre et commune, mais intérieure et divine de Jésus-Christ sur la terre. Au reste, qu'elle ne s'effraie pas de la difficulté ; un peu de fidélité à cette vie intérieure et à ce regard sur l'Homme-Dieu comme modèle, lui deviendrait aussi aisé que la respiration, et formerait en elle sa ressemblance. La perfection des actions ordinaires et communes même, est une perfection éminente, qui ne prend sa source que dans ce regard sur Jésus-Christ pour former en l'âme son image.

Cette voie est peu connue ; cependant, elle est celle à laquelle le Verbe a donné la préférence sur tant d'autres plus éclatantes en apparence ; une Carmélite ne doit pas faire un autre choix pour répondre aux grands desseins que Dieu a eus sur elle en l'appelant sur le Mont Carmel.

5. *Le silence du Carmel.*

Rien n'est statué, dans la règle du Carmel, avec plus de force que le silence continuel. " Vous l'observerez, dit-elle, avec grand soin..... Votre force sera dans le silence." Il est l'observation de la justice, l'ornement et la parure de la sainteté ; plus on garde le silence dans une religion, plus elle est sainte, parce que le silence contribue à la pureté de l'esprit et du cœur, des pensées et des sentiments ; il est une préparation à la prière continuelle ; il nous désoccupe de la créature et nous occupe de Dieu ; il bannit de nous le monde et toutes ses vaines idées ; c'est le père du saint recueillement, il l'engendre, le nourrit et le conserve en nous ; il approche notre âme de Dieu autant qu'il l'éloigne de la terre ; c'est la porte de la paix et de la divine familiarité, le gardien du cœur, l'ange de l'oraison et la douce retraite de l'esprit intérieur et de la sainte componction. Il est sans doute plus sûr et

plus aisé de se taire entièrement que de ne pas excéder en paroles. Si les personnes les plus vigilantes sur elles-mêmes, en laissent échapper un grand nombre d'inutiles et d'imprudentes, que doivent craindre celles qui sont imparfaites ? Une religieuse, qui rompt le silence sans sujet, fait plus de tort à son monastère que si elle en renversait les murs ; car enfin, ils sont réparables, et souvent les coups de langue ne le sont pas..... Le silence est l'âme et la sainteté du Carmel, il est la singulière perfection de cette vie solitaire ; il est l'échelle secrète qui monte à Dieu ; il obtient les douces effusions de la grâce ; il éclaire l'esprit et purifie le cœur ; il soutient dans les jeûnes ; c'est lui qui apprend la science des saints. O silence divin ! que votre joug est doux ! Vous n'avez rien que d'aimable et de consolant ! vous délassez l'esprit fatigué des créatures ; vous êtes le gardien de la charité, le protecteur de la respectueuse attention due à la présence de Dieu : vous êtes le compagnon de la solide vertu, la source des biens spirituels : vous êtes le sycomore du haut duquel notre petitesse voit le Verbe de Dieu qui l'appelle ; vous êtes cette heureuse porte de notre cœur, fermée aux créatures, qui le met en liberté de s'entretenir seul avec Dieu.

Qualités du silence.—Quoique le silence extérieur de la langue soit toujours en lui-même un très grand bien, ce n'est point cette seule observance qui possède tous ces avantages, et elle pourrait être accompagnée de grands défauts. Le silence parfait a trois qualités qu'une Carmélite doit réunir en elle pour être dans l'observation parfaite du silence, que la sainteté de son état demande continuellement d'elle.

La première est le *silence extérieur* que l'on est obligé de garder avec tant d'exactitude que la face extérieure de la maison doit toujours porter au silence, et par celui que

l'on y voit régner, donner l'impression du calme des déserts. Le silence extérieur est l'observation de la justice, parcequ'il retranche la source de tous les péchés qui suivent l'abondance des paroles. Mais ce silence extérieur doit être soutenu par le *silence de l'esprit*, qui est notre force et qui est la seconde partie du silence parfait.... Il est aussi naturel à l'esprit de l'homme de penser qu'au soleil d'éclairer. La pensée est la parole de l'esprit par laquelle il s'entretient avec lui-même. Une âme qui, dans le silence extérieur se livre à toutes sortes de pensées, se répand comme l'eau et devient incapable de s'unir à Dieu. C'est le silence de l'esprit qui le remplit de saintes pensées, qui le gardent, le nourrissent et le fortifient.

Il n'est pas même nécessaire d'avoir abondance de saintes pensées ; une simple et amoureuse attention à Dieu suffit à beaucoup d'âmes ; chacune doit suivre son attrait.... Le *silence du cœur*, troisième partie du silence parfait est l'extinction de toute l'activité naturelle de nos désirs ; car les désirs sont les paroles de notre cœur, et nous manquons au vrai silence, lorsque dans nos œuvres les plus saintes, nous suivons l'impétuosité de nos désirs, plutôt que les mouvements de la grâce toujours pacifique dans les plus grandes ardeurs. Le silence du cœur doit calmer tous les mouvements empressés et imparfaits qui s'elèvent en nous ; il nous remet dans la paix en nous faisant rentrer dans l'union à la volonté de Dieu ; et n'agissant plus que pour plaire à Dieu, nous agissons sans trouble et sans inquiétude, la volonté divine est notre principe, la grâce notre mouvement, et le souffle du Saint-Esprit notre activité. C'est ainsi que le silence donne la mesure de notre perfection ; il est le cachet d'une Carmélite, sa sagesse et sa gloire. Elle doit suivre son époux dans tous ses états ; comme lui elle doit se tenir devant Dieu dans un état continuel d'adoration et d'anéantisse-

ment, et devant les hommes dans celui de prudence, de modestie, d'humilité et de bon exemple.

CANTIQUE SUR LE SILENCE.

1.

Il faut dans le silence
Qu'une âme cherche Dieu,
Et c'est dans le silence
Que l'âme trouve Dieu.
Oui, par le vrai silence
Une âme écoute Dieu,
Et dans ce grand silence
L'âme contemple Dieu.

2.

Il vient dans le silence
L'Ange envoyé de Dieu ;
Vous étiez en silence
Vierge, Mère de Dieu,
Écoutant en silence
Les merveilles de Dieu,
Recevant en silence
Dons et grâces de Dieu.

3.

Dans le cloître, silence,
C'est le gardien du cœur ;
Dans le monde, silence
Préserve notre cœur,
Seule dans le silence
La grâce parle au cœur
Et veut que le silence
La garde au fond du cœur.

4.

Combien le saint silence
Fait le bonheur du cœur,
Puisque dans le silence
Dieu parle à notre cœur !
O charme du silence !
O langage du cœur !
Je chante ; et le silence
M'appelle au fond du cœur.

5.

Les astres en silence
Obéissent à Dieu ;
Terre et mer en silence
Suivent l'ordre de Dieu.
Hommes, faites silence,
Ecoutez votre Dieu ;
Univers en silence
Obéissez à Dieu.

6.

Qui connaît le silence
Est bien près d'aimer Dieu.
C'est garder le silence
De n'ouïr que son Dieu.
La parole est silence,
Quand on parle pour Dieu.
Le monde est un silence,
Quand on n'y voit que Dieu.

7.

Aux passions, silence,
Pour obéir à Dieu.
Au trouble, grand silence,
Pour entendre son Dieu.

Amour de soi, silence,
C'est là notre faux Dieu ;
Aux maux, aux biens, silence :
La volonté de Dieu.

8.

Quand viendra ce silence,
Où l'âme unie à Dieu,
Par la mort, en silence
Sera conduite à Dieu.
O bienheureux silence,
Heureuse perte en Dieu !
Un éternel silence,
Pour s'abîmer en Dieu !..

PORTRAIT D'UNE VRAIE CARMÉLITE.

1.

Rien n'a d'attrait pour un Carmélite,
Sinon le Dieu qui créa l'univers ;
De ce grand Dieu sans cesse elle médite
Et les bontés et les charmes divers.
Toujours en paix, son âme toute pure
Dans les revers sait se tranquilliser,
Et son grand cœur, mort à la créature,
Pour son Jésus sait tout sacrifier.

2.

Tout son trésor, tout son bien sur la terre,
Sont le mépris, la croix, l'abjection :
Et de l'amour victime volontaire,
Elle ne vit que d'immolation.

Son cœur, d'un Dieu le vivant sanctuaire,
Offre à Jésus tous les instants du jour,
Et pour Jésus sa couche solitaire
N'entend jamais que des soupirs d'amour.

3.

La pénitence est un joug salutaire
Dont chaque jour elle aime à se couvrir :
La croix en main, elle marche au Calvaire ;
Elle ne sait que souffrir et mourir.
Avec Jésus, charitable victime,
Pour les pêcheurs on la voit s'immoler ;
Elle voudrait pouvoir fermer l'abîme,
Où les mondains vont se précipiter.

4.

Son œil, au Ciel, enflammé de tendresse,
Toujours fixé, ne cherche que Jésus.
S'il lui sourit, dans sa vive allégresse
Son cœur charmé ne se possède plus.
S'il paraît fuir et lui cacher ses charmes,
Ah ! que son âme épouve de douleurs !.....
Mais son Jésus pour essuyer ses larmes,
Change bientôt ses soupirs en douceurs.

5.

Mon cœur est loin, Seigneur, d'être semblable
Au cœur parfait que dans mes chants j'ai peint ;
Ce cœur, hélas ! est sans cesse coupable,
Et vous voulez, comme vous qu'il soit saint,
Changez ce cœur, et que votre puissance
En moi détruise, arrache tout l'humain ;
Daignez fixer ma fatale inconstance,
En me prêtant l'appui de votre main.

CHAPITRE II.

LE CARMEL, BOULEVARD DE LA SOCIÉTÉ.

(Tiré de l'excellent opuscule du R. P. Félix : *La Carmélite.*)

1. L'égoïsme, mal de la société. Le sacrifice, remède à ce mal.

Le Carmel est dans les sociétés humaines une grande force conservatrice, parce qu'en réalisant l'idéal du sacrifice chrétien, il constitue une réaction efficace contre le désordre radical de l'humanité.

Le Carmel est un boulevard social.

Ce qui sauve les sociétés, ce n'est pas ce qui se déploie avec fracas à la surface des choses, puissance de l'industrie, puissance de la guerre, puissance du génie, puissance des lettres, puissance des arts. Ce qui sauve les sociétés, c'est tout ce qui touche à leurs entrailles ; c'est ce qui agit sur leur fond, dans ce silence fécond, qu'un homme nommait bien le *silence des bonnes choses* (1) ; c'est par-dessus tout, ce qui au sein des sociétés, réagit par une force latente contre le désordre, principe de tous les désordres.

Il est, au fond des âmes et au fond des sociétés humaines, un désordre intime et radical, un désordre-principe, source profonde et intarissable de tous les autres désordres, et, par suite, cause toujours active et toujours efficace de tous les désastres, de tous les malheurs et de

(1) Mot du célèbre Reboul, le grand poète de Nîmes.

toutes les catastrophes qui ravagent et désolent les sociétés : ce désordre-principe se nomme d'un nom que repoussent tous nos instincts généreux, parce qn'il est le signe de toutes nos hontes et de toutes nos dégradations, il se nomme l'*égoïsme ;* l'égoïsme, c'est-à-dire l'amour de soi jusqu'à la haine des autres, et quelquefois jusqu'à la haine de Dieu ; l'égoïsme, c'est-à-dire l'homme s'aimant jusqu'à l'adoration de lui-même, l'homme prenant en haine et en exécration tout ce qui ne se coordonne pas par rapport à lui comme un moyen par rapport à sa fin.

Je ne recherche pas d'où vient cet égoïsme ; je le saisis comme un fait dominant au centre de notre vie, et créant avec une opiniâtreté implacableet cruelle tous les malheurs du monde. Je prends l'humanité en flagrant délit d'égoïsme ; et regardant avec effroi ce ver rongeur qui dévore tous les germes de sa vie et de sa félicité, je me demande ce qu'il fait dans un homme, dans une famille, dans une société ? Ce que fait l'égoïsme dans un homme ? Il le rend dur, méchant, despote, brutal, débauché jusqu'à la destruction de lui-même, et cruel jusqu'à la destruction des autres ; car le dernier mot de l'égoïsme, c'est le fratricide, le frère qui tue le frère, parce qu'il veut tout avoir et ne rien partager. Ce que fait l'égoïsme dans une famille ? Il l'affaiblit, il la mine, il la corrompt, il la pulvérise. Ce n'est pas assez dire, il la rend inféconde et en expulse la vie. En tout et partout, l'amour est le principe de vie ; en tout et partout, l'égoïsme est le principe de mort. L'égoïsme a horreur de la vie ; il la supprime parce qu'elle le gêne, il aime mieux au foyer un désert, et lui au milieu jouissant de lui-même, que l'amour multipliant la vie en se donnant lui-même. Ce que fait l'égoïsme dans une société ? Il y crée le servilisme en bas, le despotisme en haut, la dégradation partout ; il sépare ceux qui commandent

de ceux qui obéissent, les peuples des rois et les sujets entre eux ; son règne, c'est l'anarchie ; son triomphe, c'est l'individualisme ; son aboutissement, le malheur et la désolation de tous.

A ce mal, y a-t-il un remède efficace ? Oui, ce remède existe ; mais il est unique, et rien ne le peut remplacer ; ce remède, c'est le *sacrifice chrétien :* le sacrifice chrétien, non dans une mesure, et, si je le puis dire, dans sa vulgarité, mais le sacrifice chrétien dans sa plénitude et dans son idéal ; le sacrifice chrétien poussé jusqu'à l'héroïsme de l'abnégation, c'est-à-dire jusqu'à la totale immolation de soi-même. Là gît tout le secret de la puissance pour réparer tous les désordres humains, parce que là est la réaction intime et la seule efficace contre l'égoïsme. Le sacrifice chrétien, quand il est absolu, c'est la mort même de l'égoïsme ; c'est l'abnégation totale du moi ; c'est la vie humiliée, la vie dépouillée, la vie flagellée, la vie immolée, la vie crucifiée ; c'est, en un mot, la vie hors de soi, criant avec saint Paul en regardant le Calvaire : *Vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus.* Voilà le remède à l'égoïsme ; voilà le sacrifice réparateur ; voilà, à le bien prendre, la seule chose vraiment protectrice et vraiment salutaire dans l'humanité.

Oui, sachez le bien, là est pour vous la protection et le salut. Personne ne vous protégera, personne ne vous sauvera jamais efficacement, qu'à la condition de toucher par le sacrifice à la croix qui protége et sauve tout dans l'humanité. L'égoïsme ne protége et ne sauve jamais qu'en apparence ; ses protections sont des embûches, ses bienfaits sont des calculs, et ses dévouements ne sont que des marchés. Quand les peuples ont besoin d'être sauvés, ils ne le sont jamais que par la souffrance et par le sacrifice. Homme, chrétien et apôtre, j'affirme trois fois cette loi qui porte le monde, et j'y crois d'une invin-

cible foi : *se sacrifier, c'est sauver.* C'est par là que s'accomplit dans l'humanité la grande loi de la solidarité humaine et fraternelle.

Toute âme qui se renonce donne à une autre âme. Quiconque souffre volontairement enlève une souffrance à quelqu'un.

Dès lors, vous pouvez entendre pourquoi le Carmel est une puissance salutaire dans l'humanité, et déjà vous commencez à comprendre pourquoi j'ai pu dire : le Carmel est un boulevard social. C'est que le Carmel apparaît au milieu du christianisme comme la réalisation complète du sacrifice chrétien ; c'est l'idéal de la vie chrétienne ; c'est l'absolu dans le sacrifice.

Regardez, en effet, la vie du Carmel, à son origine, dans son moyen, dans sa fin ; partout, elle vous apparaît comme un idéal du sacrifice, et la Carmélite comme une victime vouée à votre salut par ses immolations.

2. *L'esprit de sacrifice, origine de la vie du Carmel*

Et d'abord regardez la vie du Carmel à son premier point de départ. A cette heure solennelle et décisive du premier appel de Dieu, la vie du Carmel se révèle, au fond d'une belle âme, comme l'impulsion spontanée vers le sacrifice héroïque ; c'est la passion du dévouement absolu, s'éveillant dans un cœur assez généreux pour comprendre qu'on ne peut trop se donner, et qu'on ne se donne jamais assez. Qui ne sait par où la vocation du Carmel se révèle à une jeune âme encore pure dans sa vie et déjà grande par ses ambitions ? Elle vient d'ordinaire sur un souffle de Dieu, et dans l'une de ces aspirations indéfinies, par lesquelles cette âme choisie cherche ce qu'il y a de plus beau, de plus grand et de plus méritoire devant Dieu et devant les hommes ; elle vient, en un mot, dans un désir d'héroïque immolation.

Assistez avec recueillement à ce spectacle sublime, où une grande âme va décider ses destinées et changer tout-à-coup toutes les perspectives et tous les horizons de sa vie ! Drame intérieur que les anges regardent avec admiration, et où la forte chrétienne va s'arracher à tout ce qu'elle a de plus cher, pour s'élancer vers tout ce qu'il y a de plus grand. Elle a vingt ans ; elle est dans l'épanouissement de la vie : belle et radieuse saison, qu'on nomme bien le printemps de la vie ; elle en peut, s'il lui plaît, respirer tous les parfums ; elle en peut cueillir toutes les fleurs ; elle en peut mettre sur son front tous les lis et toutes les roses. Élevée dans les fascinations du monde, et en même temps formée aux enseignements du Calvaire, elle éprouve deux attractions qui vont en sens contraire : tandis que le monde la charme d'un côté, le Calvaire la séduit de l'autre. Un jour elle revient d'une fête brillante, où l'ennui l'a visitée au sein même du plaisir ; elle rapporte de toutes ces pompes vaines et de tous ces plaisirs menteurs un vide immense ; vide indéfinissable, qui n'est que l'attestation de la grandeur de son âme et de l'infini de ses désirs. Elle regarde son crucifix ; elle voit son Dieu dépouillé, flagellé, couronné d'épines ; et puis elle se regarde elle-même parée, comme une reine sur son trône, et parfumée comme une divinité dans un nuage d'encens. Elle compare à cette couronne d'épines sa couronne de fleurs, à ce dépouillement sa parure, à ces flagellations ses plaisirs, aux douleurs de ce sacrifice ses égoïstes joies.

Elle se prosterne devant son Dieu, elle médite, elle adore, elle aime ; et puis, tout à coup, ôtant sa couronne, ses joyaux et toute sa vaine parure : " Ah ! j'ai compris, " dit-elle ; ce monde que je viens de voir, et dont je fus " moi-même, ment à Jésus-Christ et à son Calvaire : c'est " fini ; désormais, je serai une chrétienne."

C'est alors que la mondaine élégante, devenue en effet une véritable chrétienne, se met à poursuivre, à travers les chemins de ce monde où elle est forcée de marcher encore, l'idéal de sa vie qui lui est apparu ; elle fait des rêves étranges dans une âme de vingt ans ; elle rêve la croix, les épines, les flagellations et toutes ces austères choses, qui sont les réalités du Calvaire. Le Crucifié lui a fait sentir, à l'endroit le plus céleste de son âme, sa divine séduction ; elle veut le suivre ; avec lui et comme lui elle veut se faire victime ; elle cherche son chemin de croix ; elle demande à Jésus sur quelle montagne sainte, sur quelle colline sacrée elle pourra, elle aussi, rencontrer son Calvaire. Et un jour, elle voit, comme dans une pure lumière, le Carmel lui apparaître ; elle l'entend retentissant encore de cette voix de Thérèse : *Aut pati aut mori.* Et après avoir prié, prié encore devant une image de la sainte transfigurée par son amour ; après avoir contemplé ce visage de séraphin. ces yeux fixés sur l'invisible, et cette poitrine haletante par l'aspiration de la souffrance et du sacrifice, elle se dit : " Moi aussi je serai Carmélite.... " Quelques mois se passent, et la jeune mondaine vient frapper à la porte du plus humble des Carmels.—" Que voulez-vous ?—Je veux entrer au Car-" mel.—Pourquoi au Carmel ?—Afin d'être plus qu'ail-" leurs victime avec Jésus.—Que cherchez-vous donc, " enfant ?—Le sacrifice, rien que le sacrifice.—S'il en " est ainsi, entrez ; c'est ici la demeure et le lieu du " sacrifice ; c'est ici le temple où l'on s'immole ; venez, " soyez victime, et avec nous sauvez le monde qui se " meurt d'égoïsme."

Voilà l'histoire d'une vocation au Carmel. Vous le voyez, c'est le souffle de Dieu traversant une grande âme pour la pousser au sacrifice. Le monde lui promettait tout ; elle n'a rien voulu de tout ce que lui promettait le

monde ; elle lui a dit : " Garde tes bals, tes spectacles, " tes danses, tes égoïstes bonheurs ; à moi le Crucifié, à " moi son Calvaire, à moi ses souffrances, à moi son sacri- " fice." Si le Carmel a obtenu ses préférences, c'est qu'à tort ou à raison, elle s'était persuadée que là elle trouverait davantage et réaliserait mieux le sacrifice qu'elle a rêvé, le sacrifice sans réserve, l'absolu dans l'immolation.

3. L'organisation du sacrifice, moyen de la vie du Carmel.

Une fois entrée, en effet, dans cette austère demeure du sacrifice, chaque pas qu'elle fera l'approchera du Calvaire ; et tout va concourir à réaliser toute sa vie son rêve de vingt ans. Sa vocation fut un appel au sacrifice et une impulsion vers le Crucifié ; tel fut le point de départ de sa vocation au Carmel. Et maintenant cette vie, dans l'ensemble de ses moyens, dans les petites choses autant que dans les grandes, ne sera qu'une perpétuelle et universelle organisation du sacrifice, gardant sous ses formes variées le même fond invariable, le sacrifice, encore le sacrifice, toujours le sacrifice.

Le matin, alors que le sommeil et le silence règnent encore sur la cité endormie, la cloche retentit pour la Carmélite comme une voix du Crucifié qui l'appelle : " Levez- " vous, ma bien-aimée ; avec moi, montez au Calvaire." C'est là qu'elle va cueillir une à une toutes ces fleurs qui ne poussent qu'au pied de la Croix, et dont elle se plaira à embaumer son divin Époux. Elle se lève à son appel : elle se lève matin, même dans l'âpre saison. A l'heure où les mondains se reposent du plaisir par la paresse, elle expie, par son sacrifice de l'aurore, leurs sensualités matinales.

La Carmélite est levée ; elle traverse l'ombre froide du cloître ; elle vient à la prière ; et qu'est-ce, pensez-vous, que la prière et l'oraison d'une vraie Carmélite ?

Peut-être les célestes ravissements, les béatifiques extases dont Jésus-Christ se plut à gratifier la grande réformatrice du Carmel ? Non, là n'est pas pour la fille de sainte Thérèse l'essence de la prière et le bénéfice de l'oraison. Ce qu'elle y doit chercher, ce qu'elle y cherche,en effet, c'est son union progressive avec Jésus-Christ crucifié, si ce n'est le progrès dans le crucifiement ? La voyez-vous plus recueillie et plus prosternée sur le pavé du temple ? Elle assiste à la messe, c'est-à-dire au sacrifice de son Dieu offert par lui-même pour le salut du monde. Que lui dit-elle, alors, dans ces dialogues silencieux où elle révèle à Jésus le secret de son âme ? Elle lui dit : " Dieu du Calvaire, faites qu'avec vous je monte " et je meure sur la croix." La voyez-vous plus recueillie et plus prosternée encore ? Elle vient de communier ; elle a emporté, sous son humble bure, son Dieu enfermé dans sa poitrine. Oh ! c'est alors qu'elle lui dit et redit : " Dieu " victime, qu'avec vous je sois victime !" Elle se souvient que consommer en soi tout le mystère eucharistique, c'est communier, tout à la fois, à Dieu présent dans son sacrement, et à Dieu immolé dans son sacrifice ; elle sait que communier, c'est sacrifier.

Après la prière, l'oraison et la communion, le travail l'attend ; et pour elle, travailler, n'est-ce pas sacrifier ? Pour la religieuse du Carmel, le travail a toute sa signification transcendante et vraiment chrétienne ; le travail est une réparation, le travail est une mortification, le travail est un devoir, le travail est une peine, le travail est un sacrifice : et la Carmélite travaille, afin de sacrifier toujours ; oui, toujours, à toute heure, qui ne sonne pas pour elle le sacrifice de la prière, elle immole l'oisiveté sur l'autel du travail.

Que dis-je ? l'heure même de son repas n'ignore pas le sacrifice. Alors qu'elle s'avance pour recevoir de la

main de la Providence, comme les petits oiseaux du ciel le nécessaire de la vie, elle vient pour sacrifier encore. Élevée dans les délicatesses et dans les raffinements de la sensualité du siècle, elle vient là, après un long jeûne, montrer combien il faut peu de chose pour nourrir une vie humaine, qui sait consentir à l'immolation du superflu. Et la table pour la fille du Carmel, cette table où rien n'est pour le goût ni le plaisir, la table est aussi un autel où l'immolation l'attend, et où son amour s'assied pour la recevoir ; et même, en alimentant son corps par le pain matériel, elle trouve le secret de fortifier son âme par ce pain des cœurs forts et des âmes héroïques, le sacrifice.

Enfin, lorsque cette voix qui l'appela au travail, à la prière et à tous ses généreux exercices du jour, la rappelle au repos de la nuit, son repos est encore pour elle une forme de l'immolation. Ce court sommeil sur une couche dure, elle sait le prendre avec tant de respect et tant de délicates attentions pour son divin Crucifié, qu'elle trouve moyen de s'étendre sur son modeste lit comme elle le ferait sur une croix. Même au seîn de ce sommeil, son amour veille avec son besoin de souffrir ; et ce repos plein d'immolation répare les mollesses païennes et les nocturnes ivresses, qui font pleurer les anges du ciel, et appellent la vengeance sur les crimes de la terre.

4. *La consommation du sacrifice, fin de la vie du Carmel.*

Vous le voyez, l'ensemble et le détail, tout, dans la vie du Carmel, est organisé pour le sacrifice. C'est que, de même que là est l'origine et le point de départ, là aussi est la fin souveraine et le but suprême de la vie d'une Carmélite. Les moyens, quels qu'ils soient, n'ont de valeur que dans leur rapport avec la fin ; or la fin,

vous le comprenez, sans que je le dise, la fin de la vie du Carmel, comme de toute vie religieuse, c'est la perfection chrétienne ; et, pour la fille du Carmel, qu'est-ce que la perfection, si ce n'est réaliser le plus possible, par la consommation du sacrifice de soi-même, cet idéal entrevu à vingt ans dans un rêve d'angélique amour ? Là, pour la fille de sainte Thérèse est toute la question de la vie. Il s'agit d'une seule chose ; il s'agit de regarder son idéal ; il s'agit de poursuivre son idéal ; il s'agit d'approcher de plus en plus de son idéal ; il s'agit enfin d'embrasser son idéal, et à force de l'embrasser, de se faire à son image. O sainte épouse de Jésus-Christ crucifié, pourquoi êtes-vous venue ? *Ad quid venisti* ?— " Ah répondra-t-elle toujours, je suis venue pour cher- " cher, pour trouver, pour embrasser le Crucifié dans la " pleine consommation de sa souffrance et de son sacrifice. " Ce fut ma première ambition, ce sera ma dernière aussi. " Ce fut mon rêve à vingt ans ; ce sera la réalité de toute " ma vie : regarder la croix, monter sur la croix, me fixer " sur la croix afin de pouvoir dire avec Saint Paul : *Cum* " *Christo confixus sum cruci*, avec mon Chist, me voilà " crucifiée ; avec mon Maître me voilà sur l'autel ; avec " mon Dieu victime me voilà immolée, immolée comme " lui-même, avec le triple glaive de sa triple souffrance ; " avec le glaive qui blesse mon corps avec le glaive qui " blessa mon âme, avec le glaive qui blessa mon cœur : " glaive qui blesse mon corps, par la douleur physique ; " glaive qui blesse mon âme par la douleur de l'humiliation " volontaire ; glaive qui blesse mon cœur par la douleur " de mes plus déchirantes séparations, et par le sacrifice de " mes plus chères affections : oui, voilà toute mon ambi- " tion ; c'est ma loi souveraine ; c'est le but suprême de " ma vie."

Ainsi le Carmel, vu sous toutes ses grandes faces,

apparaît comme la plus haute expression du sacrifice chrétien. Et voilà pourquoi j'ai osé dire qu'un Carmel est dans une société la chose la plus salutaire. C'est que le sacrifice est le rempart protecteur des sociétés humaines ; il en est la plus ferme et la plus invincible défense. Oui, je le déclare bien haut, j'aime mieux, pour nous protéger et nous sauver réellement, une humble demeure de Carmélites, levant au ciel leurs prières et leurs souffrances de chaque jour, que des forts armés de canon, des bataillons armés de baïonnettes, et un million de soldats armés de courage et de bravoure.

Un jour les baïonnettes sont brisées par d'autres baïonnettes, les canons par d'autres canons, les soldats vaincus par d'autres soldats. Il y a une chose dont on ne triomphe jamais, une chose qui dans ses apparentes défaites demeure plus forte que tout : c'est le sacrifice volontaire offert à Dieu pour vous sauver ; c'est une goutte de sang donnée par une victime, si humble et si ignorée soit elle. Cette goutte de sang, mêlée au sang de Jésus-Christ, y puise pour sauver, une puissance qui ne connaît pas de limites.

Voilà le Carmel mis en face de l'humanité : la plus haute expression du sacrifice chrétien, c'est-à-dire du sacrifice réparateur et libérateur, il est la plus puissante réaction contre le mal central qui corrompt l'humanité ; il est ce que sainte Thérèse l'a bien nommé, une place fortifiée, où se retire l'élite des âmes pour défendre les sociétés contre les envahissements et les ravages de l'égoïsme.

5. *Le Carmel réagit contre l'égoïsme moderne.*

Mais vous allez voir que le Carmel, qui est dans le monde une défense pour l'humanité, parce qu'il est une réaction contre l'égoïsme humain, est plus particulièrement une

défense pour notre siècle, parce qu'il est une réaction plus spéciale contre l'égoïsme contemporain.

Ce qui rend nécessaire dans l'humanité la réaction par le sacrifice, c'est la mort même de l'égoïsme. D'où il résulte que le spectacle du sacrifice et de l'abnégation devient d'autant plus salutaire et d'autant plus nécessaire à une société, que l'égoïsme y a pris des proportions plus effrayantes. Or, dites-moi, l'égoïsme de votre temps, l'avez-vous bien compris ? Avez-vous vu passer, dans tous les rangs de la société, changeant ses formes, mais toujours dans son fond identique à lui-même, ce monstre affreux de l'égoïsme contemporain ? Avez-vous vu son regard avide ? Avez-vous senti son souffle froid ? Avez-vous mis la main sur son cœur dur ? cœur d'airain qui ne s'émeut qu'au contact du métal vil et des grossières choses ?.... Moi je l'ai vu, je l'ai senti, l'égoïsme ; je l'ai regardé faire, et je me suis dit : Voilà le monstre qui nous ronge, en bas, en haut, au milieu, partout, il apparaît avec sa naturelle et repoussante attitude, le cœur fermé pour refuser, les mains ouvertes pour prendre, et partout, suivant ses sordides instincts, dévorant sa proie et se moquant de l'humanité.

Or, s'il en est ainsi, qui ne comprend que l'exemple du sacrifice et du sacrifice héroïque, nous est devenu plus nécessaire que jamais ? Qui ne voit que, lorsque, dans un monde qui se refait païen, il y a un égoïsme grandissant tous les jours, pour rétablir l'équilibre et pour nous arrêter sur la pente où nous nous précipitons, il faut, dans le monde qui prétend être et démeurer chrétien, la réaction croissante contre l'égoïsme, c'est-à-dire le progrès dans le renoncement, dans l'abnégation et dans le sacrifice ?

Ah ! lorsque nous voyons ce cancer honteux de l'égoïsme humain envahir de plus en plus dans le corps social

tous les membres gangrenés, à mesure qu'ils se séparent du Christ qui fut leur vie, pourquoi ne verrions-nous pas le sacrifice, ce sel conservateur du monde, se répandre de plus en plus dans tous les membres que pénètre encore le souffle de Jésus-Christ ! Pourquoi n'aspirerions-nous pas à le voir se réaliser avec éclat dans sa forme la plus héroïque et dans ses personnifications les plus sublimes ? Et, tandis que l'égoïsme contemporain nous emporte à l'abîme par des courants désastreux, pourquoi ne verrions-nous pas le sacrifice, par des courants opposés, lutter contre le vaste torrent du siècle pour nous ramener au salut ?

6. La Carmélite combat la cupidité.

Quel est le premier courant qui emporte le siècle au souffle de l'égoïsme contemporain ? Faut-il vous le dire ? Qui parmi vous n'en a senti les violences et les entrainements ? Ah ! c'est le courant de la *cupidité ;* la cupidité emportant les générations qui courent à l'abîme en s'écriant : " Soyons riches ; soyons encore plus riches ; soyons les plus riches ; et montrons sur nos vêtements, dans nos édifices, dans nos ameublements et jusque sur nos tables, par un luxe toujours croissant, le signe éclatant du progrès de la richesse, qui sera dans l'avenir l'honneur de notre temps."

Voilà le cri du siècle ; voilà le souffle du siècle ; voilà la passion du siècle ; voilà l'opprobre du siècle, exalté par des apôtres de la décadence comme la gloire même du siècle. Ah ! les malheureux ! ils nomment cela le progrès, cette poursuite de l'or, cette fièvre de l'or, cette grossière passion de l'or, qui durcit tous les cœurs, aplatit toutes les âmes et avilit tous les caractères : mouvement profond, vaste, et, à l'heure où nous sommes, mouvement général et à peu près universel !

En doutez-vous ? constatez, rien que d'un regard, ces quelques phénomènes contemporains : voyez les hommes qui se pèsent au poids de l'or : voyez les familles qui se forment avec l'or ; voyez la société qui roule sur l'or, et, pour monter ou descendre, n'attendant plus qu'une chose, la hausse ou la baisse ; voyez, en plein christianisme, la cupidité païenne, fidèle au culte du veau d'or, tenant en échec le progrès des peuples et jusqu'à la sécurité des états, assiégeant les capitaux sur toutes les places de l'Europe, et forçant les potentats eux-mêmes à peser dans les évènements du poids de leur or encore plus que du poids de leur épée. Et puis, descendant davantage au détail des choses, voyez ces spéculations fabuleuses et ces gigantesques entreprises conçues par la cupidité, organisées par l'agiotage, acceptées par la folie et consommées dans la ruine ! Est-ce tout ? Non. Voyez même au milieu d'une ruine qui commence, et qu'on sait inévitable comme une fatalité, voyez la cupidité égoïste multipliant l'immoralité par l'immoralité et la honte par la honte ; voyez-la sur cette pente, où elle entraîne avec elle-même des multitudes à la misère, osant encore perpétuer des dépenses deux fois scandaleuses et deux fois immorales, plutôt que de rien diminuer de ce luxe cruel, qui fera couler tant de larmes et pleurer tant de misères !...

Voilà le courant, le courant qui grossit, se précipite et menace de tout entraîner, hommes, familles et sociétés. Et pour arrêter ce courant de la cupidité qui déborde, savez-vous ce qu'il y a de plus fort et de plus réellement efficace ? Quoi donc ? Des lois somptuaires ? Des répressions légales contre la cupidité ? Des livres contre la soif de l'or ? Des discours contre le luxe ? Non. Ce qu'il y a de plus puissant pour chasser de nous ces saturnales de la cupidité, c'est l'exemple du volontaire dépouillement ; c'est la prédication pratique de la Pauvreté ;

c'est le Capucin avec sa tête nue exposée aux brûlures du soleil ; c'est le Carme avec ses pieds à vif, exposés au souffle de l'hiver et à la morsure de la bise ; c'est la Clarisse ou le Trappiste sous cet habit qui ne fut autrefois que la livrée de la pauvreté, et qui, par l'effet du contraste, apparaît aujourd'hui comme l'enseigne de la misère ; c'est enfin, la petite Carmélite, sortie de l'aristocratie historique et peut-être même de l'aristocratie financière, apparaissant avec son vêtement de bure ou de serge, dans l'attitude du dépouillement le plus absolu ; vêtue comme les plus pauvres, couchée comme les plus pauvres, ayant froid comme les plus pauvres, et faim et soif quelquefois comme les plus déshérités de tous les pauvres.

Voyez-la dans sa robe de noces, la sainte épouse de Jésus dépouillé. Où sont ces vêtements soyeux ? Où sont ces atours, ces parfums, ces rubis, ces bracelets, tous ces ornements où l'or ruisselle, où la richesse éclate, où l'opulence se déploie ? Où sont toutes ces pompeuses bagatelles et tous ces riens élégants, dont vous me pardonnerez sans peine de ne pouvoir vous dire ni les formes si capricieuses, ni les noms si sonores ? Plus rien de tout cela, absolument rien. Le dépouillement de tout luxe et de toute richesse : voilà la vêture nuptiale de l'épouse du Dieu pauvre. Jésus-Christ, du haut de sa croix, dans la plénitude de son dépouillement, a regardé la fille de la richesse ; il lui a dit : " Ma fille, pour moi tu seras pauvre, d'une pauvreté absolue." La chrétienne a répondu : " Oui, pour vous, Seigneur, je serai pauvre d'une pauvreté absolue. " Je fais vœu de pauvreté perpétuelle. Pour vous posséder, ô Maître, je le jure, je ne posséderai plus rien, non rien, pas même un point de la terre où je puisse poser le pied et dire : ceci, c'est mon champ ; pas même une humble chaumière dont je puisse

dire : ceci, c'est ma maison ; que dis-je ? pas même un grain de cette poussière de terre, d'argent ou d'or que je puisse prendre dans ma main, en disant : cette poussière est à moi. Non je ne serai plus riche, même d'un grain de poussière : je le jure, et je garderai mon serment."

Ainsi fait la Carmélite d'opulente fortune, de grande maison, de noble race : elle montre à cet égoïsme du siècle, qui ouvre les yeux pour tout voir et la main pour tout prendre, la seule ambition qui soit digne d'elle, l'ambition de ne rien avoir. Elle voue au Dieu pauvre la vie de pauvreté, et par là elle met sur l'autel la première part de la victime. Le vœu de pauvreté est le premier clou qui l'attache à cette croix où elle monte avec Jésus, pour consommer son sacrifice. Par là, la Carmélite, avec toutes les institutions vouées par l'Église à l'imitation de Jésus-Christ pauvre, réagit, par la puissance de l'exemple et l'ascendant du sacrifice, contre les débauches de la cupidité ; elle dit, dans le silence de son cloître, à ceux qui savent entendre cette éloquence plus persuasive que le discours : "Il y a quelque chose de meilleur pour le "chrétien que d'être riche avec le monde, c'est d'être pau-" vre avec Jésus-Christ." Et tandis que les femmes mondaines passent dans nos rues en traînant après elles l'immensité de leur opulence, et semblent dire à qui les voit passer : *Richesse, richesse, richesse* ; les humbles filles du Carmel passent dans l'obscurité de leur solitude en redisant cette parole que, bon gré, mal gré, le monde est forcé d'entendre : Pauvreté, pauvreté, pauvreté !

7. *La Carmélite combat la sensualité.*

Quel est le second courant qui emporte le monde au souffle de l'égoïsme contemporain ? Ah ! je vous entends ; plongés que vous êtes avec moi dans l'atmosphère de

votre siècle, avec moi vous avez déjà dit : *Sensualisme.* Oui, le sensualisme, dans toutes les situations et sous toutes les formes, emportant à un second abîme les générations enivrées ; le sensualisme criant encore aujourd'hui comme criaient, il y a trois mille ans, des débauchés de Jérusalem : jouissons, jouissons ; *venite, fruamur ;* le sensualisme, c'est-à-dire l'exagération de l'empire des sens, la poursuite immodérée des satisfactions sensuelles ; le désir sans limite ; que dis-je ? la passion, la fureur de sentir, de s'émouvoir, de tressaillir, en un mot, de jouir, de jouir davantage, de jouir encore plus : voilà le second courant qui nous emporte à l'abîme.

Dieu me garde de calomnier mon temps ; mais ne puis-je pas dire, sans craindre les démentis de la réalité, que, plus qu'aucun autre, ce siècle est atteint de ce mal qui tue les hommes, les sociétés et les civilisations, même les plus robustes ? Essayez de respirer les souffles qui passent dans l'air ; est-ce que ces souffles, qui font vibrer toutes les fibres sensuelles, comme les cordes d'une lyre de Paphos ou d'Ionie, ne vous jettent pas tous le même son ? Que disent-ils au dedans et au-dehors de vous, si ce n'est cette chose qui remplit le siècle de son nom, parce qu'elle le remplit d'elle-même : sensualisme, sensualisme, sensualisme ? Ah ! le sensualisme, qui donc, aujourd'hui, n'en subit plus ou moins les atteintes dégradantes ? Le sensualisme est père ; le sensualisme est mère ; le sensualisme est enfant ; en deux mots, le sensualisme est homme, le sensualisme est femme ; j'entends non pas seulement l'homme et la femme de ce paganisme nouveau, qui ne rougirait pas de relever au milieu de nous les temples pulvérisés des dieux et des déesses de l'antique volupté ; mais l'homme et la femme de ce christianisme amoindri, où il y a dans tout et partout la part du monde et la part de l'Évangile, la part des

sens et la part de l'esprit, la part de Satan et la part de Jésus-Christ, et la première toujours plus grande que la seconde ; christianisme bâtard, où l'on sent le paganisme percer par tous les pores ; christianisme dégénéré, qui eût étonné les chrétiens plus voisins du Calvaire, et dont les chrétiens nouveaux donnent, dans ces jours pleins d'orgies, des exemples que les païens n'eussent pas toujours trouvés indignes de leurs plus honteuses saturnales !

Voilà le fleuve de ce siècle sensuel ; le voilà tel qu'il passe devant nous, entraînant à l'abîme les générations trompées par les séductions de son courant et par les charmes de ses rivages. Ce fleuve d'enchantements perfides et d'homicides plaisirs, qu'est-ce qui l'arrêtera, je vous prie ? Qu'est-ce qui pourra, sous ce rapport, relever nos mœurs qui tombent et nos âmes qui penchent ? Qu'est-ce qui fera passer, à travers ces corruptions que le règne du sensualisme amasse au cœur des sociétés, un souffle purificateur ? Qui pourra, en un mot, efficacement réagir contre ces débauches du sensualisme, qui aboutissent aux orgies de la volupté, d'abord, à l'énervement des âmes ensuite, et à la fin aux ruines des sociétés ? Qui fera ce prodige ? Une seule chose : l'exemple de la chasteté sans tache, des mœurs d'anges dans des natures humaines, des austérités de pénitents dans une chair innocente.

Et voilà l'exemple que donnent aujourd'hui en présence du sensualisme contemporain, les austères filles du Carmel.

Sorties elles-mêmes des entrailles de ce siècle, dont elles portent le sang et dont elles ont respiré l'air, elles réagissent, par la pratique d'une pureté héroïque et d'une angélique chasteté, contre les entraînements de ce sensualisme qui enveloppe leur jeunesse.

Jésus-Christ, qui a séduit leur cœur par le charme sur-

humain de la pauvreté volontaire, l'a séduit encore plus par le céleste attrait d'une libre et perpétuelle chasteté. Lui, la pureté en personne, il a d'un de ses purs regards, jeté dans cette âme vierge un invincible attrait de chasteté, il lui a dit ; " Ma fille, je vous ai choisie ; pour moi, " vous serez chaste, et chaste d'une chasteté absolue." Et l'épouse prédestinée du Christ immaculé a répondu : " Oui, Dieu de pureté, pour vous je serai chaste d'une " chasteté absolue. O Dieu des chastes, vous donner " cette richesse, qui est hors de moi et qui n'est pas moi-" même, c'est peu ; je veux vous donner ce qui est en " moi et fait partie de moi-même ; à vous, Agneau sans " tache, à vous cette chair immaculée ; à vous ce corps " encore pur ; voici que je le mets sur votre autel, avec " tous ses instincts et toutes ses convoitises. Non, jamais, " je le jure, je n'aurai d'autre époux que vous-même. " Pour vous, mon Dieu, ce corps sera victime ; j'en fais " l'irrévocable serment ; j'embrasse à jamais, pour vous, " l'angélique chasteté."

Ainsi la fille du Carmel dépose sur l'autel la seconde part de son sacrifice réparateur : le vœu de chasteté est le second clou qui l'attache à la croix avec le divin époux. Elle sera pure, la fille du Carmel ; mais ne croyez pas que cette pureté se contente de s'embaumer elle-même de ses propres parfums : elle s'environne des plus âpres défenses ; elle domptera d'avance des révoltes qui ne sont pas venues et qui ne viendront peut-être jamais, tant l'atmosphère est pure dans cette demeure des anges ! Cette chair sans souillure, elle la châtiera comme faisait au désert Magdeleine pénitente. Pour exterminer en elle les derniers vestiges du sensualisme, et réparer, autant qu'elle peut, les intempérances mondaines, ce n'est pas assez de sa couche dure, de son court sommeil, de ses longs jeûnes, de ses perpétuelles abstinences ; il lui faut

de plus rudes attestations de son union au Dieu flagellé, déchiré, ensanglanté, et, de la tête aux pieds, couvert de ses blessures et inondé de son sang.

Écoutez ; entendez-vous ? Quel est ce bruit qui interrompt le silence du Carmel ?.... Ah ! c'est un bruit que le monde ne peut entendre, ou qui ne rententit à son oreille que comme le témoignage d'une incompréhensible folie ; c'est le bruit des flagellations spontanées et des volontaires macérations. Quoi ! cette femme délicate, élevée dans les amollissements du XIXme siècle, elle n'a pas assez de tant de privations pour assouvir sa soif d'immolations ? Quoi ! ce n'est pas assez de se retrancher tout ce qui flatte la nature, il faut encore qu'elle lui inflige à plaisir tout ce qui la crucifie ? Voyez-la, cette pure et chaste victime ; elle frappe son corps innocent ; elle déchire sa chair virginale ; et sa prière et ses supplications montent à Dieu, fécondées par ses douleurs si généreusement cherchées, et peut-être par les flots de son sang si courageusement versé !

Et pourquoi, ô sainte victime, pourquoi contre une chair innocente, ces châtiments, ces violences, ces cruautés ? " Ah ! s'écrie la généreuse fille du Carmel, je " répare, je satisfais, j'expie. Je répare les désordres du " monde ; je satisfais à la justice de Dieu ; j'expie par " l'excès de la souffrance les excès du plaisir ; j'expie par " la douleur du sacrifice les satisfactions de l'égoïsme ; " victime, j'accomplis ma vocation ; je souffre et je m'im- " mole pour le salut de mes frères."

Oui, chrétiens, entendez-le bien, la Carmélite expie par ses macérations les déportements et les souillures de notre sensualisme. Hommes du monde, si ardents à la jouissance et si affamés de voluptés, elle expie vos débauches ; femmes chrétiennes, si promptes à jouir et si impuissantes à souffrir, elle expie vos raffinements sen-

suels, vos danses sensuelles, vos costumes sensuels ; elle expie, par ses chrétiennes austérités, ces hardiesses et ces audaces païennes qui font rougir les chastes et réjouissent les voluptueux. Elles prennent, enfin, cette rude flagellation, comme le dit la règle, non seulement pour " l'augmentation de la foi, pour la vie des Etats et de nos princes souverains, pour les bienfaiteurs, pour les âmes du purgatoire ;" elles la prennent surtout pour tous ceux " qui sont en péché mortel," et ce, ajoute la règle, durant un psaume, " *Miserere*, et les oraisons pour les choses susdites." Mais aujourd'hui surtout, elles la prennent pour expier, par les immolations de la chair, les débauches du sensualisme. Et, dès lors, combien parmi nous, qui pèchent et n'expient pas, qui jouissent et ne souffrent pas, doivent bénir le ciel de leur donner dans ces âmes choisies des hosties expiatoires et des victimes réparatrices !

8. La Carmélite combat l'orgueil et l'esprit d'indépendance.

Le troisième courant qui emporte le siècle au souffle de l'égoïsme contemporain, c'est le courant de l'orgueil et de l'indépendance.

C'est l'instinct de tout égoïsme de ne relever que de soi et de ne dépendre que de soi. Commander à tous et n'obéir à personne, c'est l'idéal de l'égoïsme appliqué à la volonté humaine. Tout égoïste est un tyran qui cherche des esclaves ; il se pose en souverain, et il dit : qui sera mon maître ? et qui osera me commander et me donner des ordres ? Tel fut toujours le penchant de la nature humaine ; tel est, particulièrement, le penchant de notre siècle. Un mouvement immense pousse de bas en haut les générations, qui cherchent sur les hauteurs l'air de l'indépendance, cet air contre nature, où les peuples manquent d'haleine et perdent leur libre respiration.

Ascendam, je monterai : c'est le cri de l'orgueil poussé par la nature ; *non serviam*, je n'obéirai pas : c'est le cri d'indépendance poussé par notre orgueil.

Aussi, chose remarquable, à mesure que ce mouvement se propage, nous désapprenons à obéir. Nous connaissons le servilisme, nous ne le connaissons que trop, hélas ! et nous voyons ceux-là surtout qui se sont plu tant de fois à proclamer l'insurrection comme le plus saint des devoirs, donner des spectacles d'aplatissement servile, dont nous ne croyions pas capable la grande et généreuse race des Francs. Ah ! oui, nous connaissons le servilisme ; mais ce que nous avons désappris, ce que nous ne connaissons plus, c'est une libre et généreuse obéissance.

Cet esprit d'indépendance, qui est le vent du XIXme siècle, souffle partout. Il souffle dans les sociétés, qu'il tient dans une perpétuelle perturbation, toujours ballotées entre la révolution et le despotisme, l'une fille de l'indépendance, l'autre père de la servitude. Il souffle dans la famille, dont il rompt l'harmonie et chasse le bonheur, soulevant les enfants contre les parents, la femme contre le mari, le mari contre l'Eglise ; tous contre Dieu et son Christ. Il souffle dans les ateliers, dont il suspend le travail et diminue la production, poussant l'ouvrier à se révolter contre le maître, et brisant entre l'un et l'autre ce rapport de paternel commandement et de filiale obéissance qui faisait le charme, la force et la fécondité des ateliers chrétiens. Il souffle dans l'Eglise, où il vient éveiller, nous l'avons vu, même au cœur du prêtre qui prêche l'obéissance, ces instincts de révolte que la vertu seule y peut contenir, mais que l'orgueil y fait éclater quelquefois, au grand scandale des peuples. Et pourquoi ne le dirais-je pas ? Il soufflerait, si on ne lui fermait toutes les ouvertures, jusqu'au fond des cloîtres, où l'on n'entre que pour obéir ; et il viendrait donner l'exemple

de l'orgueil et de la révolte, même dans les asiles de l'humilité et dans les sanctuaires de l'obéissance !

Ah ! que Dieu nous donne, pour réagir contre tous ces instincts révolutionnaires qui se font jour partout, et quelquefois avec une solennité effrayante, des exemples de sublime et d'héroïque obéissance.

Saintes filles du Carmel, dont l'obéissance est proverbiale et l'humilité populaire, ah ! venez au milieu de nous, pour maintenir dans les générations chrétiennes ce culte de l'obéissance humble, qui honore plus que tout le Dieu du Calvaire et du sacrifice obéissant jusqu'à la mort.

La voyez-vous, la jeune chrétienne, née sur les hauteurs sociales et appelée, selon le cours naturel des choses, à l'exercice du commandement ? Jésus-Christ lui est apparu sur cette croix où il est monté pour obéir, dans l'acte suprême de sa soumission et de son obéissance, et il a dit à la grande dame, fille de baron, fille de comte, fille de duc ou fille de prince, née quelquefois, comme il s'est vu, sur les marches d'un trône : " Ma fille, tu peux, si tu le veux, aspirer au commandement ; mais vois, moi le souverain, ce que j'ai fait pour toi ; me voici obéissant, et obéissant jusqu'à la mort, *factus obediens usque ad mortem.* Tu veux m'aimer, ma fille ; donc tu veux me ressembler : pour moi tu seras obéissante, obéissante toujours, et d'une obéissance absolue."

Et la noble, mais humble chrétienne, a répondu : " Oui, Maître pour vous je serai obéissante toujours et " d'une obéissance absolue. Je pouvais un jour avoir des " serviteurs et des servantes prêts à faire toutes mes " volontés ; je pouvais avoir une vaste domesticité, heu- " reuse et fière de m'obéir : je ne l'ai pas voulu. Non, " je n'aurai pas même un serviteur à qui je puisse dire : " Allez, et il ira ; venez et il viendra ; faites ceci, et il le " fera ; non, plus de volonté propre. Seigneur, devant

" cette croix où vous êtes monté pour consommer ce
" sacrifice qui répare toute révolte humaine, je voue
" l'obéissance perpétuelle ; je le jure devant vous, ô Maî-
" tre fait esclave pour me sauver : ne commander jamais,
" obéir toujours, c'est la vie que j'embrasse pour consom-
" mer avec vous mon sacrifice réparateur."

Ainsi dit la fille du Carmel, et elle fait ce qu'elle a dit : elle monte au Calvaire par la voie de l'obéissance ; et le vœu qu'elle en fait est le troisième clou qui l'attache à la croix avec son Epoux obéissant. Aussi voyez ce que fait désormais cette fille de haute lignée, cette enfant de grande race. Enfermée pour toujours entre ces quatre murailles que sa liberté ne franchira plus, toujours atteinte par une règle inflexible qui touche à tous les moments et à tous les détails de la vie, et toujours soumise à une personne, femme comme elle, née peut-être au-dessous d'elle, règle vivante, destinée par sa fonction même à l'immolation quotidienne des volontés qu'elle gouverne. Voilà la vraie Carmélite : obéissante aujourd'hui, demain, toujours ; comme son divin Maître, elle aussi, elle obéira jusqu'à la mort ; et un jour, réalisant avec lui le *Consommatum est* du Calvaire, elle fera de son dernier soupir un acte suprême d'obéissance.

Ainsi, tandis qu'autour de ces murs, où vient comme à un infranchissable rivage se briser la vague du monde, on n'entend retentir que ces mots : *Indépendance, indépendance, iudépendance ;* au dedans de ces murs, où les anges retrouvent, dans le concert harmonieux des volontés soumises à la divine volonté, un écho du ciel, on n'entend retentir que ces mots : *Obéissance, obéissance, obéissance.*

Et par là, ces nobles esclaves de l'obéissance, armées de leurs seules vertus, exercent autour d'elles je ne sais quel ascendant profond qui réagit contre ce troisième

courant du siècle, en maintenant parmi nous la tradition toujours vivante de *l'obéissance jusqu'à la mort*, c'est-à-dire de *l'absolu* dans le sacrifice qui se consomme au Carmel. Par là, en effet, s'achève le sacrifice : par l'obéissance, le moi tout entier s'immole et disparaît ; et c'est cette complète immolation qui fait notre salut et rachète nos iniquités.

Ainsi les généreuses filles de Sainte Thérèse, par le triple héroïsme de leur pauvreté, de leur chasteté, de leur obéissance, réagissent d'une manière éminente contre ces trois courants qui entraînent nos sociétés modernes vers les grandes décadences. Par l'ascendant de leur exemple et par l'efficacité de leur sacrifice, elles sauvent l'humanité et en particulier ce siècle qui se meurt d'égoïsme.

CHAPITRE III.

BONHEUR DU CARMEL.

(Tiré de l'excellent opuscule du R. P. Félix : *La Carmélite*.)

1. Objections des mondains contre la vie du Carmel.

L'une des choses les moins comprises dans notre temps, et souvent même par les chrétiens, c'est la vie du Carmel considérée non-seulement au point de vue de son utilité et de sa force sociale, mais surtout au point de vue de la joie et de la félicité personnelle de la Carmélite elle-même. " Quoi ? disent les mondains ignorants de " ce doux mystère ; la joie dans l'immolation ? la joie au " sein de l'obéissance, de l'austérité et de la pauvreté, " c'est-à-dire dans une triple mort de soi-même ? Quoi ! " le bonheur dans une vie qui semble faite tout exprès " pour supprimer tous les éléments de notre bonheur ? " Qui pourra le croire ?...." Ainsi se récrie le monde devant cette félicité incomprise.

Je ne puis m'en étonner. Pour le monde, d'ordinaire, le Carmel est une sombre prison, et la Carmélite une triste prisonnière portant avec chagrin le poids de sa captivité.

Condamnée par son propre serment à une réclusion où sa vie étouffe, et à des austérités qui font violence à la nature, elle passe ses jours derrière son voile noir et sa grille repoussante à regretter un bonheur qui ne peut pas revivre, et à pleurer sur des joies qui ne ressusciteront plus. Portant dans son cœur des aspirations qui appel-

[illegible]

[illegible]

2. *Réponse aux objections. Bonheur ineffable des Carmélites.*

Vous croyez malheureuse et triste, au sortir de vos murs fermés et sous le voile, de vous enfermer, la fille du Carmel ; ah ! détrompez-vous. Dans, sur cette sainte montagne où les âmes respirent l'air le plus élevé et le plus rayonnant du ciel, fait éclater des fleurs de joie et de félicité, dont sans les plaines mondaines ne peuvent pas même vous retracer l'éclat et vous parler l'image. La générosité passionnée du sacrifice leur donne vertiges dans leur austère demeure, et ne vous quitte assurément, et leur réalité, au plus intime sanctuaire de leur vie, vos sentiments de bonheur que le monde ne veut pas croire, et qui lassent cependant toujours, plus vite que le contact de la vie des saints.

Mais, vous vous-tiez, demandez-vous vraiment en plaisir ou prodige ? quel est ici le sens de l'énigme et le mystère du bonheur ? Qu'importe que sous le sacrifice et la vérité est un sacrifice ? La foi pour vous utilise et le fait, le vrai : le vrai le plus transitoire qui vous offre et le plus ferme dans les plans du ciel ; le vrai le plus disponible que le pressentit, et le plus riche du trésor du ciel ; le vrai le plus vraisemblable que le chantent et l'annoncent et le plus universel des plans du ciel, et le vrai le plus immédiat que le sacrifice et le plus réel que le plus. Voilà le fait qu'importe l'explication du fait ? Il suffisait à vous rendre que le mystère de la vie différente de bonheur du Carmel, je vous le laisse en vous parlant : le Fiat, l'Espérance et le Chantre. La Carmélite vivait, elle aimait, elle souffrait, et au fait, vous aimez ? cette expérience commence à commencer et que le sens et bonheur qui n'est autre, pour elle, qu'une appartenance du ciel.

3. *La Carmélite est heureuse parce qu'elle croit.*

Oui, la Carmélite *croit* ; elle croit à l'efficacité de son martyre ; elle croit à la fécondité de sa souffrance ; elle croit à la solidarité chrétienne ; elle croit à la fraternelle communication des mérites par le sacrifice volontaire. Ah ! voilà bien, tout d'abord, ce qui rend le sacrifice de la Carmélite si béatifique pour elle-même. Vous vous demandiez comment une femme faible peut porter toute sa vie le poids d'un tel sacrifice ? Comment avec toutes ces blessures volontaires qu'elle fait à son corps, à son âme, à son cœur surtout, elle peut vivre encore ? Et vous ne pouvez entendre qu'avec son infirme nature elle accepte l'héroïsme du sacrifice, non comme une exception dans la vie, mais comme l'état normal de la vie ? Et c'est qu'une grande pensée la soutient, la pensée de prier ou de soulager quelqu'un. Elle sait que dans le Corps de Jésus-Christ tout membre qui souffre enlève à la tête la souffrance qu'il prend pour lui-même ; elle sait que l'exultation des mérites qui jaillit du sacrifice permet reflue sur l'indigence de nos frères, pour lui enrichir ou payer leur langue ; elle sait, même sans en être [illegible], que chacune de ses souffrances entre dans le salut d'une âme, et que chacun de ses sacrifices convertit un pécheur. Comme sainte Thérèse, elle croit, par ses souffrances réparatrices, l'apostolat catholique par tous les [illegible] du monde. Tandis que le prêtre porte la doctrine, elle contagiée le sacrifice ; lui, jette la semence ; elle l'arrose de ses larmes et quelquefois de son sang ; [illegible] par la parole ; elle, [illegible] par l'[illegible] ; et tous deux sauvent les âmes. Ainsi, [illegible] le jour à nulle autre pareille, le jour de [illegible], le jour de [illegible], le jour de [illegible], le jour de [illegible], le jour d'[illegible], le jour de [illegible].

enfin. Et cette joie, qu'elle est plus douce encore au cœur de l'heureuse victime, lorsque son sacrifice a fait le salut d'un père, d'un frère, d'une âme chère entre toutes les âmes ! Quelle consolation pour son cœur, de pouvoir se dire que Dieu rendra à son père, à sa mère, à ses frères, à ses sœurs, des vertus, des mérites, et, peut-être, des félicités égales aux douleurs que leur a coûtées son sacrifice devenu le sacrifice de tous ? Et voilà ce qui rend cette vie d'immolation acceptable à la fille du Carmel : elle croit à la fécondité de ses douleurs et à la puissance de son sacrifice.

4. *La Carmélite est heureuse parce qu'elle aime.*

Ce n'est pas tout ; avec la joie qui lui vient de la foi, la fille du Carmel a la joie qui lui vient de son amour ; car non-seulement elle croit, mais surtout elle aime ; elle aime son Christ immolé ; et pour elle comme pour tous ceux qui aiment, la joie s'éprend au milieu de son cœur ; elle est le parfum de cet amour qui l'enflamme tout entier. Elle a déjà même, dans ce paradis de la terre, ce qui sera le secret de son bonheur dans le paradis du ciel, l'amour au sein de l'ordre, l'amour dans son lieu natal, l'amour tranquille dans son centre. Car la Carmélite sans Jésus-Christ ; elle aime Celui pour qui et avec qui elle souffre ; elle aime son divin Crucifié, son divin Flagellé, et voilà pourquoi la flagellation et le crucifiement ne sont pour elle ni sans bonheur ni sans joie ; elle aime Celui qui est la personnification suprême de la douleur ; et voilà pourquoi cet amour lui adoucit toute rigueur et lui cache un baume au fond de toute souffrance ; son Crucifié est un contraire d'épines, avec ses pieds et ses mains percés. Ce est plus doux que tout ce qu'il y a de plus doux, et elle aime ce qui ne sont lui-même les [illegible]

sacrifiée pour lui. Avec lui et pour lui elle aime cette obéissance qui la soumet et l'abaisse, comme son Dieu soumis et obéissant jusqu'à la mort ; elle aime cette pauvreté qui la dépouille et la fait pauvre comme son Dieu pauvre et dépouillé ; elle aime cette austérité et cette chasteté qui la rend digne de son époux chaste et crucifié ; elle aime, en un mot, cette étroite et sévère demeure toute remplie des reflets du Calvaire, parce que là elle a renfermé tout son amour ; elle aime sa supérieure comme une déléguée et une image de Jésus-Christ ; elle aime ses sœurs comme les membres les plus choisis et les plus purs du corps mystique de Jésus-Christ ; elle aime toute cette chère famille adoptée par son cœur dans le cœur de Jésus-Christ ; et elle redit, dans les joies fraternelles de son âme unie à ses sœurs en Jésus-Christ, *l'Ecce quam bonum et quam jucundum* de la fraternité. Elle aime, enfin, son Carmel comme un mémorial du Calvaire et comme une préparation du Thabor.

Oui, ces trois choses qui se touchent presque dans l'espace, le Calvaire, le Carmel et le Thabor, se trouvent à donner l'expression diverse d'une même réalité, et viennent se confondre aux regards de la Carmélite bénéfiée par ses sacrifices, dans une commune transfiguration.

3. *La Carmélite est heureuse parce qu'elle espère.*

Mais, deux fois heureuse déjà et de sa foi et de son amour, elle est heureuse encore de son espérance ; car [illegible] elle croit et elle aime la fille du Carmel, [illegible] elle espère aussi ; elle attend, du haut de son Carmel, [illegible] de son Calvaire, cette pleine et entière transfiguration dont elle ne voyait encore que les lointains effets et les pressentiments déjà bénéfiques. Elle attend la consommation de son union avec Jésus-Christ, union

enivrante dont elle ne connaît encore qu'un essai qui fait désirer l'achèvement et aspirer la plénitude ; elle attend cette suprême visite du bien-aimé qui doit lui apporter, dans son cœur, le dénoûment de ce drame intérieur que les anges seuls ont contemplé ; elle attend enfin le dernier mot de tous ces sacrifices qui, pour elle, racontent le temps et prophétisent son éternité ; elle attend ; et son espérance est pleine de son bonheur, parce qu'elle est pleine de son immortalité. Grande et belle heure pour la fille du Carmel, l'heure de la mort, qui est la consommation finale de ce mystère d'amour pressenti dans la vie ! Oh ! cette mort, comment vous dire ce que c'est que cette mort ?

Comme la mort de Jésus-Christ lui-même, c'est la mort sur la croix au sommet du Calvaire. Mais comme du haut de ce Calvaire le passé se couvre de douces clartés et l'avenir de splendides rayons ! Quand on a si bien vécu, à cette heure solennelle, qu'il fait bon de regarder sa vie et d'attendre sa mort ! Qu'il est doux de se souvenir ! mais combien plus doux encore d'attendre et d'espérer la consommation de son bonheur !

Ô vous que ce mystère de joie trouve peut-être incrédule, ah ! si vous doutez encore, venez voir monter à Carmélite. Oui, regardez-la sur son humble couche, à Carmélite à son heure dernière ; quels célestes regards, quels angélique sourire, quelle soif de Jésus-Christ qui se sent ! quel désir de ce [illegible] qu'il apporte [illegible] et qu'il est bienheureux pour entrer ! Quel [illegible] montent jusque dans le rôle de la mort et ses paroles [illegible] et ses [illegible] qu'elle veut [illegible] des Jésus-Christ qui lui dit en désordonnant avec ses anges : « Venez, ma bien-aimée ; venez, l'hiver [illegible] » est passé ; [illegible] pour [illegible] » [illegible] et de plus [illegible] » [illegible]

" venir le printemps du ciel et son éternelle jeunesse ;
" là vous recevrez de la main du divin Époux tous les
" lis de l'inaltérable pureté, toutes les roses d'une inénar-
" rable joie ; là, vous respirerez avec lui dans les siècles
" des siècles le parfum des véritables immortelles."

CHAPITRE IV

EXTRAIT DE LA RÈGLE ET DES CONSTITUTIONS DES FILLES CHEUSES CARMÉLITES, SELON LA RÉFORME DE SAINTE THÉRÈSE

La Règle du Carmel consiste principalement dans les points suivants :

Le maigre est continuel et n'est interrompu que pour maladie ou faiblesse.

Le jeûne est très-fréquent ; pendant tout le Carême et les jours de jeûne commandés par l'Église, on ne mange ni œufs, ni beurre, ni laitage ; de même tous les vendredis de l'année, excepté ceux entre Pâques et la Pentecôte.

Le jeûne ou carême de l'Ordre commence à la Septuagésime et ne finit qu'à Pâques. Mais les jeûnes de l'Ordre sont moins rigoureux que ceux de l'Église.

On couche sur une paillasse sans matelas avec des draps de serge. On porte la tunique également de serge. Mais en maladie on peut avoir un matelas et du linge. Tant que les pantoflantes ne sont point vendues du Gant Malet, elles conservent les draps de toile et portent à chemise de toile.

La clôture est fort stricte. On n'entre dans le monde fort que pour les choses indispensables, et que les Sœurs pieuses ne peuvent pas faire elles-mêmes.

On ne voit personne sans être voilé ; et quand les Religieuses vont en parloir, on n'ouvre la grille que pour

les plus proches parents. Pour toutes les autres personnes la grille reste fermée. On fait deux heures d'oraison mentale tous les jours, une heure le matin et une heure le soir.

Le silence est habituel. Dans la journée on peut cependant dire quelques mots à voix basse, pour les choses nécessaires, mais depuis Complies jusqu'après Prime du lendemain, on garde un rigoureux silence.

Le travail des mains est assidu. On ne doit perdre aucun moment. Les Carmélites sont pauvres et leur sainte Mère recommande qu'elles puisent dans le travail une de leurs principales ressources.

Tous les gros travaux de la maison sont partagés entre les Sœurs, selon leurs forces et leurs aptitudes. D'autres sont exécutés par toute la communauté réunie, par exemple, laver le linge, porter le bois etc., dans tous les cas où la Prieure le trouve bon et utile. Chacune se fait un bonheur de travailler ainsi dans la maison de Dieu et s'y prête de tout son cœur.

La séparation du monde doit être arrêtée : les visites se parlent peu fréquentes et courtes ; la correspondance restreinte à la seule nécessité ou très-grande utilité.

L'Ordre du Carmel étant essentiellement solitaire et consacré à la prière, celles que le Seigneur daigne y appeler doivent prendre soigneusement garde de ne pas sortir de cet esprit de retraite, de recueillement, de sainteté intérieure avec Dieu, qui ne peut s'allier avec des rapports extérieurs trop fréquents qui rappelleraient ce qu'elles ont quitté et abandonné pour suivre le Célèbre Époux qui le voit pour lui seul. C'est au pied du tabernacle qu'elles cherchent à se souvenir de ceux qui leur sont chers et leurs affections loin de diminuer deviendront plus pressantes, plus ardentes parce qu'elles auront plus pures, plus saintes, plus selon Dieu et toutes pour le tout qui

tuel des âmes. Un sacrifice offert pour elles, un acte de vertu pratiqué seront incomparablement plus utiles qu'une longue conversation, du moins pour l'ordinaire.

L'usage du tabac et du café est interdit : si on en avait l'habitude, on ferait bien d'essayer de la perdre avant d'entrer, ou du moins de s'assurer que la santé ne devrait pas en souffrir. Le thé ne se permet qu'en cas d'indisposition comme simple médicament.

Quant aux qualités que désire sainte Thérèse, et qu'elle demande de celles qui veulent devenir ses filles, voici les principales :

1. Une vocation ferme, constante et bien décidée, un attrait prononcé pour notre saint état qui le leur fasse préférer à tout autre.

2. Le dégoût du monde et l'amour de la solitude, de la prière, du recueillement et de la pénitence ; des âmes généreuses capables de comprendre le bonheur d'un dévouement entier et sans réserve à Notre-Seigneur pour sa plus grande gloire et le salut des âmes, qu'une Carmélite ne doit jamais perdre de vue.

3. Un grand esprit d'obéissance, de simplicité qui les rende souples comme des enfants pour se laisser conduire, oubliant ce qu'elles auraient pu faire dans le nom de pour prendre en tout l'esprit de la sainte Religion.

4. Sainte Thérèse demande en outre un jugement droit, une grande et forte volonté d'être à Dieu, pour s'attacher à son propre sens, à sa manière de voir, qu'un autre à rire avec et esprit de ses défauts ; qu'on s'habitue peu à peu à ne point s'excuser ses enfants.

Une grande charité les unes envers les autres, une disposition à prendre tout en bonne part, à juger toujours ces vœux en bien. On ne demande cependant pas que les jeunes personnes soient parfaites en entrant, et qu'elles possèdent [illegible] les personnes qualités qu'on

requiert, mais au moins qu'elles apportent un cœur, un esprit et une volonté disposés à travailler avec courage pour acquérir les vertus et les perfections religieuses.

5. Il faut encore avoir une santé suffisante pour pouvoir porter l'observance régulière habituelle. Il faut cependant compter beaucoup sur la grâce et le secours de Dieu, ne pas craindre de souffrir pour son amour. Il sait donner des forces étonnantes quand il appelle une âme à son saint service.

6. Il faut en outre avoir assez d'intelligence et d'ouverture d'esprit pour s'acquitter convenablement de la récitation du bréviaire, la voix assez juste pour ne pas troubler l'ordre et l'accord de la psalmodie ou du chant en chœur, et pouvoir aussi chanter seule de manière à être bien entendue de tout le chœur.

Enfin, une dernière réflexion, dont nous avons déjà touché un mot, c'est que l'Ordre du Carmel est essentiellement [illegible]. C'est une levée d'apôtres que sainte Thérèse a voulu faire, apôtres de la prière, apôtres du sacrifice pour la sainte Église et tous ses ministres, pour la conversion des pécheurs, la persévérance et la sanctification des justes. Point d'âmes auxquelles une Carmélite ne doive s'intéresser, point d'œuvres qui ne sont [illegible]. Elle se donne avec Jésus-Hostie, avec Jésus victime d'amour et d'expiation, et se va entière dans [illegible] cette sainte union où elle trouve la paix et le bonheur dès cette vie. Mais nous le répétons, à [illegible] des âmes généreuses et dévouées, car la [illegible] [illegible] envers Dieu les [illegible] [illegible] à leur [illegible] [illegible] [illegible] qui [illegible] à [illegible], et [illegible] par leur [illegible]. Dieu nous en préserve [illegible] et [illegible].

CHAPITRE V.

EXERCICES JOURNALIERS DE LA CARMÉLITE.

En été, le lever à 4 h. ¾ : on se rend de suite au chœur pour l'oraison mentale qui commence à 5 heures et se termine à 6 heures.

A 6 hrs., les petites heures canoniales, puis on retourne à sa cellule ; on lit un chapitre ou quelques versets de l'Imitation de Jésus-Christ, puis on travaille jusqu'à la messe.

A 8 heures, la messe conventuelle ; on retourne à ses occupations, dont on s'occupe ou s'acquitte en vue de Dieu et pour son amour se souvenant que la vie d'une Carmélite doit être une prière continuelle.

A 10 hrs., on se rend au chœur pour l'examen particulier ; il dure un demi quart d'heure : au signal donné on part pour le réfectoire en récitant le *De profundis* pour les bienfaiteurs décédés.

Pendant le repas, on fait une lecture spirituelle ; chaque religieuse s'en acquitte à son tour de semaine ; ceci s'observe également pour le souper ou la collation.

Après le dîner on retourne au chœur pour dire les grâces.

Dès qu'elles sont terminées, la Communauté se réunit à la salle de récréation jusqu'à midi. Cette récréation consiste à s'entretenir toutes ensemble de choses bonnes et utiles, sans contrainte, ni affectation, avec une douce gaieté et cela tout en travaillant.

" Notre Seigneur, dit sainte Thérèse, donnera la grâce " aux unes de récréer les autres." Et en effet, nous voyons par expérience que cette grâce ne manque pas et les récréations servent à resserrer entre nous les liens de la charité.

Il ne faut point au Carmel de caractères tristes, et mélancoliques. Sainte Thérèse veut au contraire qu'on trouve dans ses filles une sainte joie, un cœur ouvert, un air de douceur et de sérénité, unis à une sainte liberté d'esprit.

Après la récréation, chacune se retire en silence soit à sa cellule, soit à d'autres occupations dirigées par la sainte obéissance, heureux cachet de la volonté divine qui s'imprime à chacune des actions de la journée.

En hiver, le lever est retardé d'une heure, ainsi que tous les autres exercices.

A 2 heures on récite ou l'on chante les Vêpres. Le temps qui reste jusqu'à 3 heures est employé à la lecture spirituelle : les Novices vont alors au noviciat avec leur maîtresse.

Depuis 3 heures jusqu'à 4 h. ¾ travail des mains.

4 h. ¾, lecture du sujet de la méditation.

5 heures, oraison mentale jusqu'à 6 heures.

6 heures, Angelus, puis on se rend au réfectoire pour le souper ou la collation.

Ensuite la récréation comme le matin.

A 7 h. ¾, Complies. Depuis Complies jusqu'à Matines, temps libre pendant lequel on peut prier. lire, travailler, etc.

9 heures, Matines jusqu'à 10 h. ½ les jours ordinaires, 11 heures les veilles de fêtes et de dimanches, y compris le temps destiné à l'examen de conscience, un quart d'heure, puis la lecture du sujet de la méditaton pour le lendemain. Après quoi, chacune se retire pour se mettre promptement au lit sans s'arrêter si ce n'est

pour faire une courte prière qui n'excède pas le temps d'un Pater : on prend ensuite son repos dans le cœur de Jésus.

Tel est le règlement des exercices de la journée dans l'Ordre du Carmel.

Les jours chômés sont consacrés à la prière plus assidue, à la lecture, à de pieuses notes à transcrire, etc.., ou à toute autre chose marquée par l'obéissance.

Ainsi s'écoule sous le regard de Dieu bien vite et bien douce, la vie de la Religieuse fidèle et fervente, qui comprend bien l'esprit de sa vocation toute sainte et en chérit les obligations.

Comme Moïse sur la montagne, elle ne doit jamais cesser d'élever vers le ciel des mains suppliantes et un cœur rempli d'un ardent amour afin d'attirer sur la terre la miséricorde et les bénédictions du Seigneur et d'apaiser sa justice irritée par les péchés des hommes, qu'elle s'efforce de réparer par ses expiations.

A la plus grande gloire de Dieu et au bonheur des âmes qu'il daigne appeler à l'Ordre du Carmel !

---

1. *La journée d'une Carmélite.*

(Par une Carmélite de Reims.)

Vous désirez savoir l'emploi de nos journées,
A quelles fonctions elles sont destinées ?
Je vais vous satisfaire assez brièvement
Pour ne pas vous lasser dans cet amusement.
A quatre heures trois quarts, alors que tout sommeille,
La matraque soudain vient frapper notre oreille.
Aussitôt à Jésus on consacre son cœur
En invoquant son Nom avec grande ferveur.

La première action que fait la Carmélite
Est le signe de croix avec de l'eau bénite.
Levée en diligence, elle adore son Roi,
La face contre terre en hommage de foi,
Implorant son secours pour toute sa journée.
Elle se rend au chœur dès qu'elle est habillée,
A cinq heures, la cloche appelle à l'oraison.
Pendant une heure on fait cette sainte action.
Après on fait son lit, et l'on revient ensuite
Pour Prime, Tierce, Sexte et None qu'on récite.
La Mère donne alors sa bénédiction ;
Puis on lit un chapitre en l'Imitation.
On vaque à son travail après une prière
Aux chapelles des Saints, à notre auguste Mère.
A huit heures, l'on sonne, et c'est pour assister
Au divin sacrifice et souvent communier.
Cinq fois chaque semaine on obtient cette grâce,
Faveur inestimable et qui tout bien surpasse.
Pour en bénir Jésus, un quart d'heure est donné,
Mais le dimanche on peut le faire à volonté.
Après la sainte Messe on reprend en silence
L'ouvrage qu'a marqué la sainte Obéissance.
A dix heures l'on va faire son examen
De ce que l'on a fait depuis le grand matin.
Ensuite au refectoire on prend sa nourriture,
Et pendant tout ce temps une fait la lecture.
On dit grâces, priant pour tous nos bienfaiteurs
Et remerciant Dieu de toutes ses faveurs.
Puis après c'est le temps où l'on rompt le silence
Par de doux entretiens de joie et d'innocence.
On fait en travaillant la récréation,
Comme de bonnes sœurs en parfaite union.
Cette heure étant passée, à midi le silence
Se reprend de nouveau par étroite observance.

A deux heures la cloche, en appelant au chœur,
Dit qu'il faut réciter Vêpres avec ferveur.
On fait une lecture à deux heures demie,
A trois heures sonnant, la lecture finie,
On se prosterne en terre, honorant en son cœur
Le moment précieux de la mort du Sauveur.
On reprend le travail en esprit de prière,
Pour l'amour de Jésus, par désir de lui plaire.
A quatre heures trois quarts, de la cloche le son
Rappelle qu'il faut lire un sujet d'Oraison.
A cinq heures l'on vient aux pieds de son bon Maître
Implorer ses faveurs, apprendre à le connaître.
Qu'ils sont doux ces moments, où l'âme avec son Dieu
S'entretient cœur à cœur, s'embrase de son feu.
Après une heure encor, pour l'Angelus on sonne.
Quand il est terminé, comme la Règle ordonne,
Au réfectoire on va pour prendre son souper,
Et quand c'est jeûne, alors, pour collationner.
(Car il faut avertir qu'au quatorze septembre
Le jeûne habituel commence à se reprendre,
Et la règle commande alors de reculer
D'une heure le réveil, les Heures, le dîner.
Jusqu'à Pâques, toujours ce règlement s'observe.
Mais le jeûne au dimanche est mis à la réserve.
Dans tout l'été, l'on jeûne aussi les vendredis,
Quelques veilles de fête et certains jours choisis,)
Sortant du réfectoire et grâces étant dites,
En récréation s'en vont les Carmélites.
A sept heures trois quarts on doit se rendre au chœur
Pour ensemble implorer le secours du Seigneur,
Récitant fervemment l'Office de Complies,
Qui rendra la journée et ses œuvres remplies.
Après cet exercice, on peut faire Oraison,
Ou lire, ou travailler, à sa dévotion.

A neuf heures la cloche appelle pour Matines,
Et pour psalmodier les louanges divines.
Quand l'Office est fini, l'on fait son examen
De toute la journée, ainsi que le matin.
On sort du chœur ensuite, après quelques prières,
A dix heures demie aux jours plus ordinaires.
Onze heures bien souvent, aux jours plus solennels,
Trouvent la Carmélite au pied des saints autels.
Mais en quittant de corps le divin sanctuaire
Elle laisse son cœur auprès de son bon Père.
La Prieure bénit encore en ce moment ;
Ensuite, à sa cellule on revient promptement.
On ne peut faire alors qu'une courte prière
Pour se recommander à Jésus, à sa Mère.
Puis la journée est faite ; on doit pour l'accomplir
Se coucher lestement, en Jésus s'endormir.
Mais on peut dire aussi : Je dors et mon cœur veille,
Parce que, si parfois dans la nuit on s'éveille,
Aussitôt vers son Dieu, par un tendre retour,
On élance son cœur avec ardent amour.
Ainsi coulent les jours pour une Carmélite.
Ah ! quelle vie heureuse ! et qu'elle passe vite !
Dans la paix, attendant le moment fortuné
Qui doit l'unir à Dieu pour une éternité ! ! !
Mais sa tâche ici-bas ne serait pas complète
Si notre Carmélite en tout n'était parfaite.
Elle doit être grande en ses intentions,
Et faire saintement toutes ses actions
Pour la gloire de Dieu, pour le salut des âmes
Désirant que tout cœur brûle des saintes flammes.
Ce doit être la fin de ses prétentions.
De ses austérités, de ses dévotions.
Voulant par son amour consoler son bon Père
Des outrages nombreux qu'il reçoit sur la terre,

Le priant de verser sans cesse ses bienfaits
Et d'établir partout son règne pour jamais !...

---

2. *La cellule d'une Carmélite.*

(Par une Carmélite de Reims.)

Venez voir la cellule où vit la Carmélite,
Et remarquez d'abord qu'elle est assez petite.
Deux mètres et demi, voilà pour sa largeur ;
Deux mètres et trois quarts, telle est sa profondeur.
Voyez premièrement de cette humble retraite
Le meuble principal, la modeste couchette.
Deux trétaux faits de chêne, ayant en leur largeur
Près de trois quarts de mètre, un quart en leur hauteur.
Trois planches par-dessus et c'est là qu'a sa place,
Bien pleine et rembourrée, une bonne paillasse,
Matelas et rideaux, vous cherchez vainement,
Car on sait bien ici s'en passer aisément.
Les draps sont faits de serge et s'endurent sans peine,
La couverture est brune et faite aussi de laine ;
L'oreiller tout pareil, on voit dessous, dessus,
Les deux aimables Noms de Marie et Jésus.
On prend en leur présence un repos très paisible,
Qui, pour la Carmélite est suave au possible.
Au chevet de ce lit, un bénitier placé,
Fait de grès, montre bien la sainte pauvreté.
Auprès de là se trouve une chaise de paille,
La simple croix de bois sur la blanche muraille.
Trois images en noir, tenant sur un carton,
Font avec le rameau sa décoration.
Puis, un petit casier bien simple en sa structure
Pour les livres d'office et pour ceux de lecture

Boîte, plumes, papier pour écrire au besoin.
Le Manteau blanc du chœur, dont on a très-grand soin,
Une petite lampe et le panier d'ouvrage,
Un balai de silence, en faut-il davantage ?
Un reliquaire encore, objet bien précieux
Pour une Carmélite au cœur religieux.
Tel est l'ameublement de la Cellule aimable,
Où l'on passe des jours de bonheur ineffable.
En en fermant la porte, on appelle Jésus,
Avec ce tendre Époux, ah ! que faut-il de plus ?
Le monde offrirait-il des plaisirs l'affluence,
Des meubles somptueux, de tous biens l'abondance ?
L'heureuse Carmélite a dans sa pauvreté
Jésus, ce Bien parfait, d'immense infinité !.....
Il est tout son trésor, toute sa jouissance,
Il comble tous ses vœux, toute son espérance !...
Oh ! qu'heureux est un cœur, quand il ne veut plus rien
Que de posséder seul cet ineffable Bien ! ! !..

---

3. *Le Saint Habit du Carmel.*

(Par une Carmélite de Reims.)

J'espère, ami lecteur, que de la Carmélite
Vous connaissez au long et le but et le gîte.
De quelques mots encore complétant le tableau,
Je vais vous la montrer sous un aspect nouveau.
Si vous voulez permettre à ma modeste plume
De vous dépeindre ici son sévère costume,
Son vrai trait distinctif est la simplicité,
Son unique ornement, la sainte pauvreté :
C'est l'Habit vénéré des anciens solitaires,
Qui, sur le mont Carmel, furent nos premiers Pères.

Son teint d'un brun foncé est tel que les moutons
Pour faire son tissu fournissent leurs toisons.
Notre robe est de bure, étoffe très-grossière ;
Elle est ronde et sans plis ni devant ni derrière ;
Une ceinture en cuir suffit à l'ajuster,
Puis une grande épingle au cou vient la fixer.
Cette robe nous sert pour faire la lessive,
La même sert encor quand Pâques nous arrive ;
Elle nous couvre à point quand viennent les frimas,
Mais aux beaux jours d'été, nous ne la changeons pas.
Arrivons maintenant à notre Scapulaire,
Habit trois fois béni de notre tendre Mère.
Il est de même étoffe et de même couleur,
Mais il a quatre doigts de moins sur la longueur.
On nomme toque ici ce qui couvre la tête ;
Jamais pour la lisser un fer chaud ne l'apprête ;
Ce serait au Carmel de la mondanité,
Et la Règle bannit la superfluité.
Sur cette toque enfin nous mettons notre voile ;
Il est noir, tout petit, et simplement en toile ;
Il descend jusqu'au front, et nous redit tout bas
Que nos vœux à Jésus nous lient jusqu'au trépas.
Voyez au côté droit la couronne bénie,
Qu'il est doux d'égréner en l'honneur de Marie.
Oh ! nous le chérissons ce chapelet de bois,
Ses médailles de cuivre et sa modeste croix.....
Soulevons à demi notre grand Scapulaire ;
C'est là qu'est le trésor de l'âme solitaire,
La croix, gage adoré de l'amour de Jésus
Brille sur notre cœur.... Que désirer de plus !.....
Mais j'allais oublier un mot de la chaussure,
Et pourtant, cher lecteur, je crois en être sûre,
Elle a tout ce qu'il faut pour charmer le regard :
Dans son genre, vraiment, c'est un chef-d'œuvre d'art !

Des pauvres, en Espagne, elle est, dit-on, la mode,
On l'appelle *alpargate*, et rien n'est plus commode :
En corde elle est tissue et ne fait point de bruit,
Puis, pour l'assujettir, un cordon nous suffit.—
Voilà pour la maison. Mais pour être complète,
Il faut vous dire encor qu'aux jours de grande fête,
Nous revêtons de plus un beau manteau de chœur :
Il est blanc, assez long, et de certaine ampleur.
C'est pour le Roi des cieux notre grande parure,
C'est le symbole aimé d'une âme droite et pure.
Ajoutons, en passant, qu'un tout petit bâton,
Le ferme artistement en guise de bouton.
Enfin, pour terminer, quand la grille s'entrouvre,
Un voile long et noir de son ombre nous couvre :
Ce voile nous dérobe à tout regard mortel.....
Adieu, mon cher lecteur, nous nous verrons au ciel !!!

---

4. *Une récréation au Carmel.*

En nous envoyant plusieurs documents qui sont entrés dans cet opuscule, une Carmélite nous écrivait :

" Nous avons cru pouvoir vous envoyer aussi les quelques bouts-rimés qui suivent..... cela aura du moins l'avantage de convaincre une fois de plus que la vie du Carmel n'engendre nullement la mélancolie, et que les récréations enjouées, les plaisanteries douces et charitables y sont fort bien reçues. Voici l'origine de ceci : Une de nos sœurs a le soin d'un petit pied de camomille, qu'elle a fait venir de son pays.... Si jamais plante fut entourée d'attentions maternelles et délicates, c'est bien la fleurette en question ; visites fréquemment renouvelées, arrosage etc., etc., rien n'y manque. Elle a, au

dire de notre chère sœur, des propriétés si multiples et si merveilleuses ! c'est une véritable panacée !...

Dès que l'une de nous souffre d'un malaise quelconque, on est presque sûr d'entendre une petite voix suppliante répéter invariablement la mêmême formule : "O ma Mère, un peu de camomille pour ma sœur."—Or, un jour on parlait du Canada, (ce n'est rien moins que rare,) et notre pharmacienne émérite s'écrie tout-à-coup : "Nous y porterons de la Camomille !" C'était la première révélation publique d'une vocation, qui jusqu'alors était restée secrète entre le bon Dieu et nos Mères bien-aimées... Un éclat de rire général l'accueillit, et depuis ce temps, la chose reste conclue. Ma sœur M. A. ira au Canada, pour y implanter sa camomille. Du reste, notre chère sœur accepte très-volontiers cette plaisanterie, et nous eûmes même un affectueux merci, quand notre Révérende Mère fit en récréation la lecture de notre petite tirade..... On y parle d'ailleurs du Canada et de la camomille..... c'est le moyen infaillible de se faire pardonner beaucoup de choses.

Voici maintenant le chef-d'œuvre :

Venez, chers habitants de ce beau Canada,
Venez considérer dans le pot que voilà
Une fleur admirable, à nulle autre pareille,
Guérissant tous les maux, véritable merveille !
Admirez un instant sa forme, sa blancheur,
Aspirez à loisir sa ravissante odeur....
Et puis, si quelque jour, certain mal vous tourmente,
Il faut tout simplement recourir à ma plante.
Dans un peu d'eau bouillante, on la laisse infuser :
Le sucre ne nuit pas, mais on peut s'en passer.
Buvez-en dans l'hiver quand le froid vous enrhume,
Buvez-en quand la bile, avec son amertume

Soulève votre cœur par des vomissements ;
Buvez quand vous souffrez de vos mauvaises dents ;
Buvez si vous avez une jambe cassée.....
Prenez, prenez toujours ma plante parfumée.
Pour l'apporter ici, j'ai traversé la mer ;
De ces beaux résultats mon cœur peut être fier.
Venez ! Venez ! Venez ! c'est de la camomille.
Je veux la propager, et dans chaque famille....
Oh ! pour la cultiver ne craignez pas l'effort,
Tant que vous en boirez, vous ne serez pas mort ! ! !
Mais ne m'accusez pas d'être trop emphatique,
De trop vous imposer ce charmant spécifique....
Un mot explique tout : Il vient de mon pays !
Pays incomparable, et qu'on appelle Oulchys ! ! !....

CHAPITRE VI.

THÉRÈSE DE JÉSUS ATTENDUE AU CARMEL.

Thérèse de Jésus était déjà connue de ses sœurs du Carmel. Depuis un an elle était en correspondance avec la Révérende Mère Prieure et avec la Maîtresse des novices, et dans ses lettres, elle avait exprimé tous les sentiments de son cœur et montré toute la beauté de son âme. Sa piété, sa droiture, sa modestie, sa douceur, son humilité, son amour pour sa vocation, l'élévation et la générosité de ses sentiments, sa simplicité et sa candeur, toutes ces belles qualités si naïvement exprimées dans sa correspondance, lui avaient gagné l'affection de toute la communauté. On désirait vivement l'arrivée de cette chère petite épouse privilégiée du bon Jésus, et on faisait des prières, des neuvaines pour qu'elle pût surmonter tous les obstacles et arriver heureusement dans ce Carmel qu'elle aimait tant.

On ne sait pas dans le monde quel est cet amour spirituel et surnaturel qui unit en Jésus-Christ et par Jésus-Christ les cœurs qui ne veulent vivre que pour le céleste Epoux, pour plaire à celui qui les a tant aimés, en se dévouant ensemble pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Nous avons vu par ses sentiments affectueux combien sœur Thérèse de Jésus aimait ses sœurs. Et qu'aimait-elle donc en ces Carmélites qu'elle n'avait jamais vues ? Notre Seigneur lui avait fait comprendre

la générosité et le dévouement de ses épouses du Carmel, qui renonçaient à elles-mêmes et à tout ce qui est dans le monde afin de se sacrifier et de s'immoler continuellement à Dieu pour les âmes, et elle aimait cette générosité, ce dévouement, ce sacrifice, cette immolation continuelle parcequ'elle y voyait le moyen de trouver Jésus, sa Croix, sa Très-Sainte Mère, et son cœur l'entraînait vers ces âmes avec qui elle avait déjà une si grande ressemblance. Voilà pourquoi sœur Thérèse de Jésus aimait tant les Carmélites.

De leur côté, les enfants de sainte Thérèse, pleines de l'esprit de leur sainte Mère, avaient compris tous les sentiments de cette jeune sœur que Jésus leur amenait. Et elles étaient heureuses de voir s'augmenter le nombre de ces pieuses victimes qui ne vivent qu'afin de s'immoler pour Dieu et pour les âmes et augmenter ainsi la gloire du céleste Epoux.

Dans le monde on ignore entièrement cette divine charité, ces pures et saintes affections qui, dans les communautés religieuses, unissent ces cœurs qui s'aiment en Jésus-Christ ; on ignore cette douce et céleste joie qui règne parmi ces bonnes sœurs quand le bien-aimé Sauveur leur amène de ces âmes remplies de la divine charité. Ce sont d'ineffables délices que le monde ne connaît pas, mais qui sont déjà un avant-goût de ce bonheur dont jouissent les élus auprès de Jésus.

Voici en quels termes les Carmélites parlaient de cette chère enfant ; comment elles exprimaient leurs saintes affections pour leur petite sœur du Canada et le désir de la voir au plus tôt au milieu d'elles.

Fête de Tous les Saints, 1872.

Que notre chère enfant vienne quand elle le jugera convenable ! Elle sera reçue à bras ouverts. Toute la communauté l'aime et la regarde à l'avance comme une sœur chérie envoyée par Notre Seigneur lui-même.

Nous jouissons, nous avons toujours joui du calme le plus parfait, même au moment de l'invasion prussienne. Qu'arrivera-t-il ? Dieu seul le sait. Les conjectures humaines ne peuvent rien faire pressentir. Si des malheurs nous forçaient à une dispersion sans espoir prochain de réunion, eh bien ! nous partirions pour le Canada avec notre chère enfant. Mais que Dieu fasse miséricorde à notre chère patrie, et la préserve de nouveaux crimes !

Carmel de Reims, 4 Mars 1873.

Cette chère enfant est toujours charmante. Certainement, nous serions très-heureuses de la posséder le plus tôt possible. Mais si le bon Dieu veut un retard, ce sera, bien sûr, dans des vues toutes providentielles. Nous tâcherons toujours d'entrer de notre mieux dans ses desseins.

Carmel de Reims, 2 Mai 1873.

Nous allons écrire immédiatement à madame Frémont, pour la tranquilliser au sujet de la santé de notre chère enfant : le bon Dieu paraît manifester si clairement ses desseins sur cette âme, que nous espérons pour cela comme pour tout le reste ; mais devint-elle malade, nous ne la confierons jamais à personne du dehors et elle recevra tous les soins dans la communauté même.

Carmel de Reims, 7 Mai 1873.

C'est vraiment admirable ! En voyant une telle vocationcomment s'inquiéter pour la santé ? Le bon Dieu saura bien la donner.

Carmel de Reims, 30 Mai 1873.

Le bon Dieu soit béni de tout !

Voici des nouvelles du Canada et de bonnes nouvelles.

Se mettre en route le jour de Notre-Dame du Sacré-Cœur, à qui nous l'avons tant recommandée et qu'on prie pour elle à Issoudun, et le jour où l'une de ses futures compagnes fait profession et va prier pour elle de tout son cœur.... Cette chère enfant, nouvelle professe, prendra le voile noir le 11 juin, à 4 h. ½ du soir. Oh ! si jamais les bons anges soufflaient si bien le steamer que notre postulante pût arriver pour ce moment ! Monseigneur, qui fera la cérémonie de la prise de voile, pourrait introduire ensuite lui-même la nouvelle colombe dans l'Arche. Enfin, mon bon Père, demandez-le avec nous, s'il vous plaît.

En attendant, nous allons faire brûler jour et nuit une lampe devant Notre-Dame du Sacré-Cœur dans la chapelle extérieure et dans notre chœur, pour la chère voyageuse.

Carmel de Reims, 5 Juin 1873.

Amour au divin Cœur de Jésus !

La charmante petite âme que cette chère enfant qui vient vers nous ! (Ses deux lampes brûlent toujours devant Notre-Dame du Sacré-Cœur.)

Mais comme vous faites bien de nous communiquer ce qu'elle vous écrit. Nous avons trouvé aujourd'hui, dans

la lettre qu'elle vous a adressée, des pages si ravissantes que nous avons cru pouvoir prendre votre intention en lisant ces pages à la communauté et en les faisant même copier pour les envoyer à Monseigneur.

Vraiment, si Notre-Dame du Sacré-Cœur nous l'amène pour le onze, ce sera une vraie gâterie de sa tendresse. Mais elle en est bien capable, si elle le trouve bon.

Dans ce cas, mon Révérend Père, voudriez-vous faire en sorte que notre chère enfant nous arrive au moins pour la cérémonie de prise de voile qui commencera à 4½ h. ½, le 11. Alors Monseigneur la verrait, et l'introduirait lui-même au Carmel.

Thérèse de Jésus ne put arriver à Reims que le 14 juin.

Laissons-la nous raconter elle-même, dans une lettre à sa bonne mère, son entrée au Carmel et les sentiments qui remplissaient son cœur.

CHAPITRE VII.

ENTRÉE DE THÉRÈSE DE JÉSUS AU CARMEL

Monastère de l'Incarnation.

Reims, 20 Juin 1873.

J. M. J. T.

Ma bien-aimée Mère,

Que l'amour du Cœur de Jésus, notre aimable Époux, emflamme nos cœurs !

Voilà donc qu'une grande distance nous sépare, très-chère mère, mais de corps seulement, car de cœur rien ne pourra plus nous séparer ; oui, soyez en bien certaine, jamais votre enfant ne vous oubliera. Tous les jours à chaque instant, je pense à vous et à mes chers petits frères. Ainsi donc, si quelquefois vous vous transportez auprès de moi, vous pouvez toujours vous figurer me voir près de vous. Et l'affection que je vous porte, ma très chère maman, est d'autant plus forte et plus vive qu'elle prend sa source dans le Cœur Sacré de Jésus lui-même.

Avec quelle joie et quelle consolation je suis venue à notre cellule, (1) ma très-chère mère, après que nos bonnes Mères m'eurent permis de vous écrire. Comme nous

---

(1) Expression du Carmel pour dire *ma cellule*, comme *notre ouvrage* pour *mon ouvrage*.

allons causer à notre aise ! j'ai tant, tant de choses à vous dire qu'il me semble, ma bien-aimée mère, que je n'en finirai pas.

Et d'abord, il faut que je vous parle de notre monastère, qui est un véritable paradis terrestre, de nos bonnes Mères et Sœurs, qui sont comme des anges. Je ne saurais vous dire assez combien nos Révérendes Mères sont bonnes. Elles ont mille attentions délicates pour moi et de grands soins de ma santé. Voyez, chère maman, la bonté de Notre Seigneur ; il permet pour que vous soyez rassurée, que ces bonnes Mères aient quelque chose de ce tact tout particulier qu'ont les mamans et principalement vous, ma mère bien-aimée, pour deviner les besoins de leurs enfants. Ainsi elles préviennent mes besoins.

Quand je suis arrivée ici, mère chérie, comme vous le pensez bien, j'étais fatiguée après un si long voyage ; eh bien ! ces bonnes Mères me font reposer beaucoup. Je me couche plus tôt, je me lève plus tard que nos sœurs. Aussi suis-je bien reposée et bien heureuse de vous dire que je suis très-bien, et je n'hésite pas à croire que l'air du Carmel va me faire recouvrer une parfaite santé comme on me l'avait fait espérer.

Mais, ma très-chère maman, je ne vous ai pas encore dit quand je suis entrée. Le Dimanche, 15 juin à quatre heures et demie de l'après-midi, les portes du Carmel se sont ouvertes pour votre enfant.

Depuis le matin jusqu'à cette heure, j'ai été presque toujours en course.

Je vais tout vous raconter, car je sais combien vous tenez aux moindres détails.

Eh bien ! donc, ma chère mère, je me suis levée de très-bonne heure, et nous nous sommes dirigés aussitôt

vers la place Ruinart. Vous pouvez juger de mon bonheur, en apprenant que le Père était à Reims. Dans ce moment, il disait sa messe de sorte que nous y avons assisté. Aussitôt sa messe achevée, nous sommes allés le voir au parloir. Nous nous sommes confessés, monsieur B. et moi, et nous avons eu le bonheur de faire la sainte communion. Oh ! quel bonheur ! ma chère maman, il y avait si longtemps que nous en étions privés. Nous avons ensuite été déjeuner, puis nous sommes retournés auprès du Révérend Père, qui a bien voulu me conduire lui-même au Carmel.

Arrivés au Carmel, nous avons vu nos bonnes Mères, notre Révérende Mère Prieure, et notre bonne Mère Séraphine. Après quelques mots de conversation sur le voyage et beaucoup sur le compte de la chère maman de Québec, ces bonnes Mères désirèrent que je visitasse Monseigneur l'archevêque, quelques messieurs du clergé et quelques communautés ; mon entrée fut remise à quatre heures.

Je revins donc à l'hôtel avec ma Sœur Clémence, une de nos sœurs du Tour, je fis un léger repas avec monsieur B. Nous le reconduisîmes à la gare à une heure un quart, puis nous partîmes pour nos visites.

Nous vîmes d'abord Monseigneur l'archevêque, qui nous reçut avec une bonté toute paternelle ; ce qui, je vous l'avoue, ma très-chère maman, me fit beaucoup de bien au cœur, car je le redoutais un peu.

A peine m'avait-il saluée qu'il s'écria : " Et madame votre mère, comment va-t-elle ? " Et ça été la même chose partout. Toujours votre nom dans toutes les bouches ; tout le monde vous connaît et vous aime ici, et prie Notre-Seigneur de vous dédommager amplement du sacrifice que vous lui avez offert dans la personne de votre pauvre petite imparfaite.

J'ai donc vu plusieurs messieurs qui ont des rapports avec notre communauté.

En entrant, à la porte du cloître, où la Révérende Mère Prieure, accompagnée de plusieurs de nos bonnes Mères était venue me recevoir, je me suis mise genoux et j'ai dit : " Ma Révérende Mère, je demande bien humblement l'entrée de votre sainte maison, quoique j'en sois bien indigne ;" après cela, j'ai demandé au Révérend Père sa bénédiction, puis je suis entrée.

Notre Révérende Mère, accompagnée des autres bonnes Mères, m'a conduite au chœur pour réciter une petite prière ; après quoi j'ai été conduite à la petite cellule qu'on m'avait fait préparer. On aurait dit entrer dans un jardin, nos bonnes Mères ayant fait orner de fleurs et le lit et les cadres. Tout y est bien conforme à la sainte pauvreté, ma bien chère mère : un lit de paille, une petite étagère pour mettre quelques livres et les autres objets indispensables, une chaise, un cadre du Sacré Cœur de Jésus, un autre du Saint Cœur de Marie, une croix sans Christ pour rappeler que nous devons nous y attacher, et c'est tout. Il n'y a pas même de lave-mains, on va faire sa toilette à un robinet commun,

J'ai reçu votre lettre, mère chérie. Quelle bonté de m'avoir écrit si vite ! vous saviez quel plaisir vous me causeriez, très-chère mère. Merci, mille et mille fois merci. Mais vous êtes malade. Qu'avez-vous donc, ma bien aimée maman ? Je vous recommande d'être bien prudente. Mon autorité sur vous doit avoir, ce me semble, plus de poids maintenant que je suis vraiment postulante Carmélite.

Ainsi donc, chère mère, quand le temps est humide, ou que vous ne vous sentez pas très-bien, restez à la maison. Vous savez quelle obligation vous avez de conserver votre santé. Mes frères ont besoin de vous. Et

votre petite fille surtout a besoin de vous pour la fondation canadienne.

Mes frères s'acquittent-ils fidèlement de la commission que je leur ai donnée pour chaque soir et chaque matin, qui est de vous embrasser pour moi après qu'ils l'ont fait pour eux-mêmes ?

Ces chers frères ! Notre Seigneur seul sait combien je les aime. Dites-le leur bien, je vous prie, et embrassez-les pour moi.

Quant à ces gens du monde qui se mêlent de discuter sur mon départ, je voudrais bien être là pour leur fermer la bouche. Mais, je vous en prie, bien aimée mère, ne vous laissez pas impressionner par ce qu'ils vous diront. Vous savez bien que je suis venue ici de mon propre choix, et que si j'avais voulu vous plaire je serais restée auprès de vous. Mais, mère chérie, vous le savez, c'est pour vous être à jamais unie que je vous ai laissée sur la terre ; je n'aurais jamais pensé à cette sépartion, si le bon Dieu n'avait parlé fortement à mon cœur. Ne vous attristez donc pas trop, mère chérie, mais ne me cachez pas vos larmes.

Quoique je sois peinée de savoir que vous pleurez quelquefois, cependant j'aime mieux tout savoir que d'avoir à supposer que vous me cachez quelque chose. Pensez, quand vous êtes affligée, au ciel où nous ne nous séparerons plus, pensez au *but* de notre sacrifice, pensez à la consolation que nous laisse dans le cœur la mort de notre chère sœur Saint Louis de Gonzague.

Pensez-vous que si elle fût morte dans le monde vous eussiez eu cette douce certitude de son salut ? Pensez encore, ma très-chère maman, comme vous serez heureuse, à l'heure de votre mort, du sacrifice que vous avez fait ; pensez à la gloire que vous en aurez dans le ciel. Du reste, ma bien bonne mère, nous ne sommes

séparées que de corps, nos cœurs sont toujours ensemble, ils seront toujours unis dans le Sacré-Cœur de Jésus.

N'oublions pas notre rendez-vous : vous à neuf heures du matin, moi à deux heures de l'après-midi. C'est alors votre heure de garde, et moi, c'est mon heure d'office : nous récitons alors les Vêpres.

Je remercie beaucoup mes oncles et mes tantes de l'affection qu'ils vous témoignent. Veuillez leur dire que je les aime de tout mon cœur et que je prie pour eux. Puis les petites cousines chéries ne sont pas les dernières dans mon cœur. Vous savez quelle prédilection particulière j'ai pour elles.

Que je suis contente de penser que nos bonnes sœurs de charité vont vous voir quelquefois ; elles vous feront du bien. Veuillez dire à la mère Saint Louis que je n'oublie pas tout le bien qu'elle m'a fait ; que je la prie de vouloir bien me continuer son secours en priant pour moi, mais surtout pour vous, ma très-chère mère, afin que Notre Seigneur m'exauce en vous remplissant de consolations.

Où cette lettre vous trouvera-t-elle, très-chère mère ? Je ne sais.

Peut-être êtes-vous à Gaspé ? Je le voudrais pour le bien de votre santé et de celle de mes frères. Quoi qu'il en soit, partout je vous aimerai, je vous embrasse bien affectueusement, bien tendrement, bien fortement ainsi que mes chers frères.

Il faut que je vous dise, avant de terminer cette longue lettre, que Monseigneur l'archevêque de Reims, que j'ai eu l'honneur de voir le jour de la fête du Sacré-Cœur, vous envoie une grande bénédiction.

Adieu, mère chérie entre les plus chéries, la meilleure des mamans, que j'aime tant et que j'aimerai encore plus dans le beau ciel.

Merci de la bénédiction que vous me donnez si affectueusement, veuillez me la continuer et m'envoyer chaque soir un peu d'eau bénite comme faisaient notre chère grand'maman pour ses enfants et Sœur Saint Louis de Gonzague

Votre enfant toute aimante,

SŒUR THÉRÈSE DE JÉSUS.

P. C. I.

CHAPITRE VIII.

THÉRÈSE DE JÉSUS CONSOLE SA MÈRE ET LUI DONNE QUELQUES DÉTAILS SUR LA VIE DU CARMEL.

Carmel de Reims, 6 Juillet 1873.

J. M. J. T.

Ma bien bonne et bien chère maman,

Tout pour l'amour de Jésus et de Marie !

Que béni soit Notre-Seigneur et remerciée soit notre bonne Mère Prieure qui nous procurent aujourd'hui le plaisir de nous entretenir ensemble. Je vous assure, très-chère mère, que je ne me suis pas fait dire deux fois qu'il fallait vous écrire, et après avoir accompli mes différents devoirs, je viens vite me mettre à cette douce et aimable causerie.

J'ai tant de choses à vous raconter, ma très-chère mère, qu'il me faudra du temps et du papier pour le faire. Mais d'abord, j'ai à vous remercier, ma bien-aimée mère, pour vos deux si bonnes et si affectueuses lettres qui me sont parvenues. Vraiment, c'est trop de bonté de m'écrire si souvent. Je connais vos occupations, je sais combien votre journée est toujours trop courte pour ce que vous avez à faire : ce qui fait que je m'étonne un peu de ce que vous ayez pu m'écrire ainsi, mère chérie. Ne vous chagrinez pas quand vous voyez que la semaine se passe sans que je reçoive de vos lettres ; je n'en serai nullement surprise, et même je désire que vous ne vous fati-

guiez pas trop. Mais toujours quand vous pourrez le faire, votre petite fille sera bien contente de lire vos chères amitiés ; et elle apprécie d'autant plus le plaisir que vous lui accordez qu'elle sait qu'il faut quelquefois pour cela bien vous presser.

Mais qu'avez-vous donc, mère chérie ? vous êtes malade, me dites-vous, et vous ne me dites pas ce que vous avez. J'espère que maintenant vous êtes tout-à-fait guérie.

Vous me dites que depuis notre séparation, vous désirez plus vivement le ciel. Eh bien, très-chère mère, voyez donc quel grand bien a déjà produit notre séparation puisqu'elle nous fait penser plus souvent au ciel. Quand nous étions ensemble, nous étions tellement heureuses, malgré les tracasseries des affaires qui ne nous manquaient pas à la vérité, que nous ne pensions pas à désirer le ciel, et si l'une de nous était malade, aussitôt que de lamentations ! que de craintes ! " Peut-être faudra-t-il nous séparer ! Peut-être mourra-t-elle ! " Il aurait bien fallu en venir là quelque jour ; car enfin le bon Dieu ne nous avait pas dit qu'il nous ferait mourir toutes deux à la même heure.

Maintenant à la bonne heure, nous désirons le ciel, nous désirons d'être séparées de ce corps mortel pour être à jamais réunies dans le Sacré-Cœur du divin époux. Allons ! du courage, ma très-chère maman, ne pleurez donc pas tant, essuyez donc ces chers petits yeux, dont la vue me navrait tant quand ils étaient mouillés.

Pensez à nos chers enfants et que le désir de leur sanctification vous fasse accpter génénéreusement la croix du bon Jésus.

Maintenant, ma très-chère mère, il faut que je vous raconte un peu comment tout va au Carmel, comme on est heureux dans la maison de Notre-Seigneur, qui envoie

à ses Épouses des jours d'un bonheur sans mélange. Tels ont été, bien chère maman, le jour de la fête de notre Révérende et bien-aimée Mère Prieure, et celui de la prise d'habit de notre chère sœur Victoire de Saint Pierre.

Je dis, sans mélange ; mais non, il y avait un désir qui restait à satisfaire, celui de vous voir auprès de votre enfant pour jouir avec elle de cette belle fête de famille.

Vous savez que la fête de notre Révérende Mère est le jour de la fête du Sacré-Cœur. Mais comme ce jour est solennel au Carmel, on remet la fête de notre Mère au mercredi suivant.

Mercredi donc, à midi, on a exprimé à notre chère Mère les vœux du plus filial attachement. Nos sœurs qui ont beaucoup d'habileté, jointe à un goût exquis, avaient préparé une quantité de charmants petits objets de fantaisie, mais tous religieux, comme vous le pensez bien. Il y avait deux tables chargées. La petite Thérèse de Jésus, elle aussi, avait fait tout son possible pour faire un petit monastère (avec l'aide bien entendu d'une sœur bien charitable.) Ce petit monastère représentait le monastère futur du Canada, s'il plaît à Notre-Seigneur qu'il y en ait un, et nous avons mis en tête, " Monastère de Notre-Dame du Sacré-Cœur ; ce qui plaît beaucoup à notre Mère, à cause de la grande dévotion qu'elle a à invoquer notre céleste Mère sous ce beau titre.

Le Révérend Père ayant dit à nos bonnes Mères, l'hiver dernier, que vous aimiez que le monastère fût dédié à la Sainte Vierge, elles en ont été extrêmement heureuses, surtout notre Révérende Mère.

Mais ce n'est pas tout ; le plus beau, c'est qu'on a fait figurer parmi les divers cadeaux donnés, qui ?..... Votre petite Thérèse de Jésus ?

Voici comment la chose s'est passée : On avait présenté à notre bonne Mère une jolie crèche où était un

beau petit Jésus. Une de nos sœurs avait composé un cantique pour l'occasion. On y exprimait tous les vœux, toutes les prières que les bonnes filles de notre bonne Mère adressaient au divin Enfant pour lui obtenir bien des grâces. Après que ce premier cantique eut été chanté, on en chanta un second ; je vous les envoie tous les deux.

Comme vous le verrez, ce second cantique est composé tout entier à propos de la petite Canadienne, qu'on dit être un joli présent que le bon Jésus envoie à notre chère Mère pour exaucer les vœux de ses petites épouses. C'est en ce moment que je me suis montrée, ma chère maman. Jusques-là, on m'avait bien cachée, et quand on a chanté :

Accourez, cher bouquet vivant,
Embrassez notre tendre Mère,
Accourez cher bouquet vivant
Sur ce cœur qui vous aime tant,

je suis allée embrasser notre bonne Mère. Oh ! que nous étions heureuses !

Notre bonne Maîtresse avait bien voulu que je fusse revêtue, pour ce beau jour, du saint habit du Carmel ; et comme on avait parlé de la petite Canadienne comme d'un bouquet vivant, on avait pris à tâche de la faire paraître comme telle.

Tout le scapulaire était parsemé de fleurs blanches et rouges, et j'en avais sur la tête.

Tout cela avait mis beaucoup d'entrain à la fête, comme vous le pensez bien. J'aurais bien voulu que vous eussiez été là, mère chérie, pour voir le joli bouquet.

Toutes nos sœurs ont trouvé que le saint habit m'allait très-bien, et elles m'ont dit bien agréablement que j'ai été créée et mise au monde pour porter l'habit du Carmel,

tant il leur semblait naturel de me voir ainsi. Je vous assure qu'à mon cœur aussi il allait bien et que j'étais bien attendrie de voir l'affection que nos sœurs veulent bien porter à une pauvre petite étrangère qui ne leur est rien.

Nos chères sœurs sont toutes si bonnes pour moi, qu'on voit bien que c'est Notre-Seigneur lui-même qui leur a inspiré cette charité, et je l'en remercie beaucoup.

Je vous parlerai dans ma prochaine lettre d'une petite image qu'une de nos bonnes sœurs a faite en ce beau jour, et que notre bonne Mère a bien voulu me donner.

Vous verrez quelle délicatesse, quelle affection il y a dans ces cœurs du Carmel.

Notre bonne Mère, en examinant les différents objets qu'on lui a présentés, a bien voulu en mettre un de côté pour vous, mère chérie ; c'est une petite cellule de Carmélite tout comme la nôtre, de sorte qu'en la voyant, vous pourrez vous représenter votre petite Thérèse de Jésus dans sa cellule. Il y avait trois de ces petites cellules. Dans l'une d'elles, la Carmélite était bien plus belle, mais comme la cellule avait été faite par nos Mères d'Anvers et qu'elle n'était pas exactement semblable à la nôtre, notre bonne mère ayant bien voulu nous donner le choix, nous avons préféré la cellule plus ressemblante à la nôtre. Nous vous l'enverrons par une prochaine occasion.

Mais, très-chère maman, il ne faut pas que je manque de vous parler de mon *intéressante* personne. Je sais que vous m'en voudriez si je ne le faisais pas, et notre Mère me recommande ce sujet d'une manière toute particulière.

Eh bien ! ma chère maman, louez avec moi la bonté de Notre-Seigneur qui m'envoie la grâce d'une *bonne santé*.

Oui, je puis le dire, je suis mieux que chez nous. Vous

vous étonnez, vous dites que je vous trompe. Non, ma chère maman, je dis bien la vérité. Le régime du Carmel me va très-bien. Je mange régulièrement aux heures de la communauté, excepté une fois qu'il m'est arrivé d'avoir un peu mal à la tête ; alors pour plus de prudence, je suis restée dans notre cellule pendant le souper. Nous avons une nourriture très-saine.

Au premier repas qui est à dix heures, nous avons d'abord de la soupe au lait, ou quelque autre sorte de soupe, et de très-bonne soupe. Ensuite nous avons des œufs, soit à la coque, soit en omelette ou autrement, ensuite on nous sert des légumes bien cuits et bien bons, puis on nous donne des fruits. Comme vous le voyez, chère maman, c'est un bon dîner que nous avons. Le soir, il y a encore des œufs, de la bouillie ou des légumes, ou du lait et ensuite des fruits. Deux fois par jour nous avons du vin. J'espère, chère mère, que ces détails vous rassureront sur le compte de votre petite Hermine. Vous allez croire peut-être que les légumes me font mal? Détrompez-vous, chère mère ; d'ailleurs, quand je le préfère, je prends davantage de la première portion et je m'accoutume petit à petit au régime. Je ne me sens pas faible dans la journée comme je me sentais chez nous quand je manquais de prendre de la bière ou de la viande ; puis, quoique j'aie encore un peu mal à la tête, ce n'est pas du tout comme chez nous, c'est-à-dire que ces maux de tête ne m'accablent pas du tout et ne m'empêchent pas d'aller mon *petit train*. Enfin, ma chère mère, je ne me comprends pas tant je me trouve changée sous le rapport de la santé ; je n'ai pas mal à la gorge ; il paraît bien, comme vous voyez, que Notre-Seigneur, dans sa tendre bonté, agit puissamment dans l'affaire de ma vocation et veut me montrer par toute sorte de moyens qu'il me veut au Carmel.

Pour le cœur, (car il faut vous rendre compte de tout) il va aussi très-bien, ma bien-aimée mère ; Notre-Seigneur ne laisse rien inachevé ; il a donc voulu, dans son extrême bonté, me donner de bien bonnes Mères. Il a fait encore plus, en ce qu'il m'a inspiré pour elles une affection et une confiance toute singulières. J'en suis étonnée moi-même, et vous le serez bien aussi ; depuis seulement trois semaines que j'ai le bonheur d'être avec ces chères Mères, je me sens aussi à l'aise avec elles que si je les connaissais depuis un an et plus. C'est bien Notre-Seigneur qui fait tout cela, n'est-ce pas, chère mère ? Vous savez comme je suis toujours difficile à me faire aux personnes avec lesquelles je vis.

Toutes nos sœurs sont bien bonnes. Je voudrais que vous puissiez venir quelquefois à la récréation ; avec quelle édification vous verriez la charité parfaite qui règne entre elles !

Veuillez prier, chère mère, et faire prier pour que je profite de tant d'exemples de vertus, et pour que mon cœur soit docile aux saintes instructions de nos bonnes mères.

Ne croyez pas, maman chérie, qu'en religion on oublie ses parents ; oh non ! mais l'amour qu'on a pour eux s'augmente et s'élève, de sorte que, ma chère maman, depuis que je suis ici, je vous aime infiniment plus que je ne vous aimais. Je pensais chez nous que mon amour pour vous était si grand qu'il ne pouvait s'augmenter ; mais je me trompais bien, chère mère ; je le vois à présent, car plus j'aimerai Notre-Seigneur, plus aussi j'aimerai la meilleure des mamans, qui la première m'a fait connaître et aimer ce doux Sauveur. Je prie beaucoup pour vous à toutes les heures du jour, et le soir j'envoie mon saint ange gardien vous faire bien des caresses de ma part, et verser dans votre cœur bien des consolantes pensées. Est-il fidèle ? S'acquitte-t-il bien de ses commissions ?

Notre bonne mère a bien voulu nous faire copier le cantique national au Sacré-Cœur que tous les Pèlerins chantent en se rendant à Paray-le-Monial et aux autres lieux de dévotion. Je connais quelqu'un à Québec, dans la famille, qui le chantera de grand cœur pour le salut de sa chère France. Chantez-vous encore le soir ?

CHANT NATIONAL

AU SACRÉ-CŒUR ; NOTRE-DAME DE LOURDES ; NOTRE-DAME DES ANGES ; NOTRE-DAME DE LA SALETTE ; SAINTE GERMAINE.

(*Protecteurs de la France.*)

1.

Divin Jésus, notre appui, notre père,
Toi, la splendeur de la terre et du ciel,
Daigne abriter dans ton cœur tutélaire
Ces cœurs français, entourant ton autel.

REFRAIN.

Dieu de clémence,
Dieu protecteur,
Sauve la France,
Au nom du Sacré-Cœur.

2.

Un cri d'amour et de reconnaissance
Vers toi s'élève, ô divin Protecteur !
Est-il bienfaits que notre chère France
N'ait recueillis de ton aimable cœur ?

3.

Mais c'est trop peu de retracer encore,
O cœur divin, tes immenses bienfaits ;
Ton peuple hélas ! de nouveau les implore,
Comme chrétiens, malheureux et Français.

4.

O Cœur Sacré, seul espoir de la France !
D'un Dieu vengeur apaise le courroux,
A nos regards fais briller l'espérance,
En nous montrant un ciel propice et doux.

5.

A notre tour réunis en bons frères,
Divin Jésus, nous jurons d'accomplir
Les vœux sacrés, formulés par nos pères
Et que ton cœur sut constamment bénir.

6.

(*Notre-Dame de Lourdes.*)

Salut, salut, ô Vierge immaculée,
Mère de Dieu, refuge du pécheur,
Vois à tes pieds la France désolée,
Rends-lui ses jours de gloire et de bonheur.

7.

(*Notre-Dame des Anges.*)

Sous ton drapeau, douce Reine des Anges
Tous les Frauçais se rangent confiants ;
Oui, c'en est fait, des célestes phalanges
Ils rediront les éternels accents.

8.

(*Notre-Dame de la Salette.*)

Cœur plein d'amour, ô cœur de notre Mère,
Protège-nous de ton bras tout-puissant ;
Protège aussi l'Église et le Saint-Père,
Que Dieu partout soit bientôt triomphant.

9.

(*Sainte Germaine.*)

Aussi, vers toi, très-puissante bergère,
La pauvre France a dirigé ses pas ;
Au Dieu d'amour apporte sa prière,
Dans ses malheurs ne l'abandonne pas.

Nos bonnes Mères m'ont bien recommandé de vous dire qu'elles vous aiment beaucoup et qu'elles prient beaucoup pour vous.

Nos chères sœurs m'ont fait la même recommandation, particulièrement ma bonne petite maîtresse, ma sœur Colombe de Jésus.

Je vous prie, bien chère et bien-aimée mère, de bénir, dans le Sacré-Cœur de Jésus, notre divin Époux, votre fille qui vous aime de l'affection la plus tendre et la plus constante. Que mes chers frères vous embrassent pour moi.

SŒUR THÉRÈSE DE JÉSUS,
P. C. I.

CHAPITRE IX.

THÉRÈSE DE JÉSUS CONSOLE ET ENCOURAGE SA MÈRE ; SON ZÈLE POUR LE SALUT DES AMES ; SON AMOUR POUR SA SAINTE VOCATION.

Carmel de Reims, 27 Juillet 1873.

J. M. J. T.

Très-chère et bien-aimée maman,

Que le Cœur si doux de notre divin Maître soit notre consolation et notre force !

Que vos dernières lettres m'ont fait de peine ! très-chère maman, et comment peut-il en être autrement ? Vous êtes dans l'affliction et rien ne peut vous consoler, et puis vous êtes souffrante.

Pauvre chère mère ! Permettez à votre enfant de vous gronder un peu ; et dites donc que vous le méritez, étant si peu raisonnable en vous laissant tant abattre. Eh ! très-chère mère, ne dirait-on pas en lisant vos lettres que je suis tout-à-fait perdue pour vous, que jamais, jamais nous ne nous reverrons ? Et ne pensez-vous donc pas au ciel, où nous nous réunirons pour ne plus nous séparer ? Mais pour avoir ce bonheur il faut le mériter ; et ce n'est pas en demeurant ensemble à se caresser, à se dire qu'on s'aime, qu'on obtiendra ce bonheur. Oh non ! bien aimée de mon cœur, croyez-le bien, et si nous pouvons trouver quelque assurance de la la vie éternellement heureuse du Paradis, n'est-ce pas dans ce sacrifice que Notre-

Seigneur nous a demandé ? Pourquoi nous a-t-il séparées si ce n'est pour nous réunir bientôt ? Si vous réfléchissez bien à cette pensée vous serez plus courageuse. Vous dites, bien chère maman, que vous ne savez comment vous avez pu vous décider à me laisser partir ; mais, ma chère mère, je suis dans le même étonnement et nos Mères aussi, en pensant comment j'ai pu moi-même vous quitter moi, qui ne pouvais pas m'éloigner une demi-heure sans revenir bien vite auprès de ma mère chérie, dont je ne pouvais supporter l'éloignement. Et dire que je l'ai laissée cette bien-aimée, et que je ne voudrais pas, pour un royaume, retourner auprès d'elle dans le monde, c'est chose incompréhensible ! Aussi, quand je refléchis à cela, ma bien-aimée, je m'écrie : Mon Dieu ! que vous êtes admirable dans vos miséricordes ! Quand vous semblez demander un sacrifice à une âme, vous demeurez avec elle et vous agissez en elle pour lui en adoucir tellement l'amertume, qu'elle trouve bonheur et joie là où elle ne croyait trouver que douleurs et larmes ! Oui, ma chère mère, ce n'est pas vous qui avez pu me laisser partir, ce n'est pas moi qui ai pu vous quitter ; c'est Jésus qui a tout fait en nous. Recourez donc, ma bien-aimée, à cet aimable Maître quand vous vous sentez affligée, et priez-le de vous laisser puiser dans son Cœur adorable la force qui vous est nécessaire pour accomplir généreusement ce qu'il demande de vous. Songez encore, très-chère mère, que nous ne sommes pas dans ce monde pour nous sauver seules ; non, non, mais il faut sauver les autres avec nous. Cet esprit de sacrifice et de dévouement pour les âmes n'est-il pas le but de la vie contemplative, pour laquelle vous avez toujours eu tant d'attraits ? Eh bien ! chère mère, le bon Dieu nous fournit les occasions de bien prouver l'amour que nous avons pour lui et le désir que nous avons de satisfaire la

soif qu'il a du salut des âmes rachetées au prix de ses douleurs et de sa mort, en nous demandant le sacrifice de cette séparation. Que pourrions-nous répondre au bon Dieu, si nous lui refusions ce qu'il désire de nous pour le bien des âmes ? Peut-être Dieu dans sa grande bonté attache-t-il quelques grâces spéciales pour ceux qui nous sont si chers, en retour d'un de nos renoncements ; et si nous allions les en priver par notre manque de courage et de fidélité, quel compte nous en rendrions au bon Dieu ! Que cette pensée vous encourage, maman bien-aimée, dans vos moments de peine et d'ennui.

Pensez à tant d'âmes qui ont besoin de grâces, pensez surtout..... à cette pauvre Juive, Madame N.

A propos de cette pauvre dame, je vous suis extrêmement reconnaissante, chérie de mon cœur, de lui avoir donné la médaille..... Voyez donc, mère bien-aimée, comme le bon Dieu est bon de nos envoyer déjà une consolation en faisant profiter notre départ au bien de cette âme ! Jamais sans cette occasion, nous n'eussions osé lui offrir une médaille, bien moins lui demander de la porter; et elle, de son côté, n'eût jamais voulu l'accepter; mais un souvenir de départ l'a touchée et nous avons obtenu ce que nous désirions.

Veuillez dire à cette bonne dame que je la salue bien affectueusement et que je regrette beaucoup de n'avoir pu aller l'embrasser ; que si j'osais, je prierais sa fille d'accepter un souvenir semblable au sien. Dites-lui aussi qu'il se passe rarement un jour sans que je pense plusieurs fois à elle.

Mais que je deviens babillarde au Carmel, chère mère, ne le trouvez-vous pas ? Je parle, je parle, sans en venir au sujet principal de ma lettre, qui est de nous entretenir de votre projet de venir en France. Bien chère maman, comme vous avez été désappointée à la réception de la

lettre qui vous détourne de ce voyage ! Je m'imagine vous voir toute désolée, toute triste.... Et ces pauvres yeux, que de larmes n'ont-ils pas versées, en dépit de la recommandation, si juste pourtant, de Madame B. ! Et vous êtes donc décidée à partir, mère chérie ? Et cette lettre vous arrivera quelques jours seulement avant votre départ. Vous ne doutez pas, mère chérie, de la grande affection que votre fille vous porte et du bonheur qu'elle éprouvera de vous voir ; cependant, permettez-moi de vous le dire, je suis extrêmement triste de la pensée que vous veniez sitôt. C'est à cause de vous, chère mère, que je suis triste parce qu'il me semble que c'est bien trop tôt : votre cœur est encore trop ému, vos nerfs trop agités pour vous exposer si tôt à de nouvelles émotions. Il ne faut pas vous faire d'illusion, chère maman, vous me verrez, il est vrai, mais à travers deux épaisses grilles, plus sévères que celles des Carmélites de Baltimore ; et puis votre sacrifice se renouvellera à chaque nouvelle séparation. Il ne faut pas vous figurer que vous pourrez me voir bien souvent : sans doute, comme vous venez de si loin et que les gens du Canada sont des gens un peu rares à Reims, vous aurez peut-être le privilége de me voir plus de temps qu'on n'en accorde ordinairement pour le parloir ; mais enfin, chère mère, vous n'apprécierez pas beaucoup ce privilége après en avoir eu tant au Précieux-Sang, près de notre chère sœur St. Louis de Gonzague.

Si notre séparation avait été plus longue, vous y auriez été plus habituée et vous vous seriez trouvée très-contente de ce qu'on aurait pu vous accorder. Au Canada, en devenant une des fondatrices du Carmel, vous acquerrez le privilége d'entrer de temps en temps dans la clôture et de voir les Religieuses voile levé, comme notre Révérende mère vous l'a dit....

Maintenant pour ma santé soyez donc tranquille, chère maman, puisque je vous dis que je suis très-bien. Je ne me sens pas faible du tout comme chez nous ; il ne faut pas vous étonner que j'aie eu un mal de tête un peu violent en arrivant après avoir été quinze jours sans m'en ressentir, et quinze jours ballottée et secouée sur mer et sur terre. C'est vraiment une espèce de miracle que je me sois si bien portée pendant ce long voyage ; c'en est encore un de me trouver si bien ici.

Je ne vous trompe pas, chère maman, je vous dis bien la vérité ; même si vos yeux ne sont pas trop pleureurs quand vous viendrez, vous me trouverez florissante de santé. Monseigneur notre archevêque, qui est venu, il y a quelques semaines et qui m'a accordé, par l'intercession de notre bien-aimée Maîtresse, la grâce d'assister à sa visite, m'a fait ce même compliment.

Si vous saviez, ma bien-chère mère, comme tout le monde se porte bien au Carmel, vous ne seriez plus inquiète et vous auriez raison ; car si l'on peut atteindre un âge avancé, c'est bien ici à cause de notre genre de vie frugal et régulier. Il y a six de nos sœurs qui depuis quelques années, ont renouvelé leur cinquantième anniversaire de religion.

L'une d'elles, notre bonne sœur Marie Catherine, une sœur du voile blanc, a quatre-vingt trois ans ; et si vous la voyiez, toute courbée, bien entendu, sous le poids de de ses années, mais qui travaille encore à son rouet, qui va sarcler au jardin ! Elle en a même un petit bout qu'elle cultive elle-même ; ce sont des fleurs et des fruits qui sont l'objet de ses soins. Elle est si bonne et si sainte, cette chère vieille ! C'est un bonheur quand on peut lui rendre quelque petit service, comme de lui donner de l'eau bénite, ou de détacher sa robe et de baisser ces manches pour entrer au chœur. Pour chacun de ses

petits services, c'est un *O Gloriosa* qu'elle vous dit, et cela avec une reconnaissance si touchante que c'est à qui s'empressera de les lui rendre. J'ai déjà eu cette grâce plusieurs fois, ce qui m'a valu bien des prières pour vous, ma bien-aimée, car je n'ai pas oublié de recommander à cette sainte âme celle qui m'est si chère.

Ainsi donc, ma chère maman, ce n'est pas en faisant maigre qu'on s'affaiblit et qu'on abrège sa vie. Si j'allais vivre jusqu'à soixante ans ! J'en serais bien triste, car il doit être bien beau, ce ciel, qui nous met en possession du Bien-Aimé. Mais ne soyez pas inquiète, chère maman, ne croyez pas que je sois imprudente ; mes bonnes Mères ont grand soin, trop grand soin de la petite Canadienne : Notre Révérende et bien-aimée Mère, me donne des bonbons de viande crue qui me font beaucoup de bien ; elle m'a recommandé en outre de lui dire toujours bien fidèlement quand j'aurai besoin de quelque chose ou si la nourriture m'était contraire. Ainsi, ma chère mère, soyez parfaitement tranquille.

Je vous remercie beaucoup, ma bien-aimée maman, de la gracieuse offre que vous me faites de m'ouvrir de grand cœur les portes de la maison, si jamais j'avais envie de retourner au Canada. J'ai bien ri et je ris en relisant cette partie de votre lettre.

Ce n'est rien de nouveau, il y a longtemps que vous m'avez dit la même chose. Mais Dieu me préserve par sa sainte grâce du grand malheur de profiter de votre si tendre invitation !

Ne craignez pas que la honte me fasse reculer ; mais je me trouve trop heureuse dans ma chère solitude pour songer à la quitter. Si vous saviez, ma bien-aimée, comme je me trouve bien à ma place... Puis Notre-Seigneur est là tout à côté de moi, qui m'aide, me soutient et me fait trouver léger ce que je redoutais. C'est vrai-

ment étonnant comme cet aimable Maître prend soin de son indigne petite épouse : notre bonne Maîtresse me dit souvent que je suis une petite gâtée du bon Dieu, et c'est bien vrai quand on réfléchit aux grâces innombrables que ce bon Jésus m'a faites.

Donc, ma mère chérie, je suis bien heureuse de vous dire que je n'ai pas la moindre envie de retourner au Canada, de laisser ma chère vocation où mon cœur a trouvé son repos. Je ne saurais vous dire assez comme on s'y sent heureuse de n'appartenir qu'à Jésus, de se trouver si loin du monde qu'on se croit presque dans un désert. Cela me fait souvent penser aux Pères du désert.

Le Carmel me semble une véritable Thébaïde. Et, ma chère maman, combien d'autres consolations n'a-t-on pas dans la sainte Religion : d'être toujours assurée de faire la sainte volonté de Dieu en tout ce que l'on fait, même dans les actions les plus insignifiantes ; puis, quand on travaille on se dit qu'on est pauvre comme Notre-Seigneur, comme la sainte Vierge. Cette pensée rend si doux tout ce qu'on fait !

Enfin, ma chère mère, je n'en finirais pas, si je voulais vous dire tout ce que je découvre de jour en jour de beau et d'aimable dans la sainte Religion. Aussi, plus j'avance, plus je m'attache à ma sainte vocation.

Il y a cependant quelque chose qui trouble et assombrit ma joie... vous le devinez, bien-aimée de mon cœur... c'est la pensée du sacrifice que je vous ai fait faire, de la peine que vous en éprouvez, pauvre mère ! faut-il donc que nous soyons l'une pour l'autre la cause d'un véritable martyre ? Ne craignez pas qu'on cherche à m'influencer.... Comme ce n'est pas pour des motifs humains que je suis Carmélite, ce n'est pas pour des motifs humains que je persévèrerai. Ne croyez pas non plus que nos

excellentes Mères cherchent à me faire demeurer au Carmel malgré moi.

Je vous assure qu'elles ne manquent pas de demandes d'entrée à satisfaire, et en faveur de sujets plus utiles que la pauvre petite Thérèse de Jésus, qui, comme vous le savez mieux que toute autre, n'est pas bien habile, et ma présence au milieu d'elles n'est pas sans leur être un peu pénible ; car, ma chère maman, cela leur rappelle toujours qu'il faudra peut-être faire des sacrifices de séparation bien amers, pour la fondation canadienne ; si je voulais m'en aller, je vous assure qu'on ne prendrait pas grand temps pour m'ouvrir la porte. Notre Révérende Mère me disait l'autre jour que si je voulais m'en aller, je n'avais pas à me gêner, et que les portes de la clôture s'ouvrent très-facilement pour les novices qui désirent sortir. D'ailleurs, chère maman, veuillez bien le croire, on ne peut être Carmélite pour plaire aux hommes, mais à Dieu seulement.

Il faut que je vous parle un peu de mes divers offices, car on m'a fait la grâce de m'en donner ; c'en est une grande qui fait plaisir aux petites postulantes.

On nous a donné l'office de préparer les chandelles pour Matines. Tous les matins donc après la sainte messe qui se dit à 7 hrs. ½, nous allons à un petit office que nous avons tout exprès, et nous nettoyons les chandeliers et les mouchettes, puis nous arrangeons les chandelles : pour ne pas blesser la sainte pauvreté, on ajoute plusieurs petits bouts ensemble, ce qui est un peu difficile, surtout dans les chaleurs. Aussi, ma chère maman, il m'arrive souvent de faire des dégâts épouvantables, comme hier matin. Après avoir attaché très-bien toutes nos chandelles, ne voilà-t-il pas que comme je me rendais à la cave pour qu'elles s'y tinssent plus fraîches, ma planche penche un peu.... et voilà toutes mes chandelles

à terre.... Je fus bien humblement dire ma coulpe de ma grande gaucherie ; ce n'était pas la première fois et je crains bien que ce ne soit pas la dernière.

Je suis encore pour cette semaine, lectrice de seconde table ; puis au Noviciat, je dirai les versets. J'ai encore un bouquet à faire pour l'oratoire du Sacré-Cœur ; mais je ne suis pas une fameuse bouquetière ; j'aide à cueillir les fleurs, je regarde ma bonne sœur Saint Michel faire le bouquet, et elle me laisse tout l'honneur en me donnant la grâce de l'offrir au Sacré-Cœur et de l'arroser.

Nos bonnes Mères voyant que l'air me fait du bien, m'envoient cueillir des fruits au jardin. Ce ne sont pas, comme vous voyez, des occupations bien violentes, mais au contraire, de bien douces, comme les bonnes Mères savent en donner pour occuper les petits enfants.

Mardi prochain, nous aurons une belle fête, la Sainte Marthe, en l'honneur de nos sœurs du voile blanc ; c'est *licence* ce jour-là ; ordinairement on envoie la plus jeune postulante du chœur à la cuisine, et cependant on ne m'y enverra pas. Je crois que c'est mieux, n'est-ce pas, chérie ? Car nos pauvres sœurs auraient un triste dîner. Nos sœurs, à qui j'ai raconté comment les femmes sauvages faisaient autrefois leurs fricots les jours de grande réception, disent plaisamment que si on ne m'envoie pas à la cuisine, c'est qu'on craint que je ne m'oublie et que je ne leur fasse la cuisine comme ces femmes sauvages du Canada.

Nous nous amusons bien avec toutes ces histoires. J'espère que votre séjour à St. Michel vous aura fait du bien ainsi qu'à mes bien-aimés frères.

Ma chère maman, vous pouvez bien vous défaire du piano et ne cherchez pas à avoir d'autres instruments de musique en place, à moins que ce ne soit pour vous ; car

ici, on n'en fait point usage. On n'a pas besoin de cahiers de musique pour apprendre à chanter.

Pour la machine à coudre, gardez-la, chère maman, elle sera très utile aux Carmélites qui doivent travailler pour gagner leur vie ; gardez aussi toutes les autres choses que vous avez ; tout est si utile en communauté.

Enfin, bien-aimée mère, il est temps que je termine cette longue lettre, et c'est comme toujours en vous embrassant avec une affection bien grande. Notre-Seigneur seul comprend l'affection que j'ai pour la meilleure et la plus aimable des mères ; Jésus sait quels biens et quelles grâces je demande pour elle. C'est dans son divin cœur, tout brûlant d'amour que je suis,

mère chérie,

votre toute aimante fille,

SŒUR THÉRÈSE DE JÉSUS.

P. C. L.

CHAPITRE X.

THÉRÈSE DE JÉSUS RASSURE SA MÈRE SUR L'ÉTAT DE SA SANTÉ.

Carmel de Reims, 10 Août 1873.

J. M. J. T.

Bien chère et bien aimable maman,

Que le cœur plein d'amour de notre tout aimable Maître nous embrase et nous console !

Comme vous serez contente de nous voir venir encore aujourd'hui causer un peu avec vous. C'est un privilége, ma très-chère mère, que vous avez de recevoir si souvent de mes nouvelles, et que vous devez à la grande distance qui nous sépare. Pour cette raison, mère chérie, notre bonne et chère Mère m'a dit qu'il nous sera permis de vous écrire tous les mois. Encore une fois, vous devez bien apprécier cette faveur qui ne s'accorde pas souvent au Carmel. Ma très-chère maman, votre dernière lettre, en m'apprenant que vous partiez pour Gaspé, m'a fait grand bien en ce qu'elle m'a fait espérer que vous ne viendriez pas cet automne à Reims. Car comment seriez-vous partie pour un endroit si éloigné devant n'y rester que quelques semaines et en revenir presqu'aussitôt afin de partir pour l'Europe ? Croyez-moi, très-chère mère, vous ne sauriez mieux faire que de demeurer chez nous cette année.

Quelquefois vous êtes encore inquiète par rapport à

ma vocation et à ma santé. Soyez donc sans inquiétude, chère mère, ce n'est aucun motif humain qui m'a amenée au Carmel et qui m'y fait rester. C'est le bon Dieu seul qui m'a appelée et qui m'y fera persévérer, soyez en persuadée.

Quant à ma santé, si vous saviez comme nos bonnes Mères ont soin de moi ; elles m'ont bien recommandé de ne ne pas prendre ce qui pourrait me faire mal, et je m'en garde bien, parce que je sais que je dois obéir. Je vais de mieux en mieux chaque jour, et surtout cette dernière semaine que notre bien-aimée Mère a bien voulu faire une neuvaine à la V. sœur Marguerite du St. Sacrement, religieuse Carmélite qui est sur les rangs pour être béatifiée, afin de m'obtenir du bon Dieu par son intercession, la santé nécessaire pour répondre à ses desseins sur mon âme. La preuve que je vous dis la vérité, c'est que ne suis pas obligée de me coucher, comme je le faisais chez nous, par la force du mal de tête. Et si vous saviez la bonté extraordinaire de nos bonnes Mères pour votre enfant, vous seriez bien tranquille. Ne craignez pas qu'on me fasse manger entre les repas et qu'on me donne des remèdes. Notre Révérende Mère pense comme vous qu'en général on en prend trop. Je vous en supplie, ne vous lamentez pas tant et pensez plutôt à remercier le bon Dieu de la grâce qu'il m'a faite.

Oh ! relevez votre courage par les pensées de la foi, et vous vous rejouirez au lieu de vous attrister en voyant votre enfant au port, en lieu de sûreté, toute à Notre-Seigneur. Vous n'avez plus à craindre pour son avenir les dangers du monde, Notre-Seigneur se charge de tout. Vous serez remplie de confiance envers le bon Dieu et vous vous direz que puisqu'il a appelé votre Hermine à son service, il lui donnera la santé qu'il lui faut pour être toute à lui.

Je vous envoie un petit souvenir. Ce sont quelques volumes sur l'Eucharistie écrits par notre bon Père, Mgr. l'archevêque. Si j'avais le temps, je vous dirais bien des choses de Monseigneur, qui vous feraient voir comme il est bon. Lisez ses ouvrages, mais pas trop à la fois ; travaillez à quelque ouvrage qui puisse vous occuper un peu ; distrayez-vous en voyant quelques bonnes dames de vos amies, cela vous fera du bien

L'heureux changement qui s'opère dans mon cœur dans la sainte Religion ne peut assez se comprendre. Je me sens si contente, si heureuse d'être débarrassée du monde où je vois tous les périls qui me menaçaient, que je ne puis assez remercier Notre-Seigneur de m'avoir appelée. Tous les jours, de plus en plus, mon bonheur s'augmente parce que, de jour en jour, je découvre de nouveaux biens dans la sainte Religion. Mais il faut laisser là le sujet ; si je l'entame, il me faudra tout l'encre de l'écritoire, et encore y réussirais-je ? Je charge mon bon ange gardien de vous dire tout. Mais je ne sais s'il s'acquitte bien de mes commissions. Plutôt je ne doute pas qu'il s'en acquitte, mais je crains que vous ne fassiez la sourde oreille à tout ce qu'il veut vous dire. Soyez donc bien attentive et bien sainte. Recommandez-vous de ma part aux prières des bonnes âmes. Je vous aime bien, malgré tout, très-chère et bien-aimée de mon cœur. Vous n'en doutez pas. C'est ce grand amour que je vous porte qui me fait vous gronder. Dites-moi si je vous ai fait de la peine.

Votre enfant vous embrasse, vous aime et vous aimera toujours,

SŒUR THÉRÈSE DE JÉSUS.

P. C. I.

CHAPITRE XI.

L'APPROCHE DU GRAND JOUR. RÉGLEMENT DE LA COMMUNAUTÉ.

Carmel de Reims, 12 Septembre 1873.

J. M. J. T.

Bien chère et bien-aimée maman,

Bénissons à jamais le Seigneur parce que le jour de ses miséricordes est proche.

Mais avant de vous parler de ce jour bienheureux, que mon cœur appelle avec toute l'ardeur de ses désirs, il faut que je satisfasse à un devoir bien pressant pour votre enfant, et sans le prompt accomplissement duquel je ne serais pas tranquille, celui de vous exprimer, mère chérie, le regret que j'ai de vous avoir causé de la peine. Oh ! la méchante petite fille d'avoir attristé une si excellente maman ! Pauvre petite mère, et vous avez été malade, et vous avez bien pleuré, j'en suis sûre. Pourquoi ne m'avez-vous pas dit plus tôt la pénible impression que cette lettre vous avait faite ? vous auriez été consolée plus tôt. Mais vous avez été si longtemps sans m'écrire, bien-aimée mère, que je vous croyais presque en route pour Reims ; aussi, je me serais bien gardée d'écrire au risque d'employer mon temps inutilement.

Enfin, mère chérie, faisons la paix ; n'est-ce pas ? Accordez-moi ce doux pardon accompagné d'une bénédiction plus douce encore. Mais surtout, ne soyez pas

malade, je vous en conjure par toute l'affection que vous avez pour vos enfants ; ne soyez pas malade, laissez-vous bien soigner et bénissez la bonté du Seigneur.

Maintenant que j'ai rempli le devoir le plus pressant en vous demandant miséricorde, parlons de la grande nouvelle du jour, de la grande, de la bienheureuse nouvelle. Ma plume est impuissante à vous exprimer les sentiments de mon cœur. Vous le devinez, mère chérie, je veux vous parler de ma prise d'habit.

Eh bien ! oui, chère maman, c'est bien vrai, la pauvre petite Thérèse de Jésus aura bientôt la grande grâce de revêtir le Saint Habit de la sainte Vierge. Vous le croyez à peine, et je suis aussi dans le même étonnement. Est-il donc possible que je vais faire partie de cette famille bénie du Carmel, que je vais porter ces saintes livrées de notre Mère céleste ? Quel bonheur ! et que Dieu est bon !

Ma chère maman, je ne saurais vous dire les grâces ineffables que ce trop bon Maître a répandues et répand encore tous les jours sur son indigne servante, depuis que j'ai reçu la grande grâce d'être dans ces murs bénis. Je voudrais avoir une plume bien éloquente pour vous parler dignement du bonheur que le bon Dieu donne aux âmes qu'il appelle à la vie religieuse. Mais, chère mère, comme vous le pensez bien, ce bonheur n'est pas celui que le monde appelle bonheur et qui consiste dans la satisfaction de la nature. Ces consolations, ces joies de la religion sont toutes spirituelles, et par conséquent infiniment supérieures à celles du monde.

Je n'en ai jamais goûté de semblables dans ma vie ; je commence à comprendre des choses, à aimer des vertus, que je n'avais jamais soupçonnées. Il me semble être toute changée, et je le suis en effet par la grâce de Notre-Seigneur. Oh ! quelle bonté de cet adorable Maître de

vouloir m'enchaîner si délicieusement à lui. Qu'ils sont bénis ces murs, ces noires grilles, qui me mettent à l'abri du monde ! Ma chère maman, vous croirez peut-être que j'exagère un peu, en vous parlant ainsi ; détrompez-vous, mère chérie, je ne vous fais là qu'un récit imparfait des sentiments de mon cœur.

Mais vous croyez bien que cela n'est pas venu tout d'un coup.

Dans les commencements, quoique je me trouvasse déjà bien heureuse, cependant, je trouvais que les grilles étaient bien sombres, que le silence était bien rigoureux, que tout était bien austère, sans cependant que j'aie eu un seul instant l'envie de sortir ; car je me sentais comme malgré moi ancrée au Carmel, ce qui ne m'empêchait pas de trouver qu'il serait dur à madame la nature de se vaincre.

Mais Notre-Seigneur est si bon, qu'il n'a pas laissé l'épreuve durer longtemps et m'a fait goûter, au bout de quelques jours de nuages, la douceur de son joug. Comment répondre à tant de grâces ? Ah ! ma chère mère, prions, prions ensemble pour que je ne sois pas une ingrate.

Quand j'aurai le bonheur de porter le Saint Habit, j'aurai une grâce de fidélité plus grande pour répondre aux faveurs du Bien-aimé.

Il y a dix jours que je connais cette heureuse nouvelle.

C'est un mercredi, sous les auspices du bon St. Joseph que j'aime tant, que j'ai été présentée par notre Révérende Mère au Chapitre. C'est huit jours après, encore un mercredi, que j'ai été reçue.

C'était un bien beau jour que je vais vous raconter, car je sais que cela vous fera plaisir ; et vous m'êtes si chère, bien-aimée de mon âme, que je ne puis jouir de quelque bonheur sans vouloir que vous le partagiez.

C'est pourquoi je suis bien contrariée quand nos sentiments ne s'accordent pas. Mais revenons à mon sujet.

Ce jour-là donc, pendant que les sœurs capitulantes donnaient leur assentiment à notre Mère, j'attendais auprès de la salle du Chapitre à l'Ermitage de notre sainte Mère, qu'on vînt me chercher pour aller demander moi-même la grâce si désirée. Je priais bien fort le Saint-Esprit de faire connaître la sainte volonté de Dieu et de la sainte Vierge à nos sœurs. Je priais aussi sainte Thérèse notre Mère d'aider et de gagner les sœurs.

Au bout d'un quart d'heure, j'entends la porte s'ouvrir. Je tremblais un peu, comme vous le pensez bien ; mais je fus vite rassurée en voyant la Mère Sous-Prieure. (Quand les postulantes sont renvoyées par le Chapitre, c'est notre Révérende Mère-Prieure qui vient les chercher.)

J'entrai au chapitre, ayant les mains jointes, et j'allai me mettre à genoux au milieu, puis je fis ma demande en ces termes : " Mes Mères et mes Sœurs, je vous prie très-humblement de me faire la grâce de me recevoir au Saint Habit, quoique j'en sois très-indigne. J'espère avec la grâce de Dieu et le secours de vos saintes prières de mieux faire à l'avenir que je n'ai fait par le passé." Alors notre Révérende Mère m'adressa quelques mots sur la demande que je venais de faire. Elle me parla de la vie religieuse, et ne me cachant rien de ce qu'il y a de pénible, elle me dit que c'était une vie de sacrifice, un martyre continuel plus long, quoique moins douloureux que celui des premiers chrétiens, qui recevaient la couronne après un combat de quelques jours ; mais en religion, le combat ne dure pas un ou deux jours ; mais toute la vie est une lutte continuelle contre la nature.

Il n'eut pas été juste de ne me découvrir que les difficultés de la vie du Carmel ; aussi notre bonne Mère,

après avoir, en mère sage, cherché à remplir son devoir en me découvrant le côté pénible de la sainte Religion, me parla ensuite des avantages de cette vie de sacrifices à laquelle Notre-Seigneur attache une si grande récompense, la vie éternelle et le centuple en ce monde. " Saint Bernard, a dit cette bonne Mère, répétait souvent que le monde ne voit que nos croix, mais qu'il ne voit pas les douceurs qui y sont cachées.

" Assurément, il ne faut pas s'engager dans la vie religieuse par l'espoir de goûter ces douceurs, de recevoir le centuple dès ce monde : mais Notre-Seigneur veut bien que quelquefois la pauvre nature accablée se ranime par la considération de la récompense, puisque c'est lui-même qui nous la promet."

Notre Mère m'a ensuite encouragée à travailler avec une grande ferveur afin de parvenir à aimer tous les jours davantage Jésus, sa Croix, sa très-sainte Mère.

Toutes les paroles de notre bonne Mère ont pénétré mon cœur, et je ne puis vous exprimer quelles délices ont inondé mon âme dans cet heureux moment. Non, mère chérie, non, tout le bonheur qu'on peut goûter dans le monde, n'est pas même une ombre de ce bonheur, que Jésus accorde en certains moments à celles qui l'ont choisi pour leur Bien-aimé et leur Époux.

Après que notre Mère m'eut annoncé l'heureuse nouvelle, je remerciai toutes nos bonnes Mères d'avoir bien voulu recevoir dans leur saint Ordre une si pauvre petite enfant, et je me recommandai à leurs saintes prières, afin d'obtenir du bon Dieu de ne jamais me rendre indigne de la précieuse grâce que je venais de recevoir.

En sortant de la salle du Chapitre, j'allai remercier le bon Jésus qui ne se lasse pas d'accorder tous les jours de nouvelles grâces à sa pauvre petite épouse. Oh ! que j'étais heureuse en m'entretenant cœur à cœur avec

mon bien-aimé ! Comme je répétais avec amour : " Mon Bien-aimé est à moi et je suis lui pour toujours ! Oh oui ! pour toujours ! pour toujours ! "

Il y eut encore un bien beau moment en ce jour mille fois béni. Ce fut quand à la récréation, toutes nous chères sœurs vinrent me féliciter et m'exprimer toute la joie qu'elles goûtaient en recevant du bon Jésus cette nouvelle petite sœur, qu'il leur avait amenée du Canada. Ces bonnes sœurs étaient aussi heureuses que moi : comme je fus sensible à toute l'affection qu'elles me témoignaient !

Oh ! mère chérie ! Si vous saviez comme on s'aime au Carmel ! Mais on s'aime d'une manière bien supérieure et bien plus élevée qu'on ne peut le faire dans le monde. Nous avons un avant-goût de cet amour qui unit dans le ciel les élus entre eux dans le Cœur de Jésus ! Voilà comme nous nous aimons.

Et en certains jours, comme au jour de mon admission à la vêture, le bon Jésus nous fait goûter toutes les délices de ces pures et saintes affections. Que toutes les affections mondaines sont viles et méprisables aux yeux d'une Carmélite, qui a goûté la sainte charité qui règne au Carmel ?

Je fus bien doucement émue, mère ehérie, et je ne pus m'empêcher de laisser couler quelques larmes de joie en voyant que l'admission au Carmel d'une pauvre petite Canadienne, avait répandu tant de joie et de bonheur parmi toutes ces bonnes Carmélites. Comment expliquer tant d'affection pour un enfant qu'elles n'avaient jamais connue autrefois ? Elles voyaient dans la petite Canadienne une Épouse que Jésus s'était choisie, et que ce bon Maître aimait tendrement, et voilà pourquoi elles étaient toutes si heureuses de mon admission et me témoignaient si affectueusement leur bonheur.

Pendant la récréation nous chantâmes toutes ensemble : *Ecce quàm bonum et quàm jucundum habitare fratres in unum !*

Après avoir témoigné au bon Jésus toute notre reconnaissance pour le bonheur goûté en ce grand jour, nous nous retirâmes en disant dans nos cœurs : Oui, c'est véritablement au Carmel que Dieu a répandu ses plus douces bénédictions ; c'est véritablement là que se trouve cette vie bienheureuse qui est un avant-goût de la vie des élus dans le ciel.

Depuis si longtemps vous me demandez de vous donner le règlement de la journée et toujours j'ai différé de vous l'envoyer. Enfin le voici :

Depuis le 14 septembre jusqu'à Pâques, le réveil sonne à six heures moins un quart, à 6 heures on sonne l'Angelus, puis on va au chœur pour l'Oraison qui dure jusqu'à 7 heures. On a alors à peu près dix minutes pour couvrir son lit et arranger sa cellule, puis on retourne au chœur pour réciter l'Office (les heures canoniales). Après Prime on assiste à la sainte messe qui se dit à 7 heures ½ pendant la semaine, (alors vous êtes couchée, ma mère chérie et votre petite fille va souvent vous embrasser et prie beaucoup pour que le sang précieux qui est offert sur l'autel se répande sur votre chère âme.) Après la messe, un quart d'heure d'actions de grâces et ensuite on continue la récitation des Petites Heures.

Quand elles sont finies, il peut être neuf heures moins un quart. Chacune va à son occupation, la petite Thérèse de Jésus à son occupation des chandelles. Ensuite on se tient, autant que l'ouvrage le permet, à sa cellule en solitude selon que notre sainte Mère le recommande ; la vie du Carmel étant une imitation de la vie érémitique des Pères du désert.

A onze heures, on sonne l'Examen qui dure un demi-

quart d'heure, après lequel on se rend au réfectoire en récitant le *De profundis.* Pendant le dîner, on fait la lecture de la vie des saints du jour et ensuite de quelque livre pieux.

Après le dîner, on remonte au chœur en récitant le *Miserere* et on récite les Grâces après lesquelles on va à la récréation qui dure jusqu'à une heure.

Pendant la récréation, le noviciat n'est pas séparé de la communauté comme dans les autres ordres, et c'est bien plus beau et plus doux. On s'y réjouit bien, je vous assure. A une heure, je vais chez notre Maîtresse pour apprendre à réciter l'office divin et à bien lire le latin. A deux heures, on va à Vêpres et c'est alors qu'une mère et une fille qui s'aiment bien se réunissent dans le Sacré-Cœur de Jésus et prient ensemble.

A deux heures et demie, les novices vont au noviciat, où notre Maîtresse nous lit et nous explique notre sainte Règle et tout ce que nous voulons savoir. Le noviciat n'est pas bien considérable, ma chère maman, il est composé de quatre professes, d'une novice et de votre petite postulante, mais on en attend d'autres ; il y en a un grand nombre qui se présentent.

A trois heures, on sonne trente coups de cloche pendant lesquels on se prosterne pour adorer Notre-Seigneur mourant en croix. Ensuite on retourne à ses occupations. A quatre heures et demie, les novices peuvent faire une lecture, mais à quatre heures trois quarts, tout le monde doit faire celle du point d'oraison laquelle sonne à cinq heures. A six heures, on dit l'Angelus et on va souper. Pendant ce repas, on fait une lecture. Que j'aime cette lecture pendant le repas ! Je pense toujours à vous, mère chérie, quand je l'entends. Je me dis que vous aimeriez bien cela, vous qui vouliez même essayer de le faire chez nous. Après souper, on va à la récréa-

tion jusqu'à sept heures trois quarts. Alors on va au chœur réciter complies.

Après Complies on sonne le silence qui dure jusqu'après Prime du lendemain.

Après Complies, chacune s'occupe soit à prier, soit à écrire ou à travailler jusqu'à neuf heures que commencent Matines. A dix heures et demie l'Office est fini et chacune va se coucher bien contente et bien heureuse, sous les yeux de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère.

Vous aimeriez à savoir quelles sont mes occupations, mère chérie. Je vous assure que j'en ai joliment avec les chandelles et plusieurs lampes à préparer tous les jours. Cela me rend toute fière quand je me vois un peu occupée.

C'est si doux de travailler dans la maison du Seigneur ! Aussi je voudrais bien que nos bonnes Mères m'envoyassent à la cuisine ou me permissent de balayer les passages des cloîtres ; je ne suis guère bonne à autre chose. Tous les jours, j'ai à peu près pour trois quarts d'heure d'occupation aux chandelles. Le reste de la journée je fais, en ce temps-ci, des scapulaires qu'on nous demande en grande quantité.

Deux fois la semaine, le mercredi et le samedi, j'ai plus d'ouvrage car ce sont jours de balayage. On balaie sa cellule, puis son office.

Le samedi, on fait une plus grande toilette aux chandelles et aux lampes qu'on récure, de sorte que, comme je suis bien lente, la matinée y passe.

Etes-vous contente, mère chérie ? Vous ai-je donné assez de détails ?

Mais j'oubliais une chose bien importante à vous dire, car vous verrez qu'on a bien des bons moments au Carmel.

Une fois la semaine, j'ai la grâce d'aller chez notre

Mère. C'est là un beau moment pendant lequel on parle du bon Dieu, de son intérieur, de ce qu'il faut faire pour se donner avec ferveur à Notre-Seigneur.

Puis notre Mère vous dit de ces paroles qui vont au cœur. Bien souvent encore dans la semaine on attrape un petit moment en passant et ce n'est jamais sans profit spirituel.

Comme notre chère Maîtresse a moins d'occupations que notre bonne Mère, j'ai la grâce de la voir plus souvent et toujours avec grand bien pour mon âme. Ah ! que c'est donc une grande grâce d'avoir de ces bonnes Mères ! quelle aide ! quel puissant secours on trouve en elles pour servir le bon Dieu ! Combien souvent nous parlons de vous dans ces entretiens, mère chérie, et je suis toujours si heureuse de voir la véritable affection que nos Mères portent à celle que j'aime plus que moi-même.

Un jour qu'il me fallait faire une chose qui me coûtait un peu, c'était la discipline, (je vous dis cela à vous seule,) notre bonne Maîtresse à qui j'avouais ma répugnance m'encourageait. Et savez-vous comment, ma chère mère ? En me parlant de vous et en me disant de faire toujours tout pour vous obtenir des grâces. J'espère que vous aimerez bien nos Mères, ma chère maman, je voudrais vous voir partager tout mon bonheur.

Chère maman, ne croyez pas que l'affection que j'ai pour mes Mères me fasse oublier celle que j'ai toujours eue pour vous. Vous semblez presque le craindre, mère bien-aimée. Dans une de vos lettres vous dites : N'oublie pas ta mère. Loin, loin de vous un pareil soupçon ! Le bon Dieu ne détruit pas ses œuvres. N'est-ce pas lui qui met dans le cœur des enfants l'amour filial ? Si donc c'est lui, comment voulez-vous qu'il détruise ensuite son œuvre en nous faisant oublier nos parents ? Non,

ma si chère mère, votre fille ne vous oubliera jamais, et et je puis vous certifier que jamais vous n'aurez de cœur plus dévoué et plus aimant ; car, avec l'aide de Notre-Seigneur, cette affection se spiritualisera et se perfectionnera et se continuera dans le ciel où nous serons toutes deux inséparablement unies dans le Sacré-Cœur de notre cher Seigneur.

Dites-moi bien dans votre prochaine lettre si vous croyez encore que je vous oublie. Dites-moi aussi si vous aimez bien mes Mères ; comment aussi vous trouvez mes lettres ; si elles sont telles que vous le désirez ; s'il y a autre chose que vous aimeriez à savoir. Mais ne manquez pas surtout, mère chérie, de me donner bien des détails sur votre si chère santé. Je suis inquiète en apprenant que vous n'êtes pas assez bien pour aller dans le sud.

Je serais bien contente si vous me donniez aussi des nouvelles de votre âme. Etes-vous dans la consolation ou dans la peine ? Je voudrais le savoir parce que je fais de ce temps-ci l'oraison de trente jours pour vous obtenir des consolations si grandes que vous ne vous ennuyiez plus jamais après votre pauvre petite Carmélite. Puis, comment passez-vous la journée ? Vous êtes-vous fait un petit règlement comme vous vous le proposiez. Ne craignez pas non plus de me fatiguer par beaucoup de détails sur vos affaires ; vous savez combien je m'intéresse à tout ce qui concerne la bien-aimée de mon cœur.

Veuillez faire savoir à toutes mes amies le grand bonheur que je goûte ; dites leur bien que je suis la plus heureuse des créatures. Le Carmel est pour moi un avant-goût du ciel. Oh ! ma chère mère, les paroles sont impuissantes pour parler dignement de la grâce de la vocation religieuse. Nos bonnes Mères me disent que je suis maintenant l'enfant gâtée du bon Jésus, qui me

fait goûter si délicieusement la douceur de son joug ; mais elles me préviennent que ce ne sera pas toujours ainsi et que j'aurai des peines intérieures et des combats à soutenir. Je m'y attends bien, ma chère Mère, et je comprends que ma vocation ne serait pas ferme si elle n'était traversée par la tribulation. Je ne refuse pas, mais je demande le secours de Notre-Seigneur pour lui être fidèle.

Oh ! ma chère mère, priez, priez beaucoup pour que je ne sois pas une ingrate et que je sois toujours fidèle au Dieu qui me fait de si grandes grâces.

Enfin, mère chérie, je termine par un mot sur ma santé qui est florissante ; je me fortifie d'une manière si merveilleuse que je suis presque tentée de crier au miracle. Figurez-vous donc que je n'ai pas été arrêtée un seul jour depuis que je suis ici. Il me fallait l'air du Carmel pour me tirer de cet état languissant où j'étais chez nous. Qui l'aurait cru ? Oh ! que je voudrais vous voir aussi bien que je le suis ! C'est une grande grâce que Notre-Seigneur me fait et une preuve évidente de ma vocation.

Veuillez embrasser bien tendrement mes frères bien-aimés pour moi ; et vous, mère chérie, je ne trouve pas d'expression qui puisse rendre l'affection que j'ai pour vous en Notre-Seigneur. Je le prie de vous embraser de son amour et de vous fortifier. Aimez toujours encore un peu votre petite Carmélite et donnez-lui, je vous prie, une bénédiction bien douce et un souvenir dans vos prières.

La plus heureuse de vos enfants,

SŒUR THÉRÈSE DE JÉSUS,
P. C. I.

Nos chères Mères me chargent de vous dire qu'elles vous aiment bien.

CHAPITRE XII.

BONHEUR DE THÉRÈSE DE JÉSUS AU CARMEL.

Carmel de Reims, 30 Septembre 1873.

J. M. J. T.

Bien chère et bien-aimée maman,

Que la paix du Seigneur soit avec nous !

Qu'allez-vous dire, mère chérie, en recevant encore aujourd'hui une visite de votre petite Carmélite ? Je pense que vous ne serez pas fâchée, que vous ne gronderez pas bien fort le porteur ou la porteuse de mes tendresses. Je suis un peu présomptueuse, n'est-ce pas, mère chérie ; mais je vous connais si bien, je sais si bien la vive affection que vous me portez, que je me donne facilement l'absolution de ma présomption.

La raison qui m'amène aujourd'hui auprès de vous, ma bien aimée mère, est tout intéressée ; c'est pour vous prier de m'envoyer de quoi fournir aux dépenses qui doivent être faites à l'occasion de ma prise d'habit.

L'heureux jour de ma prise d'habit approche, je ne pourrai pas avoir la douce consolation de voir à Reims, ma mère chérie. Le bon Dieu me réserve cette consolation et cette joie pour un jour qui sera plus beau encore. Dans un an, j'aurai, je l'espère, le bonheur de faire ma profession religieuse.

Oh ! le beau jour que celui de la profession ! mère

chérie. C'en est déjà un bien beau que celui de la prise d'habit, que j'appelle de tous les vœux de mon cœur. Mais ce n'est encore que le commencemcnt de l'union divine que l'Époux si cher de nos âmes veut bien contracter avec la pauvre petite Canadienne. Vous y serez, ma très-chère maman, à ce beau jour de ma profession ; oui, vous y serez, soyez persuadée que le bon Jésus ne vous refusera pas cette si douce consolation de présenter au bon Dieu votre fille pour qu'elle devienne son Épouse. Votre petite fille ne vous la refusera pas, cette grâce, et vous invite déjà d'avance pour ce jour si désiré. Vous verrez alors, ma très-chère mère, que je ne vous trompe pas en vous disant qu'on est heureux en religion.

Vous verrez comme mon cœur commence à être grand et large depuis que j'ai le bonheur d'être dans ces murs bénis. Que de choses on découvre tous les jours, que de développements l'affection prend ! Je croyais vous aimer beaucoup, ma très-chère mère, et je m'aperçois que je ne vous aimais guère en comparaison de la nouvelle affection qui va toujours croissant dans mon cœur pour la meilleure et la plus tendre des mamans. Que de biens, que de grâces, je désire pour vous ! Oh ! si vous les connaissiez toutes.... !

Dites-moi bien des choses dans votre prochaine lettre, mère bien-aimée, répondez donc plus en détail à mes lettres, je vous prie.

Réjouissez-vous bien, là-bas, en ce beau jour de ma prise d'habit, en union avec la petite novice. Comme il faut que tout le monde soit en fête, si vous voulez bien faire une aumône pour moi aux pauvres, ils prendront part à ma joie. Je vous en serai bien reconnaissante.

Adieu, mère chérie, je vous quitte pour aller vous rejoindre dans le Sacré-Cœur pendant les Vêpres qui vont commencer. Je ne vous dirai jamais assez combien je

vous aime. J'ai terminé ce matin l'oraison de trente ours que j'ai faite pour vous.

Mes bien aimés frères,

Je ne puis laisser partir cette lettre sans vous dire un petit mot, sans vous dire que je vous aime et que je vous aimerai toujours de plus en plus.

Réjouissez-vous bien avec moi de mon bonheur ! Mon bon ange m'a inspiré une pensée, une espérance que je ne puis vous cacher. Oh ! mon Jésus ! me suis-je dit, comme le bonheur de ce beau jour serait augmenté si je savais que mes frères bien-aimés vous recevront, et qu'ainsi tous nous nous réunirons dans votre Cœur Sacré. J'ai le préssentiment que ce désir sera réalisé. Est-ce que je me trompe ? Votre petite sœur vous invite. Priez pour qu'elle devienne une sainte Carmélite.

Ma bonne petite mère, voudriez-vous faire dire la sainte messe pour moi le 13 octobre ? Veuillez aussi demander à mes petites cousines de faire leur communion, ce jour-là, pour leur cousine. Priez afin que je profite des grâces sans nombre du bon Dieu sur ma pauvre âme.

Nos bonnes et bien vénérées Mères me chargent de leurs saluts et amitiés pour la mère chérie de leur petite Canadienne, pour laquelle elles sont mille fois trop bonnes, car elle est si imparfaite et doit leur donner tant d'ennui. Je leur dis quelquefois qu'à leur place je la mettrais bien vite à la porte. Je ne mérite pas d'être dans cette sainte maison. C'est trop de bonheur pour une misérable comme moi. Priez, mère bien-aimée, pour que je ne sois pas une ingrate.

Votre fille bien dévouée et bien heureuse,

SŒUR THÉRÈSE DE JÉSUS,

CHAPITRE XIII.

EXPLICATION DES CÉRÉMONIES DE LA PRISE D'HABIT.

(D'après le *Banquet sacré* et le *Manuel.*)

Les Cérémonies du saint Ordre du Carmel renferment autant de mystères qu'elles ont de circonstances, dont la connaissance ne sert pas peu à nous montrer la grandeur et la sainteté de notre état, et sa différence des autres Religions.

La Postulante sort du monastère ; elle peut voir ses parents. Or cette sortie de la maison se fait pour trois raisons principales :

1o. Pour éprouver et montrer à tout le monde la liberté de son choix, l'état sublime et divin qu'elle veut embrasser n'admettant que des victimes volontaires, qui courent d'elles-mêmes et sans liens à l'autel.

Elle montre ainsi qu'elle renonce à sa famille pour Dieu, et que sa vocation, que l'on ne craint pas d'exposer à toutes les tendresses de la nature et à toutes les sollicitations du monde (le monde ayant ce jour-là la liberté de la tenter,) est ferme et véritable. Le Carmel ne veut et ne reçoit que de telles vocations : nulle vue humaine n'y doit entrer et n'y pourrait longtemps subsister. On n'y reçoit point de ces victimes malheureuses et forcées qu'un bizarre caprice ou une dure nécessité immole à Dieu, et qui demanderaient volontiers, comme la fille de Jephté, des compagnes et du temps pour pleurer la

rigueur de leur sort, au lieu de manifester cette impatiente ardeur que produit la grâce d'une véritable vocation.

20. La Postulante sort du monastère afin de signifier qu'elle est remise dans une entière liberté d'embrasser ou de laisser cette éminente perfection ; après en avoir fait choix, il ne lui sera plus permis de regarder en arrière.

30. Cette sortie se fait encore pour honorer la mémoire de la prise d'habit de notre sainte Mère et des religieuses de sa réforme, qui recevaient alors le saint habit le jour de leur entrée. On a très-sagement établi de donner à celles qui embrassent ce saint état le temps de le connaître, d'en mesurer les engagements, et de leur offrir le moyen de réparer, par cette entrée publique qu'elles font avec préparation, ce que l'ignorance ou la précipitation a pu leur faire omettre de dispositions à leur première entrée. Elles doivent donc se préparer à cette entrée publique avec esprit intérieur, afin de pouvoir dire avec vérité : "C'est dans ce grand jour, que Dieu a fait véritablement grand pour moi, que je vais commencer une vie céleste et divine, fouler aux pieds le monde et briser tous ses liens en faisant un éternel divorce avec lui à la face du ciel et de la terre."

La Postulante tient un cierge allumé pendant le sermon qu'elle entend dans l'église du monastère, hors de la clôture ; elle peut y dire la prière admirable que Jésus-Christ adressa à son Père après la Cène : c'est le chapitre dix-septième de l'Évangile selon saint Jean. Elle contient tout ce qu'une vierge du Carmel doit demander, méditer et pratiquer. On ne doit pas manquer de la dire au jour anniversaire de la prise d'habit, s'appliquant à entrer dans cet esprit d'horreur du monde, de sainteté et d'unité qu'elle exprime.

Il est à remarquer que la Postulante porte un cierge

allumé qu'elle ne reçoit point des mains du Célébrant : c'est une cérémonie propre à notre Ordre ; car dans les autres la prétendante entre au chœur sans cierge et le reçoit de la main du Célébrant. Mais, en commençant sa carrière, une Carmélite doit jeter un vif éclat : il faut qu'elle soit déjà lumière pour embrasser un état aussi sublime et aussi parfait. Le cierge qu'elle tient allumé à son entrée, lui dit qu'elle doit être dès ce moment un flambeau ardent et brillant, afin que son divin Époux puisse la montrer avec complaisance et lui dire : Vous êtes la lumière du monde.

Après le sermon, elle se rend à la porte conventuelle, où toute la communauté l'attend avec cérémonie. Toutes les religieuses ont des cierges allumés, leurs manteaux blancs et leurs grands voiles abaissés. Les parents de la Postulante présentent à Dieu cette fille chérie que la grâce leur demande ; ou plutôt Jésus-Christ, en leur personne, présente lui-même à son Père cette nouvelle victime qu'il fait passer de l'ombre de la mort au séjour de la lumière et de la paix. Il l'associe à cette troupe immaculée qui, revêtue de robes blanches, doit suivre partout l'Agneau. Ainsi cette fleur naissante est transplantée au parterre des lis où l'Époux sacré prend son repos et ses délices. Voilà les pensées qui doivent en ce moment la pénétrer d'une intime joie de l'heureux choix qu'elle a fait, et la remplir d'horreur pour cette malheureuse Babylone qu'elle a quittée.

Lorsque la Novice entrera, la porte-croix, avec ses deux compagnes, s'avancera vers elle et lui présentera le pied de la croix pour la baiser et adorer, ce que la Novice fera à genoux. Cette cérémonie est pour lui apprendre qu'elle ne monte au Carmel que pour imiter le divin exemplaire qui lui est montré, et sur lequel elle doit se former si parfaitement qu'elle soit une effigie vivante du

crucifix, et qu'elle n'a autre chose à prétendre pour dot et pour présent que la croix, les épines, les clous, la nudité, la pauvreté de l'Époux divin.

Et, en embrassant la croix, l'épouse doit faire une intime oblation d'elle-même à cet *Epoux de Sang* qu'elle choisit. Elle devrait renouveler cette consécration, non seulement cinquante fois le jour, comme nous le commande notre sainte mère Thérèse, mais cent et cent fois, s'il était possible, et toutes les fois qu'elle met la main sur le crucifix que nous portons sur le cœur comme le *bouquet de myrrhe* de la sainte Épouse.

La Novice est ensuite conduite au chœur tandis qu'on chante pour elle *O gloriosa virginum*, qui est une hymne de triomphe, de joie et de foi par laquelle on félicite Marie de la gloire qu'elle a eue de mettre au monde et d'allaiter le petit Enfant, le Verbe incarné, qui a si glorieusement réparé le péché d'Eve : ce qui convient admirablement bien à cette âme où Jésus-Christ prend une nouvelle naissance, et qui, protégée par Marie, doit croître jusqu'à l'âge parfait. Ce qui est dit de Marie : " que par son fruit béni elle a réparé la faute d'Eve," nous remet devant les yeux la sainteté de notre vocation.

La Novice étant arrivée à la grille, le Célébrant lui dit : " Que demandez-vous " ? Elle répond : " La miséricorde de Dieu, la pauvreté de l'Ordre et la compagnie des Sœurs." Cette courte réponse, dans les trois choses qu'elle renferme, contient tout ce que nous devons demander, méditer et exercer toute notre vie.

En disant : *la miséricorde de Dieu*, nous avouons, nous reconnaissons publiquement que cette éminente vocation ne peut nous être donnée que par une effusion de cette gratuite miséricorde que nul ne peut jamais mériter et que Dieu fait à qui il lui plaît, parcequ'il est bon et tout-puissant. Dieu ne force point la liberté de l'homme,

qu'il respecte toujours ; et, nous voulant gratifier de ses plus grands dons, il veut notre désir, notre demande. Il inspire, il attire, il convie ; mais il nous dit après : " Que demandez-vous ? " Oh ! disons-lui donc : "Cette immense *miséricorde* qui fait de moi un choix si glorieux ; cette *miséricorde* et toutes les commisérations qu'elle renferme pour moi ; cette *miséricorde* qui m'a prévenue pour m'arracher au monde ; cette *miséricorde* qui m'environne au pied de l'autel, et que je conjure de me suivre jusqu'au tombeau !... "

En demandant la *pauvreté de l'Ordre*, nous exprimons son éminente perfection renfermée dans cette parfaite pauvreté. Nous ne demandons pas seulement la pauvreté religieuse, mais cette étroite et parfaite pauvreté dont la Réforme a fait profession, et qu'elle recommande si fort qu'il n'y a presque pas de chapitre dans ses constitutions où elle ne soit recommandée et statuée. Cette pauvreté de l'Ordre nous met dans une nudité si totale qu'il ne nous est plus permis de rien désirer ou posséder sur la terre, non plus que de s'approprier le bien de nos parents pour nos plaisirs ou nos besoins. Notre Constitution nous défend de demander sans permission, même à père et mère, et ajoute que la nécessité qui nous oblige à demander doit être bien grande. Souvenons-nous donc bien que ce n'est pas une petite faute contre cette sainte pauvreté que nous avons vouée et promise à Dieu, de regarder comme à soi les petits présents des parents et d'en déterminer l'usage, sous prétexte qu'ils ne veulent pas que cela entre dans la masse commune et qu'ils ne le donnent que pour nos petits besoins ou désirs.

Ah ! notre pauvreté a cela en horreur ; et ne fût-ce qu'une bouchée de pain, nous la devons regarder comme une aumône faite à la maison et ne nous en pas plus ressentir que les autres. Nous devons éviter de connaître

l'usage qu'on en fait. C'est un point particulier des règlements de Mgr. de Bérulle.

Nous demandons encore *la compagnie des Sœurs.* Ce terme si simple est bien mystérieux. L'Époux, dans le cantique, dit : Ma sœur, mon épouse : *soror mea, sponsa.* Il faut être *sa sœur* par l'humilité et la pureté, avant d'être *son épouse*, par la charité. N'osant donc dire que nous aspirons au rang des épouses, nous demandons *la compagnie des Sœurs.* Nous demandons, avec un ardent désir, à être du nombre de celles que l'Époux appelle ses sœurs, et qui, comme telles, sont élevées au rang d'épouses. Souvenons-nous donc que nous avons demandé la compagnie des anges de la terre, avec lesquels nous devons conserver l'indissoluble lien de la paix et de la charité.

Le Célébrant, s'étant assuré de la pureté de son choix libre et volontaire, dit à la Novice : *Que Dieu, qui a commencé en vous un si grand ouvrage, le perfectionne ;* et ensuite : *Que le Seigneur vous dépouille du vieil homme et de toutes ses œuvres.* Ce qui doit la faire entrer dans une grande ferveur intérieure, priant Dieu d'exaucer la prière que toute l'Église fait pour elle, et de rendre efficaces et véritables ces saintes paroles. Nous devons nous-mêmes prier le Seigneur de se ressouvenir de cette prière en notre faveur ; et lorsque nous sentons les révoltes et les saillies du vieil homme encore vivant en nous, gémissons et crions au Seigneur, afin qu'il soutienne l'ouvrage que sa grâce a commencé, qu'il le perfectionne, et qu'il détruise tous les restes malheureux de cet homme corrompu dont nous ne pouvons nous dépouiller sans lui.

La Novice est ensuite conduite hors du chœur, pour être dépouillée de ces ornements de vanité et de ces livrées de l'iniquité dont se pare la corruption du cœur de l'homme. Pendant qu'elle quitte les habits du monde, le Célébrant bénit à la grille ceux de la Religion,

qu'il doit lui donner, c'est-à-dire : la ceinture, le scapulaire et le manteau ; car le reste, c'est-à-dire, la robe, la cotte, le premier voile et les alpargates avec lesquels elle entre au chœur, ont été bénis le matin.

Cette bénédiction, qui se fait pendant que la Novice quitte les habits séculiers, nous marque visiblement ce qui se fait intérieurement, Dieu versant sa bénédiction sur elle et même sur ses habits, pendant qu'elle se dépouille de la pompe et vanité du siècle.

Les habits dont elle se revêt elle-même sont le symbole de ce qu'elle a demandé et qu'elle reçoit, et ceux dont elle est revêtue par le Célébrant lui marquent ce que Dieu demande d'elle et ce qu'il lui promet.

La robe qui la couvre tout entière est tout à la fois et le signe de la miséricorde qu'elle a demandée, et la marque de la pénitence à laquelle elle se consacre.

Les alpargates ou souliers de corde sont le signe de la pauvreté de l'Ordre qu'elle a demandée ; cette chaussure est celle des pauvres et nous fait appeler *déchaussées*.

Enfin le premier voile et la toque qui lui couvrent les épaules, montrent qu'elle est reçue en la compagnie de celles que l'Époux appelle *ses sœurs, ses épouses chéries, ses amies*.

Revêtue de toutes ces bénédictions de miséricorde, et des livrées de la pénitence et de la sainte pauvreté, associée aux sœurs de l'Époux, elle s'approche de la grille, où, au lieu de l'esclavage du péché et des liens de misère qu'elle vient de quitter, Dieu la revêt de l'*homme nouveau*. Les habits sacrés dont on va la couvrir, lui sont un gage du centuple que Dieu lui a promis ; elle vient de quitter les livrées du monde et de Satan, et elle est revêtue de celles de l'Agneau et de Marie.

Ce qu'on lui dit en la revêtant ne mérite pas moins d'attention que ce que les habits signifient. Saint Doro-

thée nous apprend que ce qui nous couvre la tête, comme à des enfants, est une marque d'innocence, de simplicité et d'humilité. En nous mettant la ceinture, on nous dit que, si nous étions autrefois dans la liberté de disposer de nous-mêmes, une fois engagées nous n'aurons plus ce droit, l'ayanr remis à celui que Dieu a préposé sur nous auquel nous étendons les mains pour soumettre nos œuvres. On nous assure, en nous mettant le scapulaire, que *le joug de Jésus-Christ est doux et facile à porter*, et qu'il est un joug de grâce, de sanctification et de gloire. Saint Dorothée dit encore que cet habit sans manches nous est un avertissement perpétuel que nous ne devons pas avoir de mains pour obéir au vieil homme.

Ensuite on nous couvre du manteau, qui est le symbole de notre admission parmi cette troupe pure qui doit toujours *suivre l'Agneau*. Nous sommes averties de conserver avec soin la candeur immaculée dont notre âme est revêtue en ce moment, pour la présenter au tribunal de Dieu, où nous serons jugées selon l'immensité des grâces que nous avons reçues.

La Novice, ainsi revêtue du joug et de la protection de Jésus-Christ, est bénie ; et le prêtre prie pour elle et invoque avec tous les assistants la grâce du Saint-Esprit et le feu céleste sur le sacrifice de cette sainte victime, qui de son côté, comme accablée sous le poids des miséricordes divines, ne peut faire autre chose que s'anéantir devant Dieu et s'abîmer dans le sentiment de son néant. C'est la disposition intérieure où elle doit être, et qu'elle exprime extérieurement par la posture humiliée et anéantie où elle se met à la face du ciel et de la terre pour être présentée à Dieu par le Célébrant, qui commence le *Veni Creator Spiritus*, et adresse à Dieu pour elle des prières particulières afin de lui obtenir l'effusion des grâces que demande sa sublime vocation. Ces priè-

res que le Saint-Esprit a dictées, et que l'Église adresse au Seigneur en nous consacrant à lui, sont bien propres à nous faire connaître la grandeur et la sainteté de notre état. Il ne faut que les lire pour nous instruire de nos devoirs. C'est une sainte pratique de les lire de temps en temps pour demander à Dieu ce que Jésus-Christ a demandé publiquement pour nous par la bouche de son ministre.

C'est pendant ces prières que la Novice se consacre totalement, qu'elle est reçue avec complaisance par le Père éternel ; et c'est dans cet heureux et précieux moment où elle est prosternée sur le tapis, qu'elle doit demander pour elle et pour ses amis les grâces qu'elle désire obtenir. Cette posture crucifiée où elle est pendant qu'on prie pour elle avec ardeur, et dans laquelle elle reçoit l'aspersion au lieu même où elle doit un jour être exposée pour sa sépulture, lui apprend que, dès ce moment, elle doit être véritablement morte et crucifiée au monde.

Comme toutes les prières qu'on fait en ce moment-là sont ordinairement exaucées, il ne faut pas oublier de demander le double esprit de l'Ordre et la grâce d'en être la gloire et le soutien au lieu d'en être la honte et l'opprobre, la persévérance finale et la ferveur de l'esprit primitif.

On doit aussi demander les forces nécessaires du corps et de l'esprit pour soutenir la rigueur de cette sainte observance ; car bien que l'état d'infirmité, dans l'ordre de Dieu, soit très-saint, perfectionne la vertu, et que nous devions le recevoir sans peine, et même avec joie, ou du moins avec une parfaite soumission, jamais nous ne devons le rechercher par nous-mêmes ; au contraire, il faut en craindre les périls qui sont bien plus à redouter pour notre faible vertu que pour notre corps.

Les prières étant finies, la Prieure asperge la Novice d'eau bénite, en signe d'assurance que les prémices de l'esprit du Carmel lui sont données, et que c'est à elle à en bien faire profiter le talent. Cette aspersion qu'elle reçoit dans l'état de mort où elle s'est mise, l'avertit qu'à la mort l'usure de cette grâce lui sera redemandée.

La Prieure, l'ayant fait lever, la mène baiser le milieu de l'autel, ce qu'elle fait à genoux ; elle baise ensuite la main de la Prieure, pour reconnaître que cette sublime vocation vient de Dieu, et que c'est une grâce toute gratuite qu'elle a reçue *du Père des lumières, de qui descend tout don parfait.*

Enfin, elle va embrasser les sœurs, se recommandant à leurs prières. Qu'on se souvienne alors que, comme notre sainte Mère Thérèse nous l'apprend dans le Chemin de Perfection qu'elle nous a tracé, nous ne devons plus connaître que l'amour parfait et spirituel entre nous. C'est à cet amour, à cette union de charité parfaite que la Novice est invitée par ce verset tant répété : *Ecce quàm bonum.*

Pour terminer, toutes les créatures sont invitées à rendre grâce à Dieu de ce sacrifice par le psaume *Deus misereatur nostri*, que l'on dit en sortant du chœur.

CHAPITRE XIV.

PRISE D'HABIT DE THÉRÈSE DE JÉSUS.

Sermon sur la vocation prononcé au Carmel de Reims, le 13 octobre 1873, par monsieur l'abbé Tourneur, Vicaire Général.

> Egredere de terrâ tuâ, et de cognatione tuâ, et de domo patris tui, et veni in terram quam monstrabo tibi.... et benedicam tibi.
>
> Sortez de votre pays, et de votre parenté, et de la maison de votre père, et venez dans la terre que je vous montrerai... et là je vous comblerai de bénédictions. (Genèse, chap. XII. vers. 1er et 2.)

Ma chère enfant,

Il y a longtemps que vous l'avez entendu au fond de votre cœur, cet appel que Dieu adressait autrefois à son fidèle serviteur Abraham, le modèle et le père de tous les vrais croyants. Non seulement vous l'avez entendu, mais vous l'avez écouté pour le bien comprendre, et tout aussitôt que vous l'avez pu, vous lui avez obéi, comme Abraham, avec la plus parfaite docilité. Au prix de quels sacrifices avez-vous ainsi répondu à la voix qui vous appelait ? Votre cœur humble et modeste n'en a rien dit à personne au monde. Mais, ma chère enfant, nos cœurs à tous les ont sentis. Traverser l'océan, mettre le tiers du globe entre vous et la terre qui vous a vue naître ; quitter le toit paternel et tous les souvenirs affectueux dont il est plein, laisser loin de vous des frères, des parents, des amis qui vous chérissent ;... mais par-

dessus tout, vous arracher aux bras d'une mère qui vous adore et qui, tout en vous donnant généreusement à Dieu, ne peut s'empêcher de pleurer nuit et jour votre absence ! Voilà ce dont vous ne vous croyiez pas capable, et que cependant vous avez fait. Vous êtes venue dans cette terre bénie du Carmel que votre Dieu vous montrait de loin ; et c'est ici que vous allez remplacer par le jeûne, par les mortifications et les veilles, toutes les douceurs au milieu desquelles votre jeunesse si délicate a été nourrie. Vous le saviez d'avance, et vous l'avez voulu. Et maintenant l'expérience vous a déjà montré que cette terre du Carmel, si aride en apparence, est vraiment un paradis nouveau, où coulent en abondance le lait et le miel, car c'est ici que Dieu a promis de vous bénir pour vous dédommager de tout ce que vous avez fait pour lui.

Laissez-moi donc vous encourager à la persévérance, en vous montrant combien sage et chrétienne a été votre résolution, et combien sûrement elle sera bénie de Dieu. Pour cela, je me contenterai de développer deux pensées :

1. Il y a pour chaque âme une vocation.

2. Cette vocation, Dieu nous la fait clairement connaître, et il nous aide à y correspondre pour notre plus grand bonheur en ce monde et en l'autre.

Je ne m'arrêterai que très-brièvement à chacune de ces propositions.

I.

Le mot vocation veut dire appel ; au sens chrétien, on nomme ainsi le choix que Dieu fait de toute éternité d'une âme, pour un état spécial, (l'état religieux par exemple), en lui préparant les grâces nécessaires pour en remplir dignement les obligations. Qu'il y ait pour chaque âme une vocation, c'est une vérité que l'incrédulité

rejette, et que le monde ne soupçonne même pas, mais que le chrétien instruit dans la religion tient pour un des dogmes les plus évidents et les mieux démontrés du catholicisme.

Si nous envisageons la question du côté de Dieu, nous constaterons d'abord qu'il nous a placés sur la terre, pour le connaître, l'aimer, le servir et par ce moyen obtenir la vie éternelle. Dieu veut que tous les hommes se sauvent, *Deus vult omnes homines salvos fieri* (1 Tim. II, 4.) : c'est la vocation universelle de toutes les âmes. Mais à côté il y a la vocation particulière à chacune d'elles et qui consiste à choisir l'état spécial dans lequel elle devra travailler à se sauver. La première est le but auquel nous devons tendre, la seconde est le moyen d'y arriver. Que le Créateur et le souverain Maître de toutes choses ait le droit de nous assigner notre place sur la terre ?— Qui pourrait en douter ? Qu'avec sa science et sa puissance infinies, il lui soit aisé de disposer de nous de la façon la plus utile pour les autres et pour nous-mêmes ? C'est ce qui est clair comme le soleil. Que sa sagesse et sa providence lui imposent le devoir de nous placer dans le monde, chacun selon nos aptitudes et nos talents, à lui qui prend soin de l'herbe des champs et des oiseaux de l'air, à lui qui se glorifie de savoir le nombre de nos cheveux, et de n'en pas laisser tomber à terre un seul sans sa permission, à lui qui se nomme notre Père et qui nous a rachetés au prix du sang divin ?—Certes, aucune vérité ne saurait être plus évidente que celle-là.

Et la société temporelle ou spirituelle n'a-t-elle pas le plus pressant besoin que Dieu assigne une place à tous ses membres par la vocation ?—Eh bien ! il faut dans le monde physique que l'eau, l'air, la chaleur, la lumière contribuent par leur action conbinée à faire végéter les plantes, mûrir les moissons et entretenir la vie chez les

animaux et chez l'homme ! et il se pourrait que dans ce vaste corps, appelé la société ou l'Eglise, Dieu ne choisît pas la tête, et n'assignât pas à chacun des membres sa place et son service ? Car les membres, nous dit saint Paul, ont chacun leur action différente ; *omnia autem membra non eumdem actum habent.* (Rom. XI). En effet, à l'un le commandement, à l'autre l'obéissance ; à l'un l'enseignement et la parole, à l'autre la solitude et le silence. Aussi, continue l'apôtre, que chacun sache prendre sa vraie place et s'y tienne. *Unusquisque in ea vocatione in qua vocatus est, in ea permanent.* (I Cor. VI 20.) et le bonheur social est assuré.

Et avec lui, le bonheur de chaque particulier. Autant d'âmes, autant d'attraits et de capacités différentes. Telle âme est heureuse dans la solitude et la contemplation fait ses délices, telle autre aimera mieux se multiplier en passant ses jours et ses nuits au chevet des malades.

Or, l'expérience est là pour nous le dire : on ne fait bien que ce qu'on aime à faire. On n'est heureux dans sa profession que quand on l'exerce avec goût et avec affection.

Ajouterai-je, guidé par la foi, que chaque profession a ses peines et ses dangers, mais aussi ses grâces particulières préparées par la Providence afin de surmonter les peines, éviter les dangers, et vivre selon Dieu ? Il faut donc la vocation divine !

Aussi, que voyons-nous à chaque page dans la sainte Écriture ? Moïse, Aaron, David, Isaïe sont personnellement choisis de Dieu pour conduire et pour enseigner son peuple ; Béséléel et Ooliab ont reçu d'avance le don de travailler les métaux, parce qu'ils sont appelés à construire le Tabernacle. Sans doute, Dieu n'appelle pas ainsi extérieurement et sensiblement toutes les âmes, parce que le miracle n'est jamais ici-bas qu'une exception.

Mais, si nous croyons à l'action divine sur la nature quand elle divise la Mer Rouge à la voix de Moïse, quand elle arrête le soleil à l'ordre de Josué ; la reconnaîtrons-nous moins, quand nous voyons tous les jours l'océan expirer sur le grain de sable de ses rivages, et l'astre du du jour se lever et se coucher avec une régularité parfaite, sur les bons comme sur les méchants ?

Ainsi en est-il des vocations ! Dieu appelle Cyrus trois cents ans avant sa naissance, dans les oracles d'Isaïe ; il dit aux Apôtres : " Suivez-moi ; " ou il terrasse Paul au chemin de Damas. C'est la vocation miraculeuse.

Mais quand même nous ne le verrions pas, il n'est pas moins indubitable que chaque jour, sans bruit, sans éclat, il nous appelle les uns à une vocation, les autres à une autre. Un simple retour sur nous-mêmes nous en sera la meilleure preuve.

Heureuses la société et la sainte Eglise, et heureuse chaque âme en particulier, si chacune accepte docilement la place qui lui aura été marquée ! chaque membre agissant suivant la loi divine, procurera le bien-être du corps entier.

Et si, comme la foi nous l'enseigne, tout cela est vrai, indubitablement vrai des vocations ordinaires pour les diverses professions de la société humaine, à combien plus forte raison ne devons-nous pas le reconnaître, quand il sera question de la vie parfaite des Religieuses, ou des divins emplois du sacerdoce ? Oui, mes Révérendes Mères, Dieu appelle aux différentes positions sociales, il y a certainement pour elles une vocation. A combien plus forte raison y en a-t-il une, quand il s'agit de se consacrer au Seigneur par l'émission des saints vœux ?

Tout le monde est appelé à se sauver en observant les commandements ; *Si vis ad vitam ingredi, serva mandata*

(Matth. XIX, 17) ; mais s'il s'agit d'embrasser la vie parfaite d'obéissance, de pauvreté, de chasteté ? *non omnes capiunt verbum istud.* (Matt. XIX. 11.) ; tous ne peuvent pas y prétendre ; *sed quibus paratum est à Patre meo,* (ibid.), mais seulement ceux à qui mon Père en a préparé la grâce. C'est un immense honneur que de servir à l'autel comme Aaron ! ou de devenir l'épouse de Jésus-Chrîst ! Aussi le grand Apôtre nous l'a dit : *Nec quisquam sumit sibi honorem, sed qui vocatur à Deo tanquam Aaron.* (Heb. V. 4.) Personne n'a le droit de s'arroger cet honneur, il faut y être appelé comme Aaron ! *Non vos me elegistis,* ce n'est pas vous qui m'avez choisi pour votre partage, disait Jésus à ses disciples, *sed ego elegi vos* (ibid.) Marie Magdeleine n'osa s'approcher de Jésus pour venir se reposer à ses pieds, que quand une voix chère à son cœur lui eut dit au nom de Dieu : *Magister adest et vocat te.* (Jean IX, 28.). Le Maître est là, et il vous demande. Il est donc bien clair, bien évident par la foi : il y a pour chaque âme, et pour l'âme religieuse surtout, une vocation divine. Dieu nous la fait connaître et nous devons y correspondre.

II.

Deux signes servent à constater la vocation ; l'aptitude et l'attrait.

Le premier, tout négatif, c'est-à-dire dont la présence ne prouve pas que l'on soit appelé ; mais dont l'absence est la marque la plus certaine qu'on ne l'est pas. Qui veut la fin veut les moyens. Dieu n'appelle pas un muet à prêcher l'Evangile ; un malade à soigner les autres ou à pratiquer les rigueurs de la mortification ; ou un esprit affaibli et inconstant à s'engager par des vœux qui enchaînent jusqu'à la mort. C'est aux parents, pour les vocations du monde ; aux supérieurs, pour la vie ecclé-

siastique et religieuse, qu'il appartient de juger l'aptitude ; nous n'en dirons donc rien de plus.

Mais je parlerai de l'attrait, voix intérieure qui porte l'âme à se prononcer pour tel état plutôt que pour tel autre, et que Dieu fait retentir en elle pour lui révéler sa vocation. Cet attrait, tout le monde l'éprouve, dans un sens ou dans un autre. Combien, néanmoins, il est divers dans sa forme, dans son origine, dans sa puissance ! Tantôt il terrasse Paul sur le chemin de Damas ; tantôt une voix céleste invite Augustin à prendre et à lire le livre qui le convertira : *Tolle, lege ;* ou bien Dieu multiplie les miracles pour introduire une âme dans la vie religieuse, malgré les oppositions et même les persécutions de ses proches, comme saint Louis de Gonzague et saint Stanislas Kostka.—Tantôt c'est une sorte d'instinct partant du cœur à son insu et attirant l'âme pour ainsi dire sans qu'elle s'en doute : la seule idée du cloître et de la vie austère l'émeut et la transporte, de douces larmes montent de son cœur à ses yeux si elle a pensé seulement à sa consécration future ! Rien de raisonné dans tout cela ; c'est un instinct qui la sollicite, instinct que le Pape saint Grégoire nous a si bien décrit dans une des plus éloquentes leçons du Bréviaire romain. Montrez, dit-il, de l'herbe fraîche à la brebis, et elle vous suit en bondissant ; montrez à un enfant quelques noix et vous l'attirez immédiatement sur vos pas ! Ainsi l'âme ; elle va d'elle-même, parce qu'un mouvement instinctif et spontané la pousse.

D'autres fois l'impulsion vient de la raison.—Eclairée de Dieu, frappée de quelque évènement extérieur, éblouie d'une vive lumière rencontrée dans l'Évangile, elle a compris, comme David, qu'un jour passé à l'ombre des autels vaut mieux que mille jours dans les tabernacles des pécheurs !

Comme Paul, premier ermite, elle a entendu ce mot : "Allez, vendez ce que vous avez et donnez-le aux pauvres, et vous aurez amassé un trésor pour le Ciel !" Ou comme Antoine : "Que sert à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à perdre son âme ?" Ou comme votre Mère sainte Thérèse, elle a senti combien il est précieux de souffrir avec Jésus ; ou bien avec cette autre gloire du Carmel, que les autels recevront bientôt, avec Louise de France, elle veut offrir ses privations, ses austérités, ses épreuves pour effacer les iniquités de Louis XV et de son peuple ! Qu'importe l'origine et la source de l'attrait qui nous amène à Dieu ; il sera toujours légitime, s'il est revêtu des conditions suivantes :

1. Appuyé sur des motifs surnaturels.... assurer son salut ; échapper au monde et à ses scandales, aux richesses, aux plaisirs et à leurs dangers ; imiter Jésus de plus près ; mériter dans le ciel une plus riche couronne ; procurer à Dieu plus de gloire, en priant plus continuellement pour l'Église et pour les pécheurs ; en un mot : tout motif appuyé sur la foi et pouvant se rapporter à Dieu, voilà le véritable mobile de l'attrait qui devra nous pousser vers Dieu, en nous dictant le choix de l'état laïque ou religieux dans lequel nous voudrons travailler à son service.

2. Que l'attrait soit constant ; qu'il ne consiste pas dans une velléité passsgère ; ou s'il s'agit de la vocation religieuse, dans un de ces élans suscités par une communion fervente, par une cérémonie comme celle qui nous rassemble, mais élan qui s'arrête et retombe aussitôt. Le véritable attrait, celui qui vient de Dieu, dure et persévère. Sans doute, il pourra disparaître au milieu des épreuves que le démon suscite et que Dieu permet toujours pour fortifier les âmes. Mais si elle est confiante, cette âme, si elle est simple et docile, elle retrouvera

bientôt son premier attrait, comme les Mages sortis des épreuves et des tentations de Jérusalem, ont bientôt revu l'étoile qu'ils avaient perdue et qui les conduisit jusqu'au divin berceau de Bethléem.

3. L'attrait sera raisonné, et non pas seulement instinctif, même quand il aurait pour origine un miracle ! Et pourquoi ? Parce que l'homme est un être raisonnable qui doit savoir ce qu'il fait, et pourquoi il le fait ; parce que, agir par impression et par instinct, c'est le propre d'un enfant ; parce que l'impression est fugitive et mobile et que pour embrasser un état fixe et permanent, il faut s'y déterminer par des raisons qui aient toujours la même valeur et le même poids.

Tels sont les caractères certains et infaillibles de la voix de Dieu, et toujours il les manifeste à l'âme qui s'examine et qui s'étudie avec sincérité, pour connaître sa vocation et savoir où Dieu l'appelle. Examinez donc, ô âmes chrétiennes, vos attraits intérieurs, recherchez leur origine, leurs motifs, leurs intermittences ou leur durée. A l'examen, ajoutez la prière ; avec saint Paul dites : *Domine, quid me vis facere ?* Seigneur, que voulez-vous que je fasse ? Ou bien avec David : *Vias tuas demonstra mihi, et semitas tuas edoce me.* Seigneur, faites-moi connaître la voie que je dois suivre et les sentiers dans lesquels vous voulez que je marche. Ou encore avec Samuel : *Loquere, Domine, quia audit servus tuus.* Parlez, Seigneur, parce que votre serviteur vous écoute. Il ne se peut pas que Dieu ne vous exauce ! Il manquerait à sa bonté, à sa justice, à sa providence, à toutes ses perfections, si vous ayant donné une vocation, et vous appelant à un état déterminé, il ne vous fournissait un moyen sûr de savoir où il vous appelle.

Mais surtout adressons-nous aux guides que Dieu nous a donnés, et à qui il communique en abondance les

lumières et les grâces dont ils ont besoin pour nous diriger. Telle est toujours la marche de la Providence.....

Ainsi, Paul, le grand apôtre, fut envoyé à Ananie, pour savoir de lui ce qu'il devait faire ; *vade ad Ananiam*, lui disait la voix d'en haut... Les Ananies ne manquent jamais aux âmes chrétiennes, quelle que soit la vocation qu'il faille embrasser ; à elles donc de les écouter docilement.

Qu'il faille suivre sa vocation et répondre à l'appel de Dieu, pour profiter de ses avances et de ses grâces ; pour obéir à sa volonté divine ; pour assurer notre salut et procurer plus sûrement notre bonheur de cette vie et de l'autre, c'est une vérité trop évidente que je ne puis me permettre de développer ici.

Courage donc, et confiance, ma chère enfant ! Celui qui vous a donné votre magnifique vocation, se manquerait à lui-même, s'il ne vous fournissait en abondance tous les moyens de la réaliser. Sans doute, les épreuves ne vous manqueront pas ! Nous pourrions presque vous les prédire, parcequ'elles sont indispensables à la solidité de votre vertu. Nous pourrions affirmer que ce serait un malheur pour vous, si vous n'étiez pas éprouvée pendant votre noviciat ; car de même que le feu sert à constater la valeur de l'or qui lui résiste sept fois, *probatum septuplum*, de même la tentation démontre la valeur de l'âme fidèle à Dieu. Mais ayez confiance ! confiance en Dieu ; confiance aux charitables et clairvoyants Ananies, dont vous êtes environnée, et vous arriverez heureusement au terme.

Vous vous souvenez, mon enfant, de ce grand voyage que vous accomplissiez il y a quelques mois ? C'était une dure épreuve que de laisser derrière vous tout ce que vous chérissiez en ce monde ! Mais parce que vous entendiez la voix de Dieu, vous n'avez pas hésité un seul

instant. Vous êtes courageusement montée sur le navire. Bientôt le rivage s'est éloigné, la terre natale a disparu avec tous ses délicieux souvenirs. Et puis, perdue sur l'immense océan, vous ne voyiez plus de toutes parts que l'abîme béant à vos côtés, et dont une planche fragile vous séparait. Les agitations du vaisseau vous fatiguaient, la tempête faisait peut-être tout craquer et s'entrouvrir autour de vous. Et vous étiez là, faible enfant, toujours confiante, parce que le ciel brillait sur votre tête, parce que vous saviez que Dieu, qui vous appelle, ne pouvait pas vous laisser périr ; parce que vous aviez confiance en la prudence d'un pilote expérimenté ; parce que Marie, l'étoile de la mer, laissait luire en votre âme ses plus délicieux rayons. Et en effet, vous avez touché la terre de France, et vous voici au milieu de nous. Eh bien, ma chère enfant, cette touchante histoire est l'emblème le plus exact des épreuves que Dieu vous ménage sans doute dans votre noviciat ; des séparations, des sacrifices pour Dieu ; des regrets, des amertumes, des tempêtes même, si le Seigneur le juge utile à votre âme, et l'océan déchaîné qui pourra quelquefois mugir autour de vous. Mais, confiance en Dieu qui vous appelle, en Marie dont l'étoile luit aux yeux ; en votre Supérieur, notre sage et pieux archevêque, votre pilote et votre guide le plus expérimenté de tous, en vos Mères bien-aimées, qui veillent sur vous avec amour, et vous hâtent par vous abriter sûrement dans ce port du Carmel que le Seigneur vous a montré de si loin, et où tant de bénédictions vous attendent. *Egredere de terra tua, et de domo Patris tui, et veni in terram quam monstrabo tibi, et de benedicam tibi* ; sortez de votre terre natale, et de la maison de votre père, et venez dans la terre que je vous aurai trouvée, et je vous comblerai de bénédictions.

Et tout cela ne sera qu'un prélude ; un jour viendra

où ces bénédictions si précieuses se multiplieront pour vous au centuple. Ah ! vous me comprenez, ma chère enfant, ce sera le jour où, nouvelle Thérèse de Jésus, devenue semblable à votre mère d'adoption, la grande Thérèse d'Avila, vous aurez pu l'imiter autant que votre cœur le désire depuis longtemps.

Levez les yeux, et contemplez cette tige de lis, si blanche et si pure : elle a pour son plus bel ornement un groupe virginal de saintes filles du Carmel que le cœur de Thérèse se réjouit d'offrir à son Dieu.

Puissiez-vous, mon enfant, être la Thérèse de votre cher Canada et transplanter un jour sur cette terre bénie de Dieu, le lis du Carmel !

L'Église vous devra ces mortifications qui apaisent la colère divine et ces prières que le Seigneur exauce toujours, vrais paratonnerres spirituels, les plus efficaces pour détourner la foudre. Mais auparavant, fortifiez-vous, enrichissez-vous de toutes les vertus dont on vous donne ici le continuel exemple. Continuez ce que vous avez si bien commencé par la pratique de l'obéissance, de l'humilité, du renoncement à vous-même. Mais surtout, confiance, confiance sans limites au Dieu qui ne vous a pas appelée de si loin pour vous abandonner, à moins que vous-même vous ne vous obstiniez à lui être infidèle, (et c'est ce qui n'arrivera pas, nous en avons la certitude.) *Deus incepit, ipse et perficiet.* Dieu a commencé, Dieu achèvera son œuvre pour votre plus grand bonheur du temps et de l'éternité. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XV

THÉRÈSE DE JÉSUS REND COMPTE A SA MÈRE DE LA CÉRÉMONIE DE SA VÊTURE

Carmel de Reims, 19 Octobre 1873

J. M. J. T.

Ma bien chère et bien bonne maman,

Que le Cœur de Jésus, notre tendre Époux, nous embrase et nous unisse de plus en plus !

Enfin le grand jour est venu, enfin le Seigneur a fait éclater ses miséricordes ; enfin je ne suis plus une petite postulante, mais une novice Carmélite ! Ah ! mère chérie ! quel bonheur ! Et comment vous le décrire ? Ma plume n'en est pas capable, et mon cœur, trop plein, se refuse à dire tous ses sentiments de joie et de reconnaissance, à la vue d'un tel bienfait du bon Dieu. Quand je pense que c'est moi, la pauvre petite Hermine d'autrefois, si dissipée, qui par son peu de piété vous donnait de l'inquiétude, qui pensait si peu à aimer le bon Dieu, quand je pense que c'est la même créature qui est ici au Carmel, conduite par la main de la Providence, du Canada en France ; que je suis revêtue par la très-sainte Vierge du même saint Habit qu'elle a choisi pour sa famille privilégiée ; que sainte Thérèse me reçoit pour sa fille ; que Notre-Seigneur me veut pour son épouse et veut que je n'aime plus que lui ; que moi aussi je ne veux

plus aimer autre chose que lui, ah ! quand je considère toute la conduite du bon Dieu sur mon âme, les larmes de reconnaissance coulent de mes yeux et je m'écrie : Mon bon Jésus ! que vous avez été bon ! Et pourquoi tout cela ? C'est pour je vous aime ! Eh ! l'amour de mon cœur est-il donc quelque chose de bien grand pour que vous fassiez tant pour le gagner ? Ah ! c'en est fait ! je me donne tout à vous, tout entière, et je n'aimerai plus que vous.

Ma très-chère maman, remerciez aussi le bon Dieu de votre côté, de tout ce qu'il fait pour l'enfant que vous aimez tant, et que vous lui avez généreusement donnée. Ne vous repentez plus de lui avoir accordé ce qu'il vous demandait, mais priez, priez pour que votre sacrifice ne soit pas sans fruit, que votre enfant devienne selon le désir de son Cœur sacré une épouse pleine d'amour, une véritable Thérèse.

La touchante cérémonie a eu lieu, comme notre bonne Mère vous l'avait annoncé, le 15 courant ; je m'en vais tâcher de vous dédommager du sacrifice qu'il vous a fallu faire en n'y pouvant assister, par un récit aussi fidèle que je pourrai de cette fête si chère.

D'abord j'ai été en retraite les trois jours précédents. Comme je l'ai appréciée cette retraite ! Il me semble que je n'en ai jamais faite d'aussi bonne. J'étais si bien dans la solitude ! Et puis au Carmel, tout a un caractère particulier. Combien de fois je me disais : si ma bien-aimée était ici, comme elle jouirait de pouvoir faire une retraite à son goût, sans distraction extérieure, sous la conduite de Mères si éclairées qui vous apprennent si bien à aimer le bon Dieu ! J'ai pensé tout de même que vous aviez fait une petite retraite en union avec votre petite fille, et j'ai beaucoup prié ainsi que vous en profitiez.

Mais enfin, ma chère maman, le beau jour est arrivé

vous pouvez penser que je ne dormis pas beaucoup la nuit qui l'a précédé. Ah ! comme je fus contente quand je vis les premières lueurs de l'aurore m'annoncer que le jour de mes fiançailles était arrivé, qu'enfin j'allais fouler solennellement aux pieds toutes les vanités du monde, que j'allais m'unir à Jésus qui voulait s'unir à moi.

Au Carmel, la prise d'habit se fait, comme je vous l'ai déjà dit, avec beaucoup de solennité. Toute cette cérémonie extérieure a un but surnaturel, qui est de faire bien comprendre à celle qui en est l'objet, qu'elle renonce à elle-même, à la nature et aux plaisirs de la terre, pour embrasser la pauvreté, le renoncement et la pénitence de la religion.

La postulante est parée comme une mariée ; au monastère, on lui décerne tous les honneurs ; elle préside au chœur, à la récréation, au réfectoire. On orne sa place de fleurs, et toute la journée on a *Dieu* en son honneur.

A midi, elle sort du monastère, elle demeure en dehors de la clôture jusqu'à l'heure de la cérémonie. Alors, elle se rend à la chapelle extérieure, conduite par ses parents.

Là, elle a un siège d'honneur. Elle entend le sermon de circonstance, puis elle revient à la porte conventuelle, laquelle étant ouverte, laisse voir toutes les religieuses en costume entier, manteaux blancs et voiles baissés, tenant des cierges à la main. Le pontifical entre. Après avoir embrassé ses parents et salué l'assistance, elle tombe à genoux au conseil qu'on lui présente, pour lui rappeler que ce qu'elle veut, c'est la vente de tout [illegible]. Elle conduite par la Révérende Mère Prieure, elle se rend au chœur, [illegible] la Communauté qui chante pour elle : *O Bénédicte (Ennius)*...

Au chœur, on lui adresse quelques questions, après [illegible]

avoir répondu, elle va, toujours conduite par la Révérende Mère Prieure, se dépouiller de tous ses vains ornements et revêtir revêtue de la robe de laine et de la coupe (qui est une espèce de guimpe) ; elle porte aussi les alpargates ou sandales. Alors elle s'agenouille à la grande grille et là, en tenant les habits, voile, ceinture, rosaire, scapulaire, croix, et un lys serré aussitôt.

Quand la bénédiction est faite, elle se prosterne, les bras en croix, sur un tapis au milieu du chœur, pendant qu'on prie pour elle ; les prières étant faites, la Révérende Mère prête de l'eau bénite sur elle, puis la touche de la main. Alors l'hymne *veni* se relève et se tenant le milieu du chœur, puis la main de la Révérende Mère Prieure ; et pendant qu'on chante le Pseaume « qu'il est doux à des frères de vivre ensemble », elle se conforme chacune de ses sœurs, comme elle devant s'agenouiller à la grande grille, le figure couverte de son grand voile et reçoit la bénédiction du baiser fraternel, lorsqu'elle étant donnée, les religieuses entonnent le Pseaume « Nous remercions souvent » qu'on chante en cet cas du chœur, pour terminer la cérémonie.

Voilà l'exposition en gros de la prise d'habit ou d'un [illegible] des [illegible] nouvelles. Pourrons-nous maintenant [illegible] de la [illegible] et particulière, à laquelle nous [illegible] Mères ont voulu donner une solennité [illegible] particulière. [illegible] que nous [illegible] [illegible] [illegible]

[illegible] et avait commencé, mais moins ne complétait que sur une épreuve que le bon Dieu nous réservait.

Voilà que nous retournerons avant la consommation. Monsieur [illegible] après s'être trop [illegible] dans un discours [illegible] que, que son grand zèle pour nos intérêts lui avait fait prononcer, est plus dans la nuit de doutes et ténèbres, qu'on a été [illegible] de [illegible], croyant que ces doutes étaient peut-être l'annonce d'une plus grande santé. Comme nous avons toutes été inquiètes pendant bien longtemps pour une santé si précieuse ! Que de prières nous avons adressées au ciel pour la conservation de notre bon Père ! Nous avons été récompensées dans une partie de nos désirs. La danger qu'on craignait a disparu, mais Monseigneur est resté dans un état de faiblesse et de [illegible] [illegible] qui le [illegible] [illegible] à la maison, bien [illegible] [illegible] ; car il est rempli d'un grand zèle pour nos âmes, et il est [illegible] d'une [illegible] et d'une énergie [illegible] qui nous [illegible] dans la crainte de ce qu'il avait pu [illegible] [illegible] que nous l'avions donné à une [illegible] sainte. Les [illegible] [illegible] de se passer à [illegible] de Saint [illegible] [illegible] le repos qu'il avait [illegible].

Mais pour en revenir à la [illegible]. Il était impossible de compter sur la présence de Monseigneur, je le [illegible] bien et je me [illegible] à la [illegible] du jour. Dans [illegible] [illegible] [illegible] [illegible] plus grande que j'attendais un grand prix à une [illegible] [illegible] par [illegible], [illegible] de Saint Pierre, [illegible] [illegible].

Mais [illegible] [illegible] [illegible] [illegible]

en dédommager sa petite fille, sa petite Comédienne, comme elle m'appelle. Elle m'écrit une petite lettre à Monsieurgnon pour lui donner à entendre, que s'il ne peut pas venir, comme nous nous y attendons, mais seulement supposant leur contentement qu'il voudît permettre qu'on amenât sur les petits billets d'invitation qu'on envoie dans ces occasions pour les commensaux de la communauté, la présence de nos Fonctionnaires, comme ordinairement à l'état de sa santé. » Ainsi, aimant cette femme Mère, on sera que si nous ne pouvons, Monsieurgnon, donner satisfaction en présence de nos hôtes à notre chère enfant en trouvant dans la fonctionnaire cette dame dont elle est la première fleur, de nous venir les donner de cette sorte fonctionnaire par les mains de notre représentant.

J'ai dit leur bonheur de voir cette belle enfant adoptée par notre Mère. Mais je l'ai dit encore plus quand j'ai vu que nous venions de ce qu'elle venait de lire, cette chère Mère a voulu savoir que je ne leur avais encore point dit le résultat dont ajoutait. En conséquence, ensuite de la conversation sur les Dames Mères nous avons à l'unanimité avec recommandation de choisir un nouveau où Monsieurgnon se trouvera encore meilleur, pour lui demander une grande Consolation. Monsieurgnon y a vu petite avec une grande vivacité. Nous avons lu ensuite que ce bien-être que ce fait pour de leur nouveau, celles de Monsieurgnon. Il a avait que sont. Dans Monsieurgnon entraînant notre nation de consolation à son religion petite Dames. Il a permis que le complément de Monsieurgnon ils ne de ses Grands. Il a aussi dans de notre Mère qui donner pour le premier fois une réclamation de ce point ; de notre que comme nous le pensons tout. Il a remporté une attendant leurs particulier. Ah ! comme ces Dames Mères pensent à vivre de complaisance, notre

qu'il est possible, ma petite mère du Canada ! vous le croyez, mère chérie, que tout ce que je viens de vous dire. Et combien d'autres traits de bonté touchante ne lui devrai-je pas raconter pour vous faire bien connaître leur grande ordinaire ? Je me bornerai à vous en raconter quelques-uns seulement pour vous convaincre que le mot de l'enfant que vous aimez et que vous aimez tant, et pour vous porter à bien aimer aussi celles qui vont se donner.

Je vous ai [illegible] mes chères tantes, ce vous exposant le cérémonie, que les parents présentent eux-mêmes leur fille au Seigneur, et la consacrent à la garde d'autrui. Mais qui se contentaient pas cette cérémonie, je m'imagine bien pour d'autre motif, je me rappelle même de ce que vous y avez à ce sujet de nouveau que cet acte même [illegible] dans votre cœur maintenant. Mais ces bonnes Mères ne voulaient pas que leur enfant partît étourdiment. Alors entre chaque Mère demanda à sa fille : Ma chère Marthe ! [illegible] une des premières dames de Rouen de conduire bien entre de mère à la petite [illegible] dame : cette excellente dame n'a eu pour elle une grande bonté ; elle voulut même, comme que la pauvre enfant ne fût faite, que ne [illegible] avec [illegible] l'accompagnât en galant de manière pour [illegible] de sa fille adoptive.

Mais comme l'heure [illegible] d'arriver à [illegible] de bien en [illegible] pour la dépense du [illegible] et que nos Mères [illegible] ne pas [illegible] Marthe ! [illegible] pour ce pays pour [illegible] [illegible] de la [illegible] a demandé à [illegible] [illegible] dans elle a [illegible] [illegible] [illegible]

remercier de mon mieux dans une petite lettre, mais j'ai surtout remercié le bon Jésus, que je bénis de tout cœur, d'avoir inspiré un si grand intérêt pour une petite fille comme moi. Cette excellente dame est venue vers deux heures et demie, une demi-heure avant la cérémonie, pour faire un peu connaissance avec ma fille. Nous avons beaucoup parlé de vous, mère chérie, j'ai insisté surtout sur votre recommandation pour ce qu'elle faisait pour votre enfant. Elle m'a chargée de vous saluer pour elle et a dit qu'elle pensait pour vous. Au moment de la cérémonie, à trois heures, elle m'a conduite par la main à la chapelle catéchuménale, au pied-Dieu. Il y avait un grand nombre de personnes qui apprenaient le pays de la prostituée, étaient venues pour la voir.

Quand les Vêpres ont été finies, notre bon Père Tourneur, notre Père confesseur, a donné le sermon. Il en a fait un magnifique dans lequel il a vu la beauté de mon cœur le cœur. Me voilà en train de le donner de nouveau pour vous l'offrir une très-chère maman, elle que vous pourriez aussi faire un peu de cette belle fête.

Vous savez, ce le disent, quel rôle vous avez tenu pour les deux confiées à leurs soins. Je ne trouve vous dire, tant vous aimer, tant le bien que vous faites Père Tourneur m'a bien inspiré que je mets soit, avant je l'aime, maintenant.

Le change nous nous sommes. Il y avait plusieurs grands [illegible] pendant [illegible] et nous nous Père Tourneur [illegible] qui apprenait le pays [illegible] de la Cour [illegible] nous [illegible] y [illegible] pour [illegible] le P. Bernard [illegible] qui apprendre la bonne nouvelle, [illegible] de la [illegible] signes de ces disciples qui de deux [illegible] dans quelque [illegible] [illegible] [illegible]

compagner à la porte conventuelle suivis de toutes les autres personnes.

Quel bonheur pour mon cœur, ma très-chère maman ! Comme il palpitait de joie de voir enfin s'ouvrir les portes de mon cher cloître ! Je ne puis assez vous le faire comprendre, je n'aurais jamais cru qu'il fût tel. On me le disait bien ici, mais j'étais loin de me figurer ce qu'il était. J'avais peine à contenir les transports de ma joie, quand ensuite j'ai été me dépouiller de toutes mes vanités, quand j'ai été revêtue de cette bienheureuse robe, de ce saint scapulaire, de ce voile béni, de tout enfin, et puis quand j'ai été prosternée sur le tapis ; oh ! que je n'ai eu garde d'oublier celle que j'aime plus que moi-même ! que de grâces j'ai demandées pour cette bien-aimée, qui ne vous est pas inconnue, pour mes frères chéris, mes oncles, mes tantes, pour Monseigneur l'archevêque, notre cher évêque, pour les petites compagnes privilégiées de mon cœur : je les ai toutes demandées pour le Carmel, abandonnant tout, bien entendu, à la sainte volonté de mon Jésus.

Après la cérémonie, il a fallu aller au parloir se montrer à toutes ces personnes. Ça m'a beaucoup plus de recommandations. On m'appelait *Ma Mère*, très-respectueusement, ce qui me faisait un peu sourire. Puis quand tout le monde fut satisfait, bien content, je me retire auprès de mon Jésus, méditer sur le bonheur du jour.

Après souper, vers la récréation pendant laquelle je chantai ma joie en un cantique que j'avais composé de ce jour et qu'une de nos bonnes mères avait eu la charité de corriger. Je vous l'enverrai dans une prochaine lettre.

Voilà, chère maman, l'histoire de ce jour à jamais béni. Il ne faut pourtant pas que j'omette un détail qui vous intéressera peut-être. Je vous dirais que nos bonnes mères avaient eu la bonté de me permettre de faire le

dépense du réfectoire. C'était un grand plaisir pour moi qui aime tant à régaler le monde, tenant un peu de vous, mère chérie, en cela ; malheureusement je n'ai pas pu avoir tout comme je l'aurais voulu ; nos Mères craignaient toujours que je ne fisse des extravagances, et notre sainte Règle ne permettant pas de choses recherchées au réfectoire.

Ce que nous avions donc, ce n'étaient pas vos beaux pâtés aux huîtres, vos blancs manger, vos gelées si délicates, ni vos bonnes charlottes russes. C'était bien simple cependant, sortant de l'ordinaire de la cuisine du Carmel. Nous avions des grenouilles, que j'ai trouvées excellentes, puis venait pour second plat des tartes au lait, c'est-à-dire, des espèces de *custard*, comme on dirait chez nous. Pour dessert, il y avait des fruits secs, des figues sèches. J'avais bien envie d'avoir des confitures, et j'avais prié notre Mère d'en faire acheter. Mais ne voilà-t-il pas qu'on me dit que c'est contre la Règle de manger des confitures au réfectoire !

J'aurais voulu vous envoyer un peu de gâteau du jour, mais j'y renonce, pensant avec raison qu'il ne vous arriverait plus comme gâteau, mais comme pierre. Le mieux, c'est que vous veniez vous-même goûter du gâteau de la Carmélite à sa profession. Mais guérirez-vous pour cela ? Mère chérie, soignez-vous bien pendant tout l'hiver ; je suis inquiète sur votre compte.

Qu'avez-vous donc, ma bien-aimée ? Vous ne m'avez pas tout dit, bien sûr. Il faut que ce soit sérieux pour vous empêcher d'aller à Montréal. J'aimerais bien savoir plus de détails sur une santé qui m'est si chère ; ne manquez pas de m'en donner et surtout de suivre bien mes recommandations.

Je vous envoie en place du gâteau quelque chose qui, je crois, le remplacera bien pour votre cœur de mère. Je

pense que vous ne rejeterez pas tout-à-fait la photographie ci-jointe. C'est à la bonté de notre Révérende Mère que vous la devez, ma chère maman. C'est elle qui a pensé à vous procurer cette consolation.

Ainsi donc, pendant que j'étais hors de la clôture, de midi à trois heures, une voiture m'a conduite avec une de nos sœurs tourières, ma sœur Clémence, chez un photographe. Pendant que l'opération avait lieu, je me figurais vous voir, ma très-chère, et en conséquence, je faisais un de mes plus beaux sourires. Mais je vois avec désappointement que j'ai voulu si bien faire que je n'ai rien fait du tout. N'importe, ma chère maman, vous y reconnaîtrez bien votre petite Thérèse de Jésus qui vous aime tant. Je me suis fait photographier avec tout le costume. Notre Mère a même désiré que je misse le voile noir de solennité ; ordinairement on porte un voile plus court, et pendant le noviciat on a un voile blanc.....

Priez pour moi, afin que je reconnaisse tant de grâces que le Seigneur me fait.

Adieu, mère chérie, je ne saurais vous dire comme je vous aime dans le Sacré-Cœur de notre aimable Maître. C'est dans cette demeure sacrée que je vous laisse, en me disant comme toujours,

Votre fille bien affectionnée,

THÉRÈSE DE JÉSUS.

Novice Carmélite indigne.

Cantique chanté par Thérèse de Jésus le soir de sa prise d'habit.

(Sur l'air : " *Par les chants les plus magnifiques.*")

1.

Je chante la tendresse extrême
Du Roi des cieux en ce beau jour,
Qui veut de la pauvreté même
Devenir l'Époux plein d'amour.....
Mais trop faibles sont mes louanges.....
Mon cœur désire d'autres chants :
Oh ! venez, célestes phalanges,
Aidez mes efforts impuissants.

2.

Jésus de la reconnaissance
Toujours accepte l'humble accent,
L'humble merci de l'indigence
Et le bégaiement de l'enfant.
Ce tribut, son Cœur le réclame.....
Oh ! que j'aime un devoir si doux !
Viens donc, à ton tour, ô mon âme !
Redis l'amour de ton Époux.

3.

Trop longtemps je fus infidèle
A l'appel de mon Bon Pasteur :
Il me cherchait... et moi rebelle
Je fuyais loin du vrai bonheur.....
Et lui, malgré ma résistance,
Sur mes pas versait les bienfaits ;
Il vit enfin mon inconstance
Céder à ses divins attraits.

4.

C'était trop peu pour sa tendresse ;
Jésus pour moi brûlait d'amour :
Il voulait, malgré ma faiblesse,
S'unir mon âme sans retour.
Et plus tendre, plus ineffable
Sa voix m'enivrait de bonheur.....
J'aimais mon Jésus tant aimable,
Ses charmes ravissaient mon cœur.

5.

Puis de bien loin, dans cet asile,
Sa douce main me transporta ;
La mer à sa voix fut docile
Pour son enfant du Canada.
Et je suis dans l'Arche bénie,
Abri des vierges du Carmel !.....
Près de vous, famille chérie,
Je ressens l'avant-goût du ciel !

6.

Il poursuit son œuvre si chère,
Jésus mon époux adoré ;
Et du Saint Habit de sa Mère,
Lui-même, il vient de me parer.
O Jésus ! à toi sans partage
Je m'abandonne en ce beau jour,
Et je veux toujours davantage
Pour toi me consumer d'amour.

7.

A garder ma sainte promesse,
Tendres Mères, daignez m'aider ;
J'attends tout de votre tendresse,
Et je ne puis trop espérer.

Ah ! je suis bien sous votre égide !
Près de vous, près de mon Jésus.....
Vers son Cœur. votre cœur me guide.....
Que puis-je désirer de plus ?

8.

Eh ! si j'avais de l'éloquence,
Il me serait doux de chanter
Cet élan de reconnaissance
Que j'ai tant besoin d'exprimer.....
Mais vous comprendrez mon langage,
Bien que l'art y soit étranger.....
Jésus seul est tout mon partage,
Je ne vivrai que pour l'aimer.

9.

Et maintenant, ô mon bon Maître,
Entends mes accents suppliants !
Viens, viens, m'aider à reconnaître
Tant d'amour, tant de soins touchants.
Pour mes sœurs, pour mes tendres Mères,
Ton enfant réclame à genoux,
Tes dons, tes grâces les plus chères
Et ton sourire le plus doux.

CHAPITRE XVI.

THÉRÈSE DE JÉSUS TÉMOIGNE SA RECONNAISSANCE A LA RÉVÉRENDE MÈRE SAINT LOUIS DE L'HOSPICE DES SŒURS DE LA CHARITÉ A QUÉBEC ET LUI PARLE DU BONHEUR QU'ELLE GOUTE AU CARMEL.

Carmel de Reims, 9 Novembre 1873.

J. M. J. T.

Ma Révérende et bien chère Mère,

Que Jésus, notre doux Sauveur, soit à jamais l'hôte bien-aimé de nos cœurs !

Je veux dérober quelques instants à cet aimable Maître pour venir vous faire une petite visite ; et je sais qu'il n'en est pas fâché, car il aime qu'on s'acquitte de ses devoirs, et mon cœur me dit que c'en est un et un bien doux que de vous écrire une petite lettre. Il y a si longtemps que je désire le faire.

Je voulais le faire en partant du Canada, sur le vaisseau ; je voulais le faire en arrivant ici ; nos bonnes Mères me l'avaient permis, mais il fallait écrire toujours de si longues lettres à maman, que tout notre temps s'y trouvait occupé.

J'ai bien des choses à vous dire, ma bien bonne Mère ; la première sera de vous exprimer la profonde reconnaissance qui remplit mon cœur pour vous, à la vue de toutes les bontés que vous avez pour ma chère maman.

Je ne saurais vous dire combien j'en suis touchée et combien je prie Notre-Seigneur de vous rendre au centuple le bien que vous me faites au cœur, par votre grande charité. Connaissant la vive affection que cette mère chérie vous porte et la confiance qu'elle a en tout ce que vous lui dites, j'apprécie d'autant plus vos visites auprès d'elle. Quand elle m'écrit, elle me parle beaucoup de vous, me dit combien elle est attendrie de voir les attentions que vous avez, jusqu'à vouloir bien écrire vous-même sa lettre à notre Révérende Mère bien-aimée. Je vous prie, ma bien bonne Mère, de vouloir bien continuer votre œuvre de miséricorde d'aller consoler souvent, par vos bonnes paroles, le cœur de celle que j'aime tant ; pour moi, je continuerai toujours d'appeler sur votre chère âme les grâces les plus précieuses du Seigneur.

Je n'ai pas oublié non plus, bien bonne Mère, tout ce que vous avez fait pour moi avant mon départ. Je pense souvent que c'est à vous que je dois d'être dans cette maison bénie ; oui, c'est vous qui par vos sages conseils et votre charitable appui m'avez aidée à surmonter les obstacles qui s'opposaient à mon départ.

Cet intérêt que vous avez bien voulu porter dès lors à ma pauvre âme, me fait croire qu'il ne vous sera peut-être pas indifférent d'en recevoir un peu de nouvelles. Oh ! ma chère Mère, ma plume et mon cœur sont impuissants pour exprimer tout le bonheur que je goûte depuis que je suis au Carmel. Je n'aurais jamais cru qu'il fût si doux de se donner au bon Dieu. Il me semble que ce Cher Seigneur use d'un peu de ruse ; il paraît demander des sacrifices, il aide si bien que tout se fait, pour ainsi dire, sans qu'on s'en aperçoive, et puis il répand ses grâces avec tant de profusion qu'on se demande avec étonnement où est ce sacrifice tant redouté, où sont ces renoncements si pénibles qu'on entrevoyait. Tous les

jours j'expérimente de plus en plus combien est douce et véritable cette parole de la sainte Écriture : " Je conduirai l'âme dans la solitude, et là je lui parlerai au cœur," car tous les jours il me semble que je découvre de nouvelles beautés dans le service de Dieu, que j'acquiers des connaissance spirituelles qui me font de plus en plus aimer le Seigneur. Oh ! que je désire le bien servir et devenir une sainte Carmélite, et j'ose l'espérer avec le secours de cette grâce toute miséricordieuse, qui ne fait jamais défaut à ceux qui veulent bien faire ; oui, je l'espère avec l'aide des si bonnes Mères que Notre-Seigneur m'a données. Si vous saviez comme elles sont bonnes et saintes, quelle sollicitude elles ont pour leurs pauvres petites novices, jusqu'à cette pauvre petite Canadienne, qui le mérite si peu. Que c'est un grand bonheur d'avoir des Mères semblables ! Quand je considère toute cette abondance de biens spirituels, qui se rencontre à chaque pas dans la sainte religion, je me sens effrayée à la pensée de la fidélité qu'elle demande de notre part et que je suis si loin d'y apporter.

Ma bonne Mère, priez pour moi, je vous en conjure, pour que je ne sois pas ingrate, pour que fidèle dans la consolation, je le sois aussi dans l'épreuve. Elle ne m'a pas manqué ; car comme vous le pensez bien, et me le disiez si bien, " le bon Jésus en donnant les roses n'oublie pas d'y joindre les épines." Nos si bonnes Mères m'y préparent bien aussi, et je comprends que ma vocation ne serait pas solidement établie sans ce salutaire fondement de l'épreuve. Je m'abandonne entièrement pour ce temps entre les mains de mon Dieu qui ne me tentera pas au-delà de mes forces ; il m'a soutenue dans celles qui me sont venues, il ne me manquera pas à l'avenir.

Ma bonne Mère, pardonnez-moi la longueur de cette lettre. Je m'en proposais une toute petite, et voilà que

je suis à ma quatrième page, et il me reste encore bien des choses à vous dire. C'est que, lorsque je me mets à parler de mon bonheur je ne sais plus me taire. Maman vous a sans doute appris, ma bonne Mère, que j'ai le bonheur d'être maintenant novice. Je me sens encore plus heureuse depuis que je porte ce Saint-Habit de notre douce Mère du ciel, à la pensée qu'elle-même veut bien me mettre au nombre de ses enfants chéries, en me donnant l'habit qui les distingue. Nous avons eu en ce jour une bien belle et bien touchante cérémonie, comme toutes celles qui se font au Carmel. Je vous envoie, ma bonne Mère, une image du Sacré-Cœur de Notre Bien-Aimé Jésus, comme un petit souvenir de ce jour béni : veuillez, en la regardant, penser encore un peu à votre petite amie. J'aurais bien désiré y joindre plusieurs autres pour vos chères sœurs, mais ce sera pour plus tard que j'en enverrai tout un paquet à maman, pour qu'elle les distribue à mes amies du Canada ; ma chère sœur Sainte-Hermine aura la sienne. Vous prierai-je de le lui dire et d'ajouter que je ne l'oublie pas, quoique je ne lui écrive pas ? Elle me le pardonne, je l'espère, pour l'amour de maman à qui je consacre toutes mes permissions d'écrire.

Savez-vous ce que je vais vous demander, bien bonne et bien chère Mère ? J'ai grande confiance que vous voudrez bien me pardonner si j'use d'une trop grande liberté : c'est de vouloir bien aller de ma part, souhaiter une bonne et heureuse fête à ma chère maman, le jour de Sainte Cécile, et de lui porter la petite image que j'inclus pour elle dans cette lettre. Je ne lui écrirai qu'à la fin du mois, afin que l'Avent lui paraisse ensuite moins long. Je vous serai encore bien reconnaissante, si vous voulez lui dire de ne pas se fatiguer à m'écrire ; j'aime beaucoup mieux être privée de sa chère écriture que de

savoir qu'elle lui coûte tant de mal. Que mes frères me tiennent au courant de ses chères nouvelles. Je suis inquiète de la savoir si malade.

Veuillez encore, ma bonne Mère, présenter à votre vénérée Mère Supérieure l'hommage de mon profond respect et la remercier de tout ce qu'elle fait pour maman.

Je termine enfin cette trop longue lettre en me recommandant de nouveau à votre souvenir auprès de Notre-Seigneur, pour qu'il m'accorde la grâce d'une grande fidélité à répondre à tous ses désirs. Je vous aimerai toujours, ma bien bonne Mère, je prierai toujours pour vous. Veuillez bien en être persuadée et continuer d'aimer un peu dans le Sacré-Cœur du divin Maître celle qui se dit avec la plus respectueuse affection,

Votre très-humble servante en Notre-Seigneur,

SŒUR THÉRÈSE DE JÉSUS.

N. C. I.

CHAPITRE XVII.

LA FLEUR DU CARMEL EXHALE SON PLUS DOUX PARFUM.

(Relation des Carmélites.)

1. Fête d'une Mère.—Le bouquet vivant.

Dès les premiers instants de son séjour parmi nous, nous pûmes apprécier tout ce qu'il y avait d'aimable et de délicat dans le caractère de ma sœur Thérèse de Jésus ; dès lors aussi, nous sentions nos cœurs s'attacher doucement à cette chère petite sœur que Notre-Seigneur nous donnait ; oh ! qu'elle va mettre de joie parmi nous, nous répétions-nous l'une à l'autre, et chacune avait à dire un petit mot qui venait confirmer l'opinion de toutes.

C'était justement l'époque où, depuis plusieurs années, le Cœur de Jésus rassemble notre petit Carmel près de notre Révérende et Mère bien-aimée, et où, sous le regard de ce bon Maître, nous faisons en son honneur une de ces fêtes de famille, qui resserrent toujours la douce union de nos cœurs. Rien ne fait rêver au Ciel comme ces jours bénis ; on sent un courant de paix, de joie, d'affection, qui ne peut être qu'un écho de la patrie ; chacune a besoin d'épancher sa reconnaissance et de redire bien haut ce qu'elle confie si souvent à Jésus, dans le secret de la prière : il y a ce jour là des fleurs et des chants, il y a surtout l'harmonie des âmes et le sourire de Jésus.... C'est plus qu'il n'en faut pour être heureuse !

Mais cette année, un charme nouveau s'y ajoutait : notre chère petite Canadienne était là, et sa présence donnait encore quelque chose de plus frais à notre fête. On aimait à la rencontrer avec son aimable sourire, prenant avec un cœur si joyeux et une activité si charmante sa part dans nos modestes préparatifs. O ma Mère, quel beau petit bouquet vivant Notre Seigneur vous envoie, disait une de nos sœurs à notre Révérende Mère..... Un bouquet vivant ! cette heureuse pensée fournissait un thème ; il fut bien vite accueilli et mis à exécution. On revêtit la chère enfant des livrées du Carmel qu'on avait ornées de fleurs ; son voile, son scapulaire en étaient gracieusement parsemés, et c'est ainsi parée qu'elle fit son entrée dans la salle où nous attendions notre révérende Mère.

Elle devait rester cachée par trois des plus grandes d'entre nous jusqu'au signal convenu.

Jésus Enfant avait été choisi comme protecteur de cette petite fête : il la présidait dans un berceau de verdure, et c'est à lui que s'adressaient nos chants et nos vœux pour notre Mère bien-aimée...

1.

Regardez ici dans la plaine
Les anges descendus des cieux,
Redisant à perte d'haleine
Ce cantique mélodieux :
Gloria in Excelsis Deo.

2.

Leur hymne en ce jour d'allégresse
Trouve un écho dans ce Carmel,
Et notre voix avec ivresse
Entonne leur joyeux noël :
Gloria in Excelsis Deo.

3.

Jésus vient vous fêter, ma Mère,
Il vient sourire à nos accents,
Et sa présence tutélaire
Rend encore ce jour plus charmant :
Gloria in Excelsis Deo.

4.

Mais de sa divine visite
Sachons recueillir les douceurs ;
Voyez, son regard nous invite
A solliciter ses faveurs :
Gloria in Excelsis Deo.

5.

Oui, pour notre Mère chérie
Entourons le divin Enfant,
Et de sa tendresse infinie
Réclamons les plus doux présents :
Gloria in Excelsis Deo.

6.

C'est que seul il peut, le bon Maître
Payer la dette de nos cœurs ;
Nul autre ne peut reconnaître
Tant de soins, d'amour, de labeurs :
Gloria in Excelsis Deo.

7.

Oh ! c'est lui qui nous l'a choisie !
Il la voulait sur ce Carmel,
Arrosant la vigne chérie
De ce jardin béni du ciel :
Gloria in Excelsis Deo.

8.

Et nous, fleurs du divin parterre
Puissions-nous après tant d'amour,
Toujours consoler notre Mère
Et pour Jésus croître toujours :
Gloria in Excelsis Deo.

9.

Et puis un jour dans la patrie
Comme les anges, les élus,
Avec notre Mère chérie
Nous redirons près de Jésus :
Gloria in Excelsis Deo.

Pendant qu'on chantait ce cantique, notre bonne Mère cherchait des yeux et réclamait sa petite Canadienne.

Mais la petite Canadienne se cachait plus encore et ne soufflait mot ; seulement cette sollicitude maternelle éveillait sur ses lèvres un sourire de reconnaissance et de bonheur.

Enfin, le signal fut donné.... Il nous semble encore voir l'élan joyeux de notre sœur et la simplicité charmante avec laquelle elle saluait notre Mère, pendant que nous chantions ces couplets improvisés en hâte pour la circonstance :

AIR : Il est né le divin Enfant.

REFRAIN.

Ah ! déjà le divin Enfant
Vient exaucer notre prière....
Oui, déjà le divin Enfant
Vous offre ce joli présent !

1.

C'est dans un autre continent
Que naît cette fleur printannière ;
C'est dans un autre continent
Qu'on trouve ce bouquet charmant.

2.

Jésus pour cultiver ce plant
Vous réclame, ma bonne Mère,
Jésus pour cultiver ce plant
Choisit le cœur le plus aimant.

3.

Accourez, cher bouquet vivant,
Embrassez notre tendre Mère,
Accourez, cher bouquet vivant
Sur ce cœur qui vous aime tant.

Justement, quelques jours avant, on nous lisait une lettre dans laquelle une de nos sœurs était chargée d'embrasser notre Mère. Ce qu'entendant ma sœur Thérèse de Jésus, elle nous dit tout bas : " Oh ! que je voudrais bien recevoir une pareille commission ! " Nous n'avions garde d'oublier son désir en cette belle occasion. Mais il nous faut renoncer à dépeindre son transport en ce moment ; il faut l'avoir vue pour se figurer combien elle était gracieuse et affectueuse en se jetant dans les bras de cette Mère bien-aimée qui l'enlaçait si tendrement aussi !

C'était une des plus chaudes journées de l'été, et nous craignions que nos lourds vêtements ne fussent bien pesants pour ses membres délicats ; aussi voulait-on l'en décharger bien vite ; mais son regard suppliant implorait

une prolongation que notre Révérende Mère ne put lui refuser : elle conserva donc toute la journée le Saint-Habit. On est si bien, disait-elle, sous la bure du Carmel.

2. *Les violettes dans le jardin de l'Epoux.*

Tous les souvenirs de ces premiers jours nous sont encore présents, et ils sont nombreux : c'était à chaque instant un nouveau trait d'obéissance, de régularité, d'ingénuité, de charité. Nous ne savions qu'aimer le plus, ou cette égalité de caractère qui ne se démentait pas, (on la voyait toujours souriante, elle avait pour chacune de nous une parole cordiale, un regard affectueux), ou la reconnaissance qu'elle témoignait chaque fois qu'elle recevait un de ces petits services dont les postulantes ont besoin au commencement : elle joignait alors les mains pour ne pas manquer au silence, et tout son cœur passait dans ce simple geste.

Dans certaines occasions, elle disait un seul mot : " Chère sœur." Mais que l'accent avec lequel elle le prononçait le rendait expressif ! Sa douce gaieté nous charmait aussi ; elle apportait tant d'entrain à nos récréations, et puis ses naïvetés étaient si charmantes ! Une fois, nous voyant assises sur les talons, comme cela se pratique ici, elle nous dit en riant que notre posture ressemblait un peu à ce que l'on appelle au Canada *s'asseoir à la sauvagesse.* Ce compliment nous amusa beaucoup. De là est venu qu'elle se prévalait si souvent du nom de sauvagesse pour nous égayer.

Un autre jour, c'était la veille de la sainte Marthe, nous souhaitions bonne fête à nos chères sœurs du voile blanc, et elle voulait en avoir sa part. Dans ce but, elle allait de l'une à l'autre, disant d'un petit ton de reproche : " Mais je suis Marthe aussi, je cueille des groseilles ! " et comme pièces de conviction, elle montrait ses mains

toutes rouges encore, et quelque peu labourées par les épines.... et de fait elle ne les ménageait pas.

D'autres fois encore, elle nous montrait, avec une fierté pleine d'enjouement, quelques objets de son trousseau de postulante remplaçant ses fraîches toilettes du monde ; certains tabliers de grosse toile grise avaient surtout pour elle un attrait spécial.... Elle était si heureuse dans son costume de travailleuse !... si heureuse surtout quand elle en avait les fonctions. C'était plaisir de voir son attention à s'instruire de tous ces travaux que notre sainte Mère a voulu nous faire exécuter en commun : ils étaient bien nouveaux pour la chère enfant ; certains usages, inspirés par la sainte pauvreté, auraient même pu sinon la rebuter, du moins lui paraître très-extraordinaires ; mais non, tout était magnifique. " Que c'est beau !" répétait-elle souvent.

Enfin nous ne terminerions pas, et ces menus détails paraîtront peut-être insignifiants.... mais ils ne l'étaient pas pour nous, et nous en conservions précieusement la mémoire : ils nous révélaient chez ma sœur Thérèse de Jésus, la présence de ces aimables petites vertus dont parle si bien St. François de Sales,.... véritables violettes dans le jardin du divin Époux : elles embaument plus qu'elles ne brillent, mais on aime toujours à s'arrêter pour en respirer le parfum.

3. *Beauté céleste. La beauté de l'Epouse.*

Il est inutile de parler ici de la cérémonie de la prise d'Habit. Ma sœur Thérèse de Jésus en a elle-même donné tous les détails à madame sa mère.

Mais ce qu'elle n'a pas dit, c'est l'expression toute céleste que revêtait ce jour-là sa physionomie. Plusieurs d'entre nous en furent surtout frappées, quand, après avoir laissé pour toujours les blancs vêtements des fian-

çailles, elle rentrait au chœur avec la robe de bure et le voile blanc des novices. Il y avait alors sur son visage tant de calme, tant de bonheur, son regard avait quelque chose de si pur que nous ne pouvons le rendre..... nous regrettions presque que nos grands voiles ne nous permissent pas de la voir davantage. Cette expression, elle était également dans sa voix, en répondant aux interrogations d'usage ; *jamais nous n'oublierons* l'accent avec lequel elle prononça ces paroles : " Oui, mon Père, avec l'aide de Dieu et les prières des sœurs." C'était bien là l'élan d'un cœur qui brûle d'être tout à Jésus.

Le soir, à la récréation, elle se montrait, disant avec sa naïveté ordinaire : " Comment me trouvez-vous ?"— " Très-belle," lui fut-il répondu. Et elle avait l'air si joyeuse.

Plusieurs jours après, elle avouait une de ses tentations les plus fortes, celle de se regarder quelque peu dans les vitres pour jouir du plaisir de se voir en novice ; et même, disait-elle, elle n'y résistait pas toujours.

4. *Le concert du Carmel.*

Il est un certain bruit, assez inusité dans le monde, mais que les échos du Carmel redisent très-régulièrement.

Quand pour la première fois, il frappe les oreilles des postulantes elles sont quelque peu étonnées, et même en certain cas, quelque peu alarmées ; elles pressentent l'instant où il leur faudra jouer dans cette action un rôle en même temps actif et passif.... et le bon Jésus aime à leur laisser cette crainte pour leur donner après tout le mérite du sacrifice.....

Mais notre courageuse petite sœur ne parut pas connaître *cette appréhension ;* elle devina sans peine la cause de ces coups réguliers qu'elle entendait sortir de toutes

les cellules, et elle y trouvait quelque chose de mélodieux, surtout quand cet exercice se faisait en commun.... oh ! alors ! c'était beau, c'était magnifique ! et dans son langage ingénu, elle appelait cela " *Un concert.*"

On eût vraiment dit qu'elle y trouvait du plaisir. Ce devait être du moins le plaisir de s'immoler, et l'ardeur avec laquelle elle s'en acquittait disait assez qu'elle y mettait tout son cœur. On dit que si les anges pouvaient nous envier quelque chose, ce serait le bonheur de souffrir pour Jésus. Il me semble qu'ils auraient pu souvent porter cette envie à notre chère sœur, alors qu'ils contemplaient cette enfant si frêle, mais si heureuse d'ajouter encore aux incommodités que lui causait sa délicate constitution.

5. *Une heureuse irrégularité.*

Un mot encore de notre petit ange, on ne s'en lasse pas :

Peu de temps après son arrivée, elle fut chargée de la cloche : elle en était bien joyeuse, comme de tous les offices qu'elle recevait ; elle appréciait à si haute valeur une petite occupation, dans la maison et au service de Jésus ! Mais une fois, notre petite sonneuse se trouvant un peu en retard, une de nos sœurs avait sonné pour elle. En entendant la cloche, ma sœur Thérèse de Jésus arrive avec empressement, et sa suppléante dit qu'elle n'oubliera jamais l'expression de peine et de regret qu'exprimait son visage.... c'était, il est vrai, une irrégularité, mais il eût été presque dommage qu'elle ne fût pas commise, tant elle servit à nous faire comprendre quel prix la chère petite attachait au fidèle accomplissement de ses devoirs.

6. Humilité de Thérèse de Jésus.

Notre chère petite sœur n'était pas fort adroite pour aucune sorte de gros ouvrage, étant naturellement faible et délicate et n'ayant jamais eu besoin de s'en occuper.

Aussi avait-elle souvent occasion de se plaindre de sa maladresse. " Je suis si gauche ! Je suis si maladroite !" sortaient si naturellement de sa bouche, qu'on eût souvent regretté un peu plus d'habileté, qui lui aurait retiré une seule occasion de s'humilier si franchement ; mais cela ne la décourageait pas, et toujours elle réclamait une première part aux ouvrages qui ne manquaient certainement pas de lui être pénibles.

Un jour, elle s'était empressée de balayer un escalier, ce que nous devions faire nous-même dans la matinée.

Comme je lui témoignais à la récréation toute ma confusion : " Laissez-moi faire, dit-elle, il faut que je me donne au bon Jésus....." Quelques jours après, je pus à mon tour lui rendre un petit service de charité. " Vous m'avez fait de la peine," me dit-elle encore ; "je vous assure que suis toute triste, c'était notre ouvrage." " Eh bien, lui répondis-je, quand ma Thérèse de Jésus fera notre balayage, je serai triste aussi et j'en aurai de la peine." " Oh ! non, non, dit-elle, pauvre chère sœur !" et nous restâmes bonnes amies. Mais que de fois j'ai vu cette chère petite sœur vraiment humble de cœur, demander à une novice comme elle, de lui parler un peu des vertus religieuses, de la Pauvreté, de l'Obéissance surtout, comment il fallait faire pour bien obéir à nos bonnes Mères....

Comment dire l'accent suppliant avec lequel elle faisait cette demande, son attention à écouter et à se faire expliquer ce qui était mal exprimé, même sa reconnaissance, comme si elle eut eu un entretien sérieux avec une personne capable et autorisée pour cela ! Que le

bon Dieu soit sa récompense pour le bel exemple d'humilité qu'elle m'a donné en ces rencontres, et que je suis bien incapable de traduire sur le papier.

7. *Son amour du silence.*

La chère petite sœur avait peu la pratique des travaux du ménage.... or, quelques jours après son arrivée, il s'agissait de balayer sa cellule, grande affaire et grand embarras !

Les explications ne lui avaient pas manqué ; mais on sait que pour ces choses la théorie sert de peu sans la pratique.

Elle avait donc encore besoin de conseil et d'aide surtout.

En ce moment, je passais auprès d'elle ; elle me fit des signes que je ne comprenais pas ; l'idée ne lui vint même pas de dire une parole. Elle fit en sorte de rendre ses signes plus expressifs, mais je ne pouvais comprendre. Enfin, lui dis-je, vous pouvez parler, que vous faut-il ? Et elle ménageait ses paroles, parlant bien bas, bien bas pour faire sa demande. Comme je lui faisais mes excuses à la récréation, de n'avoir pas su comprendre ses signes, elle me répondit qu'elle me demandait si elle pouvait parler.

Cet esprit de silence me frappa et m'édifia beaucoup... et de fait, n'était-il pas bien remarquable, alors qu'elle était avec nous depuis trois jours seulement ?

8. *Les écuelles.*

Étant une fois empêchée de laver les écuelles de la communauté, ainsi que notre tour en était arrivé, je priai ma sœur Thérèse de Jésus de vouloir bien me remplacer, me proposant bien de m'en dédommager le jour où elle devait s'y rendre. En effet, les Grâces étaient à peine

achevées que je sors, en toute hâte, de l'avant-chœur, pendant qu'elle, qui guettait le coup de temps, se précipite après moi et veut retarder ma marche. Mais c'est alors à qui arrivera la première à la porte de la cuisine si ardemment désirée ; chacune par un chemin différent, nous marchions d'un pas accéléré, ne tenant compte, pour le moment, de la réserve imposée par la modestie religieuse, que pour ne pas courir autant que nous l'aurions voulu. Enfin, nous arrivons ensemble. On s'explique d'abord par signes, puis on s'anime... C'est notre tour, lui disions-nous.—Vous êtes occupée, vous travaillez ; moi, je suis si gauche, je ne sais rien faire, je vous en prie, laissez-moi laver les écuelles...

Pendant son discours, je mettais le tablier, et je crois même que je lavais déjà une écuelle quand cette chère sœur me dit, en dernière ressource, avec un accent qui ne peut se rendre : " Eh bien ! ma sœur, voyons, dites-moi un peu, à quoi suis-je donc bonne ici ?" On pourrait ajouter, sans rien changer au ton : si ce n'est à récurer les marmites, laver les chaudrons, etc.... etc...

Je n'avais plus qu'à me retirer, disant au fond de mon cœur : Non, non, bien chère sœur, je ne dois plus résister. Lavez les écuelles : ce serait bien trop dommage de ne pas vous laisser faire.

9. *Son affection pour nos Mères.*

Comment exprimer le grand esprit de foi, le respect et surtout la tendre affection de notre chère petite sœur Thérèse de Jésus, pour nos bonnes Mères !... Cette douce intimité des enfants avec leur bonne Mère, qui est la plus douce jouissance du Carmel, en même temps que la plus grande sécurité pour l'âme, elle l'avait sentie dès le premier instant de son arrivée. Plusieurs fois, dans ces petites causeries que la règle permet à certains jours

de licence, elle aimait à nous dire : " Ma chère petite mère craignait beaucoup pour moi que je ne souffrisse, tout au moins dans le commencement, de me trouver avec des personnes étrangères ; car je ne m'ouvre pas facilement avec quelqu'un que je ne connais pas beaucoup. Mais bien au contraire, aussitôt que j'eus vu nos bonnes Mères, je me suis trouvée à l'aise avec elles, comme si je les eusse toujours connues ; elle avaient déjà té bien bonnes pour moi, mais je ne m'attendais pas à un si grand bonheur ; c'est la grâce qui fait cela.....

Oh ! si ma petite mère le savait !... Mais, lui répondions-nous, vous ne manquerez certainement pas de le lui écrire, car cela doit lui être une vraie consolation ?— Je le lui écris bien, ma sœur, mais il y a des choses qu'on ne peut pas écrire telles qu'elles sont."

Puis nous aimions toutes les deux à fouiller dans la mine que le bon Dieu a mise pour nous dans ce cher Carmel. Elle était frappée de la grande union qui unit nos deux Mères ; d'un côté la grande déférence de notre Mère pour notre Maîtresse, et de l'autre, notre chère Maîtresse paraissant comme une petite novice devant notre bonne Mère ; et elle nous racontait de petits traits qui nous édifiaient bien l'une et l'autre. Toujours elle redisait leur bonté " pour la petite Canadienne " ainsi qu'elle s'appelait gracieusement, tous leurs soins, (beaucoup trop grands, disait-elle, pour sa santé si délicate), leur grande patience à écouter et à recevoir nos petites confidences, comme si rien n'eut pu être plus intéressant pour elles, etc., etc. Son refrain était : " Que nous avons de bonnes Mères !... Oh ! que c'est beau, les affections de la sainte Religion !"... Un jour à la récréation, elle nous dit avec un accent que la vérité des sentiments peut seule donner aux paroles : " Ma chère sœur, remerciez bien le bon Dieu pour moi, je vous prie, car il m'a fait hier une

bien grande grâce"... Puis un peu après, elle me glissait à l'oreille un petit mot : " J'ai appris à connaître davantage notre Mère. Oh ! demandez que je devienne obéissante comme un petit enfant, et que je sois bien ouverte, car je ne le suis pas assez, je fais de la peine à nos bonnes Mères ;" et sa petite figure devenait si triste, toutes les fois que ce scrupule lui traversait l'esprit ! Que de fois elle nous faisait prier à cette intention ! Il était convenu avec elle que quand l'une ou l'autre s'apercevrait que sa compagne allait en direction auprès de notre bonne Mère ou de notre chère Maîtresse, elle ferait une petite prière pour qu'elle retirât de sa visite tout le bien possible.

10. Charité de Thérèse de Jésus.

La chère enfant était tout étonnée de rencontrer des cœurs si affectueux, des âmes si aimantes. Dès les premiers jours, elle était à l'aise et bientôt il lui sembla qu'elle avait toujours vécu dans la Communauté, où elle se sentait précisément à sa place. Le tendre dévouement de ses Mères du Carmel, les soins dont elle était l'objet de leur part, excitaient en elle une profonde reconnaissance. On ne saurait rendre avec quelle expression elle disait ces simples paroles : " Chère Mère ! "

Elle se sentait l'enfant de la maison et répondait par la plus sincère affection à celle qui lui était témoignée. Elle estimait et chérissait toutes ses sœurs sans exception : attentive et prévenante, c'était pour elle un vrai bonheur de rendre un léger service. Elle n'en laissait pas échapper l'occasion. Elle eût voulu partager tous les travaux, prendre pour elle les plus difficiles, si sa faiblesse le lui eût permis. Aussi ne voyait-elle qu'à regret les autres s'y livrer, tandis qu'elle-même devait s'en abstenir par obéissance.

Dans plusieurs occasions, elle demanda à suppléer quelques sœurs souffrantes, qui ne pouvaient faire la lecture au réfectoire. " Je suis la mieux portante de la Communauté," disait-elle. Et le mercredi qui précéda sa mort, elle sollicitait encore cette grâce pour la semaine suivante. Pauvre petite ! Elle ne devait plus passer avec nous la journée du lundi !...

Les récréations avaient pour elle un charme tout particulier. Sa douce gaieté, sa simplicité, ses réparties aimables, pieuses et spirituelles en faisaient souvent le charme. Le lendemain de sa prise d'habit, elle vint saluer chacune de nous, avec le plus gracieux sourire : elle venait se montrer, disait-elle toute glorieuse et fière des saintes livrées de Marie, sa tendre Mère. Tout ce qui se pratiquait à son cher Carmel l'enchantait ; on l'entendait redire à tout propos : " Oh ! que c'est beau cela ! oh ! que c'est beau ! " et toujours ces paroles revenaient sur ses lèvres." On comprenait dans son regard qu'elles jaillissaient de son cœur. Rien ne l'étonnait ; elle trouvait ce qu'elle avait cherché, ce qu'elle avait rêvé.

Nous nous étonnions de trouver dans cette jeune âme une telle abondance de l'esprit du Carmel ; le divin Maître l'y avait imprimé lui-même, et du nouveau monde elle nous arrivait, toute formée, pour ainsi dire, à cet esprit, que d'autres ont tant de peine à saisir. La lumière intérieure lui faisait deviner ce qui devait se pratiquer, ce qui devait être évité pour vivre en vraie Carmélite.

11. Son amonr pour sa mère, ses frères et toute sa famille.

Il ne pouvait manquer d'arriver à notre sœur Thérèse de Jésus ce qui arrive communément aux âmes religieuses. Elle avait toujours tendrement aimée sa bonne mère. A peine cependant avait-elle reçu le voile qu'il lui sembla qu'elle ne l'avait jamais vraiment aimé, tant qu'elle

était avec elle, et que l'amour vrai, en quelque sorte parfait, datait du moment où elle s'en était détachée pour Dieu. Tant il est vrai que toute affection réelle est inséparable de l'amour divin, ne saurait que grandir avec lui et reçoit sa perfection dans le parfait détachement.

Il semblerait que la séparation sensible, pour l'amour du divin maître, ne fait qu'unir plus étroitement les cœurs dans son Cœur sacré.

Ainsi l'amour de ma sœur Thérèse de Jésus pour sa sainte vocation, sa tendre affection pour sa nouvelle famille religieuse, ne lui faisait pas oublier celle que la fidélité à son Époux céleste l'avait engagée à laisser si loin d'elle.

Oh ! non, sa bonne mère tant aimée et si digne de l'être, ses frères chéris, étaient l'objet incessant, on peut le dire, de sa religieuse sollicitude, de ses ferventes prières. Elle désirait si vivement le bien spirituel de ces chères âmes ! son affection pour sa bien-aimée famille du Canada grandissait sensiblement dans son cœur, en même temps qu'elle s'élevait et devenait plus surnaturelle. " Je sens, disait-elle, que j'aime de plus en plus ma chère mère du Canada, mais ce n'est plus de la même manière qu'autrefois ; c'est plus pur, c'est plus selon le bon Dieu ; maintenant c'est pour l'âme surtout que je m'occupe de tous ceux qui me sont chers. Je suis heureuse de me donner pour eux au bon Jésus, afin d'obtenir pour tous et surtout pour ma bien-aimée maman des grâces en abondance ; il me semble vivre à présent dans dans le monde des âmes." Et ses lettres à sa pieuse mère, pleines d'énergie, d'esprit de foi, montraient bien le fond de sa pensée et son désir ardent de contribuer selon son petit pouvoir, à tout ce qui pourrait atteindre son but.

12. Mortification de Thérèse de Jesus.

Notre chère enfant s'élevait avec un grand courage au-dessus des faiblesses de sa petite et frêle constitution : elle craignait toujours de trop s'écouter, de donner trop à la nature, et plus d'une fois elle fut reprise pour avoir négligé les précautions ou les soulagements qu'on avait crus nécessaires.

Habituée chez elle à une vie très-douce et très-facile, elle dut beaucoup souffrir du changement si complet qui se présenta pour elle au Carmel ; mais rien n'étonnait son courage, et si on l'eût laissée faire, elle aurait embrassé tout d'un coup les austérités de la règle et au-delà, comme plus d'une fois elle en sollicita la permission. La nourriture commune et grossièrement apprêtée lui paraissait trop agréable. Elle la trouvait excellente et se reprochait sans cesse *sa sensualité*, disait-elle, *sa gourmandise.*

Les malaises que ses fréquents maux de tête lui occasionnaient, n'étaient pas capables de l'arrêter ; elle remplissait, quand même, tous ses petits emplois, en particulier l'office des lampes et chandeliers, à l'exemple de saint Louis de Gonzague. Elle était très-active, ne perdait pas un moment, et nous assurait que l'exercice dissipait ses petites souffrances habituelles. Les premiers froids lui furent fort sensibles, et néanmoins il fallait veiller sur elle pour la faire vêtir et chauffer autant que le besoin le demandait.

D'elle-même elle eût craint de se trop préserver contre la souffrance. En toute rencontre, elle se demandait si une Carmélite ferait telle ou telle chose, et la réponse la plus sévère lui semblait devoir être adoptée.

Quand, une huitaine de jours avant sa mort, nous remarquâmes le prompt et extraordinaire amaigrissement qui fut le début de sa maladie, ou plutôt qui signala la

dernière période d'un mal qu'elle portait depuis longtemps, notre Révérende Mère fit appeler monsieur notre médecin. Il conseilla l'usage d'aliments gras ; mais la physionomie de la pauvre enfant prit une telle expression de douleur qu'il n'insista pas davantage, persuadé que la violence qu'elle devrait se faire pour obéir à cette prescription lui serait plus nuisible que le remède ne pourrait lui être utile. Pourtant, le bouillon gras fut adopté.

Toutes les pratiques de pauvreté de la sainte Religion, si nouvelles pour elle, la remplissaient de joie. Se priver de toutes les choses de la terre autant que possible, pour posséder Jésus et avec lui les trésors célestes, quel bonheur ! son cœur l'avait compris : " J'aime tant la sainte Pauvreté maintenant, disait-elle ; autrefois je ne la comprenais pas. Et son amour pour Jésus, le désir de lui plaire en l'imitant, la portait à la pratique de toutes les vertus religieuses avec un entrain, une bonne volonté, un élan de toute son âme.

13. Ses progrès dans l'humilité.

L'humilité lui devint aussi pleine d'attrait. " J'étais si orgueilleuse, disait-elle, et Jésus me donne des sentiments d'humilité que je n'ai jamais eus ; ils me font tant de bien ! J'en suis tout étonnée, ajoutait-elle, oh ! que c'est beau l'humilité ! J'aurais toujours voulu être plus aimée, plus estimée que les autres, et maintenant j'aime le sentiment de mon néant."

Après sa mort, on trouva parmi ses papiers une petite note, où elle exprime de la manière suivante ses sentiments d'humilité :

" Comment pourrais-tu, ô ma misérable pécheresse, t'estimer quelque chose et croire qu'on te doive des égards. Mets toi à la dernière place, c'est plus que tu ne mérites.

" Quand on t'humilie, pense à ce que tu es, à tes nombreux péchés. Quand on a la charité de t'adresser une bonne parole, pense qu'on a pitié de toi, et sois bien reconnaissante de la charité qu'on a eue. Quand on n'a pas l'air de te remarquer, pense que tu ne mérites pas d'être dans la compagnie de ces saintes religieuses. Étonne-toi justement de vivre encore. Comment toutes les créatures ne s'élèvent-elles pas contre toi pour te punir de tes crimes ! Comment la terre peut-elle te supporter, monstre d'iniquité ! Mon Dieu ! faites-moi la grâce de me connaître moi-même, je vous en conjure par les douleurs de mon sauveur."

14. Dernières purifications d'une âme pure.

Notre chère sœur avait eu avant sa prise d'habit, certaines peines intérieures auxquelles nous faisons allusion dans notre circulaire. Elle fit une confession générale qui lui apporta beaucoup de paix, et les paroles de son directeur et surtout celles de Monseigneur lui firent le plus grand bien. Par reconnaissance, elle nous pria de faire dire trois messes d'action de grâces, et elle désira faire brûler, aussi comme témoignage de sa reconnaissance, une lampe devant la statue de Notre-Dame du Sacré-Cœur, qui est dans notre chapelle extérieure, et une dans le chœur, et cela pendant quarante jours. Ces lampes brûlaient encore après sa mort, qui a été le couronnement de toutes ces grâces.

---

15. Courte maladie et douce mort de Thérèse de Jésus.

Carmel de Reims, 21 Décembre 1873.

La grâce du Saint-Esprit soit toujours dans nos âmes !

Notre chère petite sœur Thérèse de Jésus est fort souffrante. Jusqu'à présent elle s'était bien soutenue.

Elle avait bonne mine, était vive, gaie, s'occupant activement toute la journée, de sorte que vraiment nous constations une amélioration dans sa petite constitution.

Tout-à-coup, elle a commencé, depuis quelques jours, à maigrir sensiblement, quoique disant qu'elle ne souffrait pas et qu'elle allait bien.

Le médecin est venu déjà deux fois ; il n'en dit pas grand'chose jusqu'ici, mais je vous assure que nous sommes bien inquiètes.....

Carmel de Reims, 22 Décembre 1873.

La sainte Volonté de Dieu soit toujours accomplie !

Notre chère petite sœur Thérèse de Jésus, est morte comme une sainte, dans l'acte de l'amour du bon Dieu, après avoir eu le bonheur de faire ses vœux et d'emporter au ciel le beau titre de Carmélite, que son cœur désirait si ardemment. Oh ! comme le divin Maître a été bon pour elle ! Voici comment les choses se sont passées :

Hier, dimanche, elle est venue à la sainte Messe et y a communié comme à son ordinaire ; elle est allée au réfectoire, puis à la récréation, qu'elle aimait tant, pauvre enfant !

Notre Révérende Mère ne lui a pas permis d'aller à Vêpres ; elle était fatiguée, et se mit au lit vers cinq heures, sans plus de symptômes alarmants. Ce matin, l'état était changé, la faiblesse surtout devenait extrême.

Nous comprîmes toute la gravité de la situation, et notre Mère lui parla doucement des sacrements. Elle reçut cette nouvelle avec bonheur ; le calme, la paix, une douce sérénité ne l'ont pas quittée jusqu'au dernier moment. Dans la matinée monsieur notre confesseur entra pour la confesser, et à une heure il revint avec

monsieur Querry, supérieur de la maison, pour le Viatique et l'Extrême-Onction. La chère enfant demanda qu'on lui chantât un cantique sur le ciel, et ensuite elle exprima le désir qu'on chantât *Magnificat.* " Oh ! c'est beau ! disait-elle, c'est beau ! " Sa résignation était parfaite. Aucun regret n'a troublé son âme ; elle était à Jésus, elle était à lui tout entière.

" Parlez-moi de Jésus, disait-elle, encore quelque chose de Jésus ! vous me faites tant de bien ! " Et un doux sourire venait errer sur ses lèvres. " Oh ! que Jésus est bon, répétait-elle, oh ! que Jésus est bon ! etc., etc." Elle avait fait ses vœux le matin, et les renouvela dans l'après-midi. Ce fut en les achevant que la connaissance commença à se perdre. Il y avait environ une demi-heure qu'elle avait communié. Quelle grâce ! Elle demeura fort paisible, et paraissait peu souffrir. Enfin à quatre heures et quelques minutes, elle s'éteignit doucement et s'endormit dans les bras de son Époux bien-aimé, pour se réveiller au ciel, nous en avons la confiance !....

Oh ! oui, Jésus est venu la chercher ; le Dieu de l'Eucharistie qu'elle aimait tant, venait de descendre dans son cœur pour y consommer l'ouvrage de sa sanctification et l'emmener dans la chère Patrie.....

Oui, le bon Dieu a fait de très grandes grâces à notre chère novice, surtout au moment de sa mort, et nous serions bien étonnées qu'elle fût allée en purgatoire, si ce n'est tout-à-fait en passant.

---

16 Le cantique du Ciel.

Voici le cantique du Ciel que les Carmélites chantèrent, à la demande de Thérèse de Jésus, quelques instants avant sa douce mort.

Foi... Espérance... Amour.

1.

Jésus dans ce mystère
Nous voile son amour.....
Son corps est sur la terre
Mon pain de chaque jour !
Son sang est mon breuvage,
Il me rend immortel.

REFRAIN.

Seigneur, je crois !... mais je veux sans nuage....
Je veux te voir !
Je veux te voir !
Je veux te voir pour t'aimer davantage !...
Ah ! laisse moi monter au ciel !

2.

Au ciel que de délices
Inondent les élus !....
Là, plus de sacrifices,
On est tout à Jésus !....
J'attends cet héritage.....
Il me fait immortel !.....

REFRAIN.

Seigneur j'espère !... et je veux sans nuage.....

3.

Ici plus que moi-même
J'aime ce divin Roi.....
Oui, je sens que je l'aime,
Et son amour pour moi
Bientôt sera le gage
D'un amour éternel,

REFRAIN.

Seigneur je t'aime... et je veux sans nuage.....

C'est le premier couplet et le refrain de ce cantique qui ont été chantés à ma sœur Thérèse de Jésus, au moment de sa mort.

Ce n'était pas la première fois qu'elle entendait ces couplets : ils font bien souvent le charme de nos récréations du dimanche. La bonne petite nous disait, que l'air en est bien connu au Canada ; il y a même un cantique sur ce rythme, composé pour la profession de sa chère sœur Saint Louis de Gonzague. On le trouverait bien sûrement au monastère du Précieux-Sang. Il commence ainsi :

Je suis au Dieu que j'aime,
Il a reçu ma foi, etc., etc.,

LETTRE CIRCULAIRE

Sur la mort de Thérèse de Jésus adressée aux Carmels de France par la Révérende Mère Prieure du Carmel de Reims.

J. M. J.

LA PAIX ET L'AMOUR DE NOTRE-SEIGNEUR !

Ma Révérende et très-honorée Mère,

Très-humble et affectueux salut en Notre-Seigneur dont nous ne pouvons qu'adorer les desseins inscrutables, mais toujours pleins d'amour. Nous étions bien loin de nous attendre que ce Divin Maître cueillerait si vite pour le ciel cette aimable fleur qu'il venait de planter dans notre Carmel, notre bien-aimée sœur MARIE-LUCIE-HERMINE-THÉRÈSE DE JÉSUS, novice blanche de notre monastère, âgée de vingt-deux ans moins deux jours, et de religion, six mois et sept jours. Cette chère et angélique enfant était née à Québec d'une pieuse et très-honorable famille. La conduite de Dieu sur cette âme choisie fut tellement providentielle, que nous regrettons beaucoup d'avoir à nous restreindre aux bornes d'une circulaire.

Le 17 juillet de l'année dernière, nous fûmes bien surprises, ma Révérende Mère, de recevoir une lettre du Canada... Elle nous était adressée par un bon P. Jésuite qui, en 1850, avait donné une retraite à notre commu-

nauté. Il nous proposait d'aller fonder un Carmel à Québec ou à Montréal, selon un désir qu'il nourrissait depuis de longues années, mais à l'exécution duquel il n'avait encore pu arriver. La Providence semblait maintenant en indiquer les moyens.—Depuis neuf ans, il dirigeait une jeune personne qui en avait vingt quand il nous écrivait. C'était notre chère Hermine. Dès longtemps elle désirait s'attacher uniquement à Notre-Seigneur ; mais elle ne trouvait pas dans son pays d'ordre religieux conforme à son attrait. Les œuvres extérieures n'étaient pas ce qu'il lui fallait. Son sage directeur connaissait ses goûts, mais croyait ne rien devoir lui dire pour la déterminer dans son choix.

A la fin de l'hiver 1872, la pieuse Hermine fit, avec madame sa mère, un voyage dans les États-Unis. Elles passèrent à Baltimore et apprirent qu'il s'y trouvait un monastère de Carmélites. La jeune fille pria sa mère de l'y conduire, ce qui lui fut accordé. C'était le jour de la fête de notre bienheureuse sœur Marie de l'Incarnation, à qui, depuis lors, notre chère novice voua une tendre dévotion. Ce qu'elle vit, ce qu'elle entendit fixa bientôt ses incertitudes : " Oh ! dit-elle à sa bonne mère, quel bonheur d'être dans cette maison ! C'est dans un couvent comme celui-là que je veux vivre." Dès lors, elle était bien déterminée à devenir Carmélite.

Mais la pauvre enfant fut subitement saisie de crainte, et tomba dans une grande tristesse : son directeur ne lui avait jamais parlé de Carmélites, elle craignait qu'il ne désapprouvât son projet. Elle ne put, dans le premier entretien qu'elle eut avec lui, se résoudre à le lui faire connaître. Sa pieuse mère découvrit au Révérend Père ce qui s'était passé dans le cœur de son enfant ; celle-ci, alors, se décida à s'ouvrir elle-même. Le Révérend Père promit une réponse pour le lendemain, et déclara à la

jeune fille que, depuis longtemps il la croyait appelée à la vie religieuse, mais qu'il n'aurait pas voulu prendre sur lui de fixer son choix sur telle ou telle communauté ; sa conviction était maintenant que Dieu, sans aucun doute, l'appelait au Carmel. Cette déclaration dissipa en un instant toutes les peines intérieures d'Hermine.

Depuis des années, madame sa mère avait le désir de fonder un monastère de religieuses contemplatives, mais elle ne savait de quel ordre les choisir. Maintenant, la difficulté est résolue : sa fille sera Carmélite ; elle-même demeurera auprès du couvent et viendra autant qu'elle le voudra à la chapelle s'unir aux prières et aux offices des religieuses. Ce sera un commencement du Paradis....

Mais où prendre des Carmélites ? Les Canadiens ont le cœur tout français, et l'on veut des Carmélites françaises. Le Révérend Père connaissant celles de Reims, en parle aux futures fondatrices, et les voilà décidées. Il nous écrit donc, et sa lettre est suivie de près de celle de la jeune personne, qui commence ainsi : " Vous serez " peut-être étonnée de recevoir une lettre de si loin, d'ap- " prendre qu'on vous connaît au Canada, que vous y " avez même une enfant qui vous aime de tout son " cœur..." Elle nous fait ensuite les mêmes propositions que le Révérend Père. Mais, de notre côté, l'affaire ne semblait pas aussi facile ; nous ne nous attendions nullement à nous occuper d'une fondation, et d'ailleurs, il était de la plus simple prudence d'attendre que quelques vocations *bien sûres* se fussent déclarées dans ce pays... Nous répondîmes en ce sens, laissant néanmoins entrevoir notre disposition de seconder autant qu'il serait en nous les desseins de Dieu.

La chère enfant voyant ses projets déçus pour le moment, ne se laissa pas abattre.—Nous relisons, non sans une profonde émotion, ce que le Révérend Père

nous disait encore à son sujet dans sa première lettre : " Elle veut entrer au Carmel pour y mourir, et elle dit " que pourvu qu'elle meure au noviciat, après avoir reçu " l'habit du Carmel, son but sera atteint."—Notre réponse si peu favorable qu'elle parût, renfermait le mot de *postulante.* Ce fut assez pour l'encourager. Voici ce que porte sa lettre du 4 octobre suivant : " Mais, ma Révé- " rende Mère, quoique j'aie été d'abord attristée des " difficultés apportées à l'exécution de nos projets, je " m'en réjouis maintenant ; je vois que ces difficultés " n'ont servi qu'à affermir et rendre plus ardent mon " désir de devenir Carmélite, et à me faire voir que ma " vocation au Carmel est tout-à-fait indépendante de " votre établissement au Canada. Si vous ne pouvez " venir chez nous, rien ne s'opposera à ce que j'aille " chez vous..... Je vous supplie donc, ma Révérende " Mère, quoique je sois très-indigne d'une si grande " faveur, de vouloir bien me donner une réponse favora- " ble, de me compter dès aujourd'hui au nombre de vos " filles, enfin, de me dire que vous me recevrez quand " l'année prochaine, à la fin de l'automne, j'irai vous " demander mon admission au Carmel." La chère enfant prenait, en signant, le titre de postulante.

Cette conclusion fut affligeante pour le cœur de la tendre mère ; mais sa haute piété la soutint, ainsi que le doux espoir de revoir, au bout de deux ou trois ans, sa chère fille revenir avec quelques compagnes pour la fondation tant désirée. Elle accéda à tout, décidée cependant à éloigner le plus possible l'époque du départ que la postulante désirait rapprocher. La Providence, pour seconder les vœux de celle-ci, changea les obstacles en moyens.

Au commencement de novembre 1872, Hermine écrivait au Révérend Père : " Pour ma santé, elle est plus

" mauvaise que jamais ; je ne sais ce que je vais devenir " si je ne prends pas de mieux. Je suis entre les mains " de Notre-Seigneur ; qu'il fasse de moi ce qu'il lui plaît. " Cependant je désirerais bien mourir Carmélite si c'était " sa volonté."—Une lettre de madame sa mère, peu de jours après, portait : " Hermine est dans un état de " maladie et de faiblesse tel qu'il lui sera impossible de " (vous écrire) d'ici à plusieurs semaines. Elle ne prend " presque aucune nourriture, et souffre des douleurs de " tête et d'estomac. Si elle toussait, il ne faudrait pas " grands temps pour l'emporter..."

Elle était en cet état lorsque nos lettres lui arrivèrent. Presque aussitôt, madame sa mère écrivit au Révérend Père : " Hermine est mieux, et je l'attribue aux prières " que nous avons adressées au doux Cœur de Jésus, et " aux promesses que j'ai faites aux âmes du Purgatoire " pour son rétablissement. J'ai aussi promis à Notre-" Seigneur une chose qu'il vous sera agréable d'appren-" dre ; c'est de sacrifier généreusement Hermine aux " desseins que Jésus a sur elle, et de la donner pour le " Carmel. Ces prières et ces promesses ont été large-" ment récompensées, Notre-Seigneur permettant que, " dès jeudi dernier, un mieux sensible s'opérât dans l'état " d'Hermine. Je vous assure, mon Père, qu'elle a été " dangereusement malade... Elle me demande de vous " exprimer le grand bonheur qu'elle a ressenti des bien-" heureuses nouvelles de Reims, que vous lui avez com-" muniquées... Elle pense bien qu'après la bonté du " Sacré-Cœur de Jésus, c'est à vous qu'elle doit d'avoir " reçu un si beau nom..."

En effet, la chère enfant avait témoigné à son Directeur et à sa bonne mère le désir de s'appeler, au Carmel, Thérèse de Jésus. Mais nous l'ignorions entièrement, tandis qu'ici, dans une réunion de la Communauté, nous

résolûmes, d'un commun accord, de lui donner ce nom, et nous lui en faisions part.

Le Révérend Père, en nous redisant ces choses, ajoutait : " Elle craint, non pas de souffrir et de mourir, mais " de ne pas mourir Carmélite. La réception de votre " lettre, qui lui a annoncé qu'elle est reçue postulante et " qu'elle s'appellera Thérèse de Jésus, la remplit, elle et " sa mère, de la plus douce consolation. Il en coûtait à " sa mère de la voir partir l'automne prochain, et elle " semblait vouloir retarder ce départ. A présent, pour " que le bon Dieu conserve l'enfant, la bonne mère est " décidée à la laisser partir au plus tôt ; et j'espère que, " si sa santé se remet, elle vous arrivera dans le courant " du mois de mai."

Notre bonne postulante, heureuse de voir ainsi s'avancer l'époque de son entrée au Carmel, prit toutes ses mesures pour ne pas éprouver de retard. Cependant, elle ne pouvait entreprendre un tel voyage sans être confiée à des mains bien sûres. Elle pria, et de notre côté, nous recommandâmes cette entreprise à Notre-Dame du Sacré-Cœur. Il se trouva qu'un négociant de Québec, digne de toute la confiance de la mère et de la fille, se disposait à passer en Europe. Il accepta avec bonheur la mission de protecteur de cette héroïque enfant, et il s'en acquitta avec une sollicitude vraiment paternelle. Ce bon monsieur nous amena son intéressante protégée, et nous assura que cette traversée de l'Atlantique, qu'il faisait pour la trente-cinquième fois, avait été exceptionnellement heureuse. " La Manche elle-même, nous disait-il, ordinairement houleuse, était, cette fois, calme comme de l'huile." Notre-Dame du Sacré-Cœur avait tout arrangé pour que cette chère enfant, qui l'aimait tant, s'embarquât précisément le 31 mai, jour de sa fête, et l'avait ainsi gardée constamment sous sa douce égide.

Déjà Elle avait adouci les amertumes de la séparation, et fortifié d'une manière inespérée le courage de la mère et de la fille, à ce moment que l'une et l'autre avaient tant redouté.

Mais je ne puis, ma Révérende Mère, m'empêcher de retourner à quelques jours plus tôt, et de mettre sous vos yeux quelques extraits de lettres qu'écrivait cette bonne Hermine, désormais Thérèse de Jésus, à son Père spirituel, dans ces jours de combats et de victoires :

21 mai 1873... " Cette divine Mère m'a secourue " d'une manière très-miséricordieuse dans toutes mes " afflictions, ce qui me donne grande confiance qu'elle ne " m'abandonnera pas à l'heure du combat. Mon Père, " c'est l'heure pour votre enfant de dire : Les eaux de la " tribulation n'environnent de toutes parts, et si vous ne " me secourez, Seigneur, j'y périrai. Que de peines, de " tentations et de troubles dans ce pauvre cœur ! C'est " maintenant, que le sacrifice est sur le point de se con- " sommer, que j'en mesure toute l'étendue... Je ne puis " comprendre comment j'ai pu me résoudre à quitter ma " mère bien-aimée, dont il semblait que je ne dusse " jamais me séparer. La pauvre nature est toute trem- " blante à l'approche de l'heure suprême. Comment " ferai-je ? Comment pourrai-je ?... De moi-même je ne " puis rien, mais je puis tout en Jésus qui me fortifie. " Voilà mon oraison jaculatoire dans ces temps d'angois- " ses si cruelles. De toutes parts on me livre des " combats... Vous devinez de combien de glaives ces " paroles ont percé mon cœur. Vous savez mieux que " tout autre, s'il y eut jamais fille plus attachée à sa " bien-aimée maman, que la pauvre petite Thérèse de " Jésus, et que, si je la quitte, ce n'est que pour obéir à " la volonté de Dieu qui m'appelle à lui, et pour obtenir, " par une immolation journalière, les grâces les plus

" précieuses pour cette mère chérie. On ne comprend " pas dans le monde la conduite de Dieu sur les âmes..."

Dieu versa bientôt l'onction de sa grâce sur les douleurs de cette âme généreuse, et le lendemain, elle continuait ainsi : " Je remercie Notre-Seigneur des peines " et des épreuves qu'il m'a envoyées, car elles n'ont servi " qu'à affermir ma vocation et à augmenter mon bon- " heur... Combien ce sacrifice des plus chères affections " du cœur fait de bien à l'âme ! Jamais, avant ce jour, " je n'avais si bien compris le bonheur du Paradis, qui " nous réunira pour ne plus nous séparer ; jamais je " n'avais compris que, pour s'attacher à Jésus par un " amour véritable, il faut se détacher de toutes les créa- " tures, même de celles qu'on aime le plus purement. Je " ne puis vous exprimer, mon Père, quel désir je sens de " servir et d'aimer le bon Dieu, combien je sens mon " cœur se détacher de toutes les choses de la terre. Cette " seule disposition est si douce, qu'elle suffit pour dédom- " mager le cœur des plus grands sacrifices..."

Notre chère Canadienne nous arriva le 15 juin, et, après avoir épanché sa reconnaissance aux pieds de Notre-Dame du Sacré-Cœur, qui l'avait conduite comme par la main, au milieu de tant d'épreuves et de périls, elle-même éteignit la lampe qui, durant son voyage, avait brûlé jour et nuit devant l'image de cette divine Mère.

Une fois au Carmel, qu'elle avait tant désiré, ma sœur Thérèse de Jésus n'aspira plus qu'à en prendre l'esprit. Mais il semblait que cet esprit fût inné en elle ; rien ne l'étonnait, c'était bien ce qu'elle avait cherché. Les petites pratiques d'humilité, de silence, de pauvreté lui semblaient toutes naturelles. Dès le lendemain de son entrée, elle nous suppliait de lui faire remarquer ce qui était répréhensible dans sa conduite, et nous eûmes bien souvent lieu depuis, de voir combien c'était alors son

cœur qui parlait. Le moyen de lui procurer la paix lors de ses petites inquiétudes, c'était de lui faire sentir que ses misères ne devaient nullement l'étonner, de lui représenter que sa vocation dépendait beaucoup moins de son propre mérite, que des vues toutes miséricordieuses de Dieu sur elle. La chère enfant avait besoin de ces encouragements : elle était si pénétrée du sentiment de son incapacité personnelle ! A cela se joignait la crainte que la faiblesse de sa santé ne l'empêchât de suivre la règle *comme les autres.* Nous lui répondions alors que le bon Dieu lui avait tracé une voie spéciale, et qu'elle pourrait au moins être reçue comme fondatrice. — "Oh !.... on ne m'appellera pas ainsi, n'est-ce pas, ma Mère !...." Et ces paroles s'échappaient de son cœur avec un accent de supplication que nous ne saurions rendre.

En effet, ma Révérende Mère, ma sœur Thérèse de Jésus, qui désirait si ardemment la fondation du Carmel Canadien, ne pensait nullement à y concourir de sa propre personne. Lorsque nous parlions du moment où elle retournerait, avec une petite colonie de Carmélites, dans son pays natal, elle nous reprochait aimablement de vouloir la chasser d'auprès de nous. Son humilité l'empêchait de croire qu'elle pût contribuer à cette œuvre autrement que par les biens extérieurs que la Providence avait mis à sa disposition. Il lui semblait aussi que Dieu demandait d'elle un détachement plus absolu de toutes choses. Bien récemment encore, elle le disait à une de nos sœurs : "C'est ici que je dois mourir..."

Cependant nous ne partagions pas ses sentiments, et en regardant cette aimable enfant, nous nous préparions au sacrifice de la séparation. Elle nous semblait si pénétrée de l'esprit de notre Sainte Mère, qu'elle puisait dans ses ouvrages avec une affection toute filiale ; nous

croyions découvrir tant de sagesse unie à la naïveté enfantine de cette âme d'élite, que nous nous plaisions d'avance à la voir former d'autres âmes à la vie du Carmel, et, bientôt après sa profession, devenir pour le spirituel comme pour le temporel, la pierre fondamentale de la fondation projetée. Hélas ! c'était une autre séparation que nous devions accepter, et combien l'époque en devait être rapprochée !

Nous parlions, ma Révérende Mère, de la voie de détachement où le Bon Maître semblait vouloir conduire cette âme si profondément aimante. Ce détachement était loin de paralyser en elle ce qu'il y a de plus délicat dans l'affection. Mais c'était au ciel, dans le cœur de Dieu, que toutes ses affections étaient enracinées ; elle en voyait sans trouble tomber sous le glaive du sacrifice les fleurs et le feuillage, sûre de retrouver dans l'éternité ce qu'elle aimait en Dieu pour l'éternité.

Mais il vaut mieux laisser encore cette belle âme s'épancher elle-même. Elle écrivait à madame sa mère, vers la fin de juillet : " Que vos dernières lettres m'ont " fait de peine, très-chère maman, et comment peut-il en " être autrement ? Vous êtes dans l'affliction, rien ne " peut vous consoler, et puis vous êtes souffrante. Pau- " vre chère mère ! permettez à votre enfant de vous " gronder un peu.... Ne dirait-on pas, en lisant vos lettres, " que je suis tout-à-fait perdue pour vous, que jamais, " jamais nous ne nous reverrons ? Eh ! ne pensez-vous " donc pas au ciel où nous nous réunirons pour ne plus " nous séparer ?.... O bien-aimée de mon cœur, croyez- " le bien, si nous pouvons avoir quelque assurance de la " vie éternellement heureuse du Paradis, n'est-ce pas " dans ce sacrifice que Notre-Seigneur nous a demandé ? " Vous dites, bien chère maman, que vous ne savez pas " comment vous avez pu vous décider à me laisser par-

" tir : Mais, ma chère mère, je suis dans le même éton-
" nement et nos mères aussi, en pensant comment j'ai
" pu moi-même vous quitter ; moi qui ne pouvais m'éloi-
" gner une demi-heure sans revenir bien vite auprès de
" ma mère chérie, dont je ne pouvais supporter l'éloigne-
" ment.... et dire que je l'ai laissée cette bien-aimée, et
" que je ne voudrais pas pour un royaume retourner
" auprès d'elle dans le monde... c'est incompréhensible.
" Aussi quand je réfléchis à cela, ma bien-aimée, je
" m'écrie : Mon Dieu ! que vous êtes admirable dans
" vos miséricordes ! quand vous semblez demander un
" sacrifice à une âme, vous demeurez avec elle, vous
" agissez en elle, pour lui en adoucir tellement l'amer-
" tume, qu'elle trouve bonheur et joie, là où elle croyait
" ne trouver que douleur et larmes ! Non, ma chère
" mère, ce n'est pas vous qui avez pu me laisser partir,
" ce n'est pas moi qui ai pu vous quitter, c'est Jésus qui
" a tout fait en nous.... "—Puis un peu plus loin, elle
ajoute : " Songez encore, très-chère mère, que nous
" ne sommes pas en ce monde pour nous sauver seules :
" Non, non, mais il faut sauver les autres avec nous :
" Cet esprit de sacrifice et de dévouement n'est-il pas le
" but de la vie contemplative, pour laquelle vous avez
" toujours eu tant d'attrait ? Eh bien, chère mère, le
" bon Dieu nous fournit les occasions de lui prouver
" l'amour que nous avons pour lui et le besoin que nous
" éprouvons de satisfaire son désir du salut des âmes,
" rachetées au prix de ses douleurs et de sa mort, en
" nous demandant le sacrifice de cette séparation... Peut-
" être, dans sa grande bonté, a-t-il attaché quelques grâ-
" ces spéciales pour ceux qui nous sont chers, en retour
" de nos renoncements : et si nous allions les en priver
" par notre manque de courage et de fidélité, quel comp-
" te nous en rendrions ! Que cette pensée vous encou-

" rage, ma bien-aimée mère, dans vos moments de peine
" et d'ennui... "

Il m'en coûte, ma Révérende Mère, de ne pas continuer à copier notre chère enfant. Je suis obligée de même de passer sous silence sa tendre charité pour toutes ses sœurs en qui elle ne voulait voir que des vertus, à qui elle aimait tant à rendre tous les petits services qui dépendaient d'elle ; sa profonde et affectueuse reconnaissance envers les mères qui tâchaient de la conduire à Dieu ; sa simplicité, la gracieuse naïveté de son caractère ; son amour du devoir ; son attention à se tenir toujours occupée de quelque ouvrage ; son zèle pour la régularité ; sa touchante gratitude pour les services qu'elle recevait ; cette douce piété qui se peignait sur son angélique physionomie quand elle était en prière. C'était surtout aux pieds de Notre-Dame du Sacré-Cœur qu'on ne pouvait s'empêcher de la contempler.

Mais comment ne pas dire un mot de cet amour pour Jésus, qui fut l'âme de toute sa vie ? Déjà, lorsqu'elle était encore dans le monde, ce Bien-Aimé lui était toute chose. Sa plus chère parure de jeune fille était un anneau d'or sur lequel sa pieuse mère avait fait graver les lettres J. H., comme symbole d'une alliance mystérieuse entre Jésus et Hermine. Et l'enfant se plaisait à se nommer Hermine de Jésus, comme plus tard elle devint Thérèse de Jésus. C'était cet amour qui l'avait entraînée au Carmel : Elle voulait être carmélite pour mieux aimer Jésus, lui appartenir sans partage. Combien de fois répéta-t-elle à sa bonne Maîtresse de noviciat, avec cet accent du cœur qui ne se rend pas : " O ma mère, je veux être fidèle à Jésus !—Priez pour moi, ma mère, afin que je sois fidèle à Jésus ! " —Et quand quelque faute légère lui échappait, c'était avec une profonde tristesse et les larmes aux yeux qu'elle allait lui dire : " Ma mère, je n'ai

pas été fidèle à Jésus !... C'est affreux, ajoutait-elle, il est si bon pour moi !" Et il lui fallait quelques paroles d'encouragement pour la fortifier; mais c'était dans sa faiblesse même qu'elle puisait sa force, en s'abandonnant tout entière à la miséricorde de Celui qu'elle aimait. — " Le bon Dieu, disait-elle, me comble de tant de grâces depuis que je suis ici ! je ne me reconnais plus... Oh ! comme je l'aime maintenant ! je me sens si unie à Jésus, je ne le quitte presque plus. C'est étonnant comme Il me fait comprendre les choses auxquelles je n'entendais rien du tout !... Est-ce de l'illusion, ma mère, de penser cela ? Mais il me semble que le bon Dieu me fait avancer vite. Oh ! quelle grâce d'être au Carmel ! — O ma mère, parlez-moi de Jésus; parlez-moi de son amour, du bonheur de souffrir pour Lui, d'être pauvre avec Lui, d'être humble, petite et obéissante comme Lui..." Et tout était compris, accueilli avec ardeur; et le germe déposé au fond de son cœur y prenait racine.

Mais, selon l'Imitation, la vie de l'amour ne se passe point sans souffrance. La pieuse postulante l'éprouva : les exagérations de son humilité et de sa délicatesse de conscience lui firent craindre de ne pas mériter la grâce qu'elle désirait tant. La difficulté qu'elle ressentait alors à s'exprimer sur ses dispositions intérieures lui faisait craindre de manquer à notre égard de franchise et de droiture, et nous gênait un peu aussi pour appliquer à son mal le remède convenable. Aussi en voyant la joie se peindre sur ses traits lorsqu'il nous échappait une parole qui laissait apercevoir notre confiance en sa vocation, nous lui disions : " Mais, mon enfant, s'il ne fallait que cela, nous vous l'aurions dit plus tôt." Cependant ses inquiétudes ne pouvaient se dissiper entièrement, et nous eussions désiré les voir cesser avant sa Prise d'Habit dont l'époque approchait, d'autant plus que sa

constitution délicate semblait s'en ressentir.—Une bien douloureuse épreuve commençait alors à peser sur nous : Monseigneur, notre si paternel Archevêque, était déjà fort souffrant, et nous craignions de le fatiguer. Rien pourtant ne pouvait nous tenir lieu de sa décision. Nous lui fîmes exposer sommairement nos difficultés. La réponse de Son Excellence fut que toutes les œuvres de Dieu rencontrent toujours bien des obstacles au commencement, et que nous devions agir comme si rien n'était. Ce nous fut un trait de lumière. Quant à ma sœur Thérèse de Jésus, ces paroles, dès que nous les lui répétâmes, firent disparaître tous les nuages de son âme, et y ramenèrent la plus douce joie. Elle se prépara avec allégresse à sa Prise d'Habit. Le 13 octobre avait été fixé : il lui eût été si doux de prononcer ses vœux l'année prochaine, le jour de la fête de sa bien-aimée Mère et Patronne ! Mais c'est au ciel que les noces devaient se célébrer !...

Mais, ma Révérende Mère, nous ne pouvons continuer ces lignes sans vous supplier, au nom de la charité qui unit nos cœurs dans celui de Jésus, de vouloir bien continuer à joindre aux nôtres vos plus instantes prières pour le rétablissement de la santé de notre si vénéré Archevêque et Père, au sujet de laquelle nous avons eu de bien cruelles inquiétudes. Il y a dans son état une amélioration que l'on aime à attribuer aux nombreuses et si ferventes prières qui, de toutes parts, ont été faites pour ce bon Pasteur tant aimé. Cependant, il y a encore bien à demander, jusqu'à ce qu'il soit entièrement rendu à son troupeau.

La cérémonie de la Prise d'Habit laissa une profonde impression de bonheur dans l'âme de notre chère novice. Elle y trouvait un gage du choix de Dieu sur elle. Combien de fois, avec son enfantine ingénuité, elle

contemplait sa robe et son scapulaire ! Elle était si heureuse et si fière des priviléges que lui conférait son titre de novice ! Vingt-cinq heures avant sa mort, nous dûmes céder à ses instances et la laisser encore dire ses coulpes au Chapitre. Elle s'affermissait de jour en jour dans l'amour de sa vocation. Cependant la peine de ne pouvoir se rendre assez utile, à son gré, lui était toujours sensible. Elle eût voulu, en conséquence, s'approprier ce qu'il y avait de plus humble dans les ouvrages de la maison. Une aimable contestation s'étant engagée entre ma sœur Thérèse de Jésus, et une jeune professe à qui elle voulait ravir une de ces œuvres que le monde appellerait basses, celle-ci fut obligée de céder à l'accent avec lequel notre novice lui disait : " Eh bien ! ma sœur, voyons à quoi suis-je bonne ici ?"

Les petites dispenses auxquelles la délicatesse de sa complexion nous engageait à l'astreindre ne lui étaient pas une légère croix, à cause de son grand amour pour l'observance commune. Et d'un autre côté, la privation de ces mille douceurs qui l'entouraient dès son enfance, et dont la nature se fait, par suite de l'habitude, une nécessité, quoique la santé puisse fort bien s'en passer, cette privation, dis-je, devait lui occasionner une multitude d'actes de mortification que Dieu seul a pu compter.

La chère enfant semblait se fortifier ; son estomac, nous disait-elle, se trouvait de mieux en mieux. Cependant, nous fûmes bien surprises de la voir maigrir, pour ainsi dire du jour au lendemain, vers le 15 décembre, et cela sans cause apparente, et sans souffrance, assurait-elle. Nous fîmes prévenir monsieur notre médecin qui, tout en constatant l'extrême délicatesse de notre chère sœur, ne vit rien d'inquiétant dans sa position. Nous le redemandâmes le 20, parce qu'une toux assez légère était survenue ainsi qu'un point dans la poitrine. Du reste il

n'y avait ni fièvre, ni autres symptômes alarmants. M. le docteur fit quelques prescriptions et nous laissa sans craintes. Nous fîmes reposer la chère enfant encore plus que les jours précédents. Le dimanche 21, elle nous parut plus faible ; nous l'emmenâmes faire dans le fauteuil de l'infirmerie son action de grâces de la sainte communion, puis elle put prendre quelque chose. Elle dîna médiocrement et nous pria de la laisser venir à la récréation où elle se trouvait si heureuse de la compagnie des sœurs. Nous ne lui laissâmes aucun espoir de venir aux vêpres ; mais nous ne pûmes lui refuser d'entendre l'exhortation qui devait se faire au Chapitre. Elle y dit ses coulpes que nous interrompîmes au plus vite, et retourna avec une compagne. Puis elle quitta san cher habit du Carmel, cette fois pour ne plus le reprendre, et se mit au lit. A l'une de nos visites de la soirée, elle nous témoigna le désir d'un petit entretien spirituel, que que nous lui promîmes pour le lendemain, et nous nous séparâmes, non sans avoir dit quelques paroles de récréation, d'autant plus qu'elle était privée ce soir de se trouver en communauté. Après Matines, elle était calme, mais avec ses petites douleurs de poitrine : La nuit ne laissait rien pressentir de dangereux ; cependant la commission était donnée à ma sœur tourière d'aller, le plus matin possible prévenir M. le docteur, de crainte qu'il ne crût pas sa visite assez pressante.

Le lendemain lundi, vers 6 heures, je trouvai notre chère enfant à peu près dans le même état que la veille au soir, et désireuse de se lever pour l'heure de la messe. Je lui recommandai de ne pas essayer de s'habiller sans l'aide de l'infirmière. En retournant auprès d'elle, à 7 heures, son état me parut aggravé, bien qu'il ne fût survenu ni secousse, ni crise, ni douleur violente, ni défaillance ; mais le mal semblait progresser régulièrement et

rapidement. Dès ce moment, la journée de la bonne petite sœur sembla réglée comme un jour de retraite : le temps devait se trouver pour chaque chose, mais à la minute. Je l'avertis qu'elle ne pouvait pas même essayer de venir à la messe, qui devait être dite à 7 heures ½ (1). Après la messe et l'action de grâces, je me sentis pressée, au lieu de rester aux Heures, avec la communauté, de me rendre auprès de notre bien-aimée malade. Elle était tranquille, mais me voyant avec notre manteau de communion, que j'avais conservé exprès, elle se jeta dans mes bras, comme pour avoir sa part de la visite de Notre-Seigneur. Je remarquai avec effroi le teint violacé de son visage, mais sans le lui dire. Le temps pressait. Je laissai d'abord son âme s'épancher : elle me dit avoir offert pour Monseigneur la nuit sans sommeil qu'elle venait de passer. Chère enfant ! ce n'était pas la première offrande de son cœur reconnaissant pour ce Père qui déjà lui avait fait tant de bien..... Je lui appris, à mon tour, qu'une bénédiction spéciale venait d'être demandée pour elle à Son Excellence, et sa consolation en fut grande. Pauvre petite ! la dernière instruction qu'il lui avait été donné d'entendre de cette bouche vénérée, c'était que "nous devons nous abandonner à la volonté de Dieu, sans condition, pour tous les cas les plus imprévus." Combien cette paternelle leçon allait lui devenir pratique ! Je sentais qu'il me fallait, en peu d'instants, la préparer à tout quitter ; mais la tâche fut facile :—"Mon enfant, vous deviez écrire à madame votre mère pour Noël ; mais si vous alliez devenir plus malade, ne feriez-vous pas bien d'écrire aujourd'hui même, afin que cette

(1) Une nécessité majeure nous oblige à changer dans la semaine l'heure de la messe conventuelle, qui se trouve entre Prime et Tierce. Nous demandons à ce sujet une dispense assez souvent renouvelée, pour que cette dérogation nécessaire ne devienne pas une coutume.

bonne mère ne soit pas effrayée, en recevant une lettre d'une autre main que de la vôtre ? si vous ne pouvez davantage, vous mettrez au moins l'adresse." Et ce fut ainsi convenu. Peu à peu, j'essayais de lui laisser entrevoir mes craintes, avec l'espoir que les Sacrements, si son état était trouvé assez grave pour qu'il fût permis de les lui administrer, pourraient lui être d'une grande utilité pour le corps comme pour l'âme. Rien ne l'étonna : elle était prête à tout : " Je ne crains qu'une chose, me dit-elle ; c'est que, si je viens à mourir, la fondation canadienne n'en souffre."—" Mais, mon enfant, qui sait si, dans les desseins de Dieu sur votre âme, ce projet de fondation n'était pas simplement un moyen de vous faire ouvrir les portes du Carmel, où son amour vous appelait ?" Elle sourit à cette pensée ; puis elle reprit : " Je regrette aussi de n'être que novice ; j'aurais tant désiré faire mes vœux !... "—" Chère enfant, si le bon Dieu devait vous appeler, nous pourrions vous faire immédiatement prononcer vos vœux, sous condition."—" Oh ! alors, j'aurai tout ce que je désire." Nous lui proposâmes de la transporter à l'infirmerie, ce qu'elle accepta avec reconnaissance. Tout y fut bientôt préparé pour la recevoir. Sa faiblesse devenait telle que nous tachions de lui épargner le moindre mouvement, il semblait qu'elle dût nous rester dans les mains. Aussi, malgré la légèreté du fardeau, nous étions quatre pour la déposer dans son lit. Se voyant ainsi entourée et doucement couchée : " Mais me voilà comme une petite reine, nous dit-elle gracieusement ; n'est-ce pas trop de sensualité pour le Carmel ? " Sa chère Maîtresse lui rappela les prescriptions de notre sainte Mère touchant les soins à donner aux malades. Nous pûmes bientôt annoncer à notre bien-aimée sœur la prochaine arrivée de notre bon Père confesseur, M. l'abbé Tourneur, vicaire-général, en qui

elle avait la plus filiale confiance. Ce lui fut une douce joie, qui redoubla encore lorsque, avant de la quitter, ce bon Père lui dit qu'elle allait prononcer ses vœux entre nos mains, puis qu'il reviendrait lui apporter la sainte communion, mais qu'en attendant il lui procurerait une nouvelle bénédiction de Monseigneur. La chère enfant ne se trouvant ni accablée par la maladie, ni distraite par de vives douleurs, préparait en paix son âme à recevoir toutes les grâces qui lui étaient réservées. Nous nous empressâmes de lui procurer le bonheur, auquel elle aspirait tant, de faire sa profession ; elle désira, malgré la faiblesse de sa voix, en répéter trois fois la formule... Dès lors, rien ne la retenait plus sur la terre, et lorsque M. le docteur arriva, elle ne put s'empêcher de lui demander si elle aurait le bonheur de mourir. Puis se reprenant, elle ajouta : " Je ne désire ni la vie, ni la mort, mais la volonté ne Dieu." Et elle témoigna à M. le docteur toute sa reconnaissance de ses bons soins. J'étais alors l'interprète de cette aimable malade, dont je ne pouvais recueillir les paroles qu'en appliquant mon oreille tout près de sa bouche. Un peu plus tard, sa voix se fortifia. S'entretenant alors avec sa Maîtresse : " Je pense, disait-elle avec calme et tendresse, à ma petite mère du Canada..." Ensuite, elle m'assura à moi-même qu'elle allait bien prier au ciel pour cette mère chérie, pour ses bien-aimés frères, pour sa chère famille. Mais comme je lui demandais quel message j'aurais à leur transmettre de sa part, elle me confia uniquement celui-ci : " Je ne regrette aucun sacrifice."—De quel cœur recevait-elle nos pressantes recommandations, quand nous la suppliions de porter au ciel toutes nos prières pour notre si paternel Archevêque ! comme elle comprenait et rassemblait en son âme tous nos vœux pour une santé si précieuse !... Mais les épreuves de la sainte Eglise !..

mais les douleurs de notre Saint-Père le Pape !... comment eût-elle oublié ?... Une de ses parures de prédilection avait été, jusqu'au jour de sa prise d'habit, la croix que lui avait laissée son père, après l'avoir reçue lui-même du Souverain-Pontife, en récompense de son dévouement. La France aussi, sa chère patrie d'adoption, avait son affectueux souvenir et ses ardentes prières.

Les moments s'écoulaient, et Jésus allait venir pour celle qui l'aimait tant... Avec une joie enfantine, elle contemplait l'autel qui se dressait : " Oh ! que c'est beau ! oh ! quel bonheur !... Que veut dire le vert ?"—" Enfant, c'est l'espérance." — " Et le blanc ?" — " Le blanc ?... c'est la couleur des noces... Cela signifie : Voilà l'Époux qui vient, allez au-devant de Lui... " Et son cœur débordait. Elle nous suppliait de chanter pour elle... Il fallut bien lui promettre un *Magnificat* pour son action de grâces.—" Mais un cantique auparavant ! " Comment le lui refuser ? Nous essayâmes, à nous deux sa Maîtresse, un couplet de cantique, avec ce refrain :

Seigneur, je crois !... mais je veux sans nuage....
Je veux te voir !
Je veux te voir !
Je veux te voir pour t'aimer davantage !...
Ah ! laisse moi monter au ciel !

Et un angélique sourire nous remercia... Cependant, une inquiétude lui survint : Ne pouvait-il pas s'être glissé quelque amour-propre dans l'expression si vive de ses sentiments ?—Selon ce qui nous avait toujours si bien réussi à son égard, nous lui répondîmes que rien en elle ne nous semblait de nature à lui inspirer de l'amour-propre. Le calme revint immédiatement. Elle épancha son âme en actes de douce et confiante humilité,

d'amour, de saint abandon : " O mon Dieu ! répétait-elle, je jette mon âme dans le plus profond de votre miséricorde et de votre amour ; je vous l'abandonne..." Et puis bien souvent : " O Jésus, mon unique amour !..." Oh ! oui, *son unique amour*... elle avait bien tout quitté pour le suivre, et elle avait bien reçu du bon Maître *le centuple* promis ; elle le recevait surtout à cette heure souvent amère, mais qui lui était rendue si suave...

Elle ne pouvait se lasser d'entendre parler de Jésus ; elle priait sa Maîtresse de lui suggérer de pieux sentiments pour mieux préparer son âme à le recevoir ; elle nous faisait la même prière ; et, s'il nous fallait la quitter quelque peu, elle s'adressait à ses bonnes infirmières ; puis elle nous redisait avec reconnaissance : " Oh ! que cela me fait de bien !"—Une heure sonna : et le Bien-Aimé, qui se plaisait un jour à se nommer Jésus de Thérèse, venait se donner à Thérèse de Jésus : il venait une dernière fois dans le cœur de sa petite épouse, pour l'emmener au ciel, et consommer ainsi l'union eucharistique qui avait fait son bonheur sur la terre.

Après cette suprême communion, après le sacrement de l'Extrême-Onction, après une dernière bénédiction du guide vénéré de son âme, il n'y avait plus, selon notre promesse, qu'à lui prêter toutes nos voix, et chanter de sa part le *Magnificat*... C'étaient à la fois les larmes de la terre et les joies du ciel.—Quand il fut terminé, nous approchâmes de l'angélique enfant, qui nous accueillit en souriant. Elle sourit aussi à sa chère Maîtresse, qu'elle vit également auprès d'elle. Puis son regard se promenait sur toutes ses sœurs bien-aimées, que nous fîmes passer successivement devant son lit. Ses lèvres se remuaient encore pour baiser le crucifix, pour répéter les doux noms de Jésus, Marie, Joseph, mais aucun son n'en sortait plus. Peu à peu, elle sembla devenir étran-

gère à tout ce qui l'entourait, et nous commençâmes les prières de l'agonie. A deux heures, nos sœurs allèrent au chœur pour vêpres, pendant qu'avec une de nos bonnes Mères, nous les récitions à voix basse dans un coin de l'infirmerie ; nos chères sœurs du voile blanc, demeurées avec nous, ne détachaient pas les yeux de l'enfant qui allait nous quitter. Les vêpres achevées, nous revînmes auprès d'elle, et bientôt toute la Communauté nous rejoignit. Et nous ne pouvions que prier autour de cette couche si calme, devant cette figure si douce et si sereine. Bien des colloques mystérieux devaient alors s'échanger entre les anges et celle qu'ils appelaient. Vers quatre heures, quelques légers mouvements nous avertirent que le moment du départ approchait ; un coup de sonnette rappela quelques-unes de nos sœurs qui avaient été forcées de s'éloigner ; et peu de minutes après, entourée de sa famille du Carmel qu'elle n'allait pas cesser d'aimer, notre douce sœur Thérèse de Jésus s'endormait sur le Cœur de Celui qui lui fut toute chose ici-bas, pour s'envoler sans retard, nous en avons l'intime confiance, vers le ciel où elle le possède sans partage... Son visage, que l'agonie n'avait point contracté, se revêtit alors d'une suave expression ; ses lèvres semblaient s'entrouvrir pour nous parler encore...

Mais ce pieux projet de fondation canadienne, vers lequel se portaient si souvent les vœux d'une mère et d'une fille si dignes l'une de l'autre, s'éteignait-il avec la généreuse enfant ?—Nous lisons dans dans le Saint-Évangile : " Si le grain de froment tombé en terre ne vient à mourir, il demeure seul : mais quand il est mort, il porte beaucoup de fruits."

Notre bien-aimée sœur Thérèse de Jésus a passé sous nos yeux comme une douce et rapide apparition, laissant après elle un suave parfum qui nous demeurera long-

temps... Nous nous demandons ce qu'aurait pu emporter à expier, cette âme qui se purifiait dans l'amour jusqu'au dernier moment. Cependant, ma Révérende Mère, comme l'infinie sainteté de Dieu découvre des taches dans les anges, nous vous prions de vouloir bien faire rendre à notre chère sœur les Suffrages de notre saint Ordre, comme pour une novice. Nous vous demandons, par grâce, une communion de votre fervente Communauté, l'indulgence des six *Pater*, une invocation au divin Cœur de Jésus, à Notre-Dame du Sacré-Cœur, à saint Joseph, à notre sainte mère Thérèse ; et un *Magnificat* en reconnaissance de toutes les grâces dont elle a été comblée. Elle vous en remerciera auprès du divin Époux, pendant que nous le faisons de tout cœur ici-bas, en vous priant d'agréer, dans le Cœur-Sacré de Jésus-Enfant,

Ma très-révérende Mère,

Les plus affectueux respects de votre bien humble et dévouée servante,

SŒUR MARGUERITE-MARIE DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS-
R. C. I.

De notre Monastère de l'Incarnation des Carmélites de Reims, le 26 Décembre 1873.

AUX JEUNES FILLES DU CANADA.

Vous venez de lire la vie d'une de vos compagnes, d'une jeune fille qui a vécu au milieu de vous. Plusieurs d'entre vous l'ont connue, l'ont aimée et se rappeleront toujours avec bonheur son doux souvenir.

Sur la terre, elle vous aimait beaucoup, et souvent elle disait : " Oh ! que je voudrais que toutes les jeunes filles du Canada fussent aussi heureuses que moi ! Je voudrais emmener avec moi au Carmel toutes celles que j'aime. C'est là que nous trouverons le bonheur."

Et sa pensée en entrant au Carmel, était de se dévouer pour toutes les âmes qu'elle aimait au Canada et surtout pour tant de jeunes filles, qu'elle voyait entraînées par l'amour du monde.

Elle résoulut donc de se consacrer, elle et tout son patrimoine, pour le bonheur de ses bien-aimées Canadiennes ; et voici quelle était sa généreuse pensée : " J'irai à Reims et je me ferai Carmélite. J'offre toute ma fortune pour la fondation d'un monastère du Carmel à Montréal. J'obtiendrai que les Carmélites de France viennent s'établir au Canada ; et elles admettront dans leur monastère tant de jeunes filles qui sentent en elles le besoin d'une vie de prière et d'immolation."

Elle a réalisé son projet. Mais le bon Dieu dans son infinie bonté, s'est hâté de lui accorder la récompense et de l'appeler à lui, afin que du haut du ciel, nous l'espé-

rons, elle protège d'une manière plus efficace l'œuvre qu'elle avait tant à cœur lorsqu'elle était encore sur la terre.

Aujourd'hui Thérèse de Jésus pense aux jeunes filles du Canada, elle intercède pour elles ; pour elles, elle sollicite de son divin Époux ces grâces précieuses qui doivent assurer à toutes la persévérance dans une vie vraiment chrétienne ; et à celles que l'Esprit-Saint daignera appeler à une vie plus parfaite, la docilité à la vocation.

Elle demande pour vous que vous fuyiez le péché, que vous viviez détachées du monde et de ses vanités et que l'amour de Jésus seul règne dans vos cœurs.

Elle demande pour vons la grâce de ne vous déterminer dans le choix d'un état de vie que par le désir de plaire à Jésus.

Thérèse de Jésus a trouvé, selon sa vocation sainte, son bonheur dans la prière, l'immolation, et le sacrifice ; elle demande que vous aussi, suivant les desseins de Dieu, vous obteniez de goûter tout ce qu'il y a de bonheur à prier et à s'immoler.

" *Si scires donum Dei !*" Oh ! s'il vous était donné de savoir ce qu'il y a d'angéliques joies, de sainte gaieté, d'ineffables contentements, dans une âme qui prie bien et sait se sacrifier selon les desseins de Dieu sur elle ! que vos cœurs se détourneraient bien vite des plaisirs trompeurs et des vaines joies du monde !

Ou vous y vivriez comme n'y vivant pas,—ou, si Dieu daignait vous en faire la grâce, vous briseriez avec alacrité les liens qui vous y retiennent, pour aller vous cacher avec Hermine—Thérèse de Jésus, dans le cœur sacré de l'Époux, et vous y préparer à être un jour admises dans la salle nuptiale où se célèbrent les noces éternelles.

Quand on a visité un beau parterre, on ne se retire pas sans y cueillir quelques jolies fleurs. On en fait un bouquet qu'on emporte avec soi, pour en respirer de temps en temps le parfum.

Au moment de quitter le parterre, que Thérèse de Jésus a cultivé avec une si aimable sollicitude, pensez qu'elle vous offre elle-même avec son gracieux sourire, le bouquet spirituel qu'elle aimait le plus, dont elle savourait les doux parfums, dont elle contemplait avec délices les admirables fleurs ; répétez avec elle :

" Oui, ô Jésus, mon céleste Époux ! Mon unique par-
" tage est votre Croix, votre Sacré-Cœur, votre Très-
" Sainte Mère.—Vous me faites ces dons précieux ! Ni
" les tribulations, ni les tentations, ni les maladies, ni
" l'amour de la vie, ni la crainte de la mort ne m'en sépa-
" reront jamais."

" Tous les jours je baiserai ma croix et mon scapu-
" laire en répétant ces paroles."

Fasse le ciel que le doux lis du Carmel embaume notre Canada !

Fasse le ciel que plus d'une âme pure, après en avoir contemplé la beauté, se sente inspirée de dire : " Oh ! attirez-nous après vous, nous irons à l'odeur de vos parfums. Avec vous, nous nous réjouirons aux pieds de Celui qui se plaît parmi les lis."

FONDATION DU CARMEL

DE

NOTRE-DAME DU SACRÉ-CŒUR

A MONTRÉAL.

La Sœur Thérèse de Jésus, nous l'avons vu, consacrait son patrimoine à la fondation d'un Carmel au Canada.

On se rappelle les difficultés qu'elle rencontra, même de la part des Carmélites de Reims. Ces difficultés devaient s'aplanir avec le temps ; mais la mort prématurée de Thérèse de Jésus semblait rendre impossible pour toujours la fondation si désirée. Il n'en fut pas ainsi ; et la preuve que cette mort fut précieuse devant Dieu, c'est qu'elle servit efficacement à faire accepter l'établissement d'un Carmel à Montréal.

Les extraits suivants nous feront connaître les difficultés que cette fondation rencontra d'abord et comment la divine Providence disposa insensiblement les cœurs et les événements pour l'accomplissement de ses desseins.

I.

Difficultés que rencontre la fondation du Carmel de Notre-Dame du Sacré-Cœur de la part des Carmélites.

Carmel de Reims, 15 Août 1872.

Nous désirons vivement que toutes les parcelles de notre vie et de notre être soient uniquement consacrées à l'amour et à la plus grande gloire du bon Dieu. Mais malgré toute notre bonne volonté, malgré tout l'intérêt que nous portons à l'œuvre que vous nous proposez et tout le désir que nous éprouvons de le voir réussir, nous nous voyons forcées par les circonstances, à vous dire qu'il ne nous est pas possible de l'entreprendre, ni d'y concourir autrement que par nos prières.

Nous ne sommes pas en nombre suffisant pour entreprendre cette fondation qui demande des sujets que le bon Dieu ait tout particulièrement choisis et préparés. Pour nous personnellement, mon Père, puisque vous exprimez le désir de nous voir y prendre part, je suis maintenant trop vieille pour songer à d'autres voyages qu'à celui de l'éternité !

Sans doute, je ne compte pas encore un nombre d'années qui puisse me forcer à demeurer là, mais des infirmités précoces, une santé peu solide maintenant, et en particulier une difficulté de marcher qui m'oblige à mesurer mes pas et mes démarches, tout ceci joint à bien d'autres incapacités infiniment plus sérieuses et plus insolubles, ne me permet pas d'y penser un seul instant.

Nous ne voyons ici absolument personne qui puisse répondre à votre désir, c'est donc une marque évidente que le divin Maître ne nous a pas choisie pour aller travailler à sa gloire dans votre belle Amérique.

Déjà nous nous sommes informées si d'autres Carmels pourraient s'y employer. Jusqu'ici nous n'avons pas eu de réponses satisfaisantes. Mais, mon Père, à défaut de Carmélites françaises, peut-être on se déciderait pour les Carmélites anglaises de Baltimore ou d'ailleurs, et ce serait bien plus facile et plus simple, ce nous semble. Nous regretterions beaucoup, je vous l'assure, que l'on ne pût donner suite à ce pieux projet, qui pourrait procurer tant de gloire au bon Dieu et faire tant de bien à un grand nombre d'âmes.

Puis cette intéressante enfant que Notre-Seigneur semble avoir désignée tout particulièrement pour lui appartenir en qualité d'Épouse du Carmel, combien nous serions heureuses qu'elle pût réaliser ses vœux les plus ardents, et procurer à son cher Canada le bonheur de voir se réaliser cette sainte fondation.

Dans des temps moins malheureux on pourrait dire à cette chère postulante : " Venez, venez à nous, puis quand vous vous serez formée aux vertus religieuses, quand vous aurez pratiqué la règle du Carmel, que vous en aurez acquis l'esprit, vous retournerez dans votre patrie et vous le doterez d'une nouvelle famille religieuse." Mais dans les conditions où nous vivons et la situation si précaire de notre pauvre France, cela n'est pas faisable. Avons-nous quelques jours d'assurés dans notre chère solitude, quand tout-à-coup la lave du volcan peut s'élancer et entraîner tout avec elle ?—Prions toujours, prions beaucoup, et espérons que le bon Maître n'abandonnera pas son œuvre, et qu'il inspirera les moyens à prendre pour la faire réussir.

P. S. Nous recevons à l'instant une lettre que nous désirions beaucoup avant de faire partir la nôtre. C'est le troisième Carmel de Paris, auquel nous nous étions adressées. Vous verrez que tout espoir n'est pas perdu et

qu'avec le temps et la grâce de Dieu, les choses peuvent s'arranger, si tel est son bon plaisir. Nous sommes très-heureuses de vous communiquer cette lettre.

Carmel de l'Avenue de Messine, 14 Août 1872.

Ma Révérende et bien digne Mère,

Que le cœur tout aimant de notre divine Mère obtienne de celui de Jésus ses grâces les plus précieuses pour les répandre dans les nôtres !

J'ai beaucoup tardé à répondre à votre lettre datée du 28 juillet, ma toute bonne mère : nous trouvant comme vous dans l'impossibilité de penser à réaliser par nous-mêmes le projet dont il est question dans la lettre du Révérend Père, j'ai envoyé cette dernière à notre digne Père supérieur qui m'écrit ceci : " Je viens de recevoir la lettre du Révérend Père. Ce qu'il dit m'a singulièrement intéressé. Ce n'est pas chose à repousser sans y songer. J'engage beaucoup vos Mères de Reims à faire leur possible pour profiter de cette ouverture. Prions pour cette œuvre."

Dans ce moment, notre vénéré Père supérieur ne voit pas la possibilité de répondre à cet appel. Il se demande si plus tard, en prenant dans nos trois Carmels de Paris, nous ne pourrions pas former une petite colonie au Canada. Donc, ma digne Mère, voyez de votre côté si vous ne pourriez pas trouver un Carmel qui puisse s'y rendre plus tôt. Dans tous les cas ne répondez pas par un *non* positif, et veuillez me dire si vous avez quelque espoir de trouver ailleurs.

Carmel de Reims, Fête de tous les Saints, 1872.

La grâce du Saint-Esprit soit toujours avec nos âmes !

Oui, mon Père, notre jeune et pieuse enfant sera accueillie de grand cœur dans notre cher Monastère. Si la divine Providence nous envoie cette belle âme, nous ne devons pas refuser de seconder ses ardents désirs, et sa vocation semble si évidemment marquée d'un caractère surnaturel et divin, qu'on craindrait de s'opposer aux desseins du bon Dieu, si on ne lui donnait le moyen d'y correspondre.

Il nous paraît tout à fait urgent que cette chère petite vienne se former dans une communauté parfaitement établie, qu'elle voie par elle-même ce que c'est que de vivre au Carmel. C'est la première démarche, mais démarche nécessaire, selon nous, pour la réalisation du grand projet de fondation pour plus tard. Pour le moment, on ne peut, ce nous semble, rien avancer de plus : si c'est l'œuvre du bon Dieu, comme tout porte à le croire, il daignera montrer en temps et lieu, les moyens à prendre, et l'entreprise arrivera à bonne fin.

Quand la jeune postulante sera ici, on se concertera avec elle, après mûr examen ; et si la chose est réalisable, on y donnera suite de grand cœur : mais avant tout, il faut qu'elle vienne, sans quoi il n'est pas possible d'asseoir un projet avec quelque consistance.

Soyez certain, mon Révérend Père, que nous prenons le plus vif intérêt à cette affaire, et nous ferons tous nos efforts pour son heureuse réussite. Nous ne savons qui doit être plus admirée, de la fille, se donnant à Dieu avec tant de courage et de dévouement, ou de la mère, faisant le sacrifice de son enfant chérie avec une générosité qui est vraiment de l'héroïsme ; aussi, franchement, nous aimons beaucoup notre petite Carmélite future, mais si

j'ose le dire, nous aimons autant sa pieuse mère, animée d'une foi si magnanime et de sentiments si admirables et si élevés au-dessus de la nature et des sens. Oh ! les deux belles âmes ! et que l'amour de Dieu est puissant quand il agit sans obstacle dans les cœurs qui se livrent à son empire !

Maintenant, mon Révérend Père, pour le projet de fondation, comme nous vous le disions tout-à-l'heure, comment se réalisera-t-il ? Nous n'en savons rien ; c'est pour le moment le secret de Dieu. Penser sérieusement que la divine Providence m'y destine, ne m'est pas possible. Il faut pour cela une vocation toute spéciale, il faut des dons de Dieu très-éminents et proportionnés à la grandeur de l'entreprise. Ne croyez pas, mon Père, que je vienne faire ici de l'humilité ; mais il faut vous dire, n'est-ce pas, franchement ce que je pense.

Thérèse et trois ducats, ce n'était rien. Dieu, Thérèse et trois ducats, c'était tout, et l'Espagne s'est couverte de monastères de Carmélites.—Nous et les éléments présents, ce n'est rien. Dieu, nous et ces éléments, c'est tout, mais il faut Dieu en tête.... Il faut la vocation, l'appel de Dieu pour cette œuvre. Et je le répète, cet appel, cette vocation, je ne les sens pas en mon cœur. J'estime très-heureuses celles qui auront le bonheur d'y travailler, je voudrais être digne de partager leur précieux labeur.

J'aperçois de loin cette petite pépinière d'Épouses de Jésus, d'Épouses du Carmel qui peut-être se prépare là-bas, et je m'élancerais bien volontiers au-delà des mers pour travailler là à la gloire du divin Maître..... Mais il ne s'agit pas de s'ingérer soi-même dans de pareilles entreprises, il faut être revêtu de l'esprit de Dieu pour travailler à la formation, à la construction de son tabernacle spirituel.... Une ânesse a bien prophétisé une fois, c'est vrai, le Seigneur l'a fait parler et il est tout-puissant ;

mais il ne s'ensuit pas que toutes les ânesses du village doivent croire qu'elles vont parler comme celle de Balaam.

En un mot, mon Père, si le bon Dieu m'y appelait, certainement aucun sacrifice ne pourrait m'arrêter ; mais jusqu'à cet appel, manifesté comme il lui plaira, je ne puis que répéter, (ne vous en déplaise) mon Père, c'est impossible. Mais, ayons confiance, les moyens d'exécution se montreront quand il faudra, et les âmes destinées à cette belle mission se découvriront quand le moment sera venu.

Quant au projet concernant la construction immédiate et la disposition du monastère, il faut y renoncer. Le bâtiment ne peut se faire à l'avance, et notre sainte Mère recommande qu'on s'établisse d'abord dans une maison louée, afin d'examiner le site, la salubrité du lieu etc., et puis nous avons des plans particuliers pour bâtir en parfaite régularité. On ne pourra donc s'en occuper que plus tard, et quand les religieuses fondatrices seront présentes. Ce dont il faut nous occuper, mon Père, et ceci est de la plus haute importance, c'est de chercher si vous trouverez dans les âmes une germination de vocations au Carmel. C'est de cet édifice spirituel qu'il faut découvrir, tailler et préparer les pierres, avant de songer à assembler les pierres matérielles.

Carmel de Reims, 3 Novembre 1872.

Jésus nous soit tout en toutes choses !

Mon Révérend Père,

Il y a quatorze mois, nous recevions de notre si bon archevêque et Père, alors en voyage, les lignes suivantes :

" Dieu, j'en ai la douce conviction, bénira de plus en " plus ce cher Carmel, et le multipliera pour sa gloire."

Je fus frappée, sans le comprendre, de ce mot, *le multipliera ;* mais la vénération que nous avons pour notre saint prélat, m'empêcha toujours de le croire sorti de sa plume, sans une raison particulière.

Ne commençons-nous pas à en voir quelque chose ? Oui, mon Révérend Père, à votre première lettre, nous nous dîmes presque : " C'est beau, mais impossible." Maintenant, c'est bien autre chose. L'énergie que le bon Dieu donne à notre chère enfant (ce mot est venu tout seul, et comment en écrire un autre ?) et ce qui est peut-être plus admirable encore, à son héroïque mère, nous fait dire : " C'est difficile," mais nous avons la confiance que cela réussira,sans savoir encore comment. Monseigneur notre archevêque et supérieur immédiat, nous donne toute permission de vous répondre en ce moment entièrement selon notre inspiration.

Ainsi, pour recevoir ici notre chère postulante, nous n'avons nulle hésitation, et nous la recevrions aujourd'hui, si elle arrivait aujourd'hui. Cependant, si elle juge convenable d'attendre à l'année prochaine, soit pour affermir sa vocation, soit pour qu'elle nous arrive à une époque plus convenable pour s'habituer à notre climat, rien de plus sage que d'attendre.

Quant aux événements, bien que, humainement parlant, tout semble si noir, je ne puis croire que nous en venions à être forcées de quitter la France. La foi se réveille, et si le mal est d'un côté profond et incurable, de l'autre il se lève des armées d'âmes de prière. Ah ! si vous aviez lu, mon Révérend Père, les récits de ces admirables pèlerinages aux sanctuaires de la sainte Vierge ! Comme la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus va toujours croissant ! Comme ceux qui demeurent fidèles

croient et prient sans s'en cacher ! La différence entre les serviteurs de Dieu et ceux du démon s'accentue de plus en plus, et si le mal semble avoir gagné et grandi démesurément d'un côté, le respect humain diminue de l'autre. Jonas avait dit, et certes, étant bien divinement inspiré, que dans quarante jours Ninive serait détruite, et elle ne l'a pas été. Je crois là voir notre histoire.

Jamais les événements qui se sont passés les années dernières, n'ont empêché nos postulantes d'avancer, ni notre saint prélat, si prudent cependant, de leur permettre d'avancer. Ainsi, mon Révérend Père, à la fin de juillet 1870, alors que les chemins de fer étaient encombrés par les soldats et les munitions de guerre, une enfant, la plus timide que nous ayons jamais vue ici, nous arrivait de Nantes, sous la conduite de la bonne Providence ; et comme on lui demandait si elle avait eu peur, elle répondait avec une énergie impossible à rendre : " Je ne craignais rien du tout " Pourtant les circonstances étaient telles, qu'on nous avait déclaré impossible qu'elle arrivât, et même impossible d'envoyer à sa rencontre. Le télégramme que nous avions essayé d'adresser à Nantes, pour lui faire dire de retarder n'avait pas même pu être accepté par l'administration.

Au mois d'août suivant, comme les Prussiens étaient presque aux portes de Reims, et que notre aumônier nous assurait, que nous n'avions nulle précaution à prendre, parce qu'il était impossible de leur échapper, et que partout où ils arrivaient, c'était la ruine et l'incendie ; alors précisément, le douze août, Monseigneur vint dès cinq heures et demie du matin, donner le Saint Habit à une novice et le voile de profession à une autre. Et combien cette cérémonie, en de telles circonstances, et entourée de mystère, en recevait de touchant intérêt ! Notre bon archevêque en était tout heureux et profondément ému.

Le 15 décembre suivant, une autre jeune personne quittait son frère unique, tendrement aimé, pour venir au Carmel, à travers les bandes de Prussiens qui inondaient le pays.

Non seulement, mon Révérend Père, la bonne Providence nous préserva de tout malheur pendant cette guerre, mais ce fut pour nous le temps des plus amples bénédictions ; nous n'avions le cœur brisé que des malheurs des autres. Toutes les jeunes filles reçues alors sont des âmes d'élite et aucune d'entre elles n'est sortie. Voilà comment fait notre bon Dieu. Aussi aurait-on bien de la peine à avoir peur.

Comme je cours les champs ! mon Révérend Père. Mais revenons à notre cher Canada, car nous l'aimons profondément, tout en aimant encore plus notre cher Carmel de Reims. Ce que nous ne savons comment arranger, ne sera qu'un jeu pour la bonne Providence. Si Monseigneur a ainsi donné son assentiment, messieurs les Grands-Vicaires nous encouragent énergiquement à soutenir ce projet. L'un d'eux surtout, notre confesseur, ne savait comment exprimer son admiration, en lisant vos lettres que nous lui avions communiquées.

Son avis est qu'il n'est pas possible de méconnaître là une action toute providentielle, à laquelle il faut co-opérer, toujours sans pouvoir dire de quelle manière cela se fera. Je ne vous répète pas, mon Révérend Père, ce que vous dit notre bonne Mère, puisque notre manière de voir nous est commune en ces choses, excepté en ce que dit d'elle-même cette chère Mère. Cependant je ne puis m'empêcher d'appuyer sur l'avantage qui se trouverait à intéresser le plus possible à l'œuvre que nous méditons Monseigneur de Montréal, qui s'y montrait déjà si bien porté. Oserai-je vous prier, mon Révérend Père, d'offrir à Sa Grandeur nos bien humbles hommages, en lui disant

combien chèrement nous conservons le souvenir de sa précieuse visite, il y a quelques années.

Oh ! oui ! encore mon Révérend Père, comme le dit notre Mère S., les premières pierres à préparer, ce sont les pierres vivantes. Je ne me rappelle pas avoir lu que notre Mère sainte Thérèse ait fondé en aucune ville, sans y avoir été attendue par plusieurs personnes désireuses d'embrasser son ordre.

J'ai la confiance, mon Révérend Père, que vous voulez bien accorder une place spéciale dans vos prières à ce petit Carmel de Reims, qui est si bien resté dans votre souvenir.

Veuillez, mon Révérend Père, accorder une petite aumône spirituelle de plus à votre petite servante, qui dans les Sacrés Cœurs de Jésus et Marie, vous offre ses très-humbles respects.

Carmel de Reims, 16 Février 1873.

Mon Révérend Père,

La grâce du Saint-Esprit soit toujours en nos âmes !

Je ne puis que vous répéter ce que nous vous avons déjà dit : mes sentiments sont toujours les mêmes. Cette œuvre est magnifique, et possède toutes mes sympathies, j'estime très-heureuses celles qui auront le bonheur d'y travailler, mais croire que je sois appelée à en prendre la direction, c'est bien difficile à digérer...

Ce ne sont point les difficultés, les travaux, les sacrifices qui m'effraient, ce me semble, mais le sentiment profond de mon impuissance, de mon incapacité, de mon manque de vertus, de mon néant complet en un mot fait que je ne puis me persuader qu'il soit possible que le bon Dieu m'ait choisie pour une telle et si grande

entreprise. C'est ce qui me fait dire et répéter, *c'est impossible....* Cependant comme précédemment, je le répète, si la volonté de Dieu se manifestait évidente, j'ajouterais : Ce qui est impossible aux hommes, est possible à Dieu ; c'est toujours l'histoire de l'ânesse de Balaam, que j'aime tant depuis longtemps, et que je ne me doutais pas pouvoir, un jour peut-être, devenir la mienne.

Nous désirons bien vivement la réussite de ce grand projet, qui doit par sa réalisation procurer la gloire de Dieu et le bien spirituel d'un grand nombre d'âmes ; mais plus nous la désirons, plus nous voudrions qu'on trouvât quelque instrument plus propre, mieux préparé pour l'entreprendre et la poursuivre ; à moins que Dieu ne veuille faire éclater les merveilles de sa grâce et de sa puissance, en prenant ce qu'il y a de plus vil, de plus object parmi les enfants du Carmel, afin que la créature disparaisse plus complètement sous l'action divine, qui dirige à son gré l'instrument dont elle daigne se servir.

Du reste, mon Révérend Père, ce ne sera ni l'attrait, ni la répugnance qui me décideront pour ou contre. Je ne voudrais ni m'ingérer de moi-même, ni m'opposer avec résistance. L'obéissance seule me dirigera en tout : j'exposerai mes difficultés, mes réflexions, prête à tout, prête à rien, quand on m'aura dit : Avancez... ou demeurez.

De plus je demande à Notre-Dame du Sacré-Cœur une grâce particulière, comme une marque de la volonté du bon Dieu.

Si elle daigne me l'obtenir, ce sera un fort poids dans la balance pour l'incliner de votre côté ; mais l'unique, sera l'obéissance.

Pour le moment, mon Révérend Père nous n'avons aucun parti à prendre : nous continuerons notre marche,

en laissant les circonstances se dérouler peu à peu. La petite sœur viendra se faire Carmélite, c'est le premier pas. Le reste se dessinera avec le temps, et la divine Providence conduira tout pour l'exécution de ses desseins éternels. Par quelle voie ? Nous l'ignorons, mais nous ferons tous nos efforts pour la seconder de notre mieux.

Continuez à prier pour nous, mon Révérend Père, et demandez surtout à Notre-Seigneur qu'il me donne les vertus d'une vraie fille de Sainte Thérèse, dont j'ai un extrême besoin, besoin plus profondément senti que je ne pourrais l'exprimer.

Vous savez, mon Révérend Père, je vous l'ai dit déjà, je ne viens pas faire de l'humilité près de vous : je vous dis mes pensées telles qu'elles sont, telles que je les exprime à notre Révérende Mère ; elles sont l'expression de la pure vérité.

Carmel de Reims, 18 Février 1874.

Il nous donne une grande joie et une grande espérance, le pieux désir de consacrer ce nouveau Carmel à Notre-Dame du Sacré-Cœur. Nous venons de faire placer dans le sanctuaire d'Issoudun, comme symbole d'incessante supplication pour cette œuvre, un marbre avec cette inscription :

O NOTRE-DAME DU SACRÉ-CŒUR !
NOUS METTONS TOUT ENTRE VOS MAINS :
MONTREZ-VOUS NOTRE MÈRE !...

Un passage de votre lettre m'a beaucoup touchée, c'est celui où vous nous dites que le démon ne pourra supporter l'idée d'un établissement de Carmélites dans un pays qu'il voudrait protestantiser.—C'est donc vrai-

memt là une œuvre toute apostolique ! Combien donc devons-nous l'embrasser cordialement !

Le bon Dieu a beaucoup changé, a changé complètement nos dispositions depuis la première ouverture que vous nous avez faite en juillet, mon Révérend Père, sur le projet de fondation. Cela me semblait alors impossible ; laisser aller au Canada notre bonne Mère S. c'était une pensée que je ne pouvais supporter ; aussi ces jours passés, une de nos sœurs me rappelait que j'avais dit alors que, pour mon compte, je ne consentirais jamais à ce départ, qui m'eût semblé une dureté envers une Mère à qui nous devons tant de reconnaissance, et un tort considérable fait à la Communauté, à qui elle est si utile. Mais pourtant la fondation nous intéressait vivement, et nous allâmes frapper à la porte de quatre Carmels, dont aucun ne fut en état de s'en occuper. Alors le bon Dieu nous amena peu à peu à faire le sacrifice qu'il demandait, dans le cas où sa volonté se manifesterait. C'était notre disposition lors de votre passage à Reims, et elle demeure la même. Pour notre bonne Mère ce n'est pas le sacrifice qu'elle repousse ; elle sent comme nous, qu'il y a là une grande responsabilité, et que fuir devant la croix, quand il s'agit de la gloire de Dieu et du bien des âmes, serait une trop grande lâcheté pour une fille de Ste Thérèse ; mais la défiance d'elle-même lui fait craindre de n'être pas à la hauteur de cette mission, de n'avoir pas l'aptitude requise. Pour cela, je ne suis pas de son avis ; la bonne Mère nous semble avoir tout ce qu'il faut pour être fondatrice, la grâce de Dieu aidant, car il va sans dire, que sans ce secours, c'est une triste chose que toute l'habileté de quelque créature que ce soit. Seulement, mon Révérend,... ah ! mais j'aime mieux auparavant vous dire quelque chose qui vous plaira sans doute. Dès l'abord, nous n'aurions su qui donner de

nos sœurs ; et voilà que les vocations poussent, et qu'on voit naître les moyens de trouver des pierres vivantes pour le Carmel de Montréal, sans démolir celui de Reims. Et encore, mon Révérend Père, ces pierres sont-elles du meilleur choix ; elles n'empêchent pas toutefois notre vif désir d'en voir quelques-unes du Canada venir se faire tailler ici.

De concert avec notre bonne Mère S. nous jetons donc les yeux sur trois de nos sœurs qui l'accompagneraient, si le bon Dieu amène cette affaire à sa fin.

1. Je mets d'abord celle dont je vous ai déjà dit quelques mots ; c'est une novice, elle était encore postulante, que Monseigneur, pourtant bien sobre de compliments, nous en parlait comme d'une vraie religieuse. C'est une âme très-intérieure et prête à tout pour faire la volonté de Dieu.

2. Une sœur de chœur, qui a maintenant un peu plus de quatre ans de religion. Cette bonne sœur est d'un caractère des mieux équilibrés ; elle est remplie de tact et de jugement ; à la fois calme et énergique, douce et ferme, gaie, adroite, intelligente pour tous les emplois qu'on désirerait lui confier.

3. Une de nos sœurs tourières, que d'ici là nous recevrions à l'intérieur, comme sœur du voile blanc.

C'est une âme profondément vertueuse, dévouée, abandonnée à la volonté de Dieu. La mère S. et moi, nous avions pensé à elle pour le Canada, sans lui en dire encore un seul mot. Lorsque nous reçûmes dernièrement les lettres de ma sœur Thérèse de Jésus, celle de nos sœurs qui est au tour intérieur, les passa de notre part à notre bonne sœur tourière pour les lui montrer. La chère enfant s'écria aussitôt comme sans réflexion : "Ah ! si je pouvais entrer avec elle et partir avec elle."

Maintenant je vais reprendre mon "seulement" de tout à l'heure.

Veuillez pourtant me permettre encore un petit préambule.

Lorsque en 1604, les six Carmélites espagnoles vinrent fonder en France, on ne les laissa quitter leur pays qu'avec la promesse formelle que la fondation une fois bien établie, elles y retourneraient, si elles le désiraient. Une seule y retourna ; néanmoins les autres, à l'exception d'une seule, avaient toutes quitté la France en sept années. La Vén. Mère Anne de Jésus, n'était restée que onze mois dans le monastère de Paris qu'elle avait fondé, et cela avait bien suffi. N'ayez pas peur, mon Révérend Père, je ne parle pas de se borner à onze mois ; mais seulement nous tenons toutes à ce que nos sœurs qui nous quitteraient, puissent revenir lorsque la fondation pourrait se passer d'elles, si elles le désirent. Pour notre Mère S., cette condition serait plus expresse encore. Mais, mon Révérend Père, si vous connaissiez l'affection si maternelle de la Mère S. pour les filles spirituelles que le bon Dieu lui donne, cela ne vous inquiéterait nullement, car nous avons la conviction que la nouvelle famille Canadienne ne lui serait pas moins chère que la première, et qu'elle ne la quitterait qu'en la voyant en pleine voie de prospérité et en excellentes mains. Nous ne serions pas même sans la crainte qu'elle ne vînt à s'y attacher de telle sorte, que son retour lui fût un nouveau et véritable sacrifice.

Croyez bien, mon Révérend Père, que nous aussi, nous chéririons toutes ce cher Carmel de Notre-Dame du Sacré-Cœur, comme ne faisant qu'un avec le nôtre dans le Sacré-Cœur de Jésus, et que nous chercherions toujours à lui procurer le plus de bien possible.

Après la mort de Thérèse de Jésus, on nous écrivait :

A Reims, les âmes pieuses sont si avides de la circulaire qui annonce la douce mort de notre bien-aimée sœur, que nous sommes obligées d'en faire tirer de nouvelles. Les fidèles de notre ville s'intéressent beaucoup à la fondation d'un Carmel au Canada. Le *Bulletin du diocèse*, voire même un journal de la ville n'ont pas manqué de noter ce qui se rapporte à notre chère enfant.

Nous sommes pleines d'espérance pour la fondation à Montréal. Le grain de froment germera. Quand et comment ? c'est le secret de Dieu.

Trente jours après cette mort si enviable, il nous arrive soudainement une postulante, pauvre des biens de la terre, mais non moins riche que notre sœur Thérèse de Jésus, de ceux du ciel ; nous ne pûmes faire autrement que de l'appeler Thérèse de Jésus, et c'est une de celles qui sont réservées pour le Canada. Elle ne demande pas mieux que de courir au bout du monde pour l'amour de Dieu.

Carmel de Reims, Mars 1874.

C'est admirable comme le bon Dieu conduit cette affaire de la fondation. Nous n'avons qu'à nous tenir souples à la direction de cette bonne Providence. Ici, les difficultés semblent s'aplanir ; nous avons plus de sœurs qui ont la vocation pour cette œuvre, que nous ne pourrions vous en donner.

On ne peut prudemment et selon nos règlements, entreprendre une fondation, à moins de six ; et ces six, nous les avons, et de bon choix ; mais à charge que vous prierez bien pour notre Carmel de Reims, où ces chères

sœurs laisseront de fameux trous. Enfin, le bon Dieu arrangera tout, puisqu'il s'agit d'accomplir sa sainte volonté. Nous aimerions bien voir un peu clair dans ces affaires avant nos élections qui auront lieu en juillet prochain ; et puis, il faudra encore du temps, pour prendre mille petites mesures.

Si la bonne Providence amène cela à bonne fin, nous désirerions beaucoup que le départ se fît au printemps. Mais nous avons encore à parler de bien des points avant la conclusion.

II.

LA CONFIANCE EN DIEU, LA PERSÉVÉRANCE DE MGR. L'ÉVEQUE DE MONTRÉAL, ET LA GÉNÉROSITÉ CHRÉTIENNE DE PLUSIEURS HOMMES DE FOI SURMONTENT TOUS LES OBSTACLES, ET LE CARMEL DE NOTRE-DAME DU SACRÉ-CŒUR EST FONDÉ.

Pendant que les Carmélites étaient encore dans l'incertitude si elles accepteraient la fondation à Montréal, à cause du défaut de sujets, Monseigneur l'évêque de cette ville attendait avec la plus grande confiance l'accomplissement de l'œuvre de Dieu.

Dès les premiers temps de la colonie, des âmes pieuses avaient pensé à établir le Carmel dans la Nouvelle-France, et c'est une tradition conservée dans quelques Carmels de France et notamment dans ceux de Paris, que pendant que les filles de sainte Thérèse établissaient sa Réforme dans la mère-patrie, on pensait déjà à fonder un Carmel au Canada, afin d'attirer plus particulièrement par la prière la bénédiction de Dieu sur la nouvelle colonie (1). Mais les difficultés pour l'établissement de

(1) Cette tradition a été rapportée à Mgr. Bourget par les Carmélites de Paris, dans une visite qu'il leur fit en 1856.

religieuses purement contemplatives étaient trop grandes et trop nombreuses dans la colonie naissante pour que ce pieux projet pût alors se réaliser.

Aujourd'hui ces difficultés n'existent plus, et les désirs des âmes pieuses sont un signe que l'heure de la Providence est venue.

Monseigneur, considérant les grâces que les prières et les austérités de la vie contemplative attirent sur le peuple, avait désiré, depuis le commencement de son pontificat, établir les Carmélites dans son diocèse ; mais les besoins étaient si nombreux qu'il fut obligé de différer l'exécution de son projet. Aujourd'hui le moment de le réaliser est enfin arrivé.

Dès le mois de septembre 1872, Thérèse de Jésus n'ayant pu réussir à faire accepter l'offre de la fondation d'un Carmel à Québec, s'était assurée que Monseigneur de Montréal l'accepterait pour son diocèse.

Le vénérable prélat, voyant que la volonté de Dieu commençait à se manifester par la vocation si extraordinaire de Thérèse de Jésus au Carmel, demanda avec ferveur au Sacré-Cœur que l'œuvre de Dieu pût s'accomplir et la recommanda aux prières des âmes pieuses qui partageaient ses sentiments.

Les choses en étaient là, lorsqu'on reçut à Montréal la circulaire annonçant la douce mort de Thérèse de Jésus.

Plusieurs pensèrent alors qu'il ne fallait plus s'occuper de la fondation, et que, par cette mort prématurée, la volonté de Dieu se déclarait contre l'établissement des Carmélites à Montréal. Mais Monseigneur, animé par l'espritde foi, en jugea autrement. Après avoir lu la circulaire qui annonçait la précieuse mort de la sœur Thérèse de Jésus, Sa Grandeur nous écrivit la lettre suivante :

" Je vous renvoie la notice que vous avez bien voulu

me communiquer sur l'angélique fille qus vous avez dirigée vers le Carmel, pour y remettre sa belle âme dans l'aimable Cœur de Jésus, avec tous les transports de l'amour."

"En vous remerciant de votre attention, je ne puis vous dire, de tout ce qui s'est passé dans mon âme en parcourant des yeux ces détails émouvants, qu'une chose, qui est que le Carmel va s'implanter dans notre Canada ; j'en ai plus que jamais l'intime confiance. Car l'ange qni s'est envolé au ciel, va prier pour le succès de la fondation qu'elle avait tant à cœur ; et ses prières ne sauraient sans doute éprouver de refus. Le doigt de la Providence est là évidemment.

Attendons cet heureux éévnement..."

† Ig. Év. de Montréal.

Les Carmélites, de leur côté, disaient dans leur circulaire : "Mais ce pieux projet de fondation, vers lequel se portaient si souvent les vœux d'une mère et d'une fille si dignes l'une de l'autre, s'éteignait-il avec la généreuse enfant ?—

"Nous lisons dans le Saint-Evangile : Si le grain de froment tombé en terre ne vient à mourir, il demeure seul : mais quand il est mort, il porte beaucoup de fruits."

C'est ainsi qu'à partir du moment où ceux qui n'ont que des vues humaines regardaient l'œuvre du Carmel comme manquée, cette œuvre prenait un nouvel essor.

Monseigneur continuait avec une sainte activité de s'occuper du projet de fondation, quand Dieu lui envoya subitement de nouveaux auxiliaires qui, par leur piété et leur mortification, devaient contribuer puissamment à la propagation de la vie contemplative, et favoriser ainsi l'œuvre projetée depuis longtemps.

Au printemps de 1874, les Religieuses du Précieux-

Sang ayant obtenu un terrain dans la paroisse de Notre-Dame de Grâce, vinrent s'y établir. L'empressement et la générosité des citoyens à les recevoir firent comprendre qu'à Montréal on sentait vivement l'importance et le besoin de la vie contemplative, et qu'on aimerait à encourager de la même manière celles que Dieu avait choisies pour traverser l'océan, afin d'établir au Canada les filles de sainte Thérèse. L'esprit de foi qui animait les vrais chrétiens leur disait que la fondation du monastère du Précieux-Sang ne pouvait qu'attirer les bénédictions du ciel sur les démarches que faisait Monseigneur pour l'établissement du Carmel.

On vit alors la différence qu'il y a entre l'esprit de foi et l'esprit du monde. L'esprit du monde, qui domine dans beaucoup d'âmes sans qu'elles en aient conscience, leur faisait dire que par suite de la fondation du monastère du Précieux-Sang, l'œuvre du Carmel ne pouvait plus réussir, qu'elle serait abandonnée, et qu'il ne fallait plus y penser. L'esprit de foi faisait dire à Monseigneur et aux fidèles : " Cette œuvre du Précieux-Sang ne peut qu'attirer de nouvelles bénédictions sur celle du Carmel qui est projetée." Et effectivement, à partir de cet heureux moment, l'œuvre des Carmélites marcha avec une rapidité qui dépassait toutes les espérances.

Déjà la pieuse intention de la sœur Thérèse de Jésus était accomplie, et son patrimoine avait été consacré à l'œuvre de la fondation du Carmel ; bientôt la générosité d'un grand nombre de citoyens s'empressa d'y concourir ; un vaste terrain, dans un site très-avantageux, fut offert pour l'érection de l'église et du monastère du Carmel. Monseigneur, voyant ses vœux près de se réaliser, pouvait écrire au Carmélites de Reims :

Montréal, 23 Octobre 1874.

Ma Révérende Mère,

Depuis ma dernière, je n'ai pas perdu de vue la fondation d'un Carmel à Montréal. J'ai fait tous mes efforts pour lui trouver une place au centre de la ville. Mais je n'ai pas pu nous procurer le terrain qui paraissait le plus propre à l'œuvre. Il a donc fallu porter mes regards sur un autre local.

La divine Providence nous en a fait trouver un qui réunit beaucoup d'avantages. C'est un beau terrain de six arpents, tout planté d'arbres. Une voie de 100 à 120 pieds de largeur et boisée y conduira. La pierre et le sable qui s'y trouvent seront donnés, et une souscription se fera pour aider à bâtir le monastère et l'église. Cette église sera dédiée au Sacré-Cœur de Jésus, et les citoyens désirent en faire un lieu de pèlerinage à ce divin Cœur. Mais ce terrain se trouve situé à environ une lieue du centre de la ville, ce qui serait un désavantage pour le moment. Mais avant peu d'années, ce sera un très-beau quartier. Le voisinage d'une église dans ce pays attire bientôt une grande population.

Veuillez bien me dire ce que vous et vos Mères pensez de tout cela. En attendant, nous allons faire des préparatifs pour commencer l'œuvre du Carmel le mieux possible, sous les soins de la divine Providence, en nous mettant sous la protection du glorieux Saint Joseph et celle de sa bien-aimée fille, la séraphique sainte Thérèse.

† Ig. Év. de Montréal.

A la lecture de cette lettre de Monseigneur, les Carmélites comprirent que la volonté de Dieu se manifestait d'une manière évidente. Elles n'eurent qu'une voix pour se rendre avec empressement à l'invitation du vénérable

évêque. Elles attendirent que Sa Grandeur fixât l'époque du départ et l'itinéraire qu'elles devaient suivre. Elles désignèrent les religieuses qui devaient former la nouvelle colonie et se tinrent prêtes à partir dès que la sainte Obéissance le leur demanderait.

Il était donc décidé que les Carmélites auraient un monastère à Montréal. Il fut résolu que dès le printemps on commencerait les constructions. Mais un monastère et une église demandent au moins deux ans de travaux. Il fallait un logement provisoire pour les religieuses, en attendant qu'elles pussent habiter le monastère.

Quand la charité remplit les cœurs, les difficultés sont bien vite surmontées. Dès que la Révérende Mère Pagé, supérieure des sœurs de Saint Joseph, sut que les Carmélites allaient venir à Montréal, elle s'empressa d'écrire à la Révérende Mère Prieure du Carmel de Reims la lettre la plus aimable, sollicitant comme une faveur que les Carmélites voulussent bien recevoir l'hospitalité de l'Hôtel-Dieu, jusqu'à ce que le futur monastère fût construit. La Révérende Mère Prieure accepta avec beaucoup de reconnaissance, et annonça à la Révérende Mère Pagé, que ses sœurs étaient heureuses de l'hospitalité qui leur était si généreusement offerte, et que leur Communauté du Carmel adresserait à Dieu de ferventes prières pour les sœurs de Saint Joseph.

Les filles de Sainte Thérèse étaient vivement touchées de la protection que Saint Joseph, leur Père, leur accordait, en leur préparant une habitation chez des religieuses qui lui sont spécialement consacrées.

Tout étant ainsi préparé, Monseigneur l'évêque de Montréal convoqua dans le salon de l'évêché une assemblée des principaux citoyens de la ville, pour leur communiquer son projet et solliciter leur concours. Voici en quels termes un journal de Montréal (*le Franc-*

Parleur) dans son No. du 15 janvier 1875, rend compte de cette réunion.

UNE GRANDE ŒUVRE CATHOLIQUE.

Mardi dernier, vers les 8 heures du soir, plus de cinquante citoyens honorables se pressaient dans le salon de l'évêché. Ils étaient venus, sur une invitation de Sa Grandeur Mgr. de Montréal, offrir le généreux concours de leur dévouement au service d'une nouvelle entreprise religieuse : *l'établissement des sœurs Carmélites.*

Le vénérable prélat, retenu par une maladie douloureuse dans ses appartements de l'Hospice du Sacré-Cœur, à défaut de pouvoir présider cette assemblée, voulut se faire représenter par Mgr. le coadjuteur. Mgr. Fabre exposa en termes saisissants l'objet de la réunion, et communiqua la lettre par laquelle Mgr. de Montréal recommandait l'œuvre aux sympathies catholiques. Nous regrettons de ne pouvoir rapporter en détail et cette lettre de Mgr. de Montréal et le discours de Mgr. le coadjuteur ; nous devons nous borner à une simple analyse.

Depuis longtemps le besoin des ordres contemplatifs se fait sentir en Canada. Plus que jamais le monde réclame la prière.

Pourtant, le tumulte, le torrent des affaires absorbe tellement la plupart des hommes qu'ils ne prient guère plus. Les ordres contemplatifs ne cessent de prier : dans l'économie providentielle de la communion des fidèles, cette prière continuelle qui s'élève du cloître opère le salut d'une multitude d'âmes perdues dans les calculs de la vie temporelle. Dieu, dans ses paternels desseins sur le Canada, a fait germer sur notre sol l'or-

dre des religieuses du Précieux-Sang, vouées à la vie contemplative. Cet ordre, malgré sa jeunesse, est déjà assez florissant pour former des fondations hors de la ville de St. Hyacinthe, son glorieux berceau. Tout dernièrement un cloître de cette communauté a été institué à Montréal, dans la paroisse de Notre-Dame-de-Grâce. Peu de temps après, on a dû ouvrir un noviciat pour répondre aux vocations qui se manifestaient d'une manière vraiment admirable. Aujourd'hui cette création naissante, grâces aux belles sympathies dont elle est le glorieux objet, semble assise sur des bases durables.

Cependant, il semble que la Providence veuille multiplier sur nous ses bénédictions en appelant au Canada une nouvelle communauté contemplative, pour travailler de concert avec le *Précieux-Sang*, à la gloire de Dieu et au salut des âmes.

Il y a quelques années, une jeune fille quittait sa famille et son pays, et allait à Reims se faire Carmélite. Ses progrès rapides dans la perfection la rendirent bientôt digne de s'unir, pour toujours au céleste Époux. Mais avant de quitter cette terre, elle forma le vœu d'une fondation du Carmel au Canada. Madame Frémont, mère de la jeune Carmélite, regardant le vœu de sa fille expirante comme un ordre sacré, s'adressa à Mgr. de Montréal, lui demandant de l'aider dans la généreuse entreprise qu'elle méditait. L'établissement du Carmel à Montréal était depuis longtemps dans la pensée de notre vénérable évêque. La cause de madame Frémont fut donc facile. Cette généreuse dame offrait une somme de vingt mille piastres pour commencer l'œuvre. Plus tard l'honorable F. X. A. Trudel, Alphonse Desjardins M. P., le Dr. F. P. Lachapelle et MM. L. A. J. Surveyer, A. J. Marsan, H. Girard et N. Paquet faisaient don d'un vaste terrain, magnifiquement situé à Hochelaga.

pour y élever le monastère et la chapelle, laquelle devrait, en même temps, servir de lieu de pèlerinage au Sacré-Cœur de Jésus ; des citoyens riches promettaient de souscrire généreusement en faveur de cette fondation. N'y avait-il pas dans toutes ces circonstances le signe visible de la volonté divine ?

Consultées, les Carmélites de Reims acceptent la fondation de Montréal. Les sujets sont déjà nommés. Elles sont au nombre de six. Elles arriveront au printemps ; les religieuses de l'Hôtel-Dieu leur donneront l'hospitalité, jusqu'à ce que le Carmel soit bâti. Reste maintenant aux catholiques de la ville et du diocèse à mettre la main à une si belle œuvre, en s'organisant en comité et en souscrivant dans la mesure de leurs ressources.

De vifs applaudissements accueillirent l'énoncé de ce projet. — Un comité se forma sous la présidence de Son Honneur le juge Coursol.

Plusieurs messieurs, entr'autres MM. R. A. R. Hubert, Raphaël Bellemare, le Dr. Kingston, M. Dufresne, les chevaliers LaRoque et Prendergast, R. Lefebvre et H. Girard proposèrent des résolutions tendant à inaugurer un grand mouvement en faveur de l'œuvre.

Son Honneur le juge Coursol fit un discours plein du plus haut bon sens catholique et qui produisit une bien vive émotion. — Qu'on nous permette d'en rappeler, tant bien que mal, quelques idées :

" Mgr de Montréal, dit l'honorable juge, nous invite à contribuer à une fondation nouvelle. — Nous pourrions répondre à Sa Grandeur qu'il y a déjà bien des œuvres entreprises et qui sollicitent notre aide ; que plusieurs communautés canadiennes se réjouiraient de nous voir leur consacrer les secours que nous réservons à cette communauté étrangère qu'on attend ; que bien des

quartiers de la ville, malgré ce qui a été fait depuis quelques années, manquent encore d'églises ; que nous avons un *St. Pierre* qui avance *lentement*, bien que sûrement etc. Voilà ce qu'on pourrait dire, si on voulait parler le langage de la pure sagesse humaine. Heureusement, il y a une sagesse plus haute et meilleure qui s'est levée sur Montréal dans la personne de notre vénérable évêque, et cette sagesse, vous le savez, messieurs, elle a eu son triomphe. C'est cette sagesse qui nous a donné des institutions religieuses qui répondent à tous les besoins de l'âme et du corps ; c'est elle qui fait que Montréal ne reste sourd à la voix d'aucune infortune ; c'est elle qui fait que nous soulageons toutes les souffrances et que nos aumônes portent des fruits de salut chez les peuplades les plus délaissées. C'est cette sagesse qui, se fondant sur la charité même de Dieu, croit qu'on peut tout entreprendre, tout tenter, tout oser quand on a le bien pour fin, et le dévouement, le sacrifice, l'abnégation pour moyens. Cette sagesse a eu son triomphe. Montréal qui a été appelé à faire tant d'œuvres, est la ville la plus florissante du Canada. Dieu lui a rendu au centuple ce qu'elle lui a donné. Cette sagesse n'aurait que ce triomphe à nous offrir comme excuse en venant aujourd'hui nous inviter à une œuvre nouvelle, qu'elle mériterait notre adhésion ferme et spontanée. Mais il y a plus, il y a le mérite intrinsèque de la fondation qu'on nous propose." Et son Honneur le Juge Coursol fit admirablement ressortir la mission des Carmélites et le bien qu'opérerait un pèlerinage au Sacré-Cœur de Jésus.

Il termina en disant quelles espérances lui inspiraient pour l'œuvre des Carmélites la bénédiction de Mgr. de Montréal et le concours, jeune encore mais puissant, de Mgr. le coadjuteur.

Bref, l'assemblée de mardi a été un véritable succès.

Nous ne mentionnons pas les noms des messieurs qui y ont assisté, ni les noms de ceux qui ne pouvant se rendre ce soir là à l'évêché, ont écrit à Monseigneur pour offrir toute leur sympathie à l'œuvre des Carmélites.

Une grande réunion aura lieu jeudi prochain ; nous sommes assurés que chacun se fera un devoir de s'y rendre et que l'œuvre prendra définitivement son essor.

Cette seconde réunion eut un succès complet. On décida que deux comités s'organiseraient, afin de pourvoir aux besoins de la fondation ; un comité d'hommes pour s'occuper de ce qui regarde la construction de l'Église et du monastère, et un comité de dames pour fournir aux religieuses les meubles et les autres objets nécessaires dans une communauté.

Quelques citoyens généreux comprirent que les religieuses de l'Hôtel-Dieu ne pouvaient, sans s'imposer un sacrifice, offrir le logement pendant deux ans aux religieuses du Carmel. Ils comprirent aussi que le Carmel n'existerait pas encore, tant que les Carmélites ne seraient pas logées dans une maison particulière, ayant leur chapelle et leur clôture. Pour obvier à cet inconvénient, ils résolurent de procurer une maison convenable aux nouvelles religieuses.

A Hochelaga, dans un site magnifique s'élève une belle maison entourée d'un grand jardin. Ce lieu convenait admirablement pour y établir la communauté naissante. Car la propriété, dont il fait partie, est contiguë, dans toute sa longueur, à la terre sur laquelle doivent plus tard s'élever le couvent et l'église du Carmel. Les dames pourraient ainsi surveiller avec la plus grande facilité les travaux de construction, sans pourtant quitter leur

clôture. Les propriétaires MM. LeTourneux et H. Girard eurent la pensée de l'offrir aux Carmélites comme une maison provisoire. Mais il y avait un obstacle à l'exécution de cette pensée généreuse. La maison était louée, et le locataire qui suivait la religion protestante, avait le droit d'y passer l'année entière. Comment lui persuader de consentir à quitter cette maison et à se désister de ses droits en faveur de religieuses? Un des propriétaires, plein de confiance en la générosité et en la droiture de son locataire, va le trouver et lui demande s'il veut consentir à renoncer au droit d'habiter cette maison pendant l'année. Le locataire lui répond qu'il ne renoncera pas à son droit, et qu'il entend bien passer l'année entière dans cette maison. Eh bien, lui dit le propriétaire "Je vais vous dire simplement pourquoi je vous fais cette demande. Mon intention est de loger gratuitement dans cette maison des religieuses dont la principale occupation est de prier." "Oh! dans ce cas, répond le locataire, je renonce volontiers à mon droit; je cède la maison, afin que les religieuses y viennent prier, à la condition toutefois qu'elles prient aussi pour moi, et pour ma famille." Nous l'espérons, les prières des religieuses deviendront pour cet homme généreux une source de grâces et de bénédictions.

Le propriétaire ayant obtenu ce qu'il désirait écrivit à Monseigneur la lettre suivante:

Montréal, 3 février 1873.

Monseigneur,

Nous prenons la liberté de vous soumettre, par écrit, une offre dont il a été déjà question entre M. l'abbé Villeneuve et moi, et dont ce Monsieur a dû parler à Votre Grandeur. Nous serions heureux de voir les saintes Carmélites demeurer, à leur arrivée de Rome, dans le collège, que nous avons récemment acquis de M. l'honorable

Bell, à Hochelaga, et qui se trouve presque en face de leur établissement projeté. Les sœurs auraient l'usage gratuit de cette maison et de ses dépendances, dans lesquelles se trouve un jardin potager et fruitier, à la charge seulement pour elles de voir à ce que rien ne dépérisse. Elles pourront occuper la propriété de mai 1875 à mai 1876. Dans le cas où l'établissement des sœurs ne serait pas prêt à les recevoir en mai 1876, nous leur continuerions la même hospitalité, à moins que nous fussions obligés de prendre possession de cette propriété.

Dans l'espérance que cette offre pourra aider à une bonne œuvre, nous nous disons, Monseigneur, avec un profond respect,

de Votre Grandeur,

les très humbles serviteurs,

J. T. Le Tourneux.
H. Girard.

Monseigneur accepta cette offre avec reconnaissance et répondit :

Montréal, le 4 Février 1875.

A MM. J. T. Le Tourneux et H. Girard.

Messieurs,

J'ai reçu la lettre que vous avez bien voulu m'adresser par M. Villeneuve, et je m'empresse de vous remercier des offres généreuses que vous m'avez faites de votre superbe cottage d'Hochelaga, pour y loger les religieuses Carmélites, en attendant qu'elles puissent prendre possession du monastère que des citoyens religieux et aisés se proposent de leur bâtir.

Cette position que vous leur faites, quand elles sont encore pied à terre, dans notre ville, ne peut manquer de les recommander sous tous les rapports.

Voilà pourquoi j'accepte, en leur nom, votre offre si bienveillante, en vous remerciant de ce que vous voulez bien faire pour favoriser leur fondation dans notre cité. Je vais les en informer sans délai, persuadé comme je le suis, qu'elles vont se mettre à prier pour vous, comme pour d'insignes bienfaiteurs.

Ces bonnes Mères devront arriver à Montréal vers la fin d'avril ou au commencement de mai prochain. Il faudra avant leur arrivée, leur préparer un petit ménage et surtout une chapelle, pour y entendre la messe et recevoir la sainte communion. Car étant cloîtrées, elles ne peuvent sortir, pour remplir ailleurs ces devoirs religieux.

Votre maison va donc servir, pendant un temps, de temple et de sanctuaire où Notre-Seigneur va faire son séjour et de monastère dans lequel ses chastes épouses, les filles du Carmel, en s'immolant à Dieu par de continuelles prières, mèneront la vie des anges. Oui, vraiment, votre maison va devenir un autre Carmel, une montagne de grâces et de bénédictions, qui vous dédommageront au centuple des sacrifices que vous voulez bien vous imposer, pour favoriser un établissement destiné à opérer tant de bien dans notre ville et dans notre pays tout entier.

Veuillez bien croire au sentiment de sincère, de haute estime et de parfaite reconnaissance avec lequels je suis bien vivement,

Messieurs,

Votre très-humble et obéissant serviteur,

† Ig. Ev. de Montréal.

Tout est donc disposé à Montréal pour l'établissement du Carmel. La sœur Thérèse de Jésus, par son sacrifice et son immolation, a posé le véritable fondement du Carmel ; le zèle et la persévérance de Monseigneur ont aplani les difficultés que rencontrait cette œuvre ; la foi et la générosité d'honorables citoyens ont secondé Sa Grandeur, et l'ont aidée à conduire à bonne fin cette sainte entreprise.

Encore quelques semaines, et le Carmel de Notre-Dame du Sacré-Cœur s'élèvera à Montréal, et de ferventes prières monteront vers Dieu, pour faire descendre du ciel d'abondantes bénédictions sur tous ceux qui ont concouru à procurer cette nouvelle gloire au Cœur de Jésus et à Marie, la Reine du Carmel.

APPENDICE

LE SOMMET DE LA CITÉ CHRÉTIENNE

(Tiré de la *Semaine Religieuse* de Grenoble, Juillet 1874.)

Nous nous promenions souvent, le capitaine et moi, dans les environs de notre commune résidence, ville forte et chef-lieu de préfecture. Si la cité, bien peuplée d'ailleurs et bien bâtie, était pauvre en édifices et même en églises, en revanche tout autour d'elle la nature étalait aux regards les sites les plus variés, depuis la plaine large et fertile jusqu'aux sombres forêts et aux neiges éternelles des montagnes. Le capitaine avait gardé de nos derniers malheurs un certain fonds de tristesse, un besoin constant de réfléchir et de remonter à la source des choses. Étranger plutôt qu'hostile aux croyances religieuses, il avait, sous ce rapport, vécu comme tant d'autres d'une vie d'ignorance et d'indifférence. Et toutefois le respect de soi-même et d'autrui, la pureté du cœur, une rectitude naturelle de jugement l'avaient préservé des excès où tombent la plupart de ceux qui tranchent résolument des questions dont ils ignorent jusqu'au premier mot.

A ce point de vue, sa réserve et sa modestie allaient aussi loin que possible, et jamais je n'avais entendu sortir de sa bouche une seule de ces expressions relatives aux hommes et aux choses de la religion, que la haine a créées, que la sottise ou l'ignorance répète, quand le seul respect de sa langue devrait les interdire à tout homme

bien élevé. Pour lui, il n'aurait pas employé plus volontiers certains mots, en grand usage de nos jours, *cléricalisme* par exemple, ou *parti prêtre*, ou *obscurantisme*, qu'il n'eût accepté ceux d'*altruisme*, de *sociologie* et de *collectivité*.

Une fois il lui arriva de prononcer la phrase banale que chacun sait : " Ces choses font beaucoup de tort à la religion." Je n'eus point de peine à lui démontrer, en premier lieu, que ces choses ne sont qu'une fois sur dix telles qu'on les raconte, et encore c'est les traiter généreusement ;—en second lieu, qu'à moins de changer la nature humaine, elles ne sauraient point ne pas arriver de temps à autre, qu'elles sont pour les justes une occasion de se méfier d'eux-mêmes et de redoubler de vigilance ; pour de plus parfaits, un pressant motif de rendre à Dieu, en compensation du scandale, plus de gloire et de louanges ; pour tous, un sujet de s'humilier et de prier. Quelques-uns même, mettant les choses au pis et supposant le mal plus grand qu'il n'est, s'étonnent que l'institution catholique, comme ils disent, puisse se maintenir et durer parmi de tels scandales, et ils en viennent à conclure qu'une puissance intérieure et cachée est seule capable de maintenir en un si bon point cette église composée d'hommes, dirigée par des hommes soumis à toutes les faiblesses de l'humanité.

Ces réflexions peuvent les mener fort loin et ce ne serait pas la première fois que les scandales auraient fait des chrétiens. Quoi qu'il en soit, le peu qu'il en arrive, de temps à autre, ne fait de tort qu'à la religion... de ceux qui n'en ont pas. Une fois qu'il eut compris la faiblesse de ce propos, le capitaine y renonça pour toujours, car s'il est homme de bon conseil, il est plus encore homme de résolution.

C'était donc vers la fin d'une belle journée de prin

temps : nous nous reposions, après une course assez longue, sur une colline élevée d'où l'on domine la ville et les environs. On eut pu compter une à une les maisons d'un village situé à nos pieds et qui n'est guère qu'un faubourg de la cité. Tandis que, las de causer et de penser, nous nous plaisions à connaître et à considérer les villas auxquelles le feuillage naissant des arbres commençait à rendre la vie sans les dérober aux regards, nous entendîmes à plusieurs reprises, mais à des intervalles assez éloignés, le tintement d'une cloche qui semblait réclamer la prière plutôt qu'annoncer un office ou une fête. Il ne nous fallut pas de longues recherches pour découvrir d'où partait cet appel religieux. La cloche était celle d'un petit belvédère surmonté d'une croix et dominant une maison d'assez sombre apparence, vaste d'ailleurs et bien bâtie. Des jardins l'entouraient de toutes parts ; de hautes murailles entouraient les jardins; à n'en pas douter, c'était un asile ou un monastère. En recueillant mes souvenirs, je me rappelai qu'une maison de Carmélites, d'une date fort ancienne, avait été au début de ce siècle, restaurée et peuplée dans les environs de la ville : c'était elle que nous avions sous les yeux. Du Carmel, le capitaine n'avait qu'une connaissance assez vague ; sans être un grand clerc, j'en savais un peu davantage. Nous mîmes en commun notre science et notre ignorance : la conclusion fut que le Carmel, le plus ancien des ordres religieux, illustré et rajeuni par sainte Thérèse, très-florissant encore à la fin du siècle dernier, ne compte plus aujourd'hui qu'un petit nombre de maisons : c'est un ordre contemplatif.

Je m'attendais bien que ce dernier mot, exprimant une idée qui n'est pas en faveur et qui n'est guère comprise, ne passerait guère inaperçu, et qu'il faudrait, à son occasion, rompre quelques lances courtoises. Le capi-

taine eût pu faire ce qu'on fait d'habitude en pareille circonstance : le procédé est bien connu, je le relate seulement pour mémoire. Il eut mis à part, s'il eut eu la moindre habileté, et soigneusement distingué les ordres religieux qui s'occupent de charité et d'instruction, ceux qui peuplent nos hôpitaux et dirigent de nombreuses écoles; il en eut détaillé les mérites, énuméré les services ; il les eut remerciés du bien qu'ils font à la jeunesse, aux vieillards, aux infirmes; il les eut, en un mot, comblé de louanges.

Puis serait venu le terrible *mais*, ce *mais* si cher à la médisance, si bien fait pour l'équilibre et le balancement de l'antithèse, d'autant plus redoutable qu'il a été précédé de plus d'éloges. " Mais qu'on ne me parle pas de ces ordres contemplatifs où l'on ne sait que prier sans travailler, que gémir et jeûner sans rendre le moindre service à la société civile, sans être en quoi que ce soit secourable à la maladie, serviable à l'enfance ou à la vieillesse."

Je ne donne que le gros des objections ; le détail serait infini : chacun d'ailleurs l'a entendu au moins une fois en sa vie.

Le capitaine agissait avec plus de rondeur et prenait moins de détours. Il me demanda nettement et carrément si les ordres contemplatifs servaient à quelque chose. Ils avaient disparu : pourquoi les relever ? quel contraste étrange d'ailleurs que celui d'une société où le mouvement et l'agitation sont poussés jusqu'à l'excès, et de ces religieux qu'on dirait cloués au sol et immobiles comme l'éternité !

J'objectai qu'il n'était point mal, précisément à cause du bruit démesuré qui se fait aujourd'hui dans le monde et des grands mouvements qu'on s'y donne, qu'il y eût quelque part un petit nombre d'asiles entièrement consacrés au recueillement et à la prière.

L'âme de l'homme a tous les besoins, celui du calme absolu comme celui de l'extrême dissipation. Le dernier étant, de nos jours, satisfait au-delà de ce qu'on peut dire, n'est-il pas juste que le premier ait sa part bien exiguë et réduite aux plus minimes proportions ? Car enfin, dans les ordres contemplatifs la vie est rude et austère, les vocations sont rares, les novices longtemps éprouvés ; on n'admet que ceux dont la santé et l'inébranlable résolution ne laissent pas la moindre inquiétude. Les travailleurs, comme on les nomme, ont de droit un jour de repos par semaine. Ils en prennent deux, ils en prennent trois à leur fantaisie, et non pas, bien entendu, celui qu'ils devraient. Les hommes de loisir ou d'activité stérile (ils sont nombreux dans notre société contemporaine) se reposent, quand il leur plaît, quelques-uns toujours, ou ils vont deçà et delà sans grand profit pour personne. Quand nos religieux se reposent-ils du travail qu'ils ont entrepris ou que Dieu leur a confié ? Cessent-ils un seul jour, un seul instant, de se sacrifier et de prier pour ceux qui font le lundi, fêtent le mardi, chôment le mercredi, pour ceux qui ne font rien du tout, pour ceux qui font le mal, afin que la justice de Dieu les épargne, que sa bonté les prévienne et les attende ?

Je pouvais parler de la sorte au capitaine, car il croyait en Dieu et n'aurait osé dire que Jésus-Christ n'est que le plus parfait des hommes. Il savait quelque chose des merveilleux effets de la prière et du sacrifice, et il ne doutait point, par exemple, que pour être un soldat digne de ce nom, il faut s'oublier soi-même et se renoncer jusqu'à mourir pour la défense de ceux qui ne connaîtront jamais ni votre nom ni votre héroïsme. Qu'un petit nombre se dévouât pour la multitude, c'était la loi même de sa profession : rien ne s'opposait à ce qu'il comprît la foi et la loi des ordres contemplatifs.

Aussi j'essayai de pousser plus avant et d'envisager la question au point de vue philosophique, ce qui ne nuit jamais, l'ordre naturel ayant avec celui de la grâce des rapports étroits et des affinités sans nombre. " Comme le corps étroitement uni à l'âme et vivifié par elle, a, dans la personne humaine, le plus d'exercice apparent et les fonctions les plus basses, ainsi, dis-je, dans la société, le plus grand nombre qui en est comme le corps et la charpente, sans cesser de vivre d'une morale où l'âme a la surveillance et la direction, n'en est pas moins courbé vers la terre, asservi aux sens et aux œuvres qui se font par leur concours. Un peu plus haut paraissent ceux qui exercent à la fois les deux opérations, celles du corps et celles de l'esprit ; à un degré supérieur ceux chez qui domine l'effort de la pensée ; au sommet, ceux dont la vie, encore attachée à la terre et aux sens, n'en est pas moins comme absorbée par les opérations de l'ordre le plus élevé. Celles-ci étant de deux sortes, *aimer* et *penser*, les savants et les philosophes exercent de leur mieux la seconde et y joignent la première, quelques-uns avec succès, la plupart faiblement. C'est le contraire pour les contemplatifs : leur acte principal est d'aimer, ce qui implique la prière et le sacrifice ; mais de plus, l'amour parfait n'ayant d'autre objet que la vérité parfaite, celle-ci est toujours présente à leur âme, non pas, il est vrai, divisée et comme refroidie par l'analyse et le raisonnement, mais en traits de vive lumière et dans un foyer qui ne s'éteint point. Les contemplatifs ont donc leur place dans la société comme les philosophes, comme les savants, comme les soldats, comme les artisans et de fait ils l'ont toujours eue.

L'Église a fait une règle de ce qui était un hasard, parfois un danger ; elle a mis là comme partout plus de discipline avec plus d'autorité et de vérité ; c'est le plus

grand service qu'elle nous a rendu. Elle n'a point créé la contemplation ; elle l'a faite plus profonde et moins vague, sûre d'elle-même et de son objet. Ce sublime exercice est le prvilége d'un petit nombre qui semble former un anneau entre le ciel et la terre, mais la terre est toujours la terre, c'est-à-dire le lieu de l'exil, du travail et de l'effort. On peut pressentir le ciel au contact de quelques âmes d'élite, on ne doit pas l'y trouver."

Cette métaphysique faite en cheminant, à bâtons rompus, ouvrait au capitaine quelques perspectives qui attiraient mais aussi qui fatiguaient son regard. La conversation allait donc un peu au hasard, à travers les voies les plus différentes ; mais quand une digression nous tenait trop éloignés du sujet principal, la cloche dont le son n'avait point cessé de se faire entendre, nous poursuivait de ses appels et nous ramenait comme de force à l'objet de nos premières pensées.

" Vous me faites souvenir, dit le capitaine, d'une lettre que je reçus quelques mois avant la guerre. Elle était d'un de mes amis, officier de marine, attaché, quand il l'écrivit, à notre colonie de Saigon.

" La ville nouvelle naissait à peine ; à peine avait-elle des casernes et quelques écoles, qu'au sommet de la colline, au milieu des huttes indiennes, on vit s'élever une hutte un peu plus vaste, mais d'assez pauvre apparence. A quoi croyez-vous qu'elle fut destinée dans cette ville où tout manquait ? Je vous le donne en mille et vous ne devinerez pas. Eh bien ! la demeure à peine achevée, ce ne furent ni des soldats ni des colons ni des écoles qui en prirent possession : ce furent vos amies les Carmélites qui se mirent là tout d'abord à prier, à gémir, à jeûner, à contempler, et qui depuis n'ont su faire autre chose, sinon peut-être tresser quelques nattes et cultiver leur jardin. Convenez qu'elles ont bien choisi le temps

et le lieu de leur nouveau séjour et qu'on attendait bien après elles pour aider à la fondation et au progrès de la cité."

" Elles y aideront plus que vous ne pensez, m'empressai-je de répondre, et bien avisés sont ceux qui les ont fait venir ou leur en ont suggéré la pensée. Hé quoi ! voilà une ville qui naît à peine, comme vous dites, et qui dès le premier jour a déjà son faîte et son couronnement ; la voilà complète de la base au sommet ! Je ne doute point que cela ne lui porte bonheur et qu'un bel avenir ne lui soit réservé. Les Romains auraient-ils mieux fait, eux qui, dans l'organisation de la cité, plaçaient les vestales au premier rang, eux qui se servaient de leur chasteté comme d'un bouclier et se croyaient en sûreté quand ils avaient placé entre leurs crimes et la colère divine les gardiennes du feu sacré ?

" Je ne parle ni des vierges du soleil ni de tant d'institutions du même genre qu'on retrouve dans tous les temps chez tous les peuples et qu'un secret instinct des législateurs leur faisait établir, dans les formes les plus sévères et sous la sanction des peines les plus terribles, comme la meilleure sauvegarde de leurs cités et de leurs lois.

" J'ai presque honte de vous entretenir de ces vaines apparences, de ces images où tant d'ombres se mêlaient à la lumière, dont tant de taches défiguraient la beauté, quand nous avons, dans l'histoire de l'Église et sous nos yeux, les modèles achevés de la cité chrétienne à laquelle on n'a jamais pu, quoiqu'on ait tenté pour cela, ravir sa noble couronne. Grâce à l'Église, gardienne plus vigilante des lois de Dieu et des priviléges de notre âme, que le sénat ne le fut jamais des traditions du peuple roi, les dix justes qui auraient suffi pour sauver une ville coupable, et qu'on ne trouva point, ces dix justes sont toujours

là au sommet de la cité, jeûnant et veillant pour elle, conjurant la clémence, implorant la bonté, priant pour ceux qui ne prient point ou qui insultent à la prière, entretenant non plus la flamme d'un feu sensible, mais celle d'un amour immatériel et divin. Ah ! si ce n'est point là le sommet de la cité chrétienne et sa glorieuse couronne, où chercherez-vous l'un et l'autre ? où les trouverez-vous ?"

Le capitaine avoua sans difficulté qu'après tout le nombre des religieux voués à la contemplation était insignifiant, comparé à celui des oisifs, des paresseux, des libertins, des mal intentionnés, des méchants.

Si ce contre-poids suffisait, bien qu'il lui parût bien faible, il n'avait rien à dire. Il ne trouvait point mauvais, par exemple, que les Carmélites eussent deux maisons à Paris pour deux millions d'âmes ; ce n'était pas acheter à trop haut prix un peu d'espoir et de sécurité.

S'il soupçonnait même le moins du monde que leurs jeûnes et leurs sacrifices volontaires eussent été pour quelque chose dans le salut de la grande cité, que leurs prières eussent eu ce pouvoir d'arrêter la flamme et de modérer le châtiment, il serait le premier à demander qu'on les comblât d'honneurs et de priviléges.

Je souriais à entendre ce langage, qui, sans être celui d'un chrétien, était d'un homme sincère et loyal, sensible aux impressions du bien, en attendant qu'il le fût à celles de la grâce et de la foi.

" Au surplus, dit-il, car le point de vue matériel, comme chez les hommes de notre temps, tenait toujours sa place dans ses préoccupations et dans ses discours, au surplus, je ne vois pas que ces religieuses soient à charge au public et qu'elles ne travaillent pas au moins pour leur pain : bien peu leur suffit, elles sont d'une petite dépense.

"Si celles de Paris ou de ce monastère ne tressent pas des nattes comme en Cochinchine, je sais et j'en ai fait la douloureuse expérience, ajouta-t-il avec un soupir, qu'on leur confie des travaux qu'on n'aimerait pas à remettre à des mains étrangères."

Le capitaine faisait allusion à l'usage qui s'est répandu dans un grand nombre de familles, qu'elles aient ou non la foi, de confier aux Carmélites les cheveux de leurs parents ou de leurs amis défunts pour en faire divers objets de souvenir et de piété.

Cependant les sons de la cloche se répétaient toujours, aux mêmes intervalles, un à un, gravement, tristement. Nous descendions de la colline, et, sans y songer, nous prenions la route qui conduit au monastère : c'était d'ailleurs un détour de quelques minutes à peine. Arrivés près des hautes murailles qui forment la clôture, vis-à-vis de la grande porte et de l'autre côté de la route, nous vîmes une femme très-âgée, et à côté d'elle, au pied d'un noyer vigoureux, un tout jeune enfant. Deux ou trois moutons, confiés sans doute à leur garde, paissaient dans le voisinage.

La vieille priait, et près d'elle, à son exemple, l'enfant joignait ses petites mains.

Nous sûmes d'elle qu'une sœur se mourait, une des plus jeunes ; qu'on avait réclamé ses prières, et qu'elle les donnait, avec celles de son petit fils, d'un cœur reconnaissant. "Sans elles que serais-je devenue avec mon pauvre orphelin ? nous dit-elle : nous ne mangeons guère de soupe que celle qu'on nous donne à la porte du couvent. Dieu veuille sauver l'âme de sœur Marie de Jésus et la recevoir dans sa miséricorde."

Les enfants et les humbles priant pour les plus parfaits, pour ceux dont la vie n'est qu'un sacrifice et une prière,

voilà bien l'Église, et dans l'Église la communion des âmes, la fraternité et la charité parfaites.

Le capitaine ne me parla plus dans la suite des ordres contemplatifs, il sait ce qu'ils valent, et, à supposer qu'il y ait une cité chrétienne, ce qu'il est bien près d'admettre, il ne doute pas dans son âme qu'ils n'en soient le couronnement.

C. C.

TABLE DES MATIÈRES

PAGES

Lettres de Monseigneur l'Evêque de Montréal..... III
Préface..... VI
Dédicace..... IX
Aux jeunes filles du Canada..... XI

PREMIERE PARTIE

HERMINE DANS SA FAMILLE

CHAPITRE I.

LES PRÉMICES D'UNE VIE SAINTE.

1 Naissance et premières années d'Hermine..... 1
2 Hermine et le petit mendiant..... 3
3 L'eau de sainte Monique..... 4
4 Vocation d'Adine, sœur d'Hermine..... 5
5 Un ange dans la famille..... 6
6 Progrès dans la piété..... 7
7 O quam pulchra est casta generatio !..... 9
8 Hermine et le monde..... 10
9 Documents qui serviront à faire connaître Hermine..... 12

CHAPITRE II.

LES FRUITS D'UNE RETRAITE.

Retraite d'Hermine et heureux fruits qu'elle en retire... 14

I.

PAGES

Journal de mes retraites annuelles et de mes méditations.

1 Mon principe et ma fin 18
2 Le péché 19
3 Dans les tentations 19
4 Jésus Roi 20
5 Il faut souffrir 20
6 Larmes de Jésus 21
7 Sentiments d'amour pour Jésus 22
8 Vivre de l'esprit de Jésus 22
9 Le ciel 23
10 Noël 23
11 Circoncision 24
12 Épiphanie 24
13 Jésus chez Hérode 25
14 Flagellation de Jésus 25
15 Jésus couronné d'épines 26
16 Voilà l'Homme 26
17 Jésus portant sa croix 27
18 Simon aide Jésus à porter sa croix 27
19 Jésus conduit au Calvaire 27
20 Vin mêlé de fiel. Vinaigre 28
21 Le saint jour de Pâques 28
22 Les saintes femmes 29
23 Fête du Sacré-Cœur de Jésus 29
24 Fête du saint Nom de Marie 30
25 Fête de la Visitation 31
26 Fête de l'Assomption 31
27 Les Trépassés 31
28 Fête de Saint Louis de Gonzague 32
29 Pénitence de sainte Thérèse 33
30 Obéissance de sainte Thérèse 33
31 Amour de sainte Thérèse pour Jésus 33
32 Oraison de sainte Thérèse 33
33 Prier et agir 34
34 Brisez les liens des coupables 35

II.

Mes résolutions 35

III.

PAGES

Mes oraisons jaculatoires.

1 Conformité à la sainte volonté de Dieu..... 37
2 Dans mes peines..... 37
3 Dans mes ennuis..... 38
4 Dans mes tentations..... 38

IV.

Conventions de mon âme avec le bon Dieu..... ... 39

V.

Mes prières.

1 Prière pour apprendre à prier..... 42
2 Manière très-efficace de louer et d'aimer Dieu..... 43
3 Prière pour obtenir la contrition..... 43
4 Prière à la vue de mes péchés..... 44
5 Prière à Notre-Seigneur Jésus-Christ..... 44
6 Invocations des mérites de Jésus-Christ..... 46
7 Offrande de soi-même à Dieu..... 47
8 Consécration à la sainte Vierge..... 47
9 Prière de sainte Gertrude à Marie..... 48
10 Pour demander l'union avec Notre-Seigneur..... 48
11 Saints désirs de la mort..... 49
12 Donation de mon cœur à Jésus..... 49
13 Litanies de mes saintes protectrices..... 50
14 Salut aux plaies du Sauveur..... 51
15 Offrande..... 51
16 Recommandation au Sacré-Cœur de Jésus pour la nuit.. 52

VI.

Mon règlement..... 52

VII.

Ma toilette..... 54

VIII.

Sainte Agnès, ses parures et son amant..... 59

IX.

PAGES

Mes autres oraisons jaculatoires.
1 Élans d'amour de Dieu..... 60
2 Bénédictions..... 61
3 Jubilation d'un enfant de Marie..... 61
4 Diverses oraisons jaculatoires..... 62
5 Avant de me coucher..... 62
6 Charité..... 63
7 Saints désirs de la communion..... 64

X.

Conduite pour commencer tous les jours une vie nouvelle. 64

CHAPITRE III.

LES PROGRÈS D'UN CŒUR PUR.

1 Séjour d'Hermine au monastère du Précieux-Sang. Mort de sa sœur Adine..... 68
2 Nouveaux progrès dans la piété..... 70

---

1 Résolution de se vaincre. Cas de conscience. Maladie de la Sœur Saint Louis de Gonzague..... 72
2 Ferveur. Examen particulier..... 74
3 Besoin de direction. Résolution de vivre avec sa mère.. 76
4 Inquiétudes et paix. Piété filiale et dévotion..... 77
5 Une bonne sœur..... 80
6 Conformité à la volonté de Dieu. Sentiments d'humilité. 80
7 Mes derniers entretins avec ma sœur Saint Louis de Gonzague. Mort de cette sœur bien-aimée..... 82
8 Résignation et conformité à la sainte volonté de Dieu... 87
9 Consolations..... 88
10 Les trois degrés d'humilité..... 89
11 Entretien sur différents sujets..... 91
12 La pensée du ciel.—Projet d'un voyage en Floride..... 93
13 Séjour à la campagne..... 94
14 Pensée du ciel dans les contrariétés..... 95

CHAPITRE IV.

L'ATTENTE DE L'APPEL DIVIN.

PAGES

1 Voyage en Floride..... 96
2 Action de la grâce sur le cœur d'Hermine..... 96
3 Ses angoisses..... 98
4 Prières pour connaître la volonté de Dieu..... 99

---

1 Départ pour la Floride. Arrivé à New-York..... 100
2 Arrivée à Jacksonville..... 101
3 Moments d'ennui..... 103
4 Quelques consolations. Noël..... 104
5 Vie contemplative. Victoire sur les tentations..... 106
6 Fidélité au règlement. Tentations. Premiers désirs de la vie religieuse..... 109
7 Bonheur de revenir au Canada..... 112
8 Arrivée à New-York..... 112

CHAPITRE V.

LA FIDÉLITÉ À L'APPEL DIVIN.

1 Vocation au Carmel..... 115
2 Elle prend le nom d'Hermine de Jésus. Son anneau mystérieux..... 117
3 Ses démarches pour correspondre à la grâce de sa vocation..... 120
4 Comment Hermine reçut le nom de Sœur Thérèse de Jésus..... 122
5 Consolations et épreuves..... 123
6 Maladie d'Hermine..... 127
7 Elle modifie son règlement..... 128
8 Rétablissement d'Hermine. Sa persévérance. Son entrée au Noviciat..... 130
9 Ferveur et bonnes résolutions d'Hermine..... 131
Motif de ma vocation au Carmel..... 132
Vie de foi et de charité..... 132
Mes mortifications..... 133
Invocations à sainte Thérèse..... 134
1 Consolations..... 135
2 Tentations et inquiétudes..... 136

PAGES

3 Prière et patience 137
4 Fête du Précieux-Sang. Bonheur de penser à sa sainte vocation 137
5 Confiance et humilité 138
6 L'esprit du Carmel 138
7 Nouvelles consolations 139
8 Zèle pour inspirer aux jeunes filles l'amour de Notre-Seigneur 141
9 Perplexités 142
10 Epreuves 144
11 Assurance de sa vocation 145
12 Epreuves. Maladie. Désir de mourir Carmélite 147
13 Consolations et humilité 148
14 Renouvellement dans la ferveur 150
15 Fermeté de volonté et confiance en Dieu. Espoir d'un prochain départ pour Reims 151
16 Combats intérieurs. Zèle pour les âmes 153
17 L'heure du sacrifice 154
18 Consolations 156
19 Lettre de sœur Thérèse de Jésus à la Révérende Mère Prieure du monastère des Carmélites de Reims pour la remercier de son admission au Carmel 157
20 Autre lettre de Thérèse de Jésus à la Révérende Mère Prieure du Carmel de Reims 159
21 Lettre de Thérèse de Jésus à la Mère Séraphine du Divin Cœur de Jésus 161
22 Lettre de Thérèse de Jésus à sa Mère. Départ de Québec 164
23 Journal de ma traversée de Québec à Liverpool et de mon voyage de Liverpool à Paris 168
24 Arrivée à Paris 182
25 Arrivée à Reims 184

CHAPITRE VI.

LA CHARITÉ VICTORIEUSE.

Triomphe de l'amour maternel et de la piété filiale dans le choix d'un état de vie 186
1 Prtncipes 186
2 Les principes appliqués 190

SECONDE PARTIE

SŒUR THÉRESE DE JÉSUS AU CARMEL

CHAPITRE I.

LE CARMEL.

PAGES

1 Esprit du Carmel..... 207
2 La solitude du Carmel et son esprit d'oraison..... 209
3 But de la vocation au Carmel..... 211
4 Perfection que demande la vocation au Carmel..... 213
5 Le silence du Carmel..... 215
Cantique sur le silence..... 218
Portrait d'une vraie Carmélite..... 220

CHAPITRE II.

LE CARMEL, BOULEVARD DE LA SOCIÉTÉ.

1 L'égoïsme, mal de la société. Le sacrifice, remède à ce mal..... 222
2 L'esprit de sacrifice, origine de la vie du Carmel..... 225
3 L'organisation du sacrifice, moyen de la vie du Carmel.. 228
4 La consommation du sacrifice, fin de la vie du Carmel... 230
5 Le Carmel réagit contre l'égoïsme moderne..... 232
6 La Carmélite combat la cupidité..... 234
7 La Carmélite combat la sensualité..... 237
8 La Carmélite combat l'orgueil et l'esprit d'indépendance. 242

CHAPITRE III.

BONHEUR DU CARMEL.

1 Objections des mondains contre la vie du Carmel..... 247
2 Réponse aux objections. Bonheur ineffable des Carmélites..... 250

PAGES

3 La Carmélite est heureuse parcequ'elle croit..... 251
4 La Carmélite est heureuse parcequ'elle aime..... 252
5 La Carmélite est heureuse parcequ'elle espère..... 253

CHAPITRE IV.

Extrait de la Règle et des Constitutions des Religieuses Carmélites, selon la réforme de Sainte Thérèse..... 256

CHAPITRE V

Exercices journaliers de la Carmélite..... 260
1 La journée d'une Carmélite..... 262
2 La cellule d'une Carmélite..... 266
3 Le Saint Habit du Carmel..... 267
4 Une récréation au Carmel..... 269

CHAPITRE VI.

Thérèse de Jésus attendue au Carmel..... 272

CHAPITRE VII.

Entrée de Thérèse de Jésus au Carmel..... 277

CHAPITRE VIII.

Thérèse de Jésus console sa mère et lui donne quelques détails sur la vie du Carmel..... 284

CHAPITRE IX.

Thérèse de Jésus console et encourage sa mère ; son zèle pour le salut des âmes ; son amour pour sa sainte vocation..... 294

CHAPITRE X.

Thérèse de Jésus rassure sa mère sur l'état de sa santé... 304

CHAPITRE XI.

L'approche du grand jour. Règlement de la communauté. 307

CHAPITRE XII.

PAGES

Bonheur de Thérèse de Jésus au Carmel..... 319

CHAPITRE XIII.

Explication des cérémonies de la prise d'habit..... 322

CHAPITRE XIV.

Prise d'habit de Thérèse de Jésus. Sermon de vêture.. 332

CHAPITRE XV.

Thérèse de Jésus rend compte à sa mère de la cérémonie de sa vêture..... 344
Cantique chanté par Thérèse de Jésus le soir de sa vêture. 355

CHAPITRE XVI.

Thérèse de Jésus témoigne sa reconnaissance à la Révérende Mère Saint Louis de l'Hospice des sœurs de la Charité à Québec, et lui parle du bonheur qu'elle goûte au Carmel..... 358

CHAPITRE XVII.

LA FLEUR DU CARMEL EXHALE SON PLUS DOUX PARFUM.

1 Fête d'une Mère.—Le bouquet vivant..... 363
2 Les violettes dans le jardin de l'époux..... 368
3 Beauté céleste.—La beauté de l'épouse..... 369
4 Le concert du Carmel..... 370
5 Une heureuse irrégularité..... 371
6 Humilité de Thérèse de Jésus..... 372
7 Son amour du silence..... 373
8 Les écuelles..... 373
9 Son affection pour nos Mères..... 374
10 Charité de Thérèse de Jésus..... 376
11 Son amour pour sa mère, ses frères et toute sa famille... 377
12 Mortification de Thérèse de Jésus..... 379

PAGES

13 Ses progrès dans l'humilité..... 380
14 Dernières purifications d'une âme pure..... 381
15 Courte maladie et douce mort de Thérèse de Jésus..... 381
16 Le cantique du ciel..... 384

Lettre circulaire sur la mort de Thérèse de Jésus..... 386

Aux jeunes filles du Canada..... 409

Fondation du Carmel de Notre-Dame du Sacré-Cœur à Montréal..... 412

I.

Difficultés que rencontre la fondation du Carmel de Montréal de la part des Carmélites..... 413

II.

La confiance en Dieu, la persévérance de Mgr. l'Évêque de Montréal, et la générosité chrétienne de plusieurs hommes de foi surmontent tous les obstacles, et le Carmel est fondé..... 429

APPENDICE.

Le sommet de la cité chrétienne..... 436

ERRATA.

Pag.	lig.	au lieu de :	*lisez* :
10	16	pitié	piété
62	21	pous	pour
64	10	vice	vices
70	31	apprenez-moi	apprenez de moi
77	20	pitié filiale	piété filiale
98	10	pitié	piété
109	22	il y en une	il y en a une
114	3	ami	mai
138	5	disperser	dispenser
139	5	n'aurai	je n'aurai
139	7	une véritable	un véritable
147	23	me convertisse	je me convertisse
155	13	serais heureuse	je serais heureuse
173	25	que qu'on	qu'on
183	28	canadienne et Carmélite	canadienne Carmélite
220	14	un Carmélite	une Carmélite
281	17	à jamais unie	à jamais unie dans le ciel
296	17	nos	nous
321	2	ours	jours
363	16	et Mère bien-aimée	et bien-aimée Mère
401	14	san cher	son cher
411	12	est votre croix	c'est votre croix